

Bibliothèque numérique

medic @

Tardy, Claude. Les oeuvres du grand Hippocrate divisee en deux tomes ou toutes les classes de la vie de la naissance & de la conservation de la santé ; les signes & les symptomes de toutes les maladies sont nettenement expliquées avec leur guerison, par les lumieres du mouvement circulaire, et autres nouvelles experiences

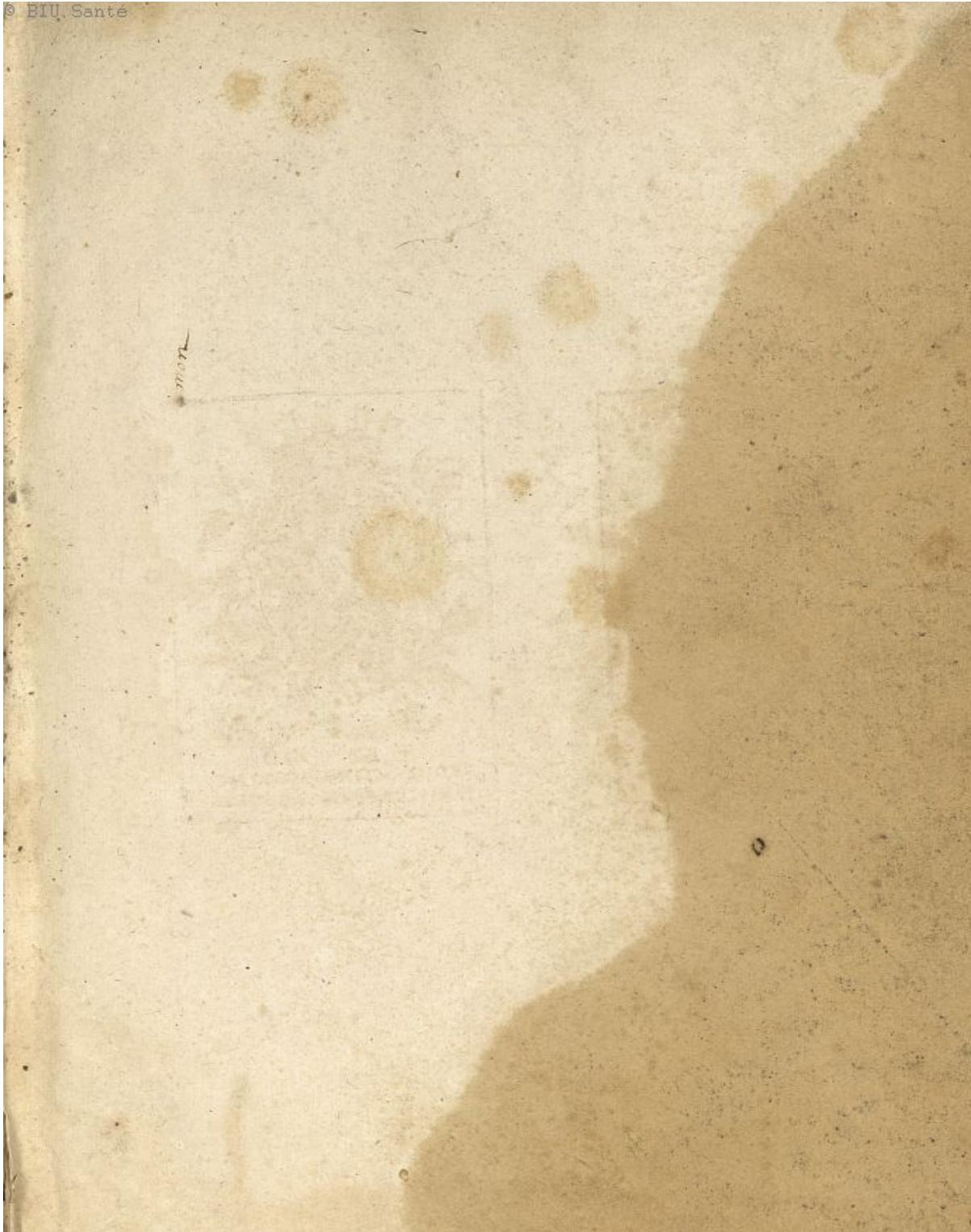
A Paris, chez l'auteur, 1667.

Cote : 5864





0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10











6. 214

5864



LES OEVRES DU GRAND HIPPOCRATE,

DIVISEES EN DEVX TOMES.
OV TOVTES LES CAVSES DE LA VIE.
de la naissance & de la conseruation de la
santé ; les signes & les symptomes de toutes
les maladies sont nettement expliquées,
avec leur guerison , par les lumieres

DU MOVVEMENT CIRCVLAIRE.
ET AVTRES NOVVELLES EXPERIENCES.

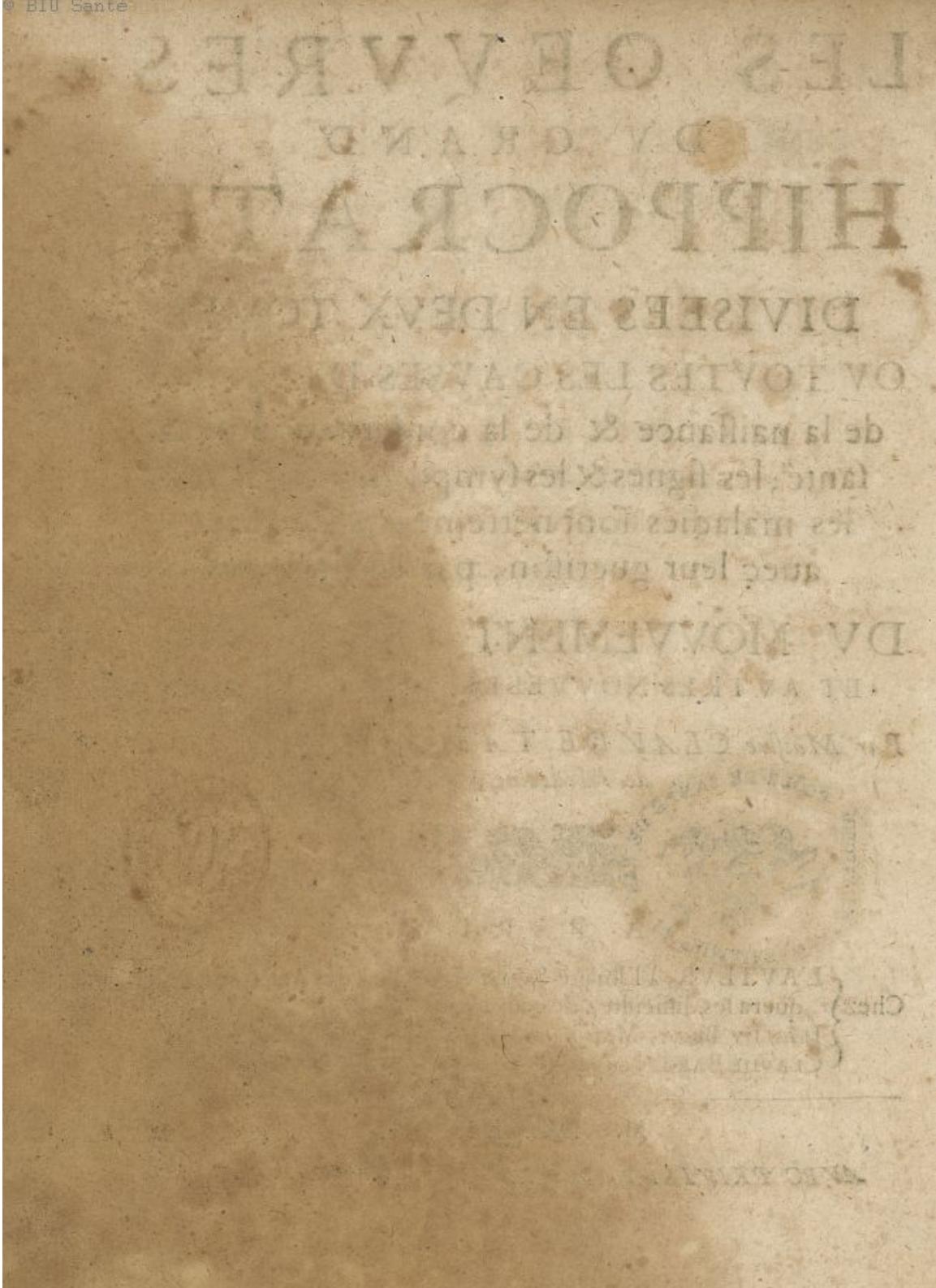
Par Maistre CLAV DE TARDY, D.R. en la Faculté
de Medecine à Paris.



Chez L'AVTEVR, à l'Image Sainte Anne , rue des Arsés, où il expli-
quera les difficultez de ceux qui le visiteront.
LEANDV BRAY, Marchand Libraire, rue S. Iacques , aux Eps.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le degré, devant la SainteChapelle.

M. DC. LXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY, ET APPROBATION.



A MONSIEIGNEVR
MONSIEIGNEVR
COLBERT,
MINISTRE
D'ESTAT.

MONSEIGNEVR,

ENTRE tant de rares & d'eminentes qualitez que Vous possedeZ , l'estime que vous faites des Sciences , & l'accueil fauorable qu'elles reçoivent de VOSTRE GRANDEVR , vous rendent l'objet de la veneration & des respects de ceux qui en font profession ; comme vous vous en estes rendu le Protecteur . Mais , MONSIEIGNEVR , l'inclination que vous avez pour les connoissances de la Nature , paroit plus particulierement à vos Armes ,

qui sont les Salutaires Hieroglyphiques du Diuin Inuenter de la Medecine; Et s'il viuoit en ce Siecle, il connoistroit, par vostre merueilleuse conduite, que vous auiez trouué le souuerain remede à tous les maux de la France. Le Grand Hippocrate, son successeur, vient aujourd'huy vous rendre ses hommages, & auoier que vous ne faites pas moins de miracles, dans la Politique, qu'il en a fait, dans l'Art des Asclepiades. Cet rare Homme, qui a preserué tant de Rois, de Peuples & de Prouinces, qui a mesprisé les richesses, les premiers honneurs du plus Grand des Rois de son temps, recherche la protection de vostre Nom tres-illustre, & voyant l'estat glorieux où nostre Grand Monarque a mis la France, il veut en quelque façon, contribuer à ce bon-heur. Il quitte sa langue naturelle & apprend la Françoise, pour estre plus utile aux sujets d'un Roy beaucoup plus Grand que ne fut iamais celuy des Perses. Faites luy donc, la grace, MONSEIGNEVR, de luy permettre qu'il ait l'honneur de vous approcher, son entretien ne vous sera peut-être, pas des-agreable, ses pensées ne sont pas du commun, il estoit Prince de naissance, aussi bien que Prince de la Medecine. I'ay tasché de luy seruir de fidele interprete; Et c'est en cette qualité que ie prens la liberté de me mettre à sa suite, & de me seruir de l'accès que vostre bonté luy donne, pour vous assurer que ie suis, avec autant de zele que de respect,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEV R,

Le tres-humble & tres-obéissant seruiteur,
TARDY.

AVERTISSEMENT AV LECTEV R.



OTRE siecle trauaille au restablissement des Sciences que les derniers ont corrompus, par leur trop grande subtilité. Ils ont en tant de deference pour le rasonnement, qu'ils ont presque abandonné l'experience, qui est la principale lumiere des Arts & des Sciences, & leur fondement plus solide. La Philosophie n'estoit plus qu'un ramas de questions & de chicanes Metaphysiques, qu'Aristote a seulement indiquées, ne les jugeant pas dignes d'estre traitées plus amplement. Cependant on ignore les plus belles choses, on néglige ses plus importantes maximes. On en a fait autant de la Medecine, on y a tant meslé de choses frus- ses & inutiles, & d'ordinaire on la fait si mal, qu'elle est au dessous de plusieurs autres professions, & la plus ignorée.

On est donc, à present, constraint de reuenir aux experiences, à cause que la Medecine n'est qu'une histoire continue, & une obseruation rasonnée de toutes les choses qui composent l'homme & qui perfectionnent sa nature, de celles qui le conferuent, de celles qui le détruisent, & enfin desmoyens de le restablir en santé parfaite, & de guerir les maladies. Les Ægyptiens ont été les premiers qui ont fait ces salutaires experiences de toutes les manieres. Aesculape & ses successeurs les ont verifiées, ils les ont reduites en maximes. Le Grand Hippocrate, qui est le divin Maistre de cet Art, si nécessaire & si utile, les a decrites exactement ; ses escrits ne sont difficiles qu'à cause de nostre ignorance, & de leur brieveté. Cette excellente Medecine estoit quasi reduite à la tradition, dans la famille d'Aesculape, laquelle estant éteinte les erreurs se sont introduites. Il n'est quali resté que la renommée d'Hippocrate, ses escrits se sont interpretez, iusqu'à présent, comme des enigmes, chacun leur a donné un sens à sa fantaisie, car toutes les œdes de Mcdecins s'en sont autorisées. Ils ont interprété si diuersement toutes ses maximes, qu'ils en ont tiré des conséquences tres-contraires, & formé de tres-differentes pratiques.

Galien n'a pas eu de moyen plus assuré pour établir sa secte, & lui donner vogue, que de l'autoriser des Oracles d'Hippocrate; il commence toujours ses Ouvrages par une Sentence de ce Grand Homme, laquelle il nomme la parole d'un Dieu. Il recoit un petit nombre de ses Livres, & il rejette ceux qui sont contraires à ses sentimens; à peine admet-il le tiers des escrits de ce Grand Maître; à cause qu'il n'a iamais fait les

Il y a plus
de trente
ans.

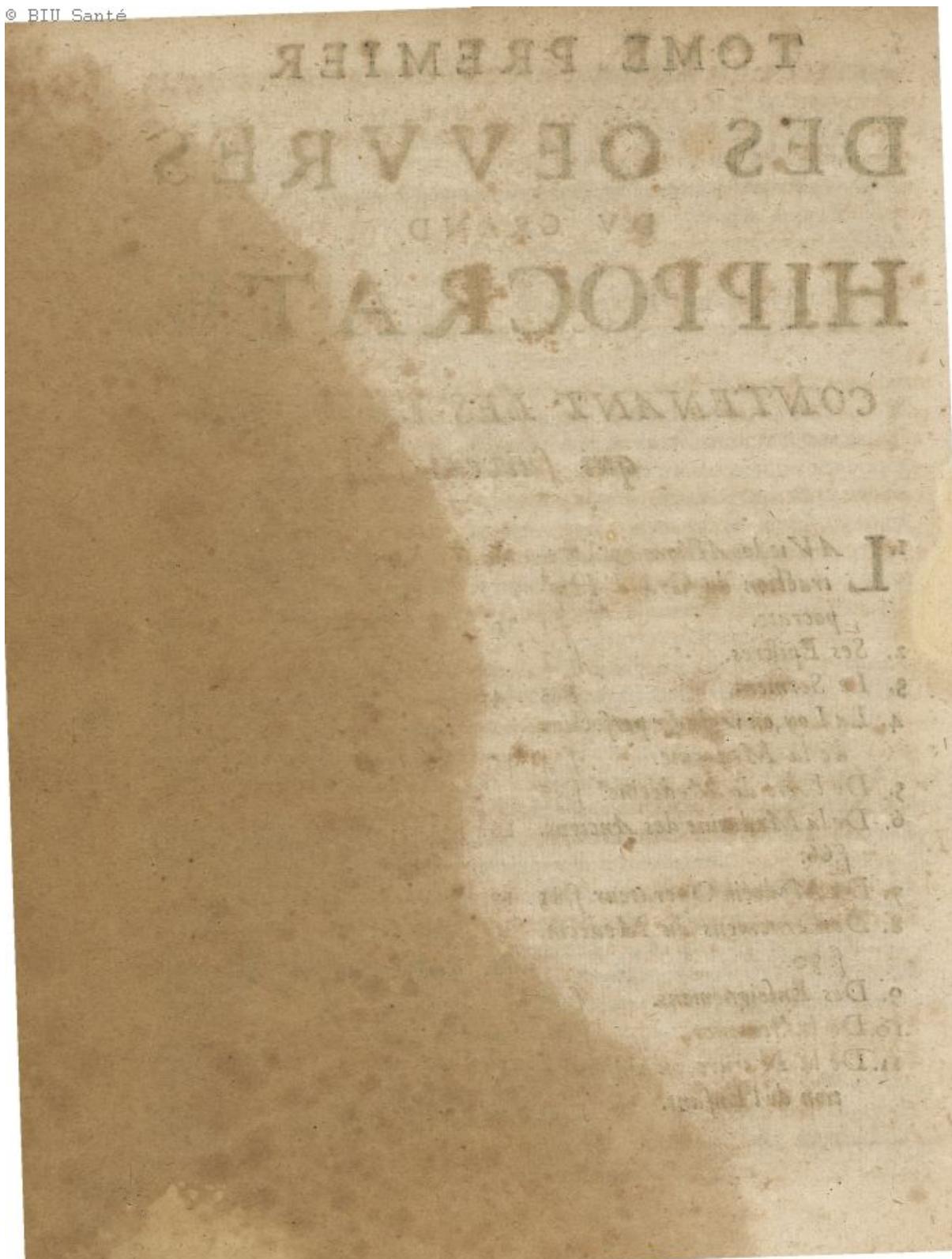
experiences que ces Liures contiennent, & qui sont necessaires à leur intelligence. La Medecine de Galien a regné quinze Siecles ; depuis cent ans, on y a remarqué de grands deffauts. Coulomb a esté le premier qui a ose parler contre luy , apres avoir conçeu la nécessité du mouvement circulaire , dans les vaisseaux qui sont communs au Cœur & au Poumon. Haruay l'a decouvert dans les grands vaisseaux; & moy ie l'ay d'escrit & démontré publiquement,dans toutes les parties , i'ay donne le moyen facile d'en faire les experiences,

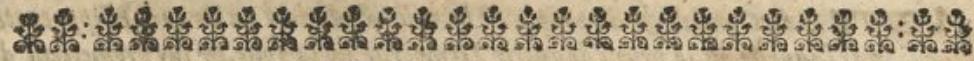
Les plus habiles ont reconnu qu'on n'entent iamais mieux la doctrine d'Hippocrate , qu'apres qu'on a vieilli dans la pratique , à cause qu'on peut auoir fait toutes les experiences necessaires , pour la cōprendre. On ne doit donc point s'étonner si nos predecesseurs & Galien mesme , ne sont point parvenus à la parfaite connoissance de la vraye Medecine , qui est comprise dans les escris du Grand Hippocrate ; puis qu'ils ont tous manqué de plusieurs lumieres tres-importantes & absolument necessaires. Les experiences de ce siecle nous seruent de conduite , elles nous donnent entrée dans toute la Medecine & dans tous les Liures d'Hippocrate. Celle du Mouvement Circulaire est la principale ; elle contient quasi toutes les autres. Hippocrate a d'escrit toutes les experiences necessaires à la Medecine, ses Liures en sont le Recueil , & il n'est pas probable qu'il ait manqué à y mettre celle qui est la plus cōsiderable. Il a d'escrit le Mouvement Circulaire en plusieurs de ses Liures , il a fait celuy de la Nature des Os expressement sur ce sujet. Il a montré dans le Liure du Cœur que le mouvement circulaire se fait dans les vaisseaux du Cœur & du Poumon ; que la grande artere distribue le sang en toutes les parties , & qu'il est impossible qu'il en rentre vne seule goutte , par les mesmes arteres,dans sa cauité gauche. Les Liures du Régime contiennent la premiere conformation , la structure , & tous les usages des vaisseaux qui seruent à la circulation.

Je pourrois rapporter icy vn grand nombre de textes d'Hippocrate formels & tres-expres. Je me contente d'auertir qu'on le verra par la lecture de ses œuvres , & par le Commentaire que i'enseignay publiquement sur ce sujet , il y a plus de vingt-ans , & qui fut imprime depuis en l'année 1648. On doit donc tenir pour assuré qu'Hippocrate a connu la circulation , puis qu'il est impossible d'entendre ses escrits, sans cette connoissance. N'importe de quel Hippocrate , ni de quel autre des anciens quelques-vns de ces escrits viennent ; pourueu qu'ils nous expriment la plus parfaite Medecine , & que le Mouvement Circulaire y paroisse expressement. Ainsi la circulation n'est pas vne particulière découverte de notre temps , comme on se l'imagine.

TOME PREMIER
DES OEVRES
DV GRAND
HIPPPOCRATE,
CONTENANT LES TRAITTEZ
qui suivent.

1. LA Vie, les Actions & l'Extraction du Grand Hippocrate.	12. Des Principes de l'Homme.
	<i>f. 133.</i>
2. Ses Epistres.	13. De l'Accouchement à sept mois.
	<i>f. 154</i>
3. Le Serment.	14. De l'Accouchement à huit mois.
	<i>f. 164</i>
4. La Loy, ou regle & perfection de la Medecine.	15. De la Nature de l'Homme.
	<i>f. 165.</i>
5. De l'Art de Medecine.	16. De l'Air, des Eaux & des Regions.
	<i>f. 196</i>
6. De la Medecine des Anciens.	17. Liure Premier du Regime de viure.
	<i>f. 223</i>
7. Du Medecin Operateur.	18. Liure Second du Regime de viure.
	<i>f. 252</i>
8. Des Ornemens du Medecin.	19. Liure Troisième du Regime de viure.
	<i>f. 275</i>
9. Des Enseignemens.	20. Des Songes.
	<i>f. 291</i>
10. De la Semence.	
11. De la Nature, ou conformaton de l'Enfant.	





**TABLE DES SECTIONS, DES
CHAPITRES ET DES ARTICLES DU PREMIER
Tome des œuures du Grand Hippocrate , diuisé en
quatre parties.**

**PREMIERE PARTIE DV PREMIER TOME DES
œuures du Grand Hippocrate, contenant sa vie , ses gestes &
ses Epistres.**

- L A VIÉ DV GRAND HIPPOCRATE, & son extraction. f. 6.**
D ECRET des Atheniens en reconnaissance des vertus heroïques d'Hippocrate bienfaiteur commun de toute la Grece. f. 4.
H ARANGUE prononcée devant le peuple d'Athènes, par Thessalus fils d'Hippocrate, envoié de son pere , pour la protection de la ville de Cos. f. 5. & seq.
H ARANGUE prononcée devant l'Autel de Minerve, par Hippocrate, au peuple de la Thessalie, contre les Atheniens, qui vouloient s'affranchir l'Isle de Cos. f. 15
CONSEIL d'Hippocrate à Demetrius, Roy de Macédoine , pour la conservation de sa santé. f. 16

LES EPISTRES DV GRAND HIPPOCRATE.

- L ETTR E du Grand Artaxerxes, Roy des Rois, à Pætus, Médecin, par laquelle il demande secours, contre la malignité de la peste qui afflige ses troupes. f. 17.**
L ETTR E de Pætus, Médecin, au Grand Artaxerxes, Roy des Rois, son Maître & souverain Seigneur, par laquelle il declare qu'Hippocrate seul est capable de guérir la peste & toutes les autres maladies. f. 18
L ETTR E du Grand Artaxerxes, Roy des Rois, à Hystantes, Gouverneur de l'Héllespont, par laquelle il le prie d'engager Hippocrate à son service, à force d'argent & d'autres présens, tels & si grands qu'il voudra. f. 19
L ETTR E de Hystantes, Gouverneur de l'Héllespont, au Grand Hippocrate, issu de la famille d'Esculape, en conformité de la précédente. f. 20
L ETTR E d'Hippocrate, Médecin, à Hystantes, Gouverneur de l'Héllespont, contenant le refus qu'il fait de servir Artaxerxes. f. 20
L ETTR E d'Hippocrate à Demetrius, Roy de Macédoine. f. 20
L ETTR E d'Hystantes, Gouverneur de l'Héllespont, au Grand Artaxerxes, Roy des Rois, son souverain Seigneur. f. 21
**L E Grand Artaxerxes, Roy des Rois, voulant se venger d'Hippocrate, fait à f. 21.
voir, au peuple de Cos, ce qui s'ensuit. f. 21**
R ESPONSE du peuple de Cos faite aux députés du Roy de Perse. f. 21

2

- LETTRE du Conseil & du peuple de la ville d' Abdere au Grand Hippocrate,**
par laquelle ils le prient de guerir Democrite de la folie, & luy promettent des
recompenses à discretion. f.22
- LETTRE d'Hippocrate au Conseil & au peuple de la ville d' Abdere,** par la-
quelle il promet de visiter Democrite, sans en attendre recompense. f.24
- LETTRE d'Hippocrate à Philopæmen, son ancien hoste,** par laquelle il le prie
de tenir prest son logement, & montre que la grande sagesse peut passer pour
folie, aupres du peuple. f.26
- LETTRE d'Hippocrate à Denis, Medecin,** par laquelle il le prie d'auoir soin
des malades de l' Isle de Cos, en son absence, & de prendre garde aux depor-
temens de sa femme. f.27
- LETTRE d'Hippocrate à Damagete,** par laquelle il le prie d'envoyer un
vaisseau, pour aller à la ville d' Abdere, voir Democrite. f.29
- AVTRE LETTRE d'Hippocrate à Philopæmen,** contenant la verité de la san-
té de Democrite, exprimée par un songe. f.30
- LETTRE d'Hippocrate à Cratensis, tres-habile Herboriste,** par laquelle il ordonne le
chois & la conseruation des medicaments qui pourroient servir à Democ. f.31
- AVTRE LETTRE d'Hippocrate à Damagete,** contenant toutes les circon-
stances, & le succez de son entretien avec Democrite. f.33
- LETTRE de Democrite à Hippocrate,** se plaignant du hazard où il auoit esté,
de prendre de l'Ellebore. f.45
- TRAITTE de la folie, de ses causes & de ses especes,** enuoyé par Hippocrate à
Democrite. f.46
- LETTRE d'Hippocrate à Democrite,** sur le reproche de la volonté qu'il auoit
eu, de luy donner de l'Ellebore. f.47
- TRAITTE d'Hippocrate à Democrite** touchant la purgation qui se fait avec l'Elleb. f.48
- LETTRE d'Hippocrate à son fils Thessalus,** pour luy recommander l'estude des Math. f.50
- TRAITTE de Democrite enuoyé à Hippocrate,** touchant la nature de l'homme. f.51

SECONDE PARTIE DV PREMIER TOME des œuures du Grand Hippocrate, contenant l'establissement de la Medecine, son excellence & grandeur, & la prudence qui y est nécessaire.

- LE SERMENT D'HIPPOCRATE QVI DOIT ESTRE**
fait par tous ceux qui pretendent à la perfection de la Medecine.
- ART. 1. Les devoirs des disciples, envers les Maistres de la Medecine.** f.53
- ART. 3. Les devoirs & obligations des Medecins, envers les malades.** f.54
- LE LIVRE DE LA LOY ET REGLE, OV PLVS**
grande perfection de la Medecine.

- ART. 1. *Les marques des Medecins ignorans, & les choses necessaires à se rendre
accomply.* f. 55
- ART. 2. *La Medecine se cultue comme les plantes, l'experience la produit, &
ses ouurages montrent sa perfection.* f. 56

LE LIVRE DE L'ART DE MEDECINE, CONTRE les calomnies du vulgaire.

CHAP. I. De l'existence de la Medecine & de ses fonctions
lesquelles ne peuvent s'attribuer à la fortune.

- ART. 1. *Contre les calomniateurs des arts, en general.* f. 57
- ART. 2. *La definition de la Medecine, & de ses fonctions.* f. 58
- ART. 3. *Que ceux qui se guerissent sans Medecin, ne se guerissent pas sans la
Medecine* f. 59
- ART. 4. *Que la Medecine à ses moyens pour guerir, & que la fortune n'en a
point.* f. 60
- ART. 5. *Que l'intemperance des malades est cause de leur mort, plusost que la
Medecine.* f. 60

CHAP. II. Que la force des remedes est limitée, & que les
signes ne sont pas tous infaillibles.

- ART. 1. *Qu'il y a des maladies incurables, & plus fortes que tous les remedes.* f. 62
- ART. 2. *Qu'il y a des maladies cachées, & tres-difficiles.* f. 62
- ART. 3. *Que les malades souffrent, par la malignité, & obscurité des maladies.* f. 63
- ART. 4. *Que la Medecine est plus sujette à faillir que les autres arts.* f. 64
- ART. 5. *Que la Medecine a plusieurs sources de signes & de remedes.* f. 65

LE LIVRE DE LA MEDECINE DES ANCIENS, contre les faux Medecins qui supposent de faux principes.

CHAP. I. De l'establissement de la Medecine.

- ART. 1. *Que la Medecine ne suppose point de principes, son sujet étant evident.* f. 66
- ART. 2. *La methode d'inuenter l'art de Medecine.* f. 68
- ART. 3. *Que les Anciens ont été contrains de chercher & d'inuenter la Mede-
cine.* f. 68
- ART. 4. *Que la decouverte des alimens propres à l'homme doit se nommer la
Medecine.* f. 69
- ART. 5. *Que la decouverte du regime des hommes sains, est la même que celle du
regime des malades.* f. 70
- ART. 6. *Que le bon regime est tres-difficile à connoître, & qu'on y manque en
plusieurs manieres.* f. 71
- ART. 7. *Que la faim & la plenitude offendent les hommes sains & les malades,
plus ils sont foibles.* f. 72

é ij

CHAP. II. Que le chaud, le froid, le sec & l'humide ne sont pas les seules causes des maladies, ni de leur guérison.

ART. 1. Que les premières qualitez ne guerissent pas les malades. f.74

ART. 2. De la guérison des maladies qui se font par les choses fortes. f.76

ART. 3. Que la chaleur n'est pas la principale qualité, & qu'elle est très-facile à se produire & à s'éteindre. f.77

ART. 4. Que les maladies se font par les forces excessives des humeurs, & qu'elles se guerissent par leur mélange. f.79

ART. 5. Que la connoissance de l'homme consiste à scauoir ce qu'il est, à l'egard de ses alimens. f.80

CHAP. III. Des usages de la conformation & des maladies qui s'en produisent.

ART. 1. De l'usage des figures, & des maladies que les humeurs y produisent. f.82

ART. 2. Des douleurs que les vents produisent aux parties, à cause de la différente figure. f.83

ART. 3. Du changement des humeurs entr'elles, tant au dedans du corps, qu'au dehors. f.84

LE LIVRE DE L'INSTRUCTION DU MEDECIN qui veut se perfectionner aux operations de la main.

ART. 1. Des qualitez du corps & de l'esprit nécessaires au Medecin qui veut se perfectionner aux operations de la main. f.85

ART. 2. De la boutique du Chirurgien, du iour & des instrumens qui y sont nécessaires. f.86

ART. 3. Du bandage, de la promptitude à operer, & des incisions larges ou étroites. f.87

ART. 4. Des ventouses, de leur application, & de la saignée. f.88

ART. 5. Des ulcères, de leurs quatre mouemens, & de l'extraction des flesches. f.89

LE LIVRE DES VERITABLES ORNEMENS des plus excellens Medecins.

ART. 1. Que l'action est la fin de toutes les lumieres, & de la difference des ouvriers. f.90

ART. 2. Que la nature, l'art & l'usage se perfectionnent reciprocement. f.92

ART. 3. De la perfection de la Medecine & de ses plus beaux ornemens. f.93

ART. 4. Des qualitez nécessaires à la pratique de la Medecine. f.94

ART. 5. Des mœurs & de la prudence utile à la Medecine. f.95

LE LIVRE DES PRECEPTES QUI SERVENT à se conduire en la pratique de la Medecine.

ART. 1. Que l'experience est plus importante en la guerison des malades, que la raison, & comment elle se fait.	f. 96
ART. 2. De la quantité des remedes, de la recompense des Medecins, & des chartes qu'ils doivent faire.	f. 98
ART. 3. De la comparaison des bons & des faux Medecins.	f. 99
ART. 4. Des consultations, de la medisance des faux Medecins, & de la consolation des malades.	f. 100
ART. 5. De la conduite nécessaire aupres du peuple, & envers les Empiriques.	f. 102
ART. 6. Contenant vnze preceptes particuliers pour servir d'exemple.	f. 103

TROISIEME PARTIE DV PREMIER TOME
 des œuures du Grand Hippocrate , contenant toutes les
 causes & les principes de l'homme , sa naissance , son
 accroissement , sa plus grande perfection & sa
 decadence.

LE LIVRE DE LA SEMENCE , DE SES CAUSES,
 de ses qualitez , & de sa force.

ART. 1. Des causes de la generation de la semence , de ses passages , & de son es- coulement.	f. 105
ART. 2. Que le jeté de la semence depend de la largeur des vaisseaux sperma- tiques , & de leur mouvement ou chaleur.	f. 106
ART. 3. De la volupté du coit , de son utilité , & de l'escoulement de la semence.	f. 107
ART. 4. De la conception , des especes de semence , & de la ressembl. des enfans.	f. 108
ART. 5. Des mauuaises conceptions & de leurs causes.	f. 110

LE LIVRE DE LA CONFORMATION DE
 l'enfant , de la conuenance de sa nourriture avec les plantes ,
 & de l'accouchement.

CHAP. I. De la nourriture de la semence & de la conformation
 de toutes les parties de l'enfant.

ART. 1. Que l'expulsion des vapeurs , & l'attraction de l'air frais , sont les pre- miers mouuemens de la semence & de la vie.	f. 112
ART. 2. De la production du nombril & des membranes , qui enveloppent le foetus.	f. 113
ART. 3. Que la semence & l'embryon se nourrissent & s'augmentent du sang de la femme.	f. 114
ART. 4. Des causes de la conformation de l'enfant , en general.	f. 115
ART. 5. De la conform. des filles & des garçons , & de l'evacuation des couches.	f. 116
ART. 6. Que l'evacuation des couches est naturelle & tres-necessaire.	f. 117
ART. 7. De la conformation particulière des doits , des ongles , & des cheveux.	f. 118

ē 119

CHAP. II. De la conuenance de la nourriture de l'enfant,
avec les plantes.

- ART. 1. Du mouvement de l'enfant, & de la generation du lait. f. 120
 ART. 2. De la generation des plantes & de la ressemblance de la matrice avec
la terre. f. 122
 ART. 3. De l'accroissement des plantes, & de la production du fruit & des pe-
pins. f. 123
 ART. 4. Que le dedans de la terre est froid en Esté, & chaud en Hyuer. f. 124
 ART. 5. Que beau des Puys & des Fontaines est froide en Esté, & chaude en
Hyuer. f. 125
 ART. 6. De la ressemblance de la nourriture de l'enfant, avec les plantes. f. 126

CHAP. III. De la situation de l'enfant dans la matrice,
& de l'accouchement.

- ART. 1. De la situation de l'enfant dans la matrice, & de la generation du pou-
let. f. 128
 ART. 2. De l'accouchement naturel, & que son propre terme est à dix mois. f. 129
 ART. 3. De toutes les causes de l'accouchement naturel. f. 130
 ART. 4. Que l'enfant ne vient au monde que faute d'air; ou de sang, de lait
& de chyle. f. 131
 ART. 5. De la generation des jumeaux, & de leur naissance. f. 132

LE LIVRE DES PRINCIPES ; OV DE LA
conformation de l'homme, de sa matière & de sa durée.

CHAP. I. De la matière, ou composition des parties
de l'homme.

- ART. 1. Des principes de l'homme, & de toutes les parties qui le composent. f. 133
 ART. 2. De la creation du monde & de la confusion qui l'a precedé. f. 134
 ART. 3. De la séparation des elemens, & de l'ouvrier de leur arrangement. f. 135
 ART. 4. De la matière, & de l'ouvrier de toutes les choses vivantes. f. 136

CHAP. II. De la conformatio&n, & de ses principaux organes.

- ART. 1. De la conformatio&n du Cerneau & des effets du froid, & du chaud. f. 137
 ART. 2. De la conformatio&n du Cœur, & de ses vaisseaux. f. 138
 ART. 3. De la chaleur du Cœur, & de la grandeur de sa force. f. 139
 ART. 4. De la conformatio&n du Poumon, du Foye, de la Ratte, des Reins, des
muscles, du cuir, des jointures & des ongles. f. 140
 ART. 5. De la conformatio&n des dents, & de leur dureté. f. 141
 ART. 6. Que les dens & les machoires indiquent la durée de l'homme. f. 142
 ART. 7. Que toutes les actions se produisent de la structure & du tempérament. f. 143

- ART. 8.** Que la structure de l'œil est cause de l'action de voir. f. 144
ART. 9. Que la conformation fait tous les mouemens. f. 145

CHAP. III. Que la vie de l'homme est gouvérnée par le septenaire.

- ART. 1.** Que le septenaire est la principale mesure de la vie. f. 146
ART. 2. Que la vie s'establit, & se pert, en sept iours. f. 147
ART. 3. Que la conception s'acheue en sept iours, de ses parties, & de l'importance de les scauoir. f. 149
ART. 4. De la reception de la semence, de ses causes, & de ses marques. f. 149
ART. 5. Que le septenaire est la règle de toutes les parties de la grossesse. f. 150
ART. 6. De la plus longue vie, de ses parties, & de l'année climaterique. f. 151
ART. 7. Que la soixante & treisième année indique le temps de la mort. f. 152

LE LIVRE DE L'ACCOUCHEMENT A SEPT mois, & de ses autres termes plus accomplis.

CHAP. I. Des causes évidentes & prochaines de la différente perfection des enfans à sept mois & à dix.

- ART. 1.** De tous les termes d'accoucher, & principalement à sept mois. f. 154
ART. 2. Que le soudain changement de place, de nourriture, & de façon de se nourrir, rend tous les enfans malades au huitième mois. f. 156
ART. 3. De l'imperfection de l'accouchement à huit mois, & de ses causes. f. 157
ART. 4. Que l'accouchement à dix mois est le plus parfait, & pourquoys. f. 158

CHAP. II. Des causes vniuerselles de l'accouchement & de ses temps critiques, tant en general qu'en particulier.

- ART. 1.** Que les mesmes temps qui engendrent, corrèpent, guerissent & tuent. f. 160
ART. 2. De la force des iours critiques, & en quoy elle consiste. f. 160
ART. 3. Que les quartenaires ont la premiere vertu en la naissance. f. 162
ART. 4. De la septième quarantaine, & de sa force. f. 163

LE LIVRE DE L'ACCOUCHEMENT A HUIT mois, de ses deffauts, & des perfections de la naissance à dix mois & à vnze.

- ART. 1.** Que l'accouchement à huit mois est contre la nature, tant commune que particulière. f. 164
ART. 2. Que d'enfanter les pieds devant est un malheur funeste. f. 165
ART. 3. Des symptomes qui suivent l'accouchement. f. 166
ART. 4. Des perfections de la naissance à dix mois & à vnze. f. 167

QVATRIEME ET DERNIERE PARTIE DV
 Premier Tome des œuures du Grand Hippocrate, contenant
 toutes les causes, & les marques de la perfection de la
 santé; & de la conseruation par les semblables,
 & par les contraires.

LE LIVRE DE LA NAT VRE DE L'HOMME
 dont la parfaite connoissance depend des lumieres de
 toutes les parties de la Medecine.

SECTION I. De la connoissance de l'homme, par ses causes.

CHAP. I. De la connoissance de l'homme, par ses causes internes.

- ART. 1. Que l'homme n'est pas fait d'un seul element. f.169
 ART. 2. Que l'homme n'est pas compose d'une humeur seule. f. 170
 ART. 3. Que l'homme est compose de sang, de phlegme, de bile & d'humeur noire. f.171
 ART. 4. Que la santé de l'homme, son temperament, & ses maladies dependent
 des humeurs, & de leur mellange. f.172
 ART. 5. Que l'homme est compose de quatre differentes humeurs. f. 173
 ART. 6. Demonstration des quatres humeurs, par les purgations violentes. f.174

CHAP. II. De la connoissance de l'homme, par ses causes
 externes & vniuerselles.

- ART. 1. Que le Soleil produit, conserve, & ruine toute chose, par le moyen des
 quatre saisons. f. 175
 ART. 2. Que la vicissitude des saisons produit la vicissitude des humeurs. f.176
 ART. 3. Que toutes les parties de l'homme s'entretiennent, comme celles du monde,
 d'où il depend. f. 176
 ART. 4. Que les saisons & les années guerissent les maladies, augmentant &
 diminuant les humeurs & leurs premieres qualitez. f.177

SECT. II. De la connoissance de l'homme par sa
 structure, par son regime, par ses maladies, & par
 leur guerison.

CHAP. I. De la connoissance de l'homme, par sa structure,
 & par son regime.

- ART. 1. Du regime utile, en chaque saison, à ceux qui sont bien temperez. f.178
 ART. 2. Du regime de viure utile à ceux qui sont intemperez de nature, par
 l'age, ou autrement. f.180

De

- ART. 2.** De l'utilité des vomitifs & des lauemens , selon la diuersité des saisons & des personnes. f.181
- ART. 3.** Des symptomes qui viennent de l'excès du travail. f.182
- CHAP. II.** De la connoissance de l'homme, par ses maladies , par leurs causes , & par leurs crises ou guerisons.
- ART. 1.** Des causes externes des maladies , & de leur guerison , en general. f.184
- ART. 2.** Des maladies épidémiques qui se produisent de la corruption de l'air , & de leur guerison. f.185
- ART. 3.** Des maladies sporadiques , qui se produisent des fautes du régime , & de leur guerison. f.186
- ART. 4.** De la guerison des maladies qui viennent du régime , & de la facilité de les voir. f.187
- ART. 5.** Que les natures particulières dépendent de la nature commune , en leur production , & en tous leurs mouemens. f.189

**LE LIVRE DE L'AIR, DES VENTS, DES EAUX,
des regions , & de leurs forces, en la production de la
santé , & des maladies endémiques**

SECT. I. De l'Air , des Vents , des Eaux , & de leurs forces , en la production de la santé , & des maladies endémiques.

CHAP. I. De l'Air , des Vents , & de leur force , en la production de la santé , & des maladies endémiques , ou communes , & ordinaires à tout un pays.

- ART. 1.** Que la connoissance de l'Air , des Vents , & des Regions est absolument nécessaire à la Médecine. f.192
- ART. 2.** Que la connoissance des Astres , des saisons , & des mœurs des hommes est nécessaire à la Médecine. f.192
- ART. 3.** Que la connoissance de la santé , & des maladies qui règnent en un pays , dépend de sa situation. f.192
- ART. 4.** De la situation des pays vers le Septentrion , de ses Vents , & de leurs bons & mauvais effets. f.194
- ART. 5.** De la situation des pays vers l'Orient , de ses Vents & de leurs bons effets. f.196
- CHAP. II.** De la constitution de l'année , & de sa force , en la production de la santé , & des maladies épidémiques , communes à tout un pays , & passagères.

ART. 1. De la plus saine constitution de l'année, & des moyens de la prouver. f. 197
 ART. 2. Des constitutions malfaines & dépravées, avec leurs mauvaises suites. f. 198
 ART. 3. L'usage de la connoissance des constitutions de l'année. f. 200

CHAP. III. De l'Eau, de ses espèces, & de leurs forces,
 en la production de la santé ; & des maladies endémiques, ou communes à tout un pays, & ordinaires.

ART. 1. Que les eaux dormantes sont les plus malignes, & qu'elles produisent beaucoup de maladies mortelles. f. 201

ART. 2. Que les eaux qui naissent des rochers, tiennent le second rang de malignité. f. 202

ART. 3. De l'eau de pluie, de toutes ses causes, de ses qualitez, & de son usage. f. 204

ART. 4. Des eaux de neige, & de glace fondue, des eaux confuses, & des eaux transportées, de leurs vices, & des maladies qu'elles produisent. f. 205

ART. 5. De toutes les causes de la pierre, & des moyens d'empêcher sa génération. f. 206

SECT. II. Des Regions, de leurs differences, & de leur force, en la production de la santé, & des maladies endémiques.

CHAP. I. De l'Asie, de la difference de ses regions, & de leurs forces, en la production de la santé, & des maladies endémiques, ou communes à tous un pays, & ordinaires.

ART. 1. Que l'Asie est plus heureuse que l'Europe, en la production de toute chose, & pourquoi. f. 208

ART. 2. De la diversité du corps, de l'esprit, & des mœurs des hommes, & de leurs causes. f. 209

ART. 3. Des Phasisens, & de la malignité de l'air de leur pays. f. 211

ART. 4. Que l'égalité des saisons est cause de la lacheté des Asiatiques. f. 212

CHAP. II. De l'Europe, de la difference de ses Regions, & de leurs forces, en la production de la santé.

ART. 1. Des Sarmates, des Amazones, & des Nomades qui habitent les déserts de Scythie. f. 213

ART. 2. La description de la Scythie, & de ses peuples. f. 214

ART. 3. De la cause de la ressemblance des Scythes entre eux, de leur faiblesse, & de leur excessive humidité. f. 215

ART. 4. De l'infécondité des Scythes & de toutes ses causes. f. 216

ART. 5. Que l'extrême evacuation des veines de la teste rend les Scythes énervés & inféconds. f. 218

- ART. 6.** Que la diversité des saisons diversifie le visage des hommes. f.219
ART. 7. Que l'inégalité des saisons, & la diversité des pays diversifient les corps, les mœurs, & les esprits des hommes. f.222
ART. 8. Que les dispositions du pays sont, bien souvent, plus fortes que les saisons mesmes. f.222

LIVRE PREMIER DV REGIME DE VIVRE de l'homme , de ses principes , de sa generation , & de ses facultez.

SECTION I. Des principes des choses naturelles , de leur generation , de leur accroissement, de leur corruption , & de la conformation de l'homme.

CHAP. I. Des principes des choses naturelles , en general ; de leur generation & corruption , de leur accroissement & diminution.

- ART. 1.** Que l'imperfection du régime des Anciens oblige à le perfectionner. f.223
ART. 2. De toutes les connaissances nécessaires à la perfection du régime. f.223
ART. 3. Que le régime tres-exact ne peut-être prescrit qu'aux Grands , qui s'ont considerez à toute heure. f.224
ART. 4. Que l'eau & le feu , bien unis , composent & conservent toutes les choses vivantes. f.225
ART. 5. Que tous les changemens de la nature ne sont qu'en apparence , & qu'ils se reduisent tous à un seul. f.227
ART. 6. De l'accroissement , de la diminution , & de la nourriture des animaux. f.228

CHAP. II. De la conformation de l'homme , de sa naissance , & de son accroissement.

- ART. 1.** Que la naissance , l'accroissement , & la nourriture de l'homme ne se font que par les sensibles , bien proportionnez. f.230
ART. 2. De l'ordre de la conformation des parties du nombril , & de leur nécessité. f.232
ART. 3. De la conformation des parties du bas ventre , & des trois circuits de la chaleur. f.233
ART. 4. De la conformation des parties qui servent au mouvement circulaire du sang & des esprits. f.234

CHAP. III. Que la nature de l'homme est le modèle de tous les arts.

- ART. 1.** Que l'art qui approche le plus de la nature de l'homme, est le plus accompli. f.135
- ART. 2.** Que les arts de forger, d'exercer le corps, de fouiller les étoffes, de guérir les maladies & plusieurs autres sont tous de mesmes actions. f.236
- ART. 3.** Que les choses plus différentes sont tres-agréables & tres-utiles à l'art & à la nature. f. 227
- ART. 4.** Qu'on se porte naturellement à l'exercice des arts qui cultivent l'esprit. f.238

SECT. II. De la generation de l'homme, des sexes, des jumeaux, des temperamens, & des facultez.

CHAP. I. Du temps de la generation de l'homme, de sa conformatio[n], des sexes, & des jumeaux.

- ART. 1.** De l'accroissement de l'homme, du temps de sa naissance, & de sa conformatio[n]. f.240
- ART. 2.** Des sexes, & des moyens d'auoir des filles & des garçons. f.241
- ART. 3.** Que la diuersité de la semence, produit des garçons, ou des filles fort dissemblables. f.242
- ART. 4.** Des causes de la generation des jumeaux, & de leur ressemblance. f.143

CHAP. II. Des temperamens, de leurs especes, de leurs causes, & de leur régime de viure.

- ART. 1.** Que la plus parfaite santé consiste au meslange d'une eau tres-legere, & d'un feu tres-sabtil. f.244
- ART. 2.** Du meslange de l'eau & du feu, qui fait les temperamens moins parfaits. f.245
- ART. 3.** Du meslange & tempérément de chaque âge. f.246

CHAP. III. Des facultez principales, de leurs causes, & de leurs especes.

- ART. 1.** Du tempérément qui produit la perfection de la sagesse. f.247
- ART. 2.** De la stupidité de ceux où l'eau domine, & des moyens de leur donner de la vivacité. f.249
- ART. 3.** Que ceux où le feu regne sont les plus sages, obseruant le régime propre. f. 249
- ART. 4.** De ceux où le feu regne au dernier point, & des moyens de les conserver. f.250

LIVRE SECOND DV REGIME DE VIVRE,
de sa matiere, & de toutes les causes efficientes
de la santé.

SECT. I. De toutes les causes de la santé de l'homme.

CHAP. I. Des causes vniuerselles de la santé de l'homme.

- | | |
|--|-------|
| ART. 1. De la situation des regions, & de leur temperature. | f.252 |
| ART. 2. De l'origine des vents vniuersels, de leurs causes, & de leurs qualitez. | f.254 |
| ART. 3. Des vents particuliers, de leurs causes, & de leurs qualitez. | f.255 |

CHAP. II. De la nourriture, en general, & de ses deux principales matieres, qui sont les grains, & les animaux.

- | | |
|---|-------|
| ART. 1. Que la confusion des qualitez en chaque simple, en empesche la connoissance, en general. | f.255 |
| ART. 2. De la mase ou gasteen de farine d'orge, sans leuain ; & du cyeon ou brouet de leurs especes, & de leurs proprietez. | f.257 |
| ART. 3. Du bled, de sa farine, des especes de pain qui s'en font, & de leurs proprietez. | f.257 |
| ART. 4. Des legumes, & des autres graines, de leurs proprietez, & de leurs usages. | f.258 |
| ART. 5. Des animaux terrefreres, de la nourriture de leur chair, & de ses proprietez. | f.256 |
| ART. 6. Des poissans, de la nourriture de leur chair, & de leurs proprietez. | f.259 |

CHAP. III. Des breuuages, des herbes, des fruits & de leurs proprietez.

- | | |
|--|--------|
| ART. 1. Des brennuages, de leurs especes, & de leurs proprietez. | f.262 |
| ART. 2. Des herbes potageres & autres, tant cultivees que sauvages, & de leurs proprietez. | f.263. |
| ART. 3. Des fruits, tant sauvages que priuez, de leurs especes, & de leurs proprietez. | f.265 |

SECT. II. De toutes les choses qui font la santé, & principalement des alimens & des exercices.

i ii

**CHAP. I. De la préparation des alimens, & de tout ce
qui se doit observer, dans leur usage.**

- | | |
|---|--------------|
| ART. 1. De toutes les préparations de la chair, de leurs espèces, & de leurs pro-
priétés. | f.266 |
| ART. 2. Maximes du régime de vie, tirées de l'usage des alimens. | f.267 |
| ART. 3. De l'usage du bain, du coït, du vomissement, & autres actions. | f.268 |
| ART. 4. Des effets du sommeil, de l'oisiveté, & de l'excès du chaud & du froid,
dans les entrailles. | f.269 |

**CHAP. II. De l'exercice, de ses espèces, de leurs
propriétés & de la lassitude.**

- | | |
|---|--------------|
| ART. 1. Des exercices de l'âme, des sens, & du corps. | f.270 |
| ART. 2. De la course, & de tous les autres plus violents exercices. | f.271 |
| ART. 3. De la lassitude, de ses espèces, & de leur guérison. | f.273 |
| ART. 4. De la seconde & de la troisième espèce de lassitude, & de leur que-
rison. | f.274 |

**LIVRE TROISIÈME DU RÉGIME DE VIVRE,
& de ses utilités, selon la différence des tempéramens,
& de la condition des personnes.**

**CHAP. I. Du régime de vie utile au commun
des hommes.**

- | | |
|---|--------------|
| ART. 1. Qu'il est impossible de prescrire un régime de vie très-exact. | f.275 |
| ART. 2. Du régime de vie utile en hiver. | f.276 |
| ART. 3. Du régime de vie utile au printemps. | f.278 |
| ART. 4. Du régime de vie utile en été, & en automne. | f.279 |

**CHAP. II. Du régime de vie utile aux Grands, & des
moyens de prévoir la plénitude, & de prévenir
ses maladies.**

- | | |
|---|--------------|
| ART. 1. Du régime le plus accompli, & en quoy il consiste. | f.280 |
| ART. 2. Des signes de la plénitude ordinaire aux plus tempêtrées, de ses signes,
de ses symptômes, & de sa guérison. | f.281 |
| ART. 3. Des signes de la plénitude de sang, de ses symptômes & de sa guéri-
son. | f.282 |
| ART. 4. Des signes de plénitude de bile, de ses symptômes, & de sa guérison. | f.283 |
| ART. 5. Des signes de plénitude de bile, en ceux qui ont l'estomach chaud, de ses
symptômes, & de sa guérison. | f.284 |

- ART. 6.** Des signes de froideur d'estomach, & de crudité, de ses symptomes, & de sa guerison. f.285
- ART. 7.** Des signes de plenitude biliouse, & de chaleur d'estomach, de ses symptomes, & de leur guerison. f.287
- ART. 8.** Des signes de froideur & d'humidité d'estomach, de ses symptomes, & de sa guerison. f.288
- ART. 9.** Des signes de l'excessive chaleur d'estomach, de ses symptomes, & de sa guerison. f.289

CHA P. II. Des moyens de prevoir l'inanition, & de prevenir les maladies qu'elles produit.

- ART. 1.** Des signes de l'inanition, qui vient de se trop promener. f.279

LE LIVRE DES SONGES; OV DES SIGNES
de plenitude, & d'inanition, qui paroissent en dormant,
& des moyens de prevenir les maladies qui
en viennent.

- ART. 1.** Des especes de songes, de leurs causes, & de leur interpretation. f.192
- ART. 2.** Des songes qui descourent la disposition des trois circuits des humeurs, par celle des trois circuits du monde celeste. f.244
- ART. 3.** Que les differentes qualitez des Astres indiquent les differentes qualitez des humeurs. f.295
- ART. 4.** Que la diuersité du tour des Astres indique la diuersité du mouvement circulaire. f.296
- ART. 5.** Des songes qui descourent la disposition des trois circuies des humeurs, par celle des trois circuits du monde elementaire. f.297
- ART. 6.** Des songes qui descourent la disposition des trois circuits des humeurs, parce qui paroit en nous mesmes. f.299

*Fin de la Table du premier Tome des œuures
du Grand Hippocrate.*

Les principales fautes survenues en l'impression.

PAge 1. v. 7. celuy-là, lisez Hercule. p. 2. v. 12. maniaque l. insensé, & mesme. v.¹ 17. soufrent l. souffloient. p. 3. v. 33. & l. ou p. 4. lutte l. luite. p. 6. v. 12. sommirent l. soumirent. p. 8. v. 25. la vertu de Prophétie, l. le droit de consulter l'Oracle les premiers, de mesme que les Députez que des villes envoient aux Estats Amphitryoniques, pour estre les Secrétaires sacrés de l'Assemblée. v. 27. & la nourriture. l. le droit d'estre nourris. v. 40. refusèrent les passages. l. refusèrent de le reconnoître, pour Souverain Seigneur de la terre & de la mer. p. 10. v. 12. à cause qu'il y fait sa demeure, l. à cause que mon père y résidoit cy-deuant, & qu'il y habite encore à présent. p. 19. v. 23. acquis, l. acquise. v. 22. à venir l. de venit. p. 20. l. Artaxerxes. p. 21. v. pairés, l. païers. p. 28. v. 20, fin l. affin. p. 29. v. 11. adroit l. commode. p. 30. v. 27. brouillailles. l. broussailles. v. 28. prest l. près. p. 31. v. 27. pas l. par. p. 32. v. 32. artifice l. art. p. 33. v. ce qui, l. ce qui est. p. 34. v. 4. nous les trouuasmes, l. nous trouuasmes les Abderitains. p. 42. v. 17. poix, l. poids. p. 55. v. 24. la, l. le, bis. p. 67. v. 19. elle, l. il. p. 73. v. baillent, l. baillent. p. 82. v. 2. secourent, l. secourent. p. 87. v. 8. poix, l. poids. p. 110. v. 19. leur naissance, l. le commencement de leur naissance. v. 33. il, l. & p. 111. se peut-estropier, l. peut-être estropié. p. 222. v. 8. rafraîchissent la chaleur, l. adoucissent la chaleur, p. 114. v. 21. il le consomme & le consume, osez lvn ou l'autre de ces mots. p. 115. v. 33. jaillissent l. sortent. p. 118. v. 12. ont paru confuses, l. ayant les parties confuses. p. 119. v. 31. son cuir, l. leur cuir ne se rarifie point, leurs. p. 125. l. 34. tite, l. tire. p. 130. 21. il, l. le poulet. p. 145. v. 39. fin, l. affin. p. 149. v. 15. rediuise, l. diuise. p. 16. qu'il a, l. qu'elle a. p. 261. v. 27. l. les peuples qui en vifent. p. 219. v. 11. li, l. il. p. 223. v. 34. proposé, l. proposées. p. 230. v. 15. l'ame, l. la chaleur naturelle. p. 234. v. 13. les vns dans les autres, l. les vns aux autres. v. 20. qui font les grandes froidures & les gelées. se peuvent oster. v. 28. publique, l. public. p. 236. v. 11. l. vn homme qui couche avec vne femme, sçait vne chofe cachée, & tout ce qui doit arriver de ce qu'il fait euidemment. v. 11. tous se peut oster. p. 241. v. 24. vient des deux parries, l. de l'homme & de la femme. p. 246. v. 24. leurs est vtile, l. leur. v. 37. cest desja sec, l. commence à se secher. p. 250. v. 8. l. qu'ils courrent en rond, qu'ils courrent en droitte ligne & qu'ils recourrent. p. 256. v. 30. avec l'haleine, l. avec l'haleine & par les pores. p. 257. v. 17. dilaye, l. delaye. p. 262. v. 25. empesche la digestion, l. est difficile à digerer, parce qu'il se forme en s. epoississant, comme les chofes qui s'engendrent, ou la chaleur de la semence separes les ferositez, & rassemble le reste, pour en former les parties solides, v. 35. osez est le plus fort. p. 270. v. 14. sans faire aucun excez, l. & ne nourrissent pas, epuisent & evacuent les humiditez ; l'air de dehors entre en sa place, remplit le corps & le rafraîchit. p. 272. v. 4. masneige, l. maneige. p. 271. v. 22. la promenade du matin rend. l. elle rend p. 272. le combat du balon, l. le combat ou jeu du balon. p. 278. v. 13. harondelle, l. hirondelle. p. 294. v. 3. rebour, l. rebours.

LA VIE DU GRAND HIPPOCRATE ET SON EXTRACTION.



E grand Hippocrate prit sa naissance dans vne ille *Lepais d'Hippocrate, & lignée.* de l'Archipel qui se nommoit autrefois Cos, & à present Lango ; il estoit fils d'Heraclide & de Praxithea fille de Phænarete ; il tiroit son extraction d'Hercule & d'Æsculape, celuy cy se comtoit le dix-neuvième de ses predecesseurs en droite ligne, & celuy là faisoit le vingtième. Eratosthene, Pherecyde, Apollodore & Arius de Tharsé ont fait sa genealogie, & décri la suite de ses illustres predecesseurs. *Ses maîtres.* Heraclide son pere & son ayeul Hippocrate l'instruisirent eux-mesmes en l'art de Medecine dès sa tendre ieunesse. Il fut aussi disciple d'Herodique, & selon quelques-vns de l'Orateur Gorgias Leontin, il apprit la Philosophie du sçauant Democrite Abderitain.

IL fleurit dans le temps de la guerre Peloponésiaque, estant né, *Le temps de sa naissance.* selon le rapport d'Istomach en son premier liure de la Secte d'Hippocrate, en la premiere année de l'octantième Olympiade, ou comme dit Soranus natif du lieu mesme, qui auoit feüilleté toutes les Bibliotheques de la ville de Cos, durant le regne d'Abriadas, au vingt-septième iour du mois Agrian, auquel iour mesme il dit que le peuple de Cos fait encore à present mention de la naissance d'Hippocrate, luy sacrifiant, comme à vn Dieu. Ses parens estant decedez, & se voyant habile en medecine & aux arts liberaux, il quitta sa patrie pour voyager. Andreas en son liure de l'origine de la Medecine, auance malicieusement qu'il s'éloigna, parce qu'il auoit brûlé la Bibliotheque des Cnidiens. On croit plus vray-semblablement qu'il auoit dessein de s'instruire dans la varieté des traitemens & des maladies qui se remarquent en diuers lieux : Soranus son compatriote rapporte, qu'Hippocrate fut poussé par vn songe à faire sa demeure en Thessalie.

A

2 *La vie du Grand Hippocrate**Ses belles ch-*
res.

IL se fit admirer par toute la Grece, faisant de rares cures en toutes ses contrées; il fut appellé publiquement avec Euryphon qui estoit desia vieil & plus auancé en âge, pour traitter Perdicas Roy de Macedoine, que le vulgaire estimoit pulmonique. Hippocrate découurit que le Roy n'estoit point malade du corps, il ne l'estoit que de l'esprit. Apres le decés d'Alexandre son père il estoit devenu tellement amoureux de l'une de ses concubines, nommée Phila, qu'il auoit tout le corps & l'esprit renuersé, si-tost qu'il la voyoit. Hippocrate auertit secretement cette Dame de ce qui se passoit, & par son bon aduis il garentit le Roy, sa maladie se guerit aisement, il reprit la santé parfaite. Le peuple de la ville d'Abdere le mandà, pour guerir Democrite qu'on croyoit maniaque, & pour garantir toute la ville de la peste. Les Rois d'Illyrie & de Pæonie qui sont étrangers & ne viuent pas à la maniere de la Grece, envoient des Ambassadeurs expres, afin de prier Hippocrate de venir en leur Cour, pour garantir leurs terres de la peste qui les affligeoit, il s'informa curieusement de tous les vents qui soufflent en ces païs, & s'en estant instruit, il les renuoya sans vouloir y aller. Il preueut & predit que la peste affligeroit toutes les terres d'Athènes, il y pourueut & les conserua, distribuant ses disciples par toutes les villes, afin d'en auoir soin, tant il auoit d'amour pour la nation Grecque.

Sa generosité.

LA reputation d'Hippocrate se répandit jusqu'à la Cour de Perse, où elle fut si grande, qu'Artaxerxes leur Monarque le fit prier & luy offrit de grands honneurs & presens, par l'entremise d'Hispanés Gouerneur de l'Hellespont, s'il vouloit y aller & demeurer aupres de sa personne; son humeur graue, le mépris des richesses & l'amour des compatriotes luy firent refuser cette bonne fortune, comme il paroît par les dépêches qui luy furent addressées pour ce sujet. Il déliura sa patrie de la guerre, dont le peuple d'Athènes l'menaçoit, luy procurant des troupes auxiliaires, & la protection de toute la Thessalie. Pour ces raisons, Hippocrate receut de grands honneurs dans la ville de Cos, il en receut aussi des Thessaliens, des Argiens & des Atheniens mesmes, qui l'admirent publiquement le second apres Hercule, encore qu'estrange, dans les sacrifices Eleusiens, ils l'honorèrent du droit de Bourgeoisie, & ordonnerent à luy & à ses successeurs, la nourriture aux despens du publicque, dans un hostel de la ville nommé le Prytanée.

Il enseignoit genereusement la medecine à ceux qu'il y connoissoit propres, apres qu'ils auoient fait le serment nécessaire à la ma-

Et son extraction.

3

niere accoustumée. Hippocrate mourut à Larisse , au mesme temps , à ce qu'on dit , que le Philosophe Democrite ; on est incertain de la durée de sa vie , il y en a qui disent qu'il n'a vescu que quatre-vingts & cinq ans , d'autres disent quatre-vingts & dix ; il y en a qui tiennent qu'il a vescu cent & quatre ans , quelques-vns mesme assurent qu'il a vescu iusqu'à cent & neuf ans . Il est enterré entre les villes de Gyrton & de Larisse , on y montre encore aujourd'huy sa sepulture , dans laquelle vn essain de mouches s'arresta & y fit fort long-temps du miel ; les nourrices prirent la coutume d'y aller pour en frotter les petits ulcères de la bouche de leurs nourriçons , & ils estoient bien-tost gueris .

Sa sepulture.

Hippocrate est dépeint la teste couverte en plusieurs de ses portraits & images ; quelques-vns disent qu'il se couuroit la teste d'un chapeau pour marque de noblesse , comme Vlysse ; d'autres disent qu'il la couuroit du bout de son manteau par bienséance , parce qu'il estoit chauve ; la delicate de la teste oblige à la tenir toujours couverte ; c'est pour montrer que le lieu de l'intelligence , & sa principale demeure doit estre conseruée soigneusement . Il y en a qui disent que la teste couverte indique l'inclination à voyager ; c'est vne marque de l'obscurité de ses escris , ou plutost de la nécessité de conseruer vne partie si noble & si delicate , en tout temps , & dans la santé mesme , de tout ce qui l'offense . Il y en a qui disent que d'ordinaire il ietroit en derrière les bouts de son manteau , de peur qu'ils n'empêchassent la liberté des mains en operant .

Pourquoy il
couuroit sa
teste.

Il y a eu grand bruit & contestation touchant les escris d'Hippocrate , à cause de la diuersité des sentimeus , il n'est pas aisè de répondre sur ce sujet avec certitude , on y remarque plusieurs choses qui offusquent l'esprit & l'empêchent d'en rendre vn iugement assuré ; la premiere est aux termes qui ne sont pas toujours semblables ; la seconde est au style & façon de parler , qui peut estre obseruée ; & enfin la troisième chose est qu'un mesme auteur , en diuers âges , ne manque point d'auoir le discours plus fort & plus foible , & mesme different en plusieurs circonstances ; on pourroit rapporter encors d'autres causes de la difficulté de iuger si on lui attribuë quelque piece qui ne vient pas de lui . Il preferoit l'honneur à l'argent , il estoit sérieux & graue , il aimoit la nation Grecque & ses compatriotes , il les a toujours assisté & sollicité tres-diligemment , puis qu'il a déliuré les villes entieres de la peste , comme l'ay desia di cy. dessus ; il en a receu de grands honneurs , non seulement du peuple de Cos , mais aussi de celuy d'Argos & d'A-

A ij.

4 Decret des Atheniens, en faueur d'Hippocrate.

thenes. En mourant il laissa Thessalus & Draco ses deux fils, & grand nombre de disciples, mais on tient que ses deux fils estoient les plus scéauans & habiles.

D E C R E T D E S A T H E N I E N S
*en reconnoissance des vertus heroïques d'Hippo-
 crate, bienfaiteur commun de toute la Grece.*

Premier mo-
 tit.

Second.

Troisième.

LE Conseil & le peuple d'Athenes se trouuent obligez par l'honneur à la reconnoissance d'Hippocrate, Medecin de la ville de Cos & qui est issu d'Æsculape, en consideration des bons offices qu'il rend tous les iours & qu'il a cy-deuant rendu, avec vne extreme bienveillance enuers toute la Grece. Il conserue la santé dvn chacun en particulier, & mesme les Prouinces entieres. La peste venant des Royaumes estrangers se repandre par tout ; Hippocrate enuoya ses fils & ses disciples par les villes pour empescher son accroissement, & ordonner les remedes tellement conuenables, que ceux qui s'en seruent l'euitent avec sureté ; de sorte que communicant à la Grece l'art de guerir la peste & toutes les autres maladies, il les guerit avec certitude. Il a redigé par escrit tres-exactement tous les preceptes de la Medecine, & produit vn grand nombre de Medecins tres capables, afin que les malades se guerissent. Le Roy de Perse demandant Hippocrate, luy promettoit le rang & les honneurs semblables à ceux que les Princes reçoient à la Cour, & des presens à discretion, tels & si grands que luy mesme voudroit ; il a méprisé toutes les promesses de ce Roy tres-puissant, à cause qu'il est étranger, & l'ennemy commun de la nation Grecque.

Afin donc qu'un chacun sache que le peuple d'Athenes considere les interests de toute sa nation, & qu'il veut reconnoistre Hippocrate conformément à la grandeur de ses bien-faits & de ses merites; ce mesme peuple ordonne qu'il sera publiquement introduit dans les plus grands mysteres & secrets de ses sacrifices, comme Hercule fils de Jupiter. Plus il ordonne qu'Hippocrate receura sur sa teste vne courône d'or du poids de mille escus; son couronnement sera publié par vn Heraut, dans le lieu des combats de Lutte, en presence de tous les Estats de la Republique d'Athenes. Il sera permis cy-apres aux enfans de l'Isle de Cos de passer leur jeunesse dans Athenes, ayant la mesme liberté que ceux de la ville,

Harangue de Theſſalus, enuoyé vers le peuple d'Athenes. En considération de ce que leur patrie a eu l'honneur de produire vn si grand homme. Et quant à Hippocrate, il est receu par ces preſentes au droit de bourgeoisie d'Athenes, avec liberté de viure le reste de ses iours au despens du publique, dans vn de nos Hostels, nommé le Prytanée.

H A R A N G V E P R O N O N C E ' E
*deuant le peuple d'Athenes par Theſſalus fils
 d'Hippocrate enuoyé de son pere, pour la
 protection de la ville de Cos.*

TE croy qu'il est de la bienſeance, Messieurs d'Athenes, que ceſſſalus qui ſe présente à vous à deſſein de parler à vne ſi nombreufe asſemblée, ſans en eſtre connu, déclare premierement ce qu'il eſt & de quelle part il vient, auant que de parler d'aucune affaire & de continuer ſon diſcours. Je ſuis fils d'Hippocrate que vous connoiſſez tous, à cauſe de la grande industrie qu'il ſ'eſt acquis dans la guerison des malades; Theſſalus eſt mon nom, & ſuis connu moy-mefme de plusieurs d'entre vous, qui ne ſont pas en petit nombre ny peu conſiderables. Je ſuis iſſu de la ville de Cos voſtre alliée par nos predeceſſeurs qui ſont auſſi les voſtres, comme il peut eſtre rapporté par ceux qui ſont plus entendus que moy dans noſtre hiftoire.

I E viens par deuers vous de la part de mon pere, aſin de vous re- *Quatre bons offices rendus par Hippocrate & par ses predeceſſeurs à toute la Grece, & particulièrement aux Athéniens.* preſenter & remettre en memoire quatre bons offices diſferens que vous aués receu de nous. Le premier & le plus ancien de ces biensfaits a eſté autrefois rendu par nos predeceſſeurs à tous les Amphictyons, dont vous eſtes la meilleure & plus grande partie. Le ſecond & plus conſiderable regarde paſque toute la Grece, la Grece, & puis qu'il reuſſit à ſon auantage; ces bons offices ont eſté rendus par nos predeceſſeurs, & par la generoſité de toute la ville. Le troiſième qui eſt propre à mon pere, & rendu par lui ſeul à toute la Grece & à vous-mefmes, eſt ſi conſiderable que iamais homme n'en a fait vn ſemblaible & de cette importance. Le quatrième & dernier office eſt venu coniointement de mon pere & de moy, ſans regarder l'intereſt commun de la Grece, il a eſté rendu à voſtre Republique ſeule & à ſon utilité particulièrre; le dernier biensfait eſt petit à comparaiſon des premiers, mais ſi on le compare à ceux du vulgaire, il eſt très-grand. Je ne ſuſpoſe rien, tous ces biensfaits ſont effectifs, comme i'ay di en peu de mots; mais ne ſuſſilant pas,

A iiij

Harangue de Theſſalus,

il faut vous éclaircir de leur constante vérité par le détail ; je commenceray mon discours par ces biensfaits , vous exposant en premier lieu le plus ancien , vous le trouuerés peut estre vn peu long & fabuleux ; chacun veut faire voir l'ancienneté de sa famille.

*Premier of-
fice.*

*L'hiſtoire des
Criſeens &
leur ruine.*

LES Criſeens habitoient alentour du temple Pythique , ils posſedoient la terre qui est à présent consacrée à Apollon , & se nomme encore aujourd'huy le champ Criſeen , il est habité par les Locres , la ville de Melene y est bastie & le mont Cirphius , où est la demeure des Phociens , est tout proche. Les Criſeens se rendirent puiffans en nombre , en force & en richesse ; ils employerent tous ces auantages à faire mal & à commettre toute sorte de crimes & iniustices , sans respecter Dieu ni les hommes ; ils prirent & commirent Delphes , ils dépoūillerent leurs voisins & les laboureurs , ils enleuerent les femmes & les enfans , pour abuser de leurs personnes. Les Amphictyons irrités firent vne armée pour se vanger de ces voleurs , elle entra dans leur terre , elle emporta sur eux vne grande victoire ; on pilla leur campagne , on assiegea leurs villes , & on les prit de force. Ces meschans qui auoient commis tant de crimes & d'impiétés , subirent les misères qu'ils auoient fait souffrir à d'autres. Les plus heureux d'entr'eux furent tués dans le combat , ils furent faits captifs menés en esclavage & confinés en d'autres villes , ils n'auoient point en leur présence l'objet de leur affliction ; ceux qui estoient esclaves dans leur propre païs , avec leurs femmes & leurs enfans estoient plus miserables , voyant bruler leurs villes & leurs maisons. Ceux qui se renfermerent dans leur ville ; résistans à tous les assaus estoient beaucoup plus malheureux ; ils voyoient bruler la campagne & ressentioient la continuation des misères , ils s'en figuroient encore davantage sur ce qu'on rapportoit , puis que la renommée les augmenta tousiours , ils perdoient tout courage & l'esperance d'en sortir.

LA capitale estoit en ce lieu où se fait à présent le jeu des combats à cheual ; ils fortifierent soi enceinte & retirerent les soldats qui s'envoyoient des autres villes ; ils mirent dehors les bouches inutiles , ils se pourueurent de toutes les choses nécessaires , & prirent la resolution de résister , se figurant qu'ils ne pourroient estre pris de force , ni par la longueur d'un siège. Les Amphictyons s'emparèrent des autres villes & forteresses , ils assiegerent cette capitale avec des forces suffisantes , & se munirent de toutes les choses propres aux attaques , le reste de l'armée se logea dans les villes. Par la suite du temps la peste se mit dans cette armée , les soldats estoient

enuoyé vers le peuple d'Athenes.

7

tous malades , on en voyoit mourir plusieurs , & mesme quelques-vns quittoient leur poste , de crainte de tomber malades . Les Amphietyons furent troublez , & proposoient diuers conseils , comme on fait de coutume aux affaires publiques ; indignés à la fin contre tant de malheurs prouenans de la peste , & desesperans d'emporter la ville , ils s'addresserent à Dieu , demandans conseil à l'Oracle .

L'ORACLE commanda la continuation de la guerre , il promit la victoire , si allant dans la ville de Cos ils amenoient promptement le fils du Cerf avec l'or à leur secours , de peur que cependant les Criseens n'emportassent le trepied qui sert aux Oracles ; & qu'au-trement la ville ne se prendroit point , elle seroit victorieuse . Les Amphietyons vont à Cos ayant cette response , ils la publient , le *de cet Oracle.*

L'Oracle promet aux Amphietyons la victoire sur les Criseens , & l'interpretatio-

peuple ne sçachant que dire & ignorant l'interpretation de l'Oracle , vn des descendans d'Æsculape , du rang de nos predecesseurs , Medecin de profession , & reconnu le plus habile de son siecle , nommé Nebrus , s'avance . Il dit que l'Oracle ordonne qu'on s'adresse à lui ; si Dieu conseille qu'allant à Cos , vous preniés pour secours le fils du Cerf , vous estes à Cos , les ieunes Cerfs sont nommés Nebti , ie me nomme Nebrus ; quel secours y a-il meilleur à vne armée malade qu'un Medecin .

Il n'est pas vray semblable que les plus riches peuples de la Grece , soient enuoyés à Cos y demander de l'or , l'Oracle assûrement vous adresse à ma famille , vous y rencontrerez le plus ieune de mes fils qui se nomme Chrysos , c'est à dire or , il surpassé en esprit , en beauté & en courage tous les bourgeois de cette ville , si cela se peut dire par vn pere avec bienseance . I'iray donc à vostre secours moy-mesme , ie conduiray mon fils , si vous n'avez autre pensée , ie chargeray mon vaisseau qui a cinquante rames de toute sorte de munitions necessaires à la medecine & à la guerre , à mes propres despens , afin de vous seruir plus puissamment en toutes les manieres . Ces offres pleûrent beaucoup aux deputez ; ainsi Nebrus s'embarqua promptement , estant suiu d'un Calydonien qu'il auoit élue dans sa famille , duquel il sera parlé cy apres en temps & lieu . Ces gens estans arriués dans le camp , le Dieu du lieu se rejouit , on s'apperceut que les soldats ne mouroient plus , & par vn accident de fortune toute divine , le cheual d'Euryloque qui estoit General de l'armée , Thessalien de naissance , & descendu d'Hercule , se roulant dans la poussiere , enfonça du pied le canal qui portoit l'eau dans la ville assiegée . Nebrus infecta de venin toute sa source , afin de donner aux Criseens des douleurs &

Harangue de Theſſalus,

tranchées cruelles & tres-funestes. Cet accident seruit beaucoup à surmonter les ennemis & à prendre la ville.

Ces auantages éluerent le cœur aux assiegeans , voyant que Dieu les secourroit , on donna de puissans assauts , y ayant des pris proposés à ceux qui seroient si hardis que de monter à l'escalade ; le combat fut tres-rude , la resistance égale , mais enfin la valeur l'emporte , on continua les assauts , & la ville fut prisé. Chrysus monta le premier sur les murailles , il s'empara d'une grande tour , estant suivi de ce Calydonien tres-vaillant , dont i'ay fay mention cy-dessus. Chrysus tomba du haut de cette tour , estant frappé d'un coup de pique , par Mermedés , frere de Lycus qui auoit été lapidé peu de jours auparavant , voulant enlever le trepied qui se met en ce lieu étroit où les oracles se prononcent. On prit la ville en cette sorte , & l'assistance de Nebrus & de son fils Chrysus réussit également par les remedes & par les armes ; l'Oracle se trouua véritable , & le Dieu tint sa promesse ,

*Les Amphi-
lyons conſa-
crent le temple
de Delphes au
Dieu Apollon
qui auoit ren-
du l'Oracle , &
recompensent
tous les auteurs
de leur victoi-
re.*

LES Amphiétyons consacrerent à l'honneur d'Apollon le temple qui se voit à présent à Delphes , ils ordonnerent des ieux & combats de Lutte & de course à cheual , ce qui ne s'estoit iamais fait , ils luy dédierent toute la terre des Criseens , ils rendirent à ce Dieu Apollon Dieu ce qu'il auoit donné par son Oracle. Quant à Chrysus ils luy érigerent une sépulture dans la carriere , & ordonnerent qu'on luy sacrifiroit tous les ans publiquement à Delphes , comme à un demy Dieu. Les successeurs d'Æsculape qui sont à Cos , receurent la vertu de prophétie , de même que les maistres des ceremonies qui s'obseruent aux sacrifices , en considération de Nebrus. Les Calydoniens receurent aussi le don de deuiner , & la nourriture au despend du publicque à Delphes , dont ils iouissent encore à présent , en faueur du merite de leur predeceſſeur & de ses bons ſeruices. Je reuiens à nous-mêmes pour faire voir la vérité de mes paroles ; les Amphiétyons renouellerent ces histoires , & les fortifierent de leur reconnoissance à mon pere & à moy venant en cette ville ; & mesme ils nous les firent voir eſcrittes ſur une colomne , dans le temple de Delphes. La fin de ce diſcours fait voir évidemment que nos predeceſſeurs ont très-vtilement ſerui les vôtres. Je laisse le recit de ce bien-fait , & i'en reprens un autre tout different de nos mêmes predeceſſeurs envers les vôtres.

*Second office
des predeceſſeſsors
ſcrys d'Hippo.*

LE Roy de Perſe avec ſes ſujets , & les autres étrangers ſes alliez voulant s'emparer de la Grece , porta toutes ſes forces cõtre les isles ſcrys d'Hippo . & contre tous les peuples d'Ionie qui refuſerent les paſſages , tant par

enuoyé vers le peuple d'Athenes.

9
qui resistent au
R^eoy de Perse
& à la Royne
Artemise.

par mer que par terre , & ne iognirent pas leurs armes aux sien-
nes. Nostre patrie choisit plustost sa ruine entiere & perte generale
que de porter ses armes contre vous , ou contre ceux qui ont vos
mesmes sentimens ; que d'enuoyer ses vaisseaux & ses gens contre
les vostres ; elle reieta bien loin cette pensee , ayant les sentimens
d'honneur & de vertu dignes de ses predecesseurs, qui sont originai-
res de la terre de Cos & descendus d'Hercule. Ils resolurent d'aban-
donner les quatre villes qui sont dans l'Isle , & s'ensuyant aux mon-
tagnes , y deffendre leur vie. Quel malheur ne s'ensuivit pas d'une
resolution si étrange ? le pays fut pillé , les hommes libres furent
faits esclaves & mis en pieces , par les loix de l'hostilité ; on vit les
temples , les villes entieres & toutes les forteresses mises en cendre.
En suite Artemise fille de Lygdamis, Royne d'Halycarnasse, auoit
droit d'emporter le reste , nos peres estant vaincus & fugitifs ; mais
il paroît que Dieu ne nous delaisse pas entierement , il excita des
tempesies horribles qui mirent en danger toute sa flotte , plusieurs
de ses vaisseaux firent naufrage , le foudre s'élança dans son camp
en diuers lieux , encore que tres-rarement il s'en voit dans nostre
Isle. On dit aussi que les Heros luy apparurent , & qu'ayant peur de
ces prodiges , elle auoüa qu'elle estoit contrainte de se deporter
d'une si cruelle entreprise ; le simple recit en est si fascheux que ie
le laisse & fini ce point.

IE dois dire à present une chose effectiue & tres-importante à la
gloire de nos predecesseurs , que le peuple de Cos n'a iamais pris les
armes contre vous , contre les Lacedemoniens , ni contre aucun au-
tre peuple Grec , sans y estre constraint ; encore que ceux qui habi-
tent avec nous les Isles de l'Archipel ou de l'Asie , se soient alliez fort
souuent avec les étrangers de leur mouvement propre , pour vous
faire la guerre. Cadmus & Hippoloque qui gouernoient la ville
en ce temps-là , sont pour certain du rang de mes predecesseurs ;
Cadmus qui estoit Chef du Conseil de Cos est predecesseur de ma
mere , & Hippoloque est issu d'Æsculape , puis qu'il est le quatrième
depuis Nebrus qui ruina les Criseens , & du costé des hommes ie
viens de ce mesme Æsculape ; de sorte que ie puis prendre part à
cette genereuse action de mes predecesseurs. Je reuiens à Cadmus ,
qui affectoit si fort les belles actions de la nation Grecque , qu'apres
la leuee du siege par Artemise , d'alentour de l'Isle de Cos , il y laissa
sa femme & sa famille , pour demeurer en Sicile , avec ceux de son
parti , afin de détourner Gelon & ses freres , de l'alliance qu'il vou-
loit contracter avec les étrangers contre la Grece. Cadmus a fait

B

Harangue de Thessalus,

plusieurs autres bonnes actions qu'il n'est pas à propos de dire plus au long. Ce sont là les bons offices de nos predeceſſeurs, envers les vostres & envers toute la Grece, que ie ne fay pas assez valoir faute de l'éloquence nécessaire ; enfin ie viens à ceux qui vous sont assez connus, ce sont les bons offices d'Hippocrate mon pere en vostre endroit, escoutez attentiuement si mon discours est véritable.

Troisième of. LA peste venoit des pays étrangers & plus élueez, elle se répanſice rendu par doit dans les terres des Illyriens & des Pæoniens, lors que leurs Hippocrate à Rois bien informez de la capacité de mon pere dans la science de toute la Grece, & particulie-remēt à la ville d'Athenes. quoit puifſamment par tout, enuoyerent vers luy en Thſſalie (à cause qu'à present il y fait ſa demeure, y ayant depuis quelque temps acquis vne maſſon) pour le prier de les ſecourir. Ils luy offrirent non ſeulement de grands prefens, & toutes les choses neceſſaires à ſon voyage, mais ils promirent aussi qu'il remporteroit de la Cour de leurs Maiftres tout ce qu'il pourroit ſouhaitter, ſ'il les garantifſoit de leur misere. Mon pere s'informa des agitations particulières qui arriuent au corps humain dans leur pays, il s'enquit des vicissitudes du froid & de la chaleur, des vents, de la ſerenité de l'air, de ſon obscurité, & de toutes les autres choses qui peuvent émouvoir le corps, changeant ſa conſtitution naturelle. Apres auoir entendu d'eux toutes ces choses, il leur ordonna de s'en retourner ſur leurs pas, faisant reſponſe qu'il ne pouuoit faire vn ſi long voyage ; & aussi-tot il resolut d'auertir toutes les villes de la Thſſalie de fe garder de la peste qui venoit les attaquer, il leur enuoya par eſcrit tous les remedes & le régime neceſſaire. Il m'enuoya en Macedoine, à cause que les Rois qui commandent en ce pays ſont iſſus du grand Hercule, & ont touſiours eu vne affection paternelle envers nostre famille.

*Toute la Grece est delirée de la peste, par l'induſtrie & par la diligen-
ce d'Hipp.* Q V A N T à moy ie parti de la Thſſalie, pour rendre l'assistan-
ce au peuple en tous les lieux où mon pere me commandoit ; ie re-
ceus aussi l'ordre de paſſer en vostre ville, & de vous aſſister de mon
poſſible. Mon pere comanda pareillement à Draco mon frere,
retournant de Pegase en diligencē, de faire voile promptement en
l'Helleſpont, luy ayant donné par eſcrit les enſeignemens & toute
la methode que luy-mefme auoit dressée. Les diſſerentes regions
doient eſtre ſecouuës par des remedes diſſerens, puis que les im-
pressions de l'air ne ſont pas ſemblables en toutes. Il enuoya Poly-
be, qui eſt ſon gendre & mary de ma ſœur, & plusieurs de ſes diſci-
ples en diuers lieux, aſſi qu'allans aux quareſours & aux places

enuoyé vers le peuple d'Athenes.

11

publiques, ils pussent suruenir plus auantageusement à tout le monde. Quant à mon pere mesme, ayant mis en bon estat toute la Thesfalie contre la peste, il alloit de ville en ville secourant les peuples voisins; car voyageant à Pyles au mesme temps, il assista les Doriens & toute la Phocide de ses remedes & bons aus. Quand il fut arrué à Delphes il pria Dieu pour tout le peuple Grec; ayant fait son sacrifice, il alla droit en la Boeoce, où ayant proportionné ses remedes à leur mal & à sa cause, il vint en vostre ville & il vous ordonna, de toute son affection & industrie, tous les remedes suffisans & necessaires à vostre conseruation.

I E croy que plusieurs de cette assemblée s'en souviennent, ils *Les Atheniens
recompensent
Hipp. plus hono-
rablemēt que
toutes les autres
villes.*
sont assez persuadez de la verité de mes paroles, l'action n'est pas si ancienne, n'y ayant à present que neuf ans que ie passay par cette ville, pour aller au Peloponese, où i'estoys enuoyé par mon pere, afin de secourir ses habitans. Nous receuions de toute part beaucoupl'd'honneur, de vos remercimens & recompenses, il égaloit nos soins & nos peines. Nous n'auons point esté faschez d'auoir changé le lucre des Illyriens & des Pæoniens en l'honneur de vostre service. Les presens que vous auez faits ont esté grands à comparaison des autres villes, car vostre Republique les passe toutes; Athenes a quelque chose de sublime & de plus grand, qui la rend eminente en honneur & en gloire, au dessus de toutes les autres. Vostre couronne d'or imposée sur la teste de mon pere en plein theatre, a eleué sa reputation au plus haut point; vous auez ajouté ce rare priuilege, ayant receu publiquement mon pere & moy dans les sacrifices & plus secrets mysteres de Cerés & de Proserpine.

C E S trois offices vous ont esté rendus & à plusieurs ville de la Grece, par la ville de Cos, par mes deuanciers & par mon pere; ie les déduits tant que ie peu par ce discours & vous les represente, démelant la fusée de leur histoire.

I E rapporteray le quatrième office que nous auons rendu *Quatrième of-
fice rendu con-
jointement par
Hipp & par
Thessalus.*
jointement mon pere & moy, comme i'ay cy-deuant auancé, lors que vous enuoyastes Alcibiade en Sicile avec vne armée tres-puissante, & neantmoins qui estoit moins forte qu'admirable, si on remarque son effet & le succès de l'entreprise. On vint à parler dans l'assemblée du Medecin qui s'obligeroit à la suite des troupes; mon pere s'auançant promit de me charger du soin de vos fantez, de m'équiper à ses despens, & de m'entretenir sans demander des gages, iusqu'à ce qu'on quittast le port & que l'armée fist voile. Il faisoit peu d'estat de son profit particulier, voyant que

B ij

vous auiez besoin de son seruice ; car non seulement ie depensoi mon bien & i'épuisois mes facultez en vous seruant de Medecin, vous m'employez encore à d'autres affaires de plus grande importance ; c'estoient là les moindres seruices dont ie veux faire mention.

Theffalus s'est exposé aux plus grands perils pour le service des Athéniens.

MON pere affecta (pour auoir l'honneur de vous seruir) de se voir flottant à la mercy des vagues en ma personne , estant son fils,dans vn pays étranger, exposé tous les iours aux perils de la mer, des combats,&des maladies.Les façons de viure inégales,vagabondes & sans regle , ont accoutumé de produire les plus mortelles maladies;la vie tranquille & bien reglée fait & conserue la santé. Mon pere fait grand cas de la retribution des biensfaits , il reconnoît vne faueur par vne autre plus grande;il ne fait pas comme vn acheteur qui donne & prend , changeant de main pour vne fois , puis il s'en va sans retourner; il est le maistre en la retribution des biensfaits. Et moy qui suis son fils, ie n'ay rien oublié pour vous seruir , ie n'ay point manqué de l'industrie, ni de la diligence necessaire, ie me suis mis dans les perils avec vous,quand l'occasion s'en est présentée. Il n'y a point eu de maladie,ni de trauail,ni de frayeur des vagues de la mer , ni mesme de crainte des assauts & coups de main des ennemis, qui ait iamais pû me détourner de mon deuoir en ces deux choses. La preuve de cette verité ne doit point estre mendiée , puis qu'elle est en vous-mesmes , vous en estes tesmoins & l'auez veu ; si quelqu'un peut dire autrement , qu'il se leue hardiment & sans delay. Je ne crain point qu'on me reprenne de mensonge ; i'ay continué trois ans entiers , au bout desquels , ayant receu publiquement la couronne d'or sur ma teste , & mesme ayant esté receu encore plus honorablement , ie retournay dans ma maison , à dessein de me marier , & de laisser des successeurs de mon art & de ma famille. Ainsi la ville de Cos , mes ancestres , mon pere & moy-mesme auons eu l'honneur de vous rendre de bons offices , & en auons aussi receu la recompense avec ioye.

Trois motifs de la députation de Theffalus.

JE croy que plusieurs de cette assemblée s'estonnent du sujet pour lequel ie represente tant de choses,il est temps de le dire & que vous le sachiez , afin que ie reçoiue de vos graces la faueur que i'attens de vous. Mon pere & moy,Messieurs,nous demandons à vostre assemblée(pouuant estre permis à des gens libres & anciens amis,de parler de la sorte devant vn peuple libre) de nous faire la grace de ne point declarer la guerre à l'isle de Cos nostre patrie. Que s'il faut se deffendre , comme peut-être on y sera contraint , puis qu'il

s'agit de conseruer la liberté ; nous vous prions que nous , nos biens & nostre famille que vous auez tant honorée , & qui possedons tant de biens de pere en fils , ne passions point chez vous pour des esclaves ; Je di encore dauantage , puis qu'il faut parler ainsi , de ne point confisquer nos biens , comme acquis par le droit des armes , si vous estes vainqueurs du peuple de Cos qui est beaucoup plus foible .

Considerez neantmoins que la fortune est prompte , elle precipite quelquefois soudainement les choses plus puissantes en diuerses manieres , on voit les grands auoir besoin des plus petits , & les plus puissans trouuent leur salut en la protection des moindres . Je croy tout euident pour ne pas dire qu'il n'y a rien plus euident , qu'on a veu quelquefois non seulement vne ville , mais plusieurs nations secouruës par vn seul homme dans les actions de la guerre , & où l'industrie a lieu . Ne nous méprisez pas , Messieurs , nous ne sommes pas méprisables , vous en auez d'amples tesmoignages , puis qu'Æsculape & le grand Hercule , desquels nous nous glorifions d'estre issus , ont pris naissance au commencement pour l'utilité de tous les hommes : tout le monde les tient pour des Dieux , à cause des rares vertus qui paroissoient en eux , quand ils viuoient . Or le peuple de Cos & moy qui parle , descendons de ces grands Heros , c'est la creance du vulgaire .

A I N S I dans ce rencontre & en toute autre occasion tres-illustre , nous nous sommes alliez les vns des autres , pour la deffense de la Grece . La guerre de Troyes n'est pas vne fable , on scait qu'elle a esté en effect , toute la Grece l'entreprit . Cos est vne des moindres Isles qui sont en l'Archipel , & neantmoins elle fournit vn secours plus considerable ; les fils d'Æsculape en particulier n'assisterent pas seulement la Grece de leur art , ils grossirent aussi son armée de leurs personnes & de leurs gens . Machaon mesme au rapport des Historiens de cette guerre , perdit la vie en la Troade , il fut tué dans l'invasion de la ville , sortant du ventre du cheual . Ne prenez point suiet de nous rendre injustice , de ce qui doit vous obliger à nous cherir , c'est d'estre issus de mesmes peres , & d'auoir este tousiours au premier rang des troupes auxiliaires de la Grece . Je ne m'estendray pas dauantage sur les affaires des Criseens , ni sur l'invasion du Roydes Perses , puis que vous les auez entenduës .

Represez à vostre cœur & conceuez en vostre esprit , que ce n'est pas vne chose sainte que d'outrager ainsi des bienfaicteurs , maltraiter le peuple de Cos qui vous rend de si bons offices ; nous qui vous faisons tant de bien , comme la chose parle d'elle mesme ,

*Le peuple de
Cos a tousiours
esté au premier
rang des troupes
auxiliaires de
la Grece .*

14 Harangue de Theſſalus, enuoyé vers le peuple d'Athenes.

que dira-t'on de vous ? quels paroîtrez-vous , si vous estes issus de predeceſſeurs tels que les fables nous racontent , affectant de faire du mal au lieu du bien ; ie ne veux pas vous offenser ni parler plus aigrement . Vos anciens , Meſſieurs , remercioient ſimplement les nôtres qui ſont les Heraclides , & rendoient aux autres peuples le reciproque à leur beſoin . Le iour ſeroit trop court à compter vos bien-faits enuers des gens qui vous ont eſte toujouſtrſ inutiles , & ne vous ont iamais ſerui ; faites reflexion , conſiderez-vous vous meſmes , & ſans auoir égard à mon diſcourſ , prenez garde à ce que vous faites . La puiffance eſt vne mauuaise choſe , Meſſieurs , elle eſt pernicieufe , quand elle vient à s'oublier , elle ne ſçait pas meſurer ſes forces ni les conſeruer à l'auenir , elle a ſerui de ruine à des villes & à des peuples entiers ; regardant les malheurs d'autruy , comme dans vn miroir , remarquez bien ce que vous faites & vous verrez que ie di vray . C'eſt vne loy toute nouuelle , celuy qui fe croit maître des ſuccès , ſe les parſuadant tels qu'il veut , ne ſe porte iamais aux choſes grandes & diſſiciles , ſon imagination les rend toutes aiſées ; ce n'eſt pas de vous que ie parle , ayant beaucoup de fois ſouffert de ſemblables reuers de fortune .

Nous ne vous auons iamais fait injure , que ſi preſentement nous en faisons , nous ſommes preſts à en ſubir le chafitement , & ne point en venir aux armes ; ie vous demande vne choſe , c'eſt de n'eſtre point cauſe de l'obligation que nous aurons à ceux qui nous affiſteront contre vous . Les peuples de la Theſſalie , d'Argos & de Lace- demone ; les Roys de Macedoine & tous les autres qui ſont issus d'Hercule ou alliez à ſes ſucceſſeurs , nous affiſteront tous , ſ'ils veulent faire leur deuoir ; il vaut mieux rendre volontairement la juſtiſe que d'y eſtre contraint : je ne di rien de ceux qui nous ſollicitent à rompre l'alliance que nous auons avec vous . Cependant ie vous auertiſ que bien des gens ont ſoin de nous & nous protegeront , ſ'il eſt encore de l'honneur & il reſte icy bas des gens de bien , la vertu n'eſt pas toute éteinte . Quant à moy ie parle ingenuement , ie ſuis tres-foible en éloquence ayant d'autres occupations , où ie m'at- tacheentierement ; ie finis icy mon diſcourſ .

I'espere de vos graces , par l'entreſiſe de nos hostes & meilleurs amis qui ont accouſtumé de nous ſeruir de leur conſeil , qu'en conſideratiō des Dieux , des demi-Dieux & des affiſtāces mutuelles que les hommes ſe rendent & ſe doiuent reciproquement , vous quitte- rez la mal-veillance que vous auez cōœu contre nous , & la reprime- rez , pour la conuertir en amitié , & la changer en bons offices . Car ſi

Harangue d'Hippocrate prononcée devant l'Autel. 15
 nous ne trouuons de l'assistance & du support en vostre Republique, ie ne sçay où nous addresser, pour obtenir ce qui nous manque.

HARANGUE D'HIPPOCRATE
*prononcée devant l'Autel de Minerue au peuple
 de la Thessalie, contre les Atheniens qui
 vouloient assujettir l'Isle de Cos.*

ME m'addresse à vous, Messieurs, à vous peuple nombreux & tres-puissant, qui étes possesseur d'un grand nombre de villes, peuple illustre & de tres-éminente dignité, prenant le nom commun de Thessaliens. Les hommes sont tous soumis & contraints de subir les rigoureuses lois du destin, puis qu'il est assez puissant pour emporter de viue force tout ce qu'il veut. C'est ce destin qui me constraint presentement de paroître ici devant vous, aupres de l'autel de Minerue, avec mes enfans, ayant la teste couronnée de deux rameaux d'olivier entrelacez, en qualité de suppliant. Je me sens obligé de me faire connoître à ceux de l'assemblée, de qui ie ne suis pas assez connu ; ie me nomme Hippocrate, Medecin de l'Isle de Cos, qui me presente à vous moy-mesme avec mes enfans, pour vn sujet louiable & glorieux. Connoissez-moy, grand peuple, & vous mes familiers amis, par le moyen desquels, i'adououë que ie suis quasi connu dans toutes vos villes & bourgades par vos concitoyens, encore que mon nom se connoît beaucoup plus & va plus loin que l'idée de ma face. Je suis dans cette estime, à cause de mon art qui conserue la vie & la santé entiere, non seulement à ceux qui habitent vos terres, mais aussi à plusieurs autres peuples & voisins de la Grece. Il est temps que ie dise le sujet pour lequel i'ay résolu d'executer vne telle entreprise.

Malheur arriue aux Atheniens, Messieurs de Thessalie, qui veulent se rendre tributaire l'Isle de Cos nostre patrie, ils la reduisent en servitude ; ils se font possesseurs & propriétaires de la liberté que nous tenons de nos ancêtres. Ils ne respectent point la parenté qui est entr'eux & nous, venant d'Hercule & d'Apollon, & qui s'est produite à leurs enfans Ænius & Sunius. Ils ne conseruent pas vne pensée d'amour en consideration des bien-faits qu'Hercule, ce Dieu, ce commun bienfaiteur en vostre endroit & au nostre, a

16 Conseil d'Hippocrate au Roy Demetrius pour sa santé.

répandu sur eux si genereusement. Mais vous, Messieurs, par le Dieu Iupiter qui entend les iustes prières & qui les reçoit, par vos Dieux tutelaires prenez les armes, sortez de vos Prouinces, combattez genereusement, & deffendez la liberté, sans relâcher aucune chose de vostre generosité & de la dignité de vos ancêtres.

**C O N S E I L D'H I P T O C R A T E A
Demetrius Roy de Macdoine, pour la
conservuation de sa santé.**

M'Estant cy-deuant occupé à considerer en abbregé toutes les patties du corps humain, ie descriui distinctement leur nature & conformation, pour vous les enuoyer suiuant vos ordres. Je vous escri à present des choses que vous deuez tres soigneusement obseruer, i'en ay tiré quelques-vnes de nos anciens, & en ajoute d'autres de mon inuention particulière, si vous les pratiquez suiuant toujours les signes de vos premiers accés, leur frequent usage vous fera viure sainement le reste de vos iours.

LES maladies sont de deux sortes, il y en a qui viennent de naissance, & d'autres des defauts du regime ; elles sont differentes en elles & en leur guerison, il faut regler les appetits. Vous conduirez donc vostre nourriture & choisirez vos alimens selon les differents effets qu'ils produisent ; ils doivent toujours estre contraires aux humeurs & aux choses qui vous font malade, en leur quantité & en leur qualité. Les évacuations indiquent les parties qui sont trop pleines & les dessechent, elles montrent les alimens qui les remplissent & ceux qui doivent les remplir. Vous remarquerez que tous vos accez ou maladies se produisent de ces deux contrarietez, & mesme qu'un accés de mal caduc est si pernicieux qu'il en attire un autre & le produit. Les maladies se font l'une de l'autre, & quelquefois elles se guerissent reciprocement ; la fièvre qui suruient aux convulsions les guerit ; l'écoulement de sang par les oreilles ou par le né guerit la teste de ses plus vehementes douleurs : Les convulsions qui suruennent aux mélancholiques guerissent la folie qui vient d'humeur brûlée, puis qu'elles la déchargent de la substance du cerveau, dans ses productions qui sont les nerfs.

LA teste est la partie plus foible, elle est sujette aux plus horribles maladies, elle les communique à tout le corps en estant l'origine ; elle est mise au dessus du corps, comme une grande ventouse,

&c

Les Epistres du Grand Hippocrate.

17

& par le moindre échauffement elle reçoit & tire les excrements & les humeurs subtiles de tous les alimens que nous prenons. Il faut donc bien prendre garde à regler vostre régime & nourriture, selon la disposition particulière & santé de vostre teste, afin que l'impression des autres causes externes ne l'offensent point & n'augmentent vostre maladie. Par le moyen de tous ces soins & du bon ordre que vous obseruerez en vostre régime & nourriture, ne faisant point d'excès en la diuersité des alimens, ni en l'action venerienne, ni mesme au sommeil, qui vous est tres-pernicieux, estant contraire à l'exercice qui vous est tres-vtile, vous viurez toujours en santé. Obseruez donc toutes les marques qui paroissent en vostre personne, en vos actions & en vos excrements, & prenant garde au temps précis de chaque accés, vous éviterez les redoublemens qui vous menacent à l'auenir, par le moyen des médicaments, dont l'enuoye la description.



LES EPISTRES DU GRAND HIPPOCRATE

LETTRE DU GRAND ARTAXERXES,

*Roy des Rois à Pætus, Medecin; par laquelle il
demande secours contre la malignité de la
peste qui afflige ses troupes.*

LA maladie contagieuse s'est respandue dans nos armées, si violente, qu'encore que nous y ayons fay plusieurs remedes à diuerses reprises, elle ne diminuë point du tout; C'est pourquoy ie vous prie par toute l'autorité que i'ay sur vous, & par tous les bienfaits que vous auez receu de moy, de nous enuoyer au plutost quelque secours de vostre genie particulier, quelque moyen de la pra-

C

tique de vostre art, ou le conseil de quelqu'autre Medecin capable d'y remedier. Je vous prie derechef de vous charger du soin de chasser cette maladie. L'inquietude a surpris tout le peuple, la force & malignité de l'air pestilent s'empare d'un chacun, nous sommes vaincus sans combattre, ayans pour ennemi cette beste farouche qui détruit toutes nos troupes, elle poussé ses pointes malignes si subtilement qu'elle blesse un grand nombre de gens, & peu de personnes en rechappent. I'en perd quasi l'esprit, ie ne sçay plus que faire ; ie ne peu plus en consulter faute de gens capables, & de la liberté de voir mes meilleurs conseillers. Dissipez toutes ces angoisses, & ne nous laissez point manquer de vostre conseil & assistance.

*LETTRE DÉ POETVS MEDECIN,
au grand Artaxerxes, Roy des Rois, son Maistre
& souuerain Seigneur; par laquelle il declare
qu'Hippocrate seul est capable de guerir la
peste & toutes les autres maladies.*

LA peste qui se communique par tout avec l'air ne se guerit jamais par les remedes naturels & ordinaires, comme on voit que la nature seule fait des crises & soulage les maladies qui viennent d'autres causes. Il n'y a que l'art seul qui a l'intelligence du changement des saisons & des corps celestes qui peut guerir la peste. Hippocrate est le seul Medecin qui guerit cette maladie, il est Dorien de nation, puis qu'il est de la ville de Cos. Heraclide fils d'Hippocrate est son pere ; Gnosidique, Nebrus, Sostrate, Theodore, Cleomystade & Crisamis sont ses predecesseurs. La Medecine des anciens estoit fort peu de chose, elle n'auoit rien que de vulgaire & triuial, mais Hippocrate ayant l'esprit diuin, l'a augmentée & rendue tres-parfaite. Cet homme illustre & tout diuin est le neuvième à comter du Roy Crisamis, il est le dixhuitième à comter d'Æsculape, & le vingtîme depuis Jupiter. Praxitheâ sa mere est fille de Phænarete, qui est issu de la maison d'Hercule. Ainsi le diuin Hippocrate est descendu de la race des Dieux des deux costez, il est Æsclepiade du costé de son pere, de celuy de sa mere, il est Heraclide. Son grand pere Hippocrate & son pere Heraclide luy ont montré la Medecine, il a vray-semblablement appris d'eux les elemens de la science de guerir, autant qu'ils pouuoient les sça-

uoir ; & quant au reste , il s'est instruit luy-mesme en toutes ses parties , il a d'autant passé ses deuanciers par la diuinité de sa nature , & par la bonté de son esprit , qu'il a paru plus excellent qu'eux en la rareté de ses cures . Il ne fait pas profession de chasser les bestes féroces , mais il guerit les maladies rebelles & tres-farouches dans toutes les Prouvinces & au de-là des mers , puis qu'il répand par tout les secours d'Æsculape , ne plus ne moins que Triptoleme les graines de Cérés . C'est à juste raison qu'en plusieurs endroits de la terre , il est respecté comme vn Dieu ; il a receu des Atheniens les mesmes dons , honneurs & priuileges qu'Hercule & qu'Æsculape . Ordonnez qu'on luy döne de l'or & de l'argent tant qu'il voudra , pour l'obliger à faire voyage en vostre Cour , & l'engager à vous seruir ; il a plusieurs methodes infaillibles pour la guerison de la peste . Hippocrate est le vray pere de la santé des hommes , il en est le conseruateur , il dissipe toutes les douleurs , & en vn mot , il est le chef de la science salutaire & diuine .

*LETTRE DV GRAND ARTAXERXES,
Roy des Rois à Hystantes, Gouverneur de l'Helleßpont;
par laquelle il le prie d'obliger Hippocrate à son
service , à force d'argent & autres presens ,
tels & si grands qu'il voudra .*

LA grande reputation qu'Hippocrate , Medecin de l'île de Cos & de la race d'Æsculape , s'est acquis dans son art , est paruenuë iusqu'à moy ; ie vous prie donc de luy faire offre d'or & d'argent tant qu'il en voudra , & de toutes les autres commoditez en abondance tant qu'il en pourra desirer , afin de l'obliger à venir à nostre secours . Vous l'assurererez qu'il tiendra icy le mesme rang que les Princes de nostre Cour , & qu'il receura les mesmes hōneurs que les plus grands de Perse . S'il se rencontre encore quelqu'autre homme de remarque dans l'Europe , ie vous commande de ne point espargner nos richesses , pour acquerir leur amitié , & pour les engager au service de la Maison Royale ; car il n'est pas facile de rencontrer des hommes capables de donner vn bon conseil en de telles choses .

L E T T R E D E H Y S T A N E S

*Gouverneur de l'Hellespont au grand Hippocrate,
issu de la famille d'Æsculape, en conformité
de la precedente.*

LE grand Roy de Perse Artaxerxes, ayant besoin de vostre assistance a dépêché vers moy, qui suis Gouverneur de l'Hellespont; il me commande de vous donner de l'or & de l'argent tant que vous en voudrez, de vous fournir en abondance tout ce qui sert à la vie, dont vous pouuez auoir besoin, & mesme de vous donner telle autre chose que vous desirerez, pour vous obliger à l'aller trouuer promptement. Ce grand Monarque promet que vous tiendrez le mesme rang que les premiers Princes de sa Cour, & que vous receurez les mesmes honneurs que les plus grands de Perse; c'est à vous, grand Hippocrate, de faire vos diligences, & de vous rendre promptement aupres du Roy.

L E T T R E D ' H I P P O C R A T E M E D E C I N
*à Hystantes, Gouverneur de l'Hellespont, contenant
le refus qu'il fait de servir l'Artaxerxes.*

POVR réponse à la lettre que vous m'avez envoiée, m'assurant qu'elle vient de la part du Roy, vostre Maistre, rescriuez-luy ce que ie di aussi promptement que vous pourrez; Nous ne manquons point de nourriture, d'habit, de logement, ni d'aucune autre chose nécessaire à la vie. Il n'est pas raisonnable que ie me serue des richesses & opulence des Perses, ni que ie déliure des étrangers de leur misere & maladies, puis qu'ils sont les ennemis de la Grece.

L E T T R E D ' H I P P O C R A T E A
Demetrius, Roy de Macédoine.

LE Roy des Perses me demande & me desire à son service, ne sachant pas que mon devoir & l'amour de la sagesse me font en bien plus grande considération que tous les biens.

LETTRE DE HYSTANES GOVVERNEVR
*de l'Hellespont au grand Artaxerxes, Roy des Rois
 son souuerain Seigneur.*

T'AY enuoyé la lettre que vous m'avez addressée, me commandant de la faire tenir à Hippocrate de Cos, descendant d'Æsculape, i'en ay tiré la response qu'il a délivrée par escrit, me recommandant de vous l'enuoyer en vostre Palais, ie vous la fay tenir promptement par Gymnasben Dyeutychen.

LE GRAND ARTAXERXES ROY DES
*Rois, voulant se vanger d'Hippocrate, fait à scauoir au
 peuple de Cos ce qui s'ensuit.*

LIVREZ Hippocrate Medecin entre les mains de mes Deputez, à cause qu'il est insolent & mal appris, il m'iniurie mal à propos & tous les Perses mes sujets. Si vous me refusez cette iustice, vous ressentirez ma vangeance, & vous pairez vous-mesmes la peine de la premiere faute; je mettray toute vostre ville à feu & à sang; ie détruiray vostre Isle & ie l'applaniray comme la mer: de sorte qu'au temps à venir on ne connoîtra point où aura esté la ville de Cos, ni même si vostre Isle a iamais esté peuplée.

RESPONSE DV PEVPLE DE COS;
faite aux Deputez du Roy de Perse.

LE Conseil & le peuple de Cos ont trouué bon de faire cette response aux Deputez d'Artaxerxes, qu'ils ne feront rien qui soit indigne de Merops, d'Hercule ni d'Æsculape; c'est pourquoy tous ses habitans refusent d'abandonner Hippocrate & de le liurer, quand ils deuroient cruellement perir. Darius & Xerxes, ayant autrefois demandé par lettres à nos ancetres de mouiller l'ancre à nostre port, & d'y prendre des raffraîchissemens, le peuple ne leur en donna point, il résolut de les refuser absolument, car on voyoit que s'ils venoient contr'eux à viue force, ils y pouuoient perir comme les autres hommes; il employe présentement la mesme réponse.

C iiij

Retirez-vous avec vos menaces, & sortez de nostre Isle, nous n'abandonnerons iamais Hippocrate, nous ne le liurerons point à vostre Roy ; faites luy donc cette réponse, que les Dieux auront encore soin de nous & nous assisteront,

*LETTRE DV CONSEIL ET DV
peuple de la ville a' Abdere au Grand Hippocrate, par laquelle
ils le prient de guerir Democrite de la folie,
& luy promettent des recompenses à discretion.*

VN de nos concitoyens nommè Democrite, que nous auons toujours creu & que nous croyons encore à present, capable d'estre l'ornement & la gloire de notre patrie, se trouue presentement en danger au détriment de nostre ville. Ce n'est pas qu'on luy porte envie de sa grande sagesse, puis qu'il est trop sçauant, & qu'il est possedé d'un si grand desir d'apprendre & de se rendre encore plus intelligent, de iour en iour, que son esprit en est malade. La peur que nous auons que son esprit ne se détraque n'est pas petite, elle est tres-grande assurément, puis qu'il y a danger que la ville d'Abdere ne soit abandonnée & demeure deserte.

DEMOCRITE oublie tout, il ne se connoît pas luy-mesme, on ne le voit iamais dormir, il passe les iours & les nuits à rire ; & se mocquat de toute chose grāde ou petite, il a tout à mépris & la vie mesme. On luy dit qu'un de ses amis fait voyage, qu'il se marie, qu'il parle en publique, ou qu'il prend vne charge, un autre fait vne ambassade, il est declaré magistrat, il en est interdit, il est malade, il reçoit vne playe & mesme il meurt ; Democrite se rit de toute chose bonne ou mauuaise, desagreable ou plaisante. Il s'informe de ce qui se passe aux enfers & sous la terre ; il est en peine de ce qui se fait en l'autre monde, il le met par escri, il dit que l'air est plein d'images ou atomes, qu'il conçoit le chant des oiseaux, souuent il se leue de nuit & on l'entend, sans faire bruit, comme s'il chātoit seul, il dit qu'il fait voyage dans des estres infinis, qu'il n'est pas seul de sa sorte, puis qu'il y a vne infinité de Democrites qui luy ressemblent en toute chose ; en vn mot Democrite vit, comme s'il auoit le corps & l'esprit perdu. C'est le sujet de nostre crainte, Grand Hippocrate, voila le malheur qui nous trouble ; guerissez-le, venez promptement & vous garentirez nostre patrie. Ne nous dédaignez point, n'estant point méprisables ; on a creance en nos paroles, nous publirons vostre merite.

SI vous le guerissez vous ne maquerez pas d'honneur, d'argent, ni de doctrine ; bien que vous fassiez plus de cas de la science que des biens de fortune , vous en aurez de toute sorte en abondance. Si la ville estoit toute d'or elle ne suffiroit pas au grand desir que nous auons de voir la guerison de Democrite , & de l'empêcher de manquer d'aucune chose. Nos lois & nos coutumes sont malades, elles extrauguent ; venez , le plus officieux des hommes , pour la guerison du plus sçauant , non pas en qualité de Medecin , mais comme fondateur de toutes les villes d'Ionie , vous nous enironnez d'un mur plus saint, vous nous feruez de plus forte deffense. Vous guerirez la ville entiere , non pas vn homme seul ; le Conseil d'Abdere est malade & en grand danger de s'interdire & se fermer, vous estes pour l'ouvrir & le remettre en ses fonctions. Vous estes son nouveau legislateur , son juge & son chef de justice; vostre ve- nuë vous rend saqueur & le maître ouvrier de nos lois ; nous vous considerons en ces qualitez , vostre arriuée vous en met en posses- sion.

VNE cite qui n'est pas inconnue , ou plûtost toute la Grece vous supplie de conseruer le corps de la sagesse ; figurez vous que toute la doctrine se depute vers vous , pour estre deliurée de la folie qui la transporte. Nous estimons que la sagesse est naturelle à vn chacun , elle est encore bien plus naturelle à ceux qui en approchent davantage, comme nous. Sçachez que vous obligerez singulierement les siecles à venir , de ne pas abandonner Democrite , dans l'esperance où il est d'approcher de la verité , & d'estre seul capable de la decourir. Vous auez receu tout ensemble la naissance & l'art d'Æsculape; vous descendez aussi d'Hercule , & Democrite vient du frere de ce mesme Hercule, puis qu'Abdere, dont notre ville tient le nom , en est issu , comme vous auez ouy dire, il prendra part à la faueur que vous nous ferez en la guerison de De- mocrate.

VOYANT donc, ô Grand Hippocrate, vn peuple entier qui ex- trauague, à cause de la folie d'un sçauant homme , venez à nous di- ligemment , on vous en prie ; ah qui croiroit que l'abondance d'un bien si noble se conuertit en maladie. Democrite est en grand dan- ger de tomber dans l'extravagance & foibleesse de raisonnement, d'autant plus grande qu'il estoit fort en iugement, & élevé iusqu'au sommet de la sagesse. Le vulgaire d'Abdere ignorant & dépour- ueu des bonnes lettres , ne s'éleue iamais , il s'arreste toujors au sens commun, on l'estime grossier, & à present il deuient tres esclai-

No. 1

ré iuge de la folie du clair-voyant. Venez donc avec Aesculape vostre grand ayeul , venez avec ses enfans qui furent à la guerre de Troyes ; venez avec Epioné, fille d'Hercule. Venez à présent & apportez tous les remedes propres à nôtre mal , puis que la terre est fertile en fleurs , en fruits , en herbes & en racines qui sont les vrais secours de la fureur. Vos jardins, vos campagnes & le sommet de vos collines ne produiront iamais plus abondamment leurs meilleurs simples , qu'à present ceux qui sont propres à la santé de Democrite.

LETTRE D'HIPPOCRATE AV CONSEIL
***au peuple de la ville d'Abdere , par laquelle il
 promet de visiter Democrite sans en
 attendre recompense.***

A MELESAGORE vostre concitoyen, Messieurs d'Abdere , arriuia fortuitement en la ville de Cos, au mesme iour qu'on a coutume d'y solemniser tous les ans la Feste de la prise ou reception de la Verge. C'est , comme vous scauez, vne assemblée de tout le peuple , & vne pompe magnifique de ceux qui se consacrent à Dieu , allans tous ensemble au cyprés , ils prennent & rendent le baston. Je me persuaday ce que c'estoit & que l'affaire pressoit fort, l'empressement paroisoit à la mine & aux paroles d'Amelesagore; c'est pourquoy ie leu promptement vostre lettre , & m'estonnay de voir que vous n'estiez pas moins troublez de la maladie d'un homme seul, que si la ville entiere se renfermoit en sa personne. Heureux les peuples qui peuvent reconnoître & conceuoir que les gens de bien sont les plus surs appuis , il n'y a point de tour plus forte ni de meilleure muraille que les conseils & bons avis des hommes sages.

IE suis persuadé que la science est vn don de Dieu , & que le corps de l'homme est vne production de la nature ; ne vous fâchez donc point , Messieurs , si ie croy que c'est la nature mesme qui m'appelle pour la conseruation de son ouurage , ou pour le garentir , puis qu'il est prest à succomber de maladie. I'obeïs à present à Dieu & à la nature, plutôt qu'aux hommes, allant en diligence en vostre ville pour guerir Democrite ; s'il est malade effectiuement , & que ce ne soit pas vne illusion de vostre esprit , ie le desire , & ce seroit .

Les Epistres du Grand Hippocrate.

25

seroit en vous vne marque d'vne affection plus grande en son endroit, de vous troubler sur vn simple soupçon. Si Dieu ni la nature ne me promettent point de recompense, visitant chez vous Democrite, ne vous en mettez pas en peine, ne faites aucun effort pour ce sujet, & permettrez qu'vne science demeure libre en son trauail. Ceux qui se rendent mercenaires contraignent les sciences, ils les rendent suiettes & les dépoüillent de leur ordinaire liberté, leur ostant le pouuoir de faire & de dire ce qui est de leurs fonctions. Il faut qu'ils soient menteurs en faisant prix, comme s'ils auoient à guerir vne fort grande maladie, & qu'ils soutiennent qu'elle n'est pas petite ; ils manqueront à visiter vn malade, apres auoir promis, & en d'autres rencontres, ils le visiteront sans y estre mandez.

LA vie de l'homme est miserable, en ce que toutes ses parties sont penetrées par vne insupportable auarice, comme par le froid mortel d'vne bise subtile, au temps d'hyuer. Pleût à Dieu que tous les Medecins s'assemblasent & conuinssent plutost pour la guerison de ce mal, que pour la fureur mesme, puis qu'elle est plus difficile, cette maladie est cherie & caressée, encore qu'elle est tres-maligne. Je croy que tous les vices & maladies de l'ame sont de grandes folies, elles impriment à l'esprit des erreurs & des phantasies qui ne peuuent iamais estre gueris, qu'en se purgeant par la vertu. Quant à moy, si i'estois d'humeur à tirer de l'argent par tous moyens de toute part, je n'irois pas pour dix talens en vostre ville, i'aurois fay voyage en Asie vers le grand Roy de Perse, où i'aurois rencontré des villes toutes pleines de bien, i'aurois gueri la peste qui affligeoit son peuple. I'ay refusé de garentir cette region de la malignité de la peste, à cause qu'elle est ennemie de la Grece, & en ce que i'ay pû i'ay surmonté ces étrangers, les abandonnant à cette maladie contagieuse.

I'AVROIS eu honte de rapporter les mœurs & l'argent de ce Roydans ma maison, & de l'emplir de son opulence qui est ennemie de mon païs, ie l'aurois respandue, & la communicant ie me rendrois le destructeur des villes de la Grece. Ce n'est pas opulence qu'un amas d'or & de richesses, la plus grande & plus sainte integrité de l'honneur & de la vertu, n'est pas d'estre à couvert sous la protection de la Iustice, c'est de mettre les biens en évidence pour l'utilité du publicque. Ne pensez-vous pas que la faute est égale de conseruer ses ennemis, & de guerir ses bons amis & compatriotes, pour en auoir la recompense : nos affaires ne vont pas de la sorte,

D

26

Les Epistres du Grand Hippocrate.

ie ne m'enrichis pas des maladies de mes amis. Je n'ay point eu de
ioye d'apprendre la maladie de Democrite, il sera mon ami sans
doute, s'il est en santé ; s'il est malade il m'aimera bien davantage,
estant guéri par mon conseil ; car i'appren qu'il est homme ferme
& resolu dans sa conduite , il est le véritable ornement de vostre
ville.

LETTRE D'HIPPOCRATE A

*Philopæmen son ancien hoste , par laquelle il le prie
de tenir prest son logement , & montre que la
grande sageſſe peut paſſer pour folie
auſſes du peuple.*

LEs Deputez qui m'ont rendu la lettre de la ville d'Abdere
m'ont aussi rendu la vostre, ie me suis beaucoup resiouï de ce
que vous me promettez chez vous vn appartemēt & toutes les com-
moditez de la vie. Je croy que mon voyage ne sera pas malheureux,
& que mes esperances s'augmenteront en arriuant , puis que vostre
lettre me fait voir que Democrite n'est pas fou ; mais qu'il donne à
connoître vne force d'esprit sureminente , ne se souciant pas beau-
coup de femmes,d'enfans,de parens,de richesses, ni d'aucune autre
chose. Il passe les iours & les nuits tout seul, il se plaît en particulier,
il est souuent en solitude dans des grottes , à l'ombre des forestz
touffuës, sur l'herbe molle, ou pres des eaux courrantes.

CES accidens se remarquent souuent aux melancholiques, car ils
fuyent quelquefois l'entretien,ils cherchēt la solitude & se plaisent
aux desers,ils éuitent la veue& la rencontre de leurs meilleurs amis,
de mesme que des plus étranges. Il n'est pas inconuenient que tous
les autres soins se treuuent éteins & dissipez par vne application cu-
rieuse aux sciences , en ceux qui sont portez d'une forte passion
pour la vertu. De mesme que quand les domestiques font vn grand
bruit,en querelant dans la maison,si la maîtresse paroît tout à coup,
ils s'arrestent à l'instant , estant surpris & étonnez , les autres pas-
sions & mouuemens de l'ame font du desordre aux hommes , mais
lors que la vertu s'auance & que la sageſſe prend sa place,ils s'anean-
tissent & disparaissent,comme des valets qui se cachent de honte.

TOVS ceux qui aiment les cauernes & cherchent le repos ne sont
pas fous pour cela ; le grand mépris des affaires du monde fait que

Les Epistres du grand Hippocrate.

27

les sages cherchent la solitude & aiment la retraitte , afin de n'estre point troublez. Quand l'ame est agitée du soin des choses externes , & qu'elle veut calmer le corps , elle le met en particulier & le tire en retraitte ; alors elle s'éleve & se tient droitte , elle regarde tout autour d'elle , & considere simplement l'estendue de la verité ; elle n'y voit ni pere, ni mere, ni femme, ni enfant, les freres, les parens, les domestiques , & tous les biens & les malheurs de la fortune sont à l'escart. Ils sont tous reietez , ils ne paroissent point , & n'osent se montrer ni faire bruit , à cause du respect des habitans de ce lieu saint , ce sont les arts & les sciences avec les vertus de toute sorte ; les Dieux, les Demons, les conseils & toutes les intelligences. L'intellect est le centre & le grand pole de cette illustre region , la circonference & couronne , où ses rayons se tirent , est enrichie d'astres brillans & tres-mobiles , ce sont tous les objets dont la verité se découvre.

LE grand desir de la sagesse fait que Democrite se transporte en ce lieu saint , ne voyant plus ses concitoyens , puis qu'il s'éloigne de son ordinaire demeure ; il est estimé fou , à cause qu'il se plaît à la retraitte. Les Abderitains se pressent fort d'employer de l'argent pour décourir ce qui en est , ignorant le genie & la pensée de Democrite. Mais quant à vous , mon cher ami Philopœmen , preparez moy mon logement , je ne veu estre à charge , ni donner de la peine à vne ville qui est desia troublée , vous scauez bien que vous m'auez cy-deuant logé , comme vn ami particulier.

*LETTRE D'HIPPOCRATE A
Denis Medecin, par laquelle il le prie d'auoir soin
des malades de l'Isle de Cos en son absence, & de
prendre garde aux déportemens de sa femme.*

ATTENDEZ-moy dans Halycarnasse , ami fidel , où dépêchez vous-mesme de preuenir mon départ; car il faut nécessairement que i'aille à la ville d'Abdere , dont tout le peuple me mande pour guerir Democrite qui est malade. La sympathie des hommes est admirable, les Abderitains se ressentent tous du mal de leur concitoyen , comme s'ils n'auoient qu'une mesme ame , mais ie pense qu'ils ont tous également besoin de remedes. Quant à moy , ie croy que ce n'est pas une vraye maladie , mais seulement un excès de doctrine , encore qu'effectiuement la doctrine ne peut estre ex-

D ij

cessive, puis que la grandeur de la vertu ne scauroit nuire, c'est l'opinion du vulgaire. Les ignorans estiment vicieuses les actions super éminentes, ils font passer pour maladie tout ce qui est extraordinaire; chacun se figure estre la regle de la perfection, & il croit que ce qui manque en luy & se voit abondant en vn autre, est excessif. Celuy qui est timide prend la vaillance pour la temerité; l'auare dit que le liberal est prodigue, & généralement tous les deffectueux s'imaginent que la mediocrité où la vertu consiste est vicieuse, parce qu'elle est contraire à leur vice. A pres donc que i'auray veu Democrite, que i'auray parlé à luy, & que i'auray fay toutes les remarques nécessaires, ie seray plus amplement instrui pour en iuger. Quant à vous, ami tres-fidel, ie suis d'avis que vous préniez la peine de venir promptement, car ie desire que vous demeuriez dans mon païs iusqu'à mon retour, afin de prendre garde à toutes nos affaires, & principalement aux malades de la ville; car ie ne scay comme il arrive par hasart, que cette année est saine, suivant son ancienne coutume, il y aura fort peu de grandes maladies, & neantmoins vous serez tousiours prest.

Vous logerez, s'il vous plaist, en ma maison, parce qu'elle est tres-logeable, & que ma femme a coutume de se retirer chez ses parens en mon absence. Vous ne laisserez pas pour cela de prendre garde à ses déportemens, fin qu'elle viue sagement, & que prenant l'occasion de mon absence, elle n'ait pas d'engagement avec d'autres hommes. Je puis dire avec vérité qu'elle estoit fort modeste, quand ie la pris, ayant été nourrie par des parens tres-sages, son pere est l'homme du monde le mieux nay, & qui abhorre davantage les méchans; il est seuere plus que l'ordinaire des vieillards. Pour bien nourrie que soit vne femme, c'est tousiours vne femme, elle a besoin de quelque personne sage pour veiller à sa conduite & la corriger doucement. Ce sexe est si foible de sa nature, il a vn tel penchant à l'incontinence, qu'il contracteroit aisément des habitudes vicieuses, si on ne les retranche de temps en temps, comme on fait les branches superfluës, mesme des meilleurs arbres. Je croy qu'un ami fidel & judicieux, comme vous, est plus propre à veiller sur la conduite d'une femme & à la garder, que ses propres parens; il n'est point engagé de passion comme eux, ni préoccupé de cette folle amitié qui affoiblit la connoissance, & le discernement des sujets qui meritent la correction. Un juge équitable & bien éclairé, doit estre indifferent & moins engagé d'affection; la passion ne l'éblouit point, elle n'attendrit point son cœur par la bienveillance

excessive qui le pourroit faire manquer à son devoir.

**LETTRE D'HIPPOCRATE A
Damagete, par laquelle il le prie d'envoyer un
vaisseau, pour aller à la ville d'Abdere
voir Democrite.**

LORS que i'estoys chez vous en l'Isle de Rhode, ami Damagete, ie vy dans le port vn vaisseau qui portoit l'enseigne & le nom du Soleil, il est fort bien fait, & armé d'une bonne prouë, il est d'une suffisante grandeur, & a force bans. Vous estimiez beaucoup l'excellence de ce vaisseau, parce qu'il est prompt & sur, il est adroit & de fort bon seruice, aussi faisiez vous grand cas de la facilité de son cours. Je vous prie de m'envoyer ce mesme vaisseau-là, si faire se peut, & qu'il aille à voile, non pas à rame. La guerison d'un malade, & l'amitié que ie luy porte me pressent de m'embarquer promptement, pour aller à la ville d'Abdere, car ses habitans sont tous deuenus malades, à cause de la maladie d'un seul de leurs concitoyens, c'est Democrite; vous auez peut estre ouy quelquefois le recit de sa gloire. Toute la ville se figure qu'il pert l'esprit, & moy ie veu ou plutost ie souhaitte qu'il n'extravague point, & que c'est une opinion de ce peuple. Il dit que Democrite rit tousiours, & qu'il ne cesse point de rire sur toute sorte de suiet, il croit que ce ris continual est un signe assuré de sa folie. Advertissez nos amis de Rhode, de se regler en leur gayeté, qu'ils ne soient point trop grands rieurs, ni trop tristes & chagrins, qu'ils gardent une moderation raisonnable entre ces deux extremitez, ainsi vous paroîtrez affable & gracieu à quelques vns, & resueur à d'autres, méditant sur la vertu.

IL y a quelque chose de mauuaise en luy, puis qu'il rit de toute chose, car si l'excès du ris est vicieux, le ris continual l'est encore bien plus. Je croy que ie pourrois luy dire, cher Democrite, toute sorte de mal qui arriue vous semble un suiet suffisant de rire, vous riez d'une maladie, d'un meurtre, de la mort, & d'autres tels malheurs, toutes les choses qui arriuent vous semblent dignes de riee. Vous combattez la volonté de Dieu, qui a mis deux contraires au monde, ce sont la ioye & la tristesse, il semble que vous vouliez en retrancher un. Vous seriez bienheureux, si ceux qui vous touchent n'estoient iamais malades, mais il est impossible, que si bien davan-

D iii

ragevous avez le pouuoir de les empêcher de mourir par vos risées, c'est vne chose encore beaucoup plus admirable ; vous riez de leur maladie, vous riez aussi de leur mort. Si entendant le recit d'un malheur, vous en estes ioyeu, vous estes tres-méchant & éloigné de la sagesse ; si vous croyez que la mort & la maladie ne sont pas des malheurs, vous estes possedé par l'humeur noire, vous courrez risque d'estre mis au rang du vulgaire d'Abdere, le peuple de la ville est plus sage que vous. Estant arriuez sur le lieu nous lui parlerons de ces choses ; cependant le départ du vaisseau que i'atten avec impatience, retarde autant de temps que i'en consume à vous escrire.

*AVTRE LETTRE D'HIPPOCRATE
à Philopæmen, contenant la vérité de la santé de
Democrite, exprimée par un songe.*

Images ou effigies d'Ascu-
tage, de la ve-
rité & de l'o-
pinion. I'AVOIS esté pensif & tout resueur sur la santé de Democrite, & cette nuit-là mesme au point du iour, en dormant, il me parut vn songe qui ne doit point, à mon avis, avoir de suite perilleuse. Mon réueil se fit avec étonnement, il me sembla que ie voyois proche de moy Æsculape en personne, & nous estions desia devant les portes de la ville d'Abdere ; il ne se montroit pas doux & humain, cōme on a de coutume de le representer en ses images, il paroisoit plus prompt, il s'embloit plus terrible. Des dragons ayant la forme de serpent, de grandeur excessiue, se pressoient à le suiure ; ils portoient leurs corps à longues traînées, & sifloient en allant d'une maniere horrible, comme on en voit dans les desers & dans les brouüssailles. Ses compagnons portant des boëtes de remedes exactement bouchées, le suiuoient aussi de bien prest. Ce Dieu me presente aussitost la main, ie la pren & la baise avec reuerence, ie le prie de m'accompagner & de ne m'abandonner point en cette cure, il repartit, vous n'avez pas besoin de mon secours, quant à present, cette diuinité qui est commune aux Dieux & aux hommes, vous conduira partout en assurance.

ME retournant i'apperceus vne Dame fort belle & grande, tout simplement coëffée, elle étoit tres-illustre, le tour de ses beaux yeux brilloit d'une lumiere pure, ils ressembloient à la lueur des Estoilles fixes. Le Dieu des guerisons nous laisse alors & disparaît, la Dame prit tout doucement ma main & la ferra moderément,

elle me conduisit par la ville, témoignant beaucoup d'amitié. Nous approchions du lieu où ie croyois que mon logement estoit prest, elle s'éuanoüit aussi & disparut comme vn fantosme, en me disant, demain ie vous rencontreray chez Democrite. Au moment qu'elle s'en alloit, ie di ma fauorable Dame , dites , ie vous prie , qui vous estes, & comme on doit vous appeller; elle répondit, ie suis la verité, & celle que vous voyez venir se nomme opinion , elle demeure en cette ville avec les Abderitains. Cette seconde Dame me parut tout d'vn coup , sans estre autrement mal-faisante , mais elle auoit les yeux terribles , elle estoit plus soudaine & plus hardie que la premiere.

M E réueillant i'interpretay mon songe , & cru que la medecine n'estoit point necessaire à Democrite , puis que mesme le Dieu des guerisons s'absente & se retire , n'ayant point de sujet pour s'occuper ; la verité de la santé parfaite demeure avec Democrite , & la fausseté de l'opinion que les Abderitains ont contractée de son extrauagance , s'affermi dans leur fantaisie. Ie croy que ce sont-là des veritez , ami Philopœmen, elles sont effectuies ; ie ne reiette point les connoissances qui se tirent des songes , & principalement quand ils gardent vne suitte & vn bon ordre. Les arts de guerir & de deuiner ont vne grande alliance, puis qu'A pollon est leur inuenteur & leur pere commun ; il est de nos predecesseurs , il connoissoit les maladies presentes , il preuoyoit celles qui estoient à venir , & il les guerissoit & preuenoit par les mesmes lumieres.

L E T T R E D'HIPPOCRATE A
*Crateuas, tres-habile Herboriste, pa laquelle il
 ordonne le chois & la conseruation des medi-
 camens qui pourroient seruir à Democrite.*

IE suis bien informé, mon cher compagnon, que vous estes tres-habile en la connoissance des herbes & des racines , tant à cause de vostre propre experience , que de celle que vos predecesseurs vous ont laissé , vous n'y estes pas moins intelligent que Crateuas vostre grand pere. Faites donc à present la recherche des simples, aussi exacte & curieuse que vous l'avez iamais faite , amassez-en de toute sorte en abondance pour me les enuoyer ; la nécessité nous y oblige , ayant vn homme si considerable à guérir, qu'il æquipolle à

toute vne ville, il est effectiuement Abderitain, mais c'est le Philosophe Democrite. On dit qu'il est malade, & qu'il a grand besoin de se purger, parce qu'il a l'esprit malade ; ie croy pourtant que nous n'employrons point de purgatif, & neantmoins il faut se preparer à tout euenement. I'ay souuent admiré la structure de vostre iardin, boutique & logement, à l'égal de la nature vniuerselle & de son bel arrangement ; ie l'ay consideré comme le grand affermissemens de la terre qui produit tous les animaux, les plantes, les alimens, les remedes, les succès de la Medecine, & les richesses mesmes.

N O S T R E exercice est la vraye source où l'auarice cherche à se satisfaire ; les Abderitains ne m'auroient iamais eu chez eux, & ne m'auroient point attiré pour dix talens, si le voulois me rendre mercenaire, au lieu de veritable Medecin. Si vous pouviez, ami Crateuas, coupper la racine à l'auarice, sans en laisser vn seul filer, scachez assurément que nous ne purgerions pas seulement le corps des hommes, nous gueririons aussi les maladies de leur esprit ; cette parole n'est qu'un vœu, & mesme qui est impossible. Quant à present cherchez toutes les herbes qui naissent aux lieux plus eminens & aux montagnes, coupez-les iusqu'à la racine, leur substance est plus ferme que celle des lieux aquatiques ; elles sont plus acres & plus efficaces, à cause de la dureté de la terre & de la subtilité de l'air, la nourriture qu'elles attirent est plus spiritueuse & subtile. Taschez de ramasser aussi les fleurs des herbes qui croissent aux étangs & aux marais, celles qui viennent au bort des riuieres, des fontaines, & des eaux qu'on nomme viues ; ie suis persuadé qu'elles sont foibles & délicates, leur suc est plus doux & humide.

T O V T E S les liqueurs & les sucs fluides, doiuent se porter dans du verre, les feüilles, les fleurs & les racines se conseruent dans des pots de terre tout neufs & bien bouchez, de peur qu'estant éuentées elles ne perdent leur vertu, comme si elles tomboient en foibleesse. Vous les enuoirez promptement, puis que la saison y est propre, & que la nécessité de guerir cette imaginaire folie nous presse. Les delays sont contraires à toute sorte d'artifice & principalement à la Medecine, où les remises importent & sont dangereuses à la vie. Le temps commode, qu'on nomme occasion, fert d'ame à tous les traitemens, son obseruation tres-exacte les accomplit & perfectionne. Ie croy que Democrite est en santé, mesme sans nos secours ; si pourtant il y a quelque manquement de nature, du temps ou de quelqu'autre cause, y en ayant grand nombre

*L'occasion est
l'ame des trait-
temens.*

qui

qui se cachent à l'esprit de l'homme , attendu qu'il n'est pas beaucoup fortifié dans la science , nous sommes contrains de rapporter toute nostre industrie à vn but principal & incertain. Le malade qui est en danger ne se contente pas de ce qu'on peut , il veut aussi ce qui au dessus de nos forces.

ON a quasi tousiours deux fins , l'une est l'intention de l'ouvrier , l'autre est celle de l'art ; l'intention de l'ouvrier est secrete , le but de l'art est euident & arresté ; en ces deux buts tres. differens on a quelque besoin de la fortune. Les purgations ont tousiours de l'incertitude quelque precaution qu'on y apporte , on craint d'offenser l'estomach , & on a peine à proportionner le remede à sa nature , qui n'est connue que par de simples coniectures ; elle n'est pas tousiours de mesme en vn chacun , elle a ses differences , se rendant certaines choses familières. Il vient des choses à la trauerse qui corrompent la cure , plusieurs serpens respandent leur venin sur les simples , & ils impriment à leur tendresse par leur morsure infecte des qualitez pernicieuses , au lieu de bonnes & salutaires. Cette embuche & malignité se tient tousiours cachée , s'il n'en paroît des marques aux feuilles de la plante , comme vne tache ou vne odeur extraordinaire & farouche ; l'art mesme quelquefois , par vn accident inopiné , s'égare de sa meilleure & plus salutaire methode. Les purgations d'ellebore sont tousiours les plus assurées ; on dit que Melampus les employa pour guerir les filles du Roy Prætus , & Anticyre , pour guerir de l'Epilepsie le Grand Hercule. Je prie Dieu que Democrite n'ait point besoin de ces puissans remedes , & qu'il soit tousiours iouissant de la sagesse , qui est le dernier but de la plus excellente medecine , puis qu'elle est la plus eminente de toutes les fonctions de la vie.

*AVTRE LETTRE D'HIPPOCRATE
à Damagete, contenant toutes les circonstances,*

Et le succès de son entretien avec

Democrite.

NOSSouhaits sont accomplis , ami Damagete , & nos coniectures touchant l'estat de la santé de Democrite , n'ont pas été vaines , ce grand homme n'est point hors de son sens , il est tres sage , il nous a mesme instruit , & par nostre moyen il a rendu tout le monde plus sage. Je vous renvoie le vaisseau d'Aesculape , où il faut

E

maintenant arborer l'enseigne de santé avec celle du Soleil, puis qu'il vogue heureusement, & que ce Dieu conduit ses courses.

NOVS abordasmes au port d'Abdere, au mesme iour que ma lettre auoit designé pour mon arriuée. Nous les trouuasmes tous ensemble aupres des portes, à nous attendre, cōme il est vrāy-semblable; les hommes, les femmes & les vieillards y estoient tous; les enfans mesmes, iusqu'aux plus petits s'y rencontrerent, certes tout tristes & affligez, contre leur naturel & coutume. Ils estoient donc en cette sorte affligez, à cause de l'imaginaire folie de Democrite, & luy dans ce temps mesme s'occupoit à philosopher plus excelllement que personne. Apres qu'ils m'eurent veu il sembla qu'ils rentroient en eux, ils prenoient meilleure esperance; Philopœmen s'empressa de me conduire en son logis, ils approuuoient son action; & moy ie leur di, Messieurs, je n'ay point d'autre affaire de plus grande importance que de visiter Democrite. Ils applaudirent à ce discours, & tesmoigneron tous qu'ils en auoient beaucoup de ioye; ils me menerent promptement au trauers d'un marché, m'enuirrnant de toute part; ils me suiuoient, ils courroient devant où ils m'accompagnoient, criant tousiours, conseruez-le, secourez-le, guerissez Democrite. Je les aduertissois d'auoir bonne esperance, ie leur disois que le mal n'estoit rien, que s'il y en auoit, ce seroit peu de chose, il se gueriroit aisément; attendu mesme que le temps & la saison des vents anniuersels s'approchoit. Leur tenant ces discours ie m'auançois & approchois de la maison, qui n'estoit pas fort éloignée, non plus que la ville entiere; nous y entrions defia, parce qu'elle est proche des murailles, ils m'introduisent doucement.

AV derriere d'une tour on voit vne colline fort eleuée qui est toute couverte, & à l'ombre de force peupliers noirs, grans & touffus; on découuroit de cette tour l'appartement de Democrite, & Democrite mesme qui estoit assis sous un Plan fort large & bas. Il auoit les épaules couvertes d'un manteau grossier, il estoit seul & sans souliers, son siege estoit de pierre; il estoit palle & décharné, avec vne grande barbe; & sur le panchant de cette colline il couloit à son costé droit un ruisseau, qui faisoit par sa cheute un peu de bruit; au dessus de cette colline il y auoit vne Chapelle entourée de vigne sauage, & qui est, comme ie peu conjecturer, consacrée à des Nymphes. Democrite tenoit sur ses genoux, de bonne grace, un liure, il en auoit aussi quelques autres à ses costez autour de luy, avec plusieurs corps de bestes, amassez & découppez par pieces. Il se panchoit quelquefois soudainement pour escrire, & quelquefois

*La folie qui
s'accompagne
du rire est facile
à guérir.*

Les Epistres du Grand Hippocrate.

35

il s'arrestoit long-temps sans remuer, il meditoit en son esprit; puis quelque temps apres, ayant escri & se leuant, il se promenoit, il consideroit les entrailles des animaux en les maniant, puis il les remettoit, & les laissoit pour se rasseoir.

LES Abderitains estoient autour de moy fort tristes, ayant quasi les larmes aux yeux; ils dirent alors, vous voyez toute la vie de Democrite, & comme il extrauage, il ne scait ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. Vn d'entr'eux voulant encore mieux exprimer sa folie, se mit à pleurer à hauts cris, comme vne femme lamentant la mort de son fils; puis il gemit d'vne autre sorte, representant vn voyageur qui a perdu son compagnon, ou vne partie de son bagage. Democrite entendant qu'on l'obseruoit, cessa d'escrire, & se mit à tire à pleine gorge, se mocquant des Abderitains, il secoüa plusieurs fois la teste. Je dia lors à ce peuple, demeurez en ce lieu, Messieurs, pendant que je m'approcheray plus près de luy, afin de m'éclaircir plus amplement de la vérité de son mal, en le voyant, & le faisant parler. Ayant di ces paroles, je descendî tout doucement, à cause que ce lieu est fort panchant & inégal; je passay donc ce fâcheux endroit avec peine, me soutenant comme je pû, & m'estant auancé près de luy, dans le temps mesme qu'il meditoit profondement, & s'appliquoit soudainement à escrire; je me tins droit, attendant l'interualle qu'il cesseroit d'escrire.

FORT peu de temps apres, Democrite sortant de ce transport, & mettant bas sa plume, me vit venir à luy, & il me dit, Dieu vous gard étranger; je reparti, & vous aussi, Grand Democrite, le plus fçauant des hommes; je croy qu'en ce moment il fut honteux de m'auoir salué si froidement, sans me nommer; il me dit donc, & vous de grace, dittes-moy vostre nom, car l'ignorance de vostre qualité me reduit à vous appeller étranger; je luy di aussi-tost, je me nomme Hippocrate, & fay profession de la medecine; il repartit, la noblesse des Asclepiades & la grande reputation que vous auez acquis vous-mesme en la science de guerir s'est répanduë par tout, elle est paruenuë iusqu'à nous, quelle bonne affaire vous amene; mais auant toute chose, vous pouuez vous asseoir, vous voyez que ce siege, qui est couvert de feüilles, n'est pas desagreable, il est vert & mollet, il est plus doux & commode à s'asseoir que ceux qu'on possede des biens de la fortune, on les voit d'ordinaire exposéz à l'enuie. M'estant assis, il me demande, est-ce vne affaire particulière ou publique qui vous appelle ici, dittes-moy franchement, car nous vous aiderons de tout nostre pouuoir; je luy répond le vray

E ij

sujet de mon voyage est de vous voir & d'entretenir vn sçavant homme comme vous ; la deputation de la patrie est la premiere cause qui m'amene ; il me dit, ie vous prie , prenez donc vostre logement dans ma maison.

IE m'efforçois par tout moyen de décourir entierement la disposition de l'esprit de Democrite, encore que ie voyois desia suffisamment qu'il n'extrauagoit point. Vous connoissez , luy di-je; vostre concitoyen Philopœmen, ouy , dit il , c'est le fils de Damon qui loge à la fontaine Hermaide , ie répond , c'est luy-mesme , il est mon hoste & mon ami particulier de pere en fils; mais vous,ami Democ. donnez moy, ievous prie , des marques plus particulières de vostre bien-veillance , & dites tout premierement de quel sujet vous escriuez. Luy s'arrestant vn peu , répond , i'escris de la folie ; ie replique aussi-tost, c'est avec raison que vous vous deffendez contre la ville ; il reprend à l'instant , qu'elle ville dites-vous , ie luy replique , ie ne di rien , c'est vn mot qui m'est échappé. Mais cependant qu'escrizez-vous de la folie , il répond que peu-je en escrire autre chose que sa nature , comme elle arriue aux hommes , & comme elle se passe & s'allege ; ie mets en piece tous les animaux que vous voyez , pour m'en instruire ; ce n'est pas que i'haïsse les ouurages de Dieu , ie cherche la situation de la bile & sa nature , vous sçavez que souuent elle est cause de la folie des hommes , si elle se produit en abondance , elle s'engendre en tous les animaux , en quelques-vns elle est en moindre quantité,& en d'autres elle est copieuse , son excès fait les maladies ; c'est vne matiere qui est quelquefois bonne , & quelquefois vicieuse.

IE luy di , Democrite , vous parlez bien & sagement , ie vous estime heureux de iouir dvn si grand repos , pour remarquer les belles choses ; & quant à nous , nous ne pouuons pas y vaquer ; il demande pourquoi ne le pouuez vous pas , ie répond , nos maisons , nos heritages & nos enfans , les maladies , la mort , les domestiques & plusieurs autres choses nous en ostent le temps. Ce fut à ces paroles qu'il éclata de rire , comme de coutume , il rit soudainement à force , il déploya sa rate & ses poumons , & quant au reste il fut en repos. Le luy demande alors , pourquoi riez-vous , Democrite , est-ce à cause des biens ou des malheurs que i'ay nommez , il se remit à rire plus bel que devant. Les Abderitains qui nous considéroient du sommet de la colliné , se frappoient la teste ou le front , quelques-vns mesme s'arrachoient les cheveux , car ils dirent depuis qu'il s'estoit éclaté de rire plus excessiuement que de coutume.

LE voyant en cette action, ie luy di, Democrite, qui estes le meilleur Philosophe de ce temps, ie voudrois bien connoître la cause de l'estat où vous estes, de rire de la sorte, ie vous prie de me dire ce qui paroît de ridicule, en moy ou en mes paroles, afin que l'ayant appris ie m'en corrige, & vous aussi de vos ris importuns, s'ils sont mal fondez. Il dit alors, si vous avez la force de me convaincre d'une action mesmeante, vous ferez la plus belle cure que vous ayez jamais fait. Comment, luy di-je, ne pourriez-vous estre repris, ou pourquoi ne vous croyez-vous pas impertinent de rire ainsi de la mort d'un homme, de la maladie, de la folie & de la fureur mesme; il semble que les choses tristes, les meurtres & les plus grands malheurs vous réjouissent. Les sujets tout contraires n'ont point en vous un autre effet, comme les noces, les festes, les naissances, les charges ou les honneurs, & généralement tout ce qui est de beau & bon. Vous riez des plus déplorables malheurs, comme des choses les plus agréables; vous vous moquez de tout sans distinction, du bien & du mal, comme si c'estoit une mesme chose.

IL repartit là dessus cela est bien dit, mais vous ne scauez pas encore le sujet qui me fait rire, & ie scay bien que l'apprenant vous receurez de mes risées, pour vostre païs & pour vous mesme, une guerison plus importante que vostre députation, vous pourrez mesme rendre sages les autres; peut-être qu'en reuanche d'un tel bien fait vous m'enseignerez la medecine. Vous verrez que les hommes perdent toute leur vie, s'occupant à des choses vaines, ils s'efforcent de réussir en des sujets friuoles, ils les poursuivent avec ardeur, bien qu'ils sont dignes de mépris. Je réponds, dites-moy, si tous les hommes ensemble sont malades, sans que pas un s'en apperçoue, si on est dépourvu d'un lieu où l'on puisse envoyer, pour en tirer la guerison; quel secours peut-on espérer de ce qui est hors de ce monde, y a-t-il quelque chose au delà de son étendue. Democrite repart aussi-tost, il y a des mondes infinis, cher Hippocrate, gardez-vous d'auilir la tres-sage nature, l'affoiblissant par vos discours, elle est tres-opulente, elle est puissamment riche. Je luy di, Democrite, vous enteignerez ces choses en leur temps, ie crain que parcourrant l'infinité, vous ne recommandiez à rire, vous scauez qu'à présent vous vous êtes obligé à rendre compte de ces ris immodes qui font l'une des circonstances plus considérable en votre vie.

ME regardant alors attentivement, il me dit, vous supposez que le bien & le mal sont deux différentes causes de mes mépris, &

E iii

moy ie ne me moqué que de l'homme qui est plein de folie & d'ignorance , & vuide de bonnes actions , tous ses conseils & resolutions sont pueriles & sans iugement ; il entreprend des traux immenses , il les supporte avec grand peine , pour acquerir des choses infructueuses . Il s'insinué par tout , il va iusqu'au bout de la terre , il entre dans tous ses recoins les plus détournez , pour l'assouiffement de ses desirs insatiables ; il cherche avec audité la possession des metaux , il n'en est iamais fatigué , & ne scauroit s'y voir inférieur à vn autre , il reçoit vn affron si on ne l'estime pas heureux . Pour chercher l'or , l'argent & les autres metaux , il fouille dans la terre avec les mains de pauures gens qui se sentent accablez des rui-nes qu'ils tirent sur leur propre teste ; s'ils durent plus long-temps dans ce supplice , ils y viuent , comme dans leur patrie , la nécessité les contraignant .

I LS suivent les pistes de la poudre & des petits morceaux de mine , ils tirent le sable & l'espreuuent , ils coupent les veines de la terre , continuant à l'amasser pour s'enrichir ; ils font la guerre à leur mere commune , & quoy que la nature mesme apprenne à la foulir aux pieds , ils l'admirent , comme vne merueille . Il n'y a rien plus ridicule que l'estimé du sable & des terres cachées , & le mépris de celles qui sont évidentes & fertiles . Les hommes achenpent des chiens & des cheuaux , ils entourent de murs tout vn païs , ils veulent se le rendre propre , & se forçant d'augmenter leur empire , ja-mais ils ne sont maistres d'eux-mesmes . Ils se pressent d'épouser des femmes qu'ils répudient dans peu de iours ; ils aiment , & aussi-tost ils haïssent ; ils se plaisent à élever des enfans , & quand ils sont grands ils les chassent ; que cette enuie est vaine & déraisonnable , elle n'est pas fort éloignée de la fureur . On prefere la guerre , contre sa patrie propre , à la douceur & tranquilité de la paix ; on dresse des embuches aux Rois , on les establit , on les déthrone , on se tuë reciprocquement . On cherche l'argent dans la terre en la creusant , & on en treuue , on en achenpe d'autre terre qui rapporte des fruits en abondance , la vente de ces fruits reproduit de l'argent d'une autre sorte , voyez les changemens infinis , & la diuersité des menées .

O N n'a point de bien , on en desire & on en cherche avec empesement ; ceux qui en ont le cachent & le rendent inutile , ou le dissipent ; ie ris de leur malignité & fourberie , & ie me moque encore plus de leurs infortunes & malheurs , puis qu'ils sont affligez , à cause qu'ils violent les veritables lois de la nature . On prent plaisir à des procés d'animosité , qui se fomentent entre les freres , les

parens & les citoyens, on se coupe la gorge lvn à l'autre , pour des possessions imaginaires , dont personne n'est maistre apres sa mort; estant nourri dans l'iniustice, on méprise la pauureté de ses amis & de sa patrie mesme. On amasse des choses inutiles & qui n'ont point de vie , au lieu des vrayes richesses ; on donne tout son bien pour vne simple statuë , ou pour vn portrait seul , à cause qu'il est si-bien fait , qu'on diroit qu'il va parler , & on haït les hommes qui parlent effectiuement. On souhaitte des choses impossibles ou tres-difficiles , demeurant en la terre ferme on desire la mer ; les habitans des isles affectent la demeure d'autres lieux. Les desirs vicieux & particuliers renuersent toute chose ; beaucoup de gens se disent vaillans dans la guerre , & tous les iours ils sont vaincus par toute sorte de vice, comme par l'auarice & par l'incontinence , ils sont esclaves de toutes les passions , leur esprit est malade en toute maniere ; ils ressemblent tous à Thersite , ayant l'esprit tres-difforme. En quoy remarquez-vous que la coutume que i'ay prise de rire & me moquer de tout le monde est blamable, personne ne se moque de sa propre folie , chacun se rit de son voisin , dont il connoît la faute , ceux qui s'estiment sobres méprisent les yurongnes , tel se rit d'un impudique qui a vn plus grand vice. Il y en a qui rient des voyages,d'autres se railent de l'agriculture , ils n'ont iamais les mesmes sentimens, leurs actions & leurs industries sont differentes.

I E répondi à Democrite , ce que vous dites est vray , il n'y a point de raison plus propre à montrer la foiblesse & misere de l'homme ; mais les fonctions differentes qu'il est contraint de faire luy donnent cette loy , il n'est pas fait par la sage nature pour la vie sedentaire , il est utile & necessaire que l'homme vaque à sa famille, pour ses necessitez & pour sa subsistance, il faut qu'il fasse des vaisseaux pour trasiquer en voyageant , & mesme qu'il s'occupe aux affaires publiques & au gouernement. L'ambition s'est glissée dans ces differentes fonctions , elle a peruerdi mesme des hommes , dont l'esprit estoit bien tourné. Ceux qui recherchent de se mettre à couvert de toute sorte d'accident , ne peuvent auoir vne preuoyance assurée des causes plus secrettes. Qui est celuy qui se mariant se propose la mort de la personne qu'il cherit , ou la separation d'avec elle : qui est le pere qui pense au decès d'un fils qu'il prend la peine d'élever ; il en est de mesme en l'agriculture , en la nauigation , en la magistrature , en la Royauté , & en toutes les autres fonctions ; personne ne s'attent à succomber , vn chacun se nourrit de bonnes esperances contre les mauvais evenemens ; à cause qu'ils sont rares,

ils ne sont pas considerez. N'est-il pas vray qu'en ces occasions vous n'avez point sujet de rire, vos mepris sont déraisonnables.

DEMOCRITE répond aussi-tost, vous avez l'esprit peu subtil, & tres-éloigné de ma pensée, ne considerant point la moderation du trouble & du repos, faute de l'obseruer, car toutes ces actions estant menées par vne iudicieuse conduite se passeroient doucement, & ne me donneroient aucun sujet de moquerie. Leur iugement est tellement alteré, leur esprit est si déraisonnable & aveuglé, dans le courrant des actions ordinaires, qu'ils ne peuvent s'instruire & remarquer l'incertitude de leurs mouuemens déreglés. Le changement de toutes choses qui est freqüent, à cause de leur continue vicissitude, se represente à nostre esprit par la vitesse du tour d'une rouë, il donne vne instruction suffisante de l'incertitude de la vie. Neantmoins mettant en oubli les miseres qui se voyent arriver tous les iours, on desire de nouveaux sujets d'affliction, & on cherche les choses nuisibles qui nous emportent, & nous enveloppent d'une infinité de malheurs. Si vn chacun concertoit meurement de faire toute chose, selon sa propre force, il passeroit la vie sans faire de notables fautes, se connoissant soy-mesme.

CELVY qui a compris les forces de son corps & la portée de son esprit, & qui retient ses appetits, au lieu de les accroître & de les irriter à l'infini, peut viure heureux, considerant en tout la tres-riche nature qui nourrit tout le monde ; elle fournit suffisamment des biens à ceux qui la suivent. L'abondance du bien, & la grandeur des bons succès de la fortune ne sont pas moins à craindre que la grande santé qui vient de plenitude, puis qu'elle montre que l'accablement arriuera par son moyen. Les hommes vertueux se rendent illustres, paroissant davantage dans les reuers de la fortune ; ceux au contraire, qui ne se reglent pas sur les mauuais succès de leurs predecesseurs, perissent dans leur propre faute, ils remarquent aussi peu les choses manifestes que celles qui sont bien cachées. La longueur de la vie ne fournit pas assez d'exemples des choses qui se font ou qui ne se font pas, d'où ils pourroient comprendre ce qui doit arriuer.

CES hōmes fous & insensez sont le sujet de mes risées, ils souffrent la punition de leur malice, estant auares & insatiables en leurs desirs ; ils sont remplis de ruses, d'envie, d'embûches & de mauuais conseils. Il seroit difficile d'exprimer l'industrie de leur malignité, le nombre des détours des fourberies qu'ils pratiquent, n'est pas moindre que celuy des atômes, il y a quelque infinité ; ils ont l'esprit &

Les Epistres du Grand Hippocrate.

41

& la parole double, ayant les sentimens tout corrompus, la vie plus vicieuse est à leur mode, passant entr'eux pour la vertu : Ils font profession d'inueter des mensonges ; ils ne s'employent qu'aux voluptez, ils les pratiquent cōtre les lois & ordonnances. Par mes risées ie condamne leur temerité, puis qu'ils sont incapables de faire aucun bon chois, manquant en ce qu'ils voyent & en ce qu'ils escoutent ; le sens commun tout seul, quand il est éclairé d'une véritable intelligence, sc̄ait les choses presentes & preuoit l'auenir. Les méchans blâment tout, & ils s'appliquent effectiuement à ce qu'ils reiettent de parole, ils voyagent sur mer apres avoir blâmé la nauigation ; ils méprisent l'agriculture, puis ils l'exercent. Ils repudient leur femme, pour en reprendre une autre ; ils font des enfans, ils les élueuent, & venant à mourir, ils en engendrent encore d'autres & les nourrissent tout de mesme. Ils vouloient estre vieux, & l'estant deuenus, ils se plaignent & gemissent ; leur esprit est tousiours vague & inconstant, ils ne s'arrestent en aucun âge, ni en aucun estat. Les Princes & les Rois s'estiment moins heureux que les particuliers, & ceux-cy n'affectent rien plus que la grandeur. Le Magistrat estime le bonheur de l'artisan, dont la fonction est sans peril ; & l'artisan desire la Magistrature, à cause qu'elle est toute puissante.

ILS ne voyent point le droit chemin de la vertu, ils ne remarquent iamais sa netteté, son égalité ni la sûreté de sa marche, il ne se voit personne qui ait la générosité d'y marcher ; & neantmoins le chemin contraire est tres-difficile, puis qu'il est tortu & inégal, on n'y va qu'à grand peine, on choppe & on tombe souuent, on y est tousiours hors d'haleine, comme si on estoit poursuivi ; on conteste & on se voit foible ou plus fort, auancé ou reculé. Il y en a qui brûlent d'une envie curieuse d'offenser & de nuire, ils tâchent de sotiller la couche de leur voisin, se fondant sur leur impudence : d'autres se dessechent du desir infini d'amasser des richesses ; ils se dressent reciproquement des embûches. L'ambitieux qui se laisse emporter au vent de sa folie, retombe dans l'abysme de sa perdition, par la pesanteur de ses vices ; ils démolissent à dessein de rebâstir. Ils rendent un bon office, & venant à s'en repantir, ils contreviennent à la precedente amitié, car ils offensent, ils veulent conuertir les droits de l'alliance en une guerre ouverte ; l'auarice produit tous ces malheurs. Ils ressemblent aux enfans addonnez au ieu, car manquant du discernement nécessaire, ils se plaissent & se ioüent de tout ce qui tombe en leurs mains.

Q V A N T aux desirs & appetits des hommes, ils ne different en

F

rien des bestes brutes , si ce n'est que les bestes se contentent des choses necessaires ; qui a iamais veu qu'un lion cache l'or dans la terre , qu'un taureau cherche le combat pour amasser de l'herbe, ou pour manger au de là de sa suffisance , qu'une panthere deuienne insatiable. La soif du sanglier est grande , mais vn peu d'eau le desaltere , le loup met en piece la proye qui se rencontre , il s'arreste en ayant assez ; l'homme seul est insatiable , sa gourmandise ne s'assouvit point , les iours & les nuits sont trop courtes pour leur yuronnerie. La generation des autres animaux est limitee , ils ont vn temps reglé pour le coit ; les folles amours de l'homme & ses impudicitez sont sans relâche. Voulez-vous que ie ne rie point de celui qui pleure , à cause qu'il ne iouit pas de la commodité de ses amours , & principalement s'il s'expose à de grands perils ; s'il se ierte dans les precipices , dans les éceutils de la mer & dans ses abysses , ma mocquerie s'augmentera. Je ne plain pas celuy qui fait naufrage , chargeant trop son vaisseau , & l'emplissant de marchandise , dont le poix coule à fond ; c'est à tort qu'il se plaint que la mer le submerge .

C E n'est pas vne risée pure , ni vn simple mépris que i'ay pour de tels gens , ie voudrois inuenter contr'eux vne punition plus rigoureuse ; ils ne meritent pas que l'art de Medecine se soit trouué pour eux , ni quelqu'un qui fist des remedes si exquis. Vostre predecesseur Æsculape vous doit seruir de regle & d'auertissement , il a receu des coups de foudre en recompense de ce qu'il a gueri , & mesme ressuscité , des hommes qui sont ingrats enuers les Dieux. Ne voyez vous pas que moy-mesme ie participe en quelque sorte à leur malice , puis que voulant apprendre le siege de la bile , & la vraye cause de l'extrauagance , ie tuë des animaux innocens , ie les coupe par piece ; au lieu de la chercher dans les entrailles de l'homme , qui est coupable & criminel. Ne remarquez-vous pas que l'Vniuers est rempli de l'indignation qu'il a contre l'homme ; les elemens , les Cieux & toute la nature ramassent en luy des afflictions infinies , pour chastier sa malice. De sa naissance l'homme n'est qu'un amas de vices & de maladies de toute sorte ; si on veut le nourrir & l'élever , il est incapable de s'aider luy-mesme , il demande du secours par ses pleurs ; dans sa ieunesse il se plaît à mal-faire , il manque de sagesse , il a besoin d'instruction. L'homme parfait est audacieux , s'il vieillit il est miserable & accablé d'infirmité , il fait vn mauuaise comte des peines qu'il a prises en sa ieunesse , il se tourmente , & on peut dire qu'il laboure sa vie dans tous ses âges , faute de iugement.

L'HOMME tire ses vices & imperfections du ventre de sa mere, de la corruption de ses principes, & des humeurs dont il est fait & se nourrit. Il y en a qui sont de naturel à s'offenser facilement, ils sont tousiours pleins de colere, il n'ont en bouche que des afflictions & des querelles ; d'autres ne pensent qu'à corrompre les filles, à débaucher les femmes & à faire l'amour ; d'autres yuron- gement sans cesse, ceux cy cherchent à s'approprier le bien d'autrui, ceux-là se plaisent à dissiper le leur. Si l'auois le pouvoir de découvrir ce qui se passe dans toutes les maisons, & de ne laisser aucun voile capable de cacher ce qui s'y fait, on sçauroit les actions plus secrètes ; on en verroit qui boiuent & mangent par excés, d'autres vomissent, d'autres tourmentent iniustement leurs domestiques, ils les battent de verges. On verroit les empoisonneurs & la préparation de leur venin, les traîtres dressant des embûches, les auares comtant leur bien & leur argent ; on en verroit se réiouir, & d'autres pleurer amerement ; il y en a qui dressent des memoires pour accuser leurs plus familiers, l'ambition des autres est si grande qu'ils en perdent l'esprit, ce n'est pas qu'il n'y ait des actions si secrètes qu'on ne les connoît point, estant dans l'ame.

LES ieunes aussi-bien que les vieux ont chacun leur affliction, leurs vices & leurs inclinations ridicules ; il y en a qui demandent sans cesse, ils sont reduits à la mendicité, d'autres refusent, quelques vns sont si miserables, qu'ils n'ont pas dequoy viure, & d'autres regorgent de bien, on en voit qui meurent de faim. Ceux-cy sont si perdus & accablez d'intemperance, qu'encore qu'ils sont pauures & chargez de debtes, ils ne cessent de prendre leur plaisir, & de nourrir des débauchez ; ceux-là se plaisent aux meurtres & aux entremens. Quelques vns font fort peu de cas de leur bien propre, ils veulent s'emparer des successions qu'ils ptetendent, ils se montrent impudens, insatiables & auares. Il y en a qui tuënt, qui battent & qui outragent, d'autres sont fiers & arrogans, la vanité les étourdit. Les inclinations sont differentes, ceux-cy s'addoivent à nourrir des cheuaux ou des meutes de chiens, ou à se faire suiure par des hommes de mine ; ceux-là font cas des bois, des pierrieries, des médailles ou des peintures. Vous en voyez qui briguent avec ardeur les ambassades, les charges militaires ou la prestrise : les habits & ornemens pompeux plaisent à quelques autres. Tous les hommes ont des applications differentes, ils se portent aux combats de mer ou de terre, ou à l'agriculture ; ils trafiquent sur mer, ils acheptent & reuendent, ils se treuuent tousiours aux assemblées,

44

Les Epistles du Grand Hippocrate.

ou au theâtre, ils se plaisent en particulier, ou à telle autre chose: en general ils s'addonnt aux voluptez, aux delices & à l'intemperiance, ou à loisiveté & faineantise.

COMMENT se peut-il faire qu'on ne se mocque point d'un si grand nombre d'ames viles & miserables, qui perdent tout leur temps, & consument leur vie à des débauches, à de si prodigieuses folies. Je crain aussi qu'ils ne vous méprisent & toute vostre Medecine, ne leur estant guere agreable; car leur intemperance fait que les meilleures choses les dégouttent, la plus grande sagesse passe chez eux pour vne vraye manie. On dit & ie me le perluade aisement, que les plus belles productions de vostre art se recompensent d'ingratitude ou d'enuie; il est calomnié publiquement, & les malades ne manquent point de les attribuer à Dieu ou au hazart. Plusieurs veulent que leur propre nature est cause de la guerison, pour se rendre ennemi leur bienfaicteur; il tient à peu de chose qu'ils ne vous fassent vne querelle, s'ils croient vous estre redueables ou obligez.

LE vulgaire ignorant, & qui n'a point la connoissance de vostre art, ne manque point à retrancher la meilleure part de vostre gloire; les assistans qui sont grossiers & sans esprit, sont vos Iuges ordinaires; les malades ne tombent pas d'accord de la bonté de vos conseils, ni de la vertu de vos remedes; & vos confreres estant portez d'enuie, refusent l'approbation qui vous est deue. Vous n'estes pas venu iusqu'icy sans auoir souffert plusieurs fois ces iniurres & sortes calomnies, puis qne ie scay fort bien que vous auez souuent assisté à des maladies considerables, & que vous ne vous estes iamais ri de leurs causes, ni de la ialousie de vos confreres; on ne dit iamais franchement la verité, on ne lui donne point l'approbation necessaire. Democrite me faisant ces plaintes-cy en souriant, parroissoit plus qu'homme, il sembloit tout diuin, il oublioit la simplicité de son geste & sa mine ordinaire.

IE luy di là-deçus, illustre Democrite, ie m'en retourne en mon païs, remportant de grands auantages de vostre acceuil & entretien, i'admire vostre intelligence, vous me comblez détonnement par vos grandes lumieres. Je publiray par tout, que vous auez compris parfaitement la foibleſſe de l'homme & ses defauts, ayant receu moy-mesme la guerison des foibleſſes de mon esprit, par vos sages conseils. Je vous laisse chez-vous & me retire, puis qu'il est desia tard, il faut manger & prendre du repos, ie reuiendray demain & autres iours sujuans, afin d'auoir l'honneur de vous reuoir. Je me

Ieuois en disant ces paroles, & Democrite se mettoit en estat de me conduire, lors qu'il parut vn homme venant d'un lieu secret, auquel il donna ses liures, & moy ie me pressay de retourner soudainement vers les Abderitains qui nous consideroient en m'attendant. Je leur di aussi-tost, qu'ils m'auoient beaucoup obligé de m'appeller pour voir Democrite, puis qu'il est le plus sage des hommes, & que luy seul est tres-capable de leur montrer à viure. Voila ce que i'auois à dire de mon entretien avec Democrite, ie vous l'escri avec vne grande ioye.

L E T T R E D E D E M O C R I T E A
*Hippocrate, se plaignant du hazard où il auoit
 esté de prendre de l'ellebore.*

VOVS m'estes venu voir, pour me donner de l'ellebore, comme à vn homme fou, sur la creance que vous auiez à des gens insensez ; ils tiennent que l'employ de la vertu & l'occupation des sciences est vne extraugance inutile. Alors ie contemps la disposition de l'Vniuers, ie descriuois ses Poles & les Estoilles qui luisent dans les Cieux. Vous estimâtes la bonté de ma nature & la perfection de mon temperament, apres auoir connu les productions de mon esprit sur ces sujets, comme elles sont suiuies & composées avec exactitude, elles n'ont rien qui tienne de l'extraugance ni de l'ignorante folie; vous découuritez la sottise, la cruaute & la fureur de ceux qui me publient, comme vn extraugant & insensé. Car les atômes de diuerse figure qui vaguent en l'air, trompent nos sens & nos esprits, ce sont les vrais principes qui composent le monde, & font les changemens qui s'y remarquent. C'est mon esprit qui les a découvert & mis en euidence, m'appliquant comme il faut à la recherche des veritez de la nature; les ouurages que i'ay fay sur ces matieres en sont tesmoins. Il ne faut rien auoir à démeller avec de tels gens, ils sont indignes de vostre conuersation, leur esprit est foible & leger, ils sont tous dans l'erreur & ignorance extrême. Si vous auiez suiui l'avis de ces esceruelez, me donnant trop legerement l'ellebore, il m'auroit renuersé l'esprit, & fait tomber dans la demence; ils auroient accusé vostre art d'estre la cause de mon extraugance, l'ellebore offusque l'esprit quand on le donne à vn hōme sain, & de coutume il est tres-salutaire aux insensez.

Q V A N T à moy ie me persuade que si vous ne m'auiez

F iii

rencontré composant vne piece de doctrine , & que i'eusse esté dans le liet ou marchant à peine ; que dans la conuersation vous m'eussiez quelquefois obserué chagrin , & d'autrefois riant des choses qui se presentent à mon esprit ; vous m'eussiez veu moins attaché à l'entretien de mes plus familiers amis , si vous eussiez aussi remarqué mon esprit plus fortement distract , & merueilleusement appliqué à vn obiet absent , vous eussiez dit selon les sens , que Democrite est vn naïf portrait de la folie . Il faut donc qu'un Medecin ne iuge pas des maladies sur la simple apparence , mais plutost sur ce qui est effectif & véritable ; qu'il remarque tousiours le mouvement des humeurs , & qu'il sçache si la maladie ne fait que commencer , si elle est au milieu ou à sa fin . Non seulement on obserue la maladie , sa propre difference & la saison , on remarque aussi l'âge du malade & toute l'habitude de son corps , car à ces marques on reconnoît facilement vne maladie , on la guerit plus sûrement ; au reste ie vous renuoye le beau Traitté que vous auez composé sur la fureur .

*TRAITTE' DE LA FOLIE , DE SES
causes & de ses especes , enuoyé par
Hippocrate à Democrite.*

LE cerveau est la cause de toutes les fonctions animales ; c'est aussi le lieu de l'extraugance , quand elles se depravent par l'excessive humidité , comme ie l'ay fay voir en mon Traitté du mal caduque . Les choses humides ne s'arrêtent point , elles s'agitent & se remuent sans cesse ; le cerveau qui est plus humide que la nature ne permet , ne demeure point ferme , il remuë sans relâche , l'impression d'une vapeur l'agit . Les productions reçoivent aisément l'impression qui arriue à leur principe ; la veue , l'ouïe , & les autres sens s'agitent nécessairement , comme le cerveau , il est impossible qu'ils s'arrêtent quand il s'agit ; on voit & on entend des choses extraordinaires & étranges , la langue parle tout de mesme , puis qu'on ne dit iamais rien que ce qu'on voit & qu'on entent . L'homme ioutit de la sagesse , autant de temps que le cerveau s'arreste & demeure en tranquillité . Le cerveau s'amollit & se corrompt , il se remuë sans cesse par la malignité du phlegme ou de la bile ; on les distingue en cette sorte , la folie qui vient de phlegme est plus tranquille , on ne crie point , on ne fait point de bruit ; celle que la bile produit est impétueuse , on frappe , on offense , on ne demeure point en vn lieu .

L'EXTRAVAGANCE est continuelle & idiopathique, quand la bile ou le phlegme abreuuent la propre substance du cerveau; la frayeur & la tristesse passagere viennent des defauts des parties basses, si la bile & l'humeur noire échauffent le cerveau, y montant impetueusement par les arteres carotides, car la frayeur se passe au mesme temps que la bileacheuant son tour, redescend aux entrailles par les veines. On s'inquiete, on s'attriste, on deuient oublieux, quand le phlegme refroidit le cerveau & l'engourdit, contre sa coutume. Tous ces symptômes arriuent aussi dans le sommeil, on voit que les boüillons du sang bilieux se poussent tout à coup à la teste, par les arteres carotides; le cerveau s'échauffe, & on a des songes effroyables, le visage s'enflamme, comme si on estoit éveillé, les yeux rougissent; on diroit qu'ils machinent vne malice, & qu'ils sont prest à faire quelque mauuaise coup; le sang s'écoule en suite par les veines aux parties basses, & ces symptômes cessent. I'AY rapporté l'histoire d'Androphanes qui oublioit tout, il perdit l'esprit & la parole; ces trois symptômes se passerent, & il survescut quelques années, ayant de temps en temps des recidives; il auoit la langue fort dure & inflexible, il ne pouuoit parler s'il ne gargariroit souuent; sa bouche estoit quasi tousiours fort amere. La saignée guerit ce malade, la boisson d'eau, l'hydromel, & plusieurs prises d'hellebore noir. Nicanor auoit peur d'une femme qui ioüoit de la fluste, quand il alloit soupper, à cause que l'humeur brûlée regne le soir; l'entendant ioüer en plein iour, il n'auoit point du tout de peur.

L. 5. Epid.

*LETTRE D'HIPPOCRATE A
Democrite, sur le reproche de la volonté qu'il auoit
eu de luy donner de l'ellebore.*

LE vulgaire ne fait pas tousiours grande estime des plus belles cures, il ne loüie pas beaucoup les meilleures actions des Medecins, il attribuë toutes les guerisons à Dieu; que si la nature est contraire au bon succès, & qu'un malade meure, il reiette le blâme sur eux, sans faire mention de Dieu. Quant à moy, ie confesse que i'ay receu de ma profession plus de reproche que d'honneur, car ie n'ay pas encore acquis la plus grande perfection de la science, bien que ie soye desia vieux; le Dieu mesme de la Medecine, & son inventeur Æsculape, ne la pas connu entierement, il s'est contrarié

luy-mesme en plusieurs choses , comme il paroît dans les escris de ceux qui en ont traitté .

LA lettre que vous m'avez escrrite , est aussi vn reproche de la volonté que i'ay eu de vous donner de l'ellebore ; il est vray que i'estois indui & poussé par vos cōcitoiens à vous purger avec ce remede , comme vn extraugant , ne pouuant deuiner qui vous estiez auant que de vous voir . Mais apres auoir eu l'honneur de vostre conuersation , i'ay reconnu que toutes vos actions sont tres-recom mendables , n'y en ayant pas vne qui vienne de folie . I'ay grande ment estimé vostre bonne complexion , & vous ay creu tres-intel ligent interprete de toutē la nature . Quant à ceux qui m'introduisirent aupres de vous , ie les repris , comme insensez , & leur di qu'ils auoient eux-mesmes besoin de se purger avec l'ellebore . Puis qu'ainsi est que cette rencontre nous a liez ensemble , vous m'escri rez souuent , s'il vous plaît , pour me communiquer à l'auenir les li ures que vous composez ; ie commence moy-mesme à vous com muniquer les miens , vous en enuoyant vn de l'vtilité de l'ellebore .

TRAITTE' D'HIPPOCRATE A DEMOC. touchant la purgation qui se fait avec l'ellebore.

L'ELLEBORE est tres-propre à purger tout le corps , en vo missant , mais ceux qui ont peine à s'évacuer par la bouche , à cause de leur conformation vicieuse , doiuent se ramollir & s'hu mester , auant ce remede , se reposant long- temps & prenant force nourriture . Si vous avez dessein de purger plus abondamment , faites promener le malade , qu'il remuë tout son corps dans l'opera tion , empêchez qu'il ne dorme ; la nauigation nous fait voir que le mouvement agite les humeurs , il les fait reitter . Emouuez donc le corps & toutes les humeurs , dans l'operation de l'ellebore , quand vous voudrez qu'il évacue copieusement . L'ellebore est perni cieux à ceux qui sont en santé , il liquefie les corps qui manquent d'humeur vicieuse . L'operation des purgatifs chauds & violens ne cesse point qu'ils ne dessechent l'estomach & ne donnent la soif , car si la soif ne vient , l'operation n'est pasacheuée . La conuulsion qui vient de l'ellebore est funeste , elle se produit dépuisement . Le hoquet ou la conuulsion qui suruient aux evacuations démesurées est tousiours dangereuse . Les vomissemens & les flus de ventre qui arriuent d'eux-mesmes , & vuident l'humeur vicieuse qui doit tousiours

touſiours s'évacuer, gueriffent les malades ou les soulagent; que ſi elle demeure, & que les autres humeurs s'écoulent, ils font funeftes, ils ne gueriffent point les malades. I'ay montré dans le prognostique, que le vomiſſement eſt propre à ceux qui n'ont point de fièvre, il guerit toutes les maladies qui fe font au deſſus du diaphragme; ſa neceſſité fe connoît au dégoût, au ſoule-vement de l'estomach, au mal de cœur, à l'éblouiflement & à l'a-merume de la bouche. On ne purge auſſi par les ſelles que ceux qui n'ont point de fièvre, ayant tous leurs ſympômes au deſſous du diaphragme; on connoît ſa neceſſité aux tranchées de ventre, aux douleurs de rein, à la pesanteur des genoux, & au déreglement des ordinaires aux femmes. La purgation ne doit fe donner qu'avec circonſpeſion, particulièremēnt à ceux qui ſont en ſanté, qui ont la couleur brune & le corps fort humid, à ceux qui ſont mai-gres ou qui begayent.

I'AY montré dans le liure des maladies aiguës, que ceux qui ſefforcent de guerir l'inflammation ſyſtrophique en ſon commen-cement par les remedes purgatifs, ne tirent rien du lieu qui eſt durci & enflammé, car l'humeur viciueſe ne coule pas à l'ordinaire, y eſtant entaffée. Les purgatifs ne font qu'échauffer les entrailles, & fondre les humeurs qui reſiſtent à la fièvre, ils affoibliffent tout le corps, ils augmentent le mal, ils abattent les forces; le corps donc eſtant ſurmonté par le mal & par le remede, il eſt incapable de guerir. Il faut donner de l'ellebore en toutes les fluxions de la teste, & meſme à ceux qu'elles rendent empypiques; il ne fe donne point à l'empypeme qui vient de la rupture d'vn veine, ou de l'ouverture d'vn abſcés. Il ne faut point purger violemēnt ceux qui abon-dent en humeurs viciueſes, car ils tombent en syncope, puis qu'ils manquent de ſang, de force & de couleur; ils ſe pliſſent de vents & de vapeurs malignes, ils respirent à grand peine, ils touffent sans cracher, car ils ſont épuizez par la chaleur & ſecherelle, ils ne ceſſent de boire. La compression du diaphragme ou du cerueau oſte le iugement, elle engourdit les ſens, on ne voit pas, & on entent vn bruit continuell. Ne purgez point avec l'ellebore, ceux dont les vreretereſ & la vessie ſont affoiblis & vlcerez, il ne faut point tirer les humeurs viciueſes aux parties foibles, les iſteriques & les lienteri-ques ſ'offenſent tout de meſme en fe purgeant. Les purgatifs échauffent le ſang, ils augmentent ſon euacuation par les narines ou par le ſiege; ils ſont pernicieux à toute ſorte d'abſcés.

LES vomitifs & les diuretiques deſenſtent bien ſouuent la

G

ratte, les purgatifs y sont inutiles, mesme ils grossissent la tumeur; puis qu'ils y portent les humeurs, ils augmentent & irritent les fluxions acres & salées. On peut purger par le vomissement avec l'ellebore, mais il vaut mieux ne point purger du tout, & se reduire au régime de viure, c'est le meilleur remede. Euitez aussi de purger ceux qui ont l'estomach foible, ceux qui rejettent l'alimēt brûlé ou indigeste, ou mesme qui ont auersion pour la nourriture. L'extrême foibleſſe du cerueau repugne à la purgation, vous la reconnoîtrez au delire, à la douleur qui oſte le repos, à l'obliquité & promptitude du mouvement des yeux, à la bouffiffure du visage, à sa palleur & au vertige. Le grand feu de la fièvre dissipé aussi les forces, il engourdit l'esprit, il oſte le pouuoir de s'arreſter en situation. La moitié d'une dragme de sezamoïde, broyé dans l'oxymel, se donne à boire & fait vomir; on en met douze grains avec l'ellebore, & il ſuffoque moins que quand il fe prent seul. L'ellebore guerit les vieilles fiévres quartes, les restes de l'inflammation des entrailles, & particulierement de l'estomach, pourueu qu'on ne le donne qu'apres vingt iours, & qu'il n'y ait point d'alteration ni d'euacuation démesurée. Il guerit quelquefois la pluresie & le miserere, ou bouchement des boyaux; il est aussi tres-propre à purger la matrice.

**LETTRE D'HIPPOCRATE A SON
fils Thessalus, pour lui recommander l'étude
des Mathematiques**

MON fils, je vous conseille de vous appliquer serieusement à la connoissance de la Geometrie & de l'Arithmetique; non seulement elle rend la vie glorieuse, illustre & tres-vtile à plusieurs choses, dans l'ordinaire conuersation, elle ſubtilise l'esprit, elle le rend beaucoup plus prompt & éclairé à retirer le fruit de toutes les choses qui ſeruent à la guérison des malades. La Geometrie qui a beaucoup de plans & des figures de diuerſe maniere, & qui démontre euidentement toutes ſes conclusions, eſt tres-vtile à la connoissance de la ſituation naturelle des os, de leur déplacement, & mesme de l'arrangement de toutes les autres parties, puis que les os ſeruent de base, & donnent la figure à tout le corps. On comprend plus facilement leur multiplicité, & on reuſſit mieux à remboiter les bouts de ceux qui ſe déplacent; à ſcier ou couper la pointe d'un os qui ſe rompt, à le limer, à le racler, à le trouer, à tirer

les esquilles , & à rejoindre les parties séparées , & mesme à tout le reste du traitement & guérison , quand on connoît parfaitement le lieu & la nature ou conformation de l'os qui est hors de sa place . L'arrangement & proportion des nombres donne assez à connoître les tours & les retours des fièvres , leurs changemens inopinés , la guérison des maladies & la sûreté qu'on peut auoir de leurs ennemis . C'est vn grand point pour vn Medecin , que d'auoir vn secours infaillible , qui montre les succès & toutes les parties des redoublemens & des relâches , encore que souuent elles sont inégales ; c'est pourquoi ie vous aduerti de vous instruire en cette belle experience , & de la cultiver diligemment .

TRAITTE DE DEMOCRITE , TOV- chant la nature de l'homme , envoié à Hippocrate .

IL faut que les honnêtes gens , & particulierement ceux qui sont instruits dans les sciences , apprennent tous la Madécine , c'est vne belle & noble connoissance , elle est utile & très-nécessaire à la vie . Je crois que la sagesse est leur de la science de guérir , elles doivent tousiours estre ensemble . L'ame de l'homme est délivrée de toutes ses foiblesses , elle est purgée de tous ses vices , par le moyen de la sagesse ; son corps est garenti des maladies , par l'industrie des Medecins . La pointe de l'esprit se subtilise dans la perfection de la santé , & c'est sagement fait que de la conserver soigneusement , car l'habitude du corps étant incommodée & ressentant de la douleur , l'ame s'en trouve appesantie , elle n'a pas la promptitude ni l'alegresse nécessaire aux fonctions de la vertu . La rigueur de la maladie qui accable le corps appesantit aussi l'esprit , elle obscurcit ses actions , car étant alliez étroittement ensemble , ils s'entre communiquent le bien & le mal , & le corps ne manque iamais d'entraîner l'esprit dans ses misères .

L'homme est conceu dans nostre esprit , & il se représente par vn ébauchement & grossière description de toutes les parties qui le composent . Le cerveau se met au dessus pour estre l'échauguette , & veiller à la sûreté de toutes les parties qui luy sont confiées , il se renferme au milieu des membranes qui sont fortes & nerueuses , où il se loge ; il est luy-mesme la demeure de la partie de l'ame intelligente & maîtresse . Il se tient à couvert de plusieurs os qui se font doubles , & s'accommodeent ensemble à ce dessein ; en dehors il se couvre du cuir & de cheveux , c'est son plus naturel ornement . La faculté de

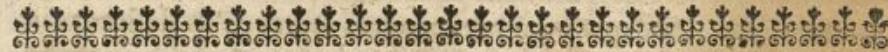
G. ij.

voir establit aussi sa demeure au milieu de plusieurs membranes ; elle est à couvert des humeurs & de l'eminence du front qui la defend, pour faire mieux son action ; la netteté de la prunelle est conservée par l'extremité des paupieres, & par leur rang de poil qui conduit la lumiere & ses obiects : les deux narines qui iugent des odeurs , deffendent aussi les yeux & les separent. La souplesse des lèvres qui entourent la bouche de leur chair délicate exprime tous les sentimens , elle forme & prononce tres-exactement les paroles. Le menton se termine en pointe ; il ressemble aux instrumens de sées de ceux qui sourds les pen- parlent.

Les Epistres du Grand Hippocrate.

53

vessie , s'attachant à son orifice , elle est la mere des fœtus , sa douleur est extrême , elle produit aux femmes vne infinité de misères ; son orifice exterieur est vne chair brulante qui s'éleue du dedans au dehors , sous l'os pubis , il a ses nerfs qui l'étreffissent . La generation du fœtus est le sujet de l'épanchement ordinaire de la superfluité des parties . Les testicules qui sont faits pour multiplier , pendent hors du corps , leur place est particulière , estant enueloppez d'un grand nombre de membranes . Le penil est ce delicieus lacis de nerfs , de veines & d'arteres , qui est fait de nature , pour servir à l'expulsion des vrines & au coït ; il est couvert de poil pour se cacher & se defendre des iniures . Les bras , les cuisses & les extremitez qui en dépendent , ayant le fondement de tout le ministere , ne manquent point à l'execution des volontez . La nature inuisible qui travaille au dedans compose les entrailles , elle est l'ouuriere de toutes les fonctions , iusqu'à ce que la mort suruient , car les parties se déliurent aussi-tost de tout leur ministere .



SECONDE PARTIE DU PREMIER TOME DES OEVVRES DU GRAND HIPPOCRATE. CONTENANT L'ESTABLISSEMENT de la Medecine , son excellence & grandeur , & la prudence qui y est necessaire .

LE SERMENT D'HIPPOCRATE , QVI doit estre fait partous ceux qui pretendent à la perfection de la Medecine .

L'IMPORTANCE de la Medecine & sa grandeur exigeant de ceux qui pretendent à sa science & à la perfection de Art. I.
*Les devoirs des
disciples envers*
G iij

54 *Le serment du Grand Hippocrate.*

les Maistres de sa pratique, de s'oblier par serment fait en publique, & mesme par
la Medecine. vn escri signé de leur main, qu'ils l'exercent tres-discretrement,
 & aussi saintement que les choses qui leurs sont confiées le meritent. Je iure donc par ce qui m'est de plus cher & en plus grande
 veneration, ce sont mes tres-illustres predecesseurs, sçauoir Apollon, principal inuenter de la Medecine, AEsculape & la santé mes-
 me. le prens à tesmoin la Diuinité qui preside aux guerisons, & tous
 les autres Dieux & Déesses, de la protestation que ie fay presente-
 ment d'obseruer inuiolablement, & d'accomplir toute ma vie le
 serment que ie fay de cœur, de bouche, & même par escri, tant que les
 forces de mon corps & celles de mon esprit pourrōt le permettre.

Premier point. 1. IE considereray celuy qui m'a montré la Medecine, à l'égal de
 mes propres parens, i'auray pour luy toute ma vie le même respect,
 & luy communiqueray liberalement, non seulement la nourriture
 & subsistance, mais aussi toutes les choses nécessaires & commodes
 à la vie ; ie luy fourniray des deniers suffisans pour y suruenir.
 2. I'auray les mêmes sentimens pour l'avancement de ses enfans, &
 la même tendresse que pour mes propres freres ; s'ils desirerent s'in-
 struire en la science & pratique de la Medecine, & qu'ils aient be-
 soin de l'apprendre, ie leur enseigneray diligemment, sans en atten-
 dre aucun payement, ni promesse de recompense à l'auenir.
 3. IE ne m'approprieray point l'art de la Medecine, ni ne la diuul-
 gueray jamais indiscrettement ; ie communiqueray sans re-
 ferue toutes ses maximes & ses enseignemens, ses recis historiques
 & obseruations particulières, non seulement à mes enfans & à ceux
 de mon Maistre, mais aussi à ceux qui seront deuëment immatri-
 culez & receus, & qui auront presté le serment ordinaire aux Estu-
 dians en Medecine, à la maniere accoustumée.

Art. 2. 4. LE régime de viure est très-considerable, c'est le premier reme-
Les devoirs e de & le plus fort, il est capable seul de guérir les malades, i'emploi.
obligations des ray toutes ses maximes pour leur soulagement, ie promets de les
Medecins en- préserver de celuy qui peut nuire, & de les garentir de toute sorte
vers les mala- de venins & malefice, autant que ie pourray, selon mes forces &
des. mon esprit. 5. ie ne me laisseray jamais induire par présēs ou prières,
 à donner des medicaments dangereux & mortels, ie ne seray jamais
 auteur d'un si pernicieux conseil, & mesme de ma vie ie n'y con-
 sentiray. 6. ie ne procureray jamais l'avortement, ie ne donneray
 point de pessaire aux femmes, de medicament, ni d'outil capable
 de tuer l'enfant dans la matrice, ie les refuseray tousiours absolu-
 mēnt. 7. ie passeray toute ma vie chastement, dans la candeur &

Le serment du Grand Hippocrate.

55

sincerité ; ie garderay tousiours le rang & la dignité de la Medecine avec honneur. 8. Ie ne pratiqueray point moy mesme les operations rares & perilleuses ; ie n'entreprendray point la taille de la pierre, i'en cederay volontiers l'honneur à ceux qui s'y sont addonnez , & qui l'ont pratiquée toute leur vie.

9. I E n'entreray dans les maisons où i'iray , que pour le soulagement des malades ; i'éviteray d'offenser personne , me rendant exempt de toute sorte d'injustice , de corruption de mœurs , & de toute autre fourberie ; principalement en ce qui regarde l'amour dans l'attouchement & traitement des femmes ou des hommes, tant de condition libre que des esclaves. 10. Quant aux secrets ou façons de vie particulière aux familles qui viendront à ma connoissance, en quelque maniere que ce soit , mesme dans l'ordinaire conversation , hors du traitement des malades ; ne devant estre publiées , ie les tiendray tousiours secrètes , estimant que ces choses-là ne doivent point estre divulguées. 11. Si i'accompli de point en point ce iurement ou protestation , & que ie ne contreuienne point en aucune chose à ma resolution , ie prie Dieu que ie iouisse de toutes les commoditez de la vie , & des fruits de mon art , remportant vne gloire immortelle à la posterité ; 12. si ie fay autrement , & que ie me pariure , le contraire m'auienne,

*LE LIVRE DE LA LOT ET REGLE,
ou plus grande perfection de la Medecine.*

LA Medecine est effectiuement la plus noble & la plus illustre Art. 1.
de tous les arts , & neantmoins à cause de l'extrême ignorance Les marques
de ceux qui l'exercent , & à cause de la temerité de ceux qui iugent des Medecins
de leur capacité , & les estiment bons Medecins , ne croyant pas ignorans, & les
qu'il y en ait de plus habiles , elle est souuent moins estimée que choses necessai-
tous les autres arts. Il me semble que la principale cause du mauvais rés à se rendre
iugement de ces gens-là vient de ce qu'on n'a point establi de cha-
stiment dans les Republiques contre les Medecins ignorans , autre
que l'ignominie & mespris. Or l'ignominie n'offense iamais ceux
qui en sont faits & y sont nés, puis qu'estant de la lie du peuple , el-
le leur est familiere. Ces Medecins ressemblent aux masques qui
paroissent aux tragedies sur les theatres , ils prennent l'habillement
& l'apparence d'un Roy , d'un Prince ou d'un Capitaine , encore
qu'effectiuement ils ne le soient pas , estant de basse extraction.
soisb

§6 Le Liure de la loy ou perfection de la Medecine.

Ainsi les Medecins paroissent par tout en grand nombre , plusieurs en portent l'habit & le nom ; mais quant aux guerisons & traitemens iudicieux , ils sont tres-rares.

CEVX qui veulēt s'acquerir la delicateſſe de cet art , & s'attribuer ſa veritable intelligence , doiuent ſemunir & pouruoir de toutes ſes diſpoſitions neceſſaires. Elles ſont au nombre de ſix ; ce ſont 1. l'inclination naturelle à la Medecine ; 2. Ses bons enſeignemens ; 3. Le lieu commode à ſon eſtude ; 4. L'inſtruction deſ la plus tendre enfance ; 5. La cōtinuation du trauail ; 6. & enſin la longueur du temps.

L'inclination naturelle eſt abſolument neceſſaire à celuy qui veut eſtre accompli dans la Medecine , car ſi elle eſt contrainte , & qu'on l'apprenne à peine , les autres diſpoſitions ſont inutiles. Si on ſe porte d'une inclination naturelle à la perfeſſion de la ſcience , on l'apprent avec grand ſuccès , elle ſe cōmunique adroitement & en bon ordre. Commencez dès la tendre enfance & de bonne maniere , dans un lieu propre à ſ'inſtruire en toutes ſes parties. Le trauail de l'eſtude ſe doit continuer long-temps alaigrement , afin que l'habitude de ſ'inſtruire & de bien faire , paſſe en nature & s'enracine , qu'elle rende des fruits tres-accomplis.

Art. 2. L'INSTRVCTION de la ſcience & les Medecins accomplis ſe font & reuiffiſſent , comme la culture de la terre & l'augmentation de la Medecine ſe cultive com- des fruits des plantes. La nature ou l'esprit de l'homme reſemble me les plantes , à un champ fertiſ , les enſeignemens des Docteurs ſont les ſemen- l'experience la- ces ; l'inſtruction qui ſe fait dès la ieuunelle répond au temps , & à l'oc- prodiuite , & ſes caſion de la ſemaille ; le lieu conuenable aux eſtudes repreſente la ouurages mon- douceur de l'air qui auance & nourrit les plantes ; la continuation trent ſa perfe- du trauail ou eſtude alaigre eſt la culture de la terre ; & quant au eſtions . temps il les fortifie , & il leur donne une plus ample nourriture. Ceux qui apportent à la Medecine toutes ces diſpoſitions tres-neceſſaires , & qui en prennent une ſolide connoiſſance , doiuent la pratiquer en diuers lieux , ou la conſtitution de l'air eſt diſſerente , voya- geant par les bonnes villes ; ils y acquierent non ſeulement l'estime & le renom , mais aussi le merite & l'effectiue capacité de bien guerir.

LA longue experience & l'obſeruation iudicieufe eſt la richesse & la grandeur de la Medecine , ſon manquement ou fa corruption eſt la foibleſſe. L'experience deprauée eſt un malin amas & un threſor pernicieux à ceux qui la font ; c'eſt une pure illuſion , puis qu'el- le manque de conduitte & d'auſſurance : elle produit la crainte ou l'audace , elle en eſt l'origine ; la crainte montre l'incapacité , l'au- dace

dace découvre le defaut des principes & la corruption des lumieres. La science & l'opinion sont deux differentes habitudes, la science est produuite de la demonstration qui se fait par les bonnes experiences, elle conuaint les sens & la raison mesme ; l'opinion fait ignorer, puis qu'elle vient d'incertitude & du defaut d'obseruation. Les choses saintes & les secrets de la nature ne doivent estre montrez qu'aux hommes sages & bien connus ; il ne faut point les dire aux étrangers, ayant qu'ils ayent donné long-temps des preuves de leur merite & fidelité.

LE LIVRE DE L'ART DE Medecine, contre les calomnies du vulgaire.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'existence de la Medecine & de ses fonctions, qui
ne peuvent s'attribuer à la fortune.*

IL y a des hommes qui promettent d'eriger en art l'industrie d'auilir toutes les sciences, ils font profession de les des-honorer ; ils s'imaginent reussir en ce dessein , & neantmoins ils ne font autre chose que de montrer leur malignité , & de faire paroître leur propre ignorance. Quant à moy , ie pense que la decouverte d'une chose qui n'a iamais esté pratiquée , & qui est plus vtile estant en evidence qu'inconnue, est vne production & vn dessein de la meilleure intelligence ; de mesme que l'accomplissement des ouurages imparfaits, & l'achevement de ceux qui ne sont inuentez qu'à demi, c'est vne action glorieuse. S'efforcer de détruire & aneantir ce que les autres establissent & décourent , par vne maligne médisance, sans faire mieux & sans reprendre leurs defauts; diffamer les inuentions des sçauans aupres du vulgaire ignorant, ce n'est pas vn proiet ni vn ouurage d'un honneste homme , mais plutost vne preuve infallible d'ignorance & de peruersité de nature.

Art. 1.
Contre les calomniateurs des arts en general.

IL n'y a que les ignorans capables de vouloir aneantir les sciences, ils ont assez d'ambition, mais ils n'ont pas la force de satisfaire à leur malice ; ils ne peuvent ruiner les bons ouurages , & qui sont establis solidement,ni reprendre conuenablement & avec rason ceux qui sont defectueux. Que les proteetors de chaque art,

H

58

Le Liure de l'Art de Medecine,

& ceux qui sont interessez à leur exercice , repreminent leurs ennemis & se defendent, s'ils en ont la force , contre les malins artifices des agresseurs de tous les autres arts. Mon discours n'est que contre ceux qui attaquent impudemment la Medecine ; il est hardi, puis qu'il tire auantage de la foibleesse de ses ennemis ; il est utile & rempli de raisons priles de l'art qu'il doit defendre ; il est puissant, estant tissu d'une forte doctrine & de grande sagesse.

IL me semble en general qu'il n'y a aucun art qui n'ait son existence , il est hors de raison de croire qu'une chose qui est en nature n'y est point , car qui peut dire que ce qui n'est point en estre y est, ayant conceu sa nullité. Si le neant ne se voit & ne se touche , comme les autres choses , ie ne scay pas comme on peut se figurer une chose qui n'est point , & assurer qu'elle est , de mesme que celles qui se voyent , se touchent & se conçoivent en l'estat qu'elles sont . Comment cela ne seroit-il , comment pourroit-il estre autrement , puis que les choses qui sont en nature se voyent tousiours & se connoissent ; n'y estant pas , elles sont inconnues. Toutes les differentes especes d'art qui se sont establies par demonstration se connoissent euidemment , il n'y en a pas un qui n'ait ses marques ; ie pense qu'ils reçoivent les noms de leur differente nature. Il n'y a pas raison de croire , il est mesme impossible que les differentes natures se tirent de leurs noms , puis qu'au contraire , les noms se donnent selon les differentes apparences ; mais les especes & differentes essentielles ne s'imposent iamais , elles sont hors de nostre estime & pouuoir , estant produittes de la nature mesme. Si l'on n'est pas assez instruit par ce discours touchant ces choses , en vn autre on en apprendra plus distinctement davantage.

Art. 2. QVANT à l'art de guerir , qui est le seul sujet de ce discours , La definition i'establiray solidement son existence , ie la demontreray & la definiray premieremēt. Je dis donc que la Medecine est l'art ou industrie de guerir entierement les maladies , d'émouffer la violence des douleurs & des autres symptômes , & qu'elle n'entreprend iamais de guerir ceux , dont la nature est desia détruite , par la malignité des maladies , puis qu'elle scait qu'ils en sont incapables. Je promets de m'otrer par ce discours qu'elle fait ces trois choses , & qu'elle peut tousiours réussir en l'vne ou en l'autre. Par les mesmes raisons qui preuuent l'existence & l'utilité de l'art de guerir , i'aneantiray les discours de ceux qui s'efforcent & veulent le des-honorer , à mesure & proportion qu'un chacun d'eux pense auoir tiré quelque auantage. Je commence par vne proposition véritable & reconnue de tout le

Contre les calomnies du vulgaire.

59

Monde , c'est que quelques vns de ceux qui se traittent par les maximes de la Medecine se guerissent , on en tombe d'accord ; mais on la blâme , en ce qu'ils ne guerissent pas tous .

CEVX qui sont moins raisonnables disent que les malades qui guerissent , c'est par hazard & sans l'industrie des Medecins . Quant à moy ie ne pretens pas ofter tout le pouuoir à la fortune ; & neantmoins ie croy que l'infortune vient tousiours de l'imprudence & mauuaise pensement des maladies , & qu'au contraire les traitemens industrieux sont suiuis de bons succès . A quelle autre cause les malades peuuent-ils attribuer leur guerison qu'à la science & industrie , s'ils se trouuent gueris y ayant obey , & ayant suiui ses ordonnances . Ils n'ont pas voulu se mettre au hazard , & se confier à la fortune , qui n'est qu'une idée vaine , puis qu'ils ont eu recours à l'art . Ces malades se sont retirez du hazard & fortune , refusant de s'y confier , pour se mettre entierement entre les mains des Medecins , car en se remettant à leur conduite & se confiant à leur industrie , ils ont connu que la Medecine est vn art , & se trouuant gueris par son moyen , ils en ont ressenty la force .

LES ennemis de la Medecine disent que plusieurs sont gueris sans son seeours , i'en demeure d'accord , il se peut faire que ceux *qui ne ceux qui se guerissent* qui n'appellent point de Medecin fassent au hazard , & de leur genie *sans Medecin* propre ce que la Medecine ordonne , sans connoître aucune raison *ne se guerissent de leur conduite , bonne ou mauuaise ; se gouvèrnans d'eux-mes-* *pas sans la medecine.*

mes , ils rencontrent aussi-bien que s'ils auoient vn tres-habile Medecin . Ce qui est fortuite se rapporte tousiours à la nature ou à quelque art ; cette fortuite guerison est vne preuve assurée de l'existence de l'art qui l'a produitte , elle conuaint de sa grandeur , puis que ceux mesmes qui repugnent à la reconnoître se voyent gueris par son moyen . Il faut nécessairement , que ceux qui n'employent point les Medecins en leurs maladies , confessent qu'ils se sont gueris , faisant certaines choses ou sans les faire ; ils ont recouert la santé en ieunant , ou en mangeant & beuuant beaucoup , souffrant la soif , en se baignant , ou sans le bain ; ils se sont soulagez par le travail ou par le repos , par le sommeil , ou par la veille seule , ou ils se sont gueris par le mélange de plusieurs de ces fonctions . Dans le temps du soulagement , ils doivent auoir conceu ce qui les soulageoit , tout de mesme que ceux dont le mal s'est accreu , ont ressenti l'offense , & en ont deu reconnoître la cause , car vn chacun n'est pas capable d'en iuger , & remarquer distinctement ce qui soulage ou ce qui blesse . Si donc vn malade connoit assez les parties du re-

H ij

gime, pour s'en servir ou pour les reietter, les estimer ou les blâmer, il verra que toutes ces lumieres sont de l'art de la Medecine.

Art. 4. LES preuues qui se tirent des fautes & du mauuais succés des *Medecines*, ne sont pas moindres que celles qui se prennent de leur soula-
cine a ses moyens gement & guerison, pour montrer que la Medecine est en nature; pour guerir, car les choses qui ont soulagé les malades ont eu ce bon effet, que la fortune s'employant comme il faut & dans l'occasion; celles qui blessent n'en a point. les ont offensé, n'ayant pas esté faites à propos. Or comment peut-on dire qu'il n'y a pas de l'art & industrie, où il se voit du bien & du mal, l'un & l'autre ayant ses bornes. Car ie dis qu'on n'a que faire d'art, où les choses se font necessairement d'une sorte, & où il n'y a pas d'indifference à faire bien ou mal, mais où l'indifference se rencontre & le bien ou mal faire, pourquoy les actions ne se feront-elles pas plutost avec art que sans son ministere. Que si la Medecine & les Medecins ne guerissoient que par les remedes qui purgent & par ceux qui arrestent, ma raison seroit foible; mais on voit que les plus habiles réussissent par le regime seul, & par d'autres moyens qui estant dits & entendus, il n'y a point de Medecin, ni mesme de personne du vulgaire ignorant qui ne tombe d'accord qu'ils se pratiquent & viennent d'un artifice tres-exquis.

SI donc les Medecins & la Medecine mesme n'ont rien d'inutile, s'il se voit des secrets admirables de differentes guerisons, & des remedes parmi les plantes & dans nos actions, il ne se trouuera personne de ceux qui se guerissent seuls, qui puisse avec justice attribuer sa guerison à la fortune. Recherchant de bien prés, il se preueue aisément qu'il n'y a rien de fortuite, car toutes les choses se font pour un suiet determiné, & on les y remarque. Quant à la fortune elle n'est nulle part, elle n'a point de subsistance, c'est un nom seul & sans fondement; la medecine au contraire, paroît dans les choses qu'elle scrait & concerte avec preuoyance, la nature se montre & se remarque en tous ses mouuemens & fonctions. Ce sont des raisons qu'on peut dire, contre ceux qui veulent oster aux Medecins l'honneur des guerisons, pour les attribuer à la fortune.

*Que l'intempe-
rance des ma-
lades est cause
de leur mort,
plutost que la
medecine.*

I'ADMIRE ceux qui veulent aneantir l'art de Medecine, par les afflictions & decés de ceux qui meurent; par quelle suffisante raison peuvent-ils soutenir que l'intemperance des malades n'est pas la cause de leur mort, & que c'est le defaut de science des Medecins qui les ont traitez; comme si c'estoit leur coutume d'ordonner mal à propos, & que les malades n'eussent pas la foiblesse & la liberté d'outrepasser leurs ordres. Il est bien plus probable

Contre les calomnies du vulgaire.

61

que les malades manquent à obeir, que les Medecins à ordonner ce qui est nécessaire. Les Medecins ont les sens & l'esprit sain, ils remarquent les choses présentes, ils conçoivent la correspondance qu'elles ont avec les passées, entretenant les maladies ; de sorte que les malades sont obligés quelquefois de reconnoître qu'ils ont été guéris par leur moyen.

LES malades ne connoissent point leur maladie, son propre lieu ni ses autres causes, ils sont incertains de sa suite & de sa fin, ils ne savent ce qui doit arriver de tant de choses qui leurs sont ordonnées ; ils sont accablés de douleur au temps présent, ils craignent l'avenir, tout leur corps est rempli de mal & épuisé de nourriture. Ils demandent plutost les choses agréables, encore que nuisibles, que celles qui sont pour les guérir, ce n'est pas qu'ils désirent la mort, mais ils sont faibles, ils ne peuvent porter leur mal avec patience. Est-il plus vray-semblable que les malades ainsi disposés, font ce que les Medecins ordonnent, que le contraire & tout autrement qu'il ne faut ; ou que les Medecins habiles & parfaitement sains, prescrivent mal. Il est bien plus croyable que les Medecins ordonnent sagelement, & que ceux là ne voulant obeir tombent dans le peril & meurent. Ceux qui raisonnent mal en rejettent la faute sur les Medecins, qui n'en sont point coupables, excluant ceux qui en sont les vrayes causes.

CHAPITRE SECOND.

Que la force des remèdes est limitée, & que les signes ne sont pas tous infaillibles.

IL y en a qui blâment la Medecine, de ce qu'elle ne veut entreprendre la guérison des incurables, ils disent que les Medecins n'entreprendent que ceux qui gueriroient d'eux-mêmes, ils abandonnent les malades, qui ont plus besoin de secours ; si la Medecine estoit un art, elle gueriroit également tous les malades. Si ceux qui disent ces paroles blâmoient les Medecins, de ce qu'ils ne les traittent pas eux-mêmes, comme fous incurables d'avoir ces sentiments, ils seroient plus recevables en leur blâme qu'en l'accusation de ne pas entreprendre les autres incurables. Car si quelqu'un veut qu'un art fasse une chose au dessus de sa force & de son dessein, ou que la nature s'éleue à quelque production qu'elle ne fait ja-

Art. 1.
Qu'il y a des maladies incurables & plus fortes que les remèdes.

H iij

mais, ont peut dire qu'il est possedé d'vne fureur aveugle & ignora-
nte, qui retient plus de la depravation que du manquement de
lumiere. Nous pouuons estre ouuriers de toutes les fonctions des
arts & des natures, dont nous possedons les organes, les mettant en
visage en temps & lieu, non pas de ceux qui sont hors de nostre
pouuoir.

S I donc on a vne maladie plus forte que tous les remedes, qui
sont les outils de la Medecine, il ne faut pas s'attendre qu'elle se
guerisse & se surmonte. Le plus fort de tous les caustiques, c'est le
feu, puis qu'il brûle excessiuement; il se voit plusieurs autres choses
qui sont bien moins brulantes. On n'est pas encore assuré si les plus
forts remedes guerissent les moindres maladies. Qui doute que les
plus grandes maladies ne demeurent incurables, encore qu'on y
fasse les plus puissans remedes; celles que le feu ne peut vaincre (ce
sont celles qui résistent à sa force) montrent qu'on auroit besoin
d'un autre art pour leur guerison, que celle qui emploie le feu. I'ay
la mesme pensée de toutes les autres choses qui seruent aux Me-
decins, dans l'visage desquelles s'ils ne réussissent pas en vn chacun
comme on desire, il en faut reietter la faute sur la grandeur du mal,
plutost que sur la medecine. Les accusateurs des Medecins qui
veulent les charger de la guerison des incurables, commandent
sans raison, de faire des remedes à ceux qui en sont incapables, de
mesme que s'ils pouuoient guerir; ils sont admirez & cheris des
Medecins de nom & d'apparence, ils seruent de mépris aux plus
habiles. Les Medecins experimentez & scauans ne s'arrestent ja-
mais aux reprehensions ni aux loüanges de gens si bestes, ils ne con-
siderent que ceux qui remarquant le but des bōs ouuriers, & la per-
fection des ouurages dans leur plus grand accomplissement, voyent
aussi les defauts de ceux qui demeurent imparfaits. Il y a des de-
fauts & des actions imparfaites qui doivent s'attribuer aux ou-
uriers, & d'autres aux hommes qui en sont les sujets & la matiere.
Chaque art en particulier demande vn autre temps & vn autre
discours pour sa iuste deffense; quant à l'art de guerir, les raisons
precedentes & celles que ie rapporteray cy apres montrent ses
qualitez, sa force & sa nature, & comme il en faut iuger.

Art. 2.
Qu'il y a des maladies cachées & très difficiles. CEVX qui scauen parfaitemeint la Medecine connoissent que les maladies qui ne se cachent pas aux yeux, ne sont pas en grand nom-
bre, celles qui sont cachées sont en plus grande quātité, car elles oc-
cupent le dedans & les entrailles. Les maladies qui se répandent à la surface du corps & celles qui se ierrent en dehors & s'auancent sont

Contre les calomnies du vulgaire.

63

manifestes, elles se font connoistre à la veue & au toucher, leur mollesse & leur dureté se remarquent. De ces tumeurs il y en a de chaudes & de froides, de grandes & de petites, chacune montre sa nature & sa matière, par la présence & par l'absence de toutes les qualitez sensibles. On ne doit point faire de faute en la guerison de ces maladies, non pas à cause de sa facilité, mais à cause qu'elle est inuitee ; elle n'a pas été découverte par tous ceux qui s'y sont employés, mais seulement par ceux qui en ont eu la force, & qui ont eu la nature propre & l'instruction dès l'enfance. Il faut donc que le Medecin soit toujours prest & assuré de la guerison des maladies communes & évidentes ; il ne doit pas manquer non plus en celles qui sont interieures & moins évidentes, elles arriuent aux os & aux ventres.

LE ventre ou creux n'est pas vnique au corps humain, il a plusieurs especes, l'aliment solide en a deux, l'un le reçoit, & l'autre rejette l'exrement, il y en a plusieurs autres encore qui sont connus à ceux qui en sont curieux, & ont voulu les distinguer. Toutes les parties qui sont enuironnées de chair musculeuse ont des ventres, car ce qui n'est pas vni & continu forme un creux, se couurant de chair ou de peau ; les esprits les occupent dans la santé, & dans la maladie les serositez les remplissent. Les bras, les jambes & les cuisses ont beaucoup de ces cavitiez, se composant de force muscles ; les parties qui manquent de chair ou qui en ont de fort subtile, ont aussi des creux de mesme que les plus charnuës. Le thorax qui ouvre le foyn, l'alentour de la teste qui contient le cerneau, le dos mesme & les vrayes costes, où le poumon s'attache, ont tous de grands creux ; ils se composent de parties qui forment beaucoup d'espaces & conduits approchans de la nature des vaisseaux, puis qu'ils reçoivent & donnent passage à des matieres utiles ou viciuses.

OVTRE ces ventres & cavitiez, on voit beaucoup de veines & nerfs qui se répandent dans les parties molles, ou qui s'attachent aux os, seruant de liens aux jointures. Les articulations mesmes, où roule le bout des os qui se joignent ensemble, ont des interualles, il n'y en a pas vne qui ne soit cauerneuse, ayant tout alentour des trous qui se connoissent en les ouurant, puis qu'on en voit sortir des serositez en abondance, apres auoir long-temps fait de grandes douleurs. Tous ces creux ou porosités sont secrètes, les yeux ne les discernent point, encore qu'on regarde tres-attentiuement ; leurs maladies se cachent aux yeux, ie les nomme secrètes, n'y ayant

Arr. 3.

Que les malades souffrent par la malignité & obscurité des maladies.

que l'esprit & l'industrie qui les découvre. L'obscurité des ces maladies ne les rend pas victorieuses & mortelles , on les surmonte , la Medecine en a les moyens ; elle le peut autant que le malade & la maladie le permettent , celuy qui les obserue ayant le genie propre à découvrir leurs causes. Les maladies cachées se découvrent à la longue , l'application continuelle les fait connoître à l'œil & à l'esprit , car sa pointe penetre celles qui échappent à la veüe.

LE Medecin n'est pas cause des douleurs qui precedent l'entiere connoissance de la maladie , c'est sa malignité & la nature du malade ; si ce qu'il voit & ce qu'il entend n'instruisent pas assez , il est constraint de recourrir au raisonnement. Ce que les malades s'efforcent de dire aux Medecins pour les instruire , touchant les maladies secrètes , vient plûtoſt par opinion que de connoissance assurée ; s'ils en estoient certains & conuaincus ils ne seroient iamais entre leurs mains. La guerison des maladies n'appartient qu'à l'intelligence qui en comprent toutes les causes , celuy qui les conçoit parfaitement est aussi tres capable d'empêcher leur accroissement & de les guerir en plusieurs manieres par toute sorte de remedes. Si l'on n'en reçoit pas vne instruction suffisante & infaillible par le recit du malade & des assistans , il faut s'en informer plus amplemēt , & par d'autres moyens ; ainsi l'art n'est pas cause du retardement de la guerison , c'est la nature du malade & de la maladie.

VN Medecin qui conçoit vne maladie est toujours prest à la guerir ; il tâche de conduire son traitement à la perfection , plûtoſt avec iugement & douceur , que par temerité & violence qui est toujours contre nature. Celuy mesme qui peut connoître suffisamment vne maladie est tres capable de la guerir parfaitement. Si celuy dont le mal se connoît à grand peine , est surmonté , il meurt à cause qu'il vient trop tard au Medecin , ou à cause de la violence de la maladie qui l'emporte , car la maladie qui commence avec le traitement ne sera pas plus prompte , ce sera celle qui precede. La maladie preuient le traitement , à cause de l'époisseur des lieux où elle se cantonne , y estant difficile à discerner ; ou à cause de la negligence du malade qui differe toujours à se faire traitter , puis estant accablé de mal , il court soudainement aux remedes. Ainsi la vertu de la Medecine est bien plus admirable , quand elle restablit quelqu'un de ceux qui ont ces maladies cachées , qu'entretenant la guerison d'un incurable , qui est vne chose impossible.

Art. 3. IL n'y a pas vn des autres arts qui n'ait entre ses mains , ou devant soy tous ses outils ; ils ont tous leur matiere & le modelle de ce

ce qu'ils doivent faire ; ils ne dépendent point du temps ni de l'occasion, pour la perfection de leur ouvrage : ceux qui employent le feu trauaillent aussi-tost qu'il s'allume , & ils s'arrestent quand il vient à s'éteindre. Les pieces qui se font par les arts qui trauaillent sur des matieres corrigibles, comme le bois , le cuir & les metaux mesmes peuvent se reformer ; neantmoins leur perfection ne se met pas dans leur prompte fabrique, mais plutôt en leur iustesse, conuenance & bonte de trauail ; si quelqu'un des outils manque , on se repose , & il vaut mieux que l'ouurier perde vn peu de temps & gagne moins , que de faire vn mauuaise ouvrage.

IL n'en est pas de mesme en la medecine , elle n'a pas tous les outils en maniment , son sujet est tres-delicat , il n'est pas corrigible, ses fautes sont mortelles, ce qui est utile à vn est pernicieux à vn autre , ce qui fert aujourdhuy nuira demain , à la mesme personne. On est tres-incertain de la partie malade & de sa maladie , c'est vn amas de bouë dans le thorax , elle est au foye , aux reins ou ailleurs, au bas ventre. La Medecine est priuée du secours de la veue , du toucher & des autres sens , tout le monde l'auouë , & neantmoins elle inuente de nouueaux moyens, elle découvre des lumieres, pour la connoistre euidelement.

LA Medecine découvre les maladies & les parties malades par la douleur , par la situation , par les excrements, par les accidens propres , & par les actions & mouuemens vicieux ; ce sont la lenteur & l'éclatemēt de la voix, les fluxions particulières, ausquelles vn chacun est suiet, les conduits par où elle s'égoutte , & en troisième lieu, les excrements qui s'obseruent à l'odeur , à la couleur & à la consistance. Ces signes indiquent les symptômes qu'on a soufferts , ceux qui affligen & ceux qui peuvent suruenir. La maladie donc estant découverte par ses propres marques , si la nature ne la dissipe d'elle -mesme, la Medecine a ses moyens pour la contraindre, elle a ses voyes pour la forcer à l'expulsion des excrements & à la guerison, sans l'offenser. Si la nature est foible, elle montre aux scauans tout ce qu'ils doivent faire, restablissant les forces , & partageant l'euacuation.

LA Madecine emploie la chaleur des entrailles à la coction du phlegme épois , elle le fond par la chaleur & subtilité des alimens & des breuuages , afin de décourir quelque échantillon des choses cachées , qu'elle a dessein de faire voir & de guerir ; elle force l'air qui descend & remonte sans cesse par la bouche & par les narines, de ramener quelque crachat pour declarer ce qui se cache &

Art. 4.
Que la Medecine a plusieurs sources de signes & de remedes.

l'épuiser en le crachant. Elle procure les sueurs par les choses subtils, en faisant transpirer par tout le corps & mesme respirer la vapour des eaux chaudes. Les choses qui font vriner sont plus propres à décurir vne maladie & à la guerir, que les sudorifiques, puis qu'elles emportent les limons & matieres visqueuses. La medecine à des alimens & des breuuages plus chauds & plus subtils que toutes les humeurs, ils les fondent, ils les font couler & sortir par les égouts, ce qui n'arriue pas sans leur vsage.

LE S signes qui declarent vne maladie, & les medicaments qui la guerissent penetrant dans le corps, sont tres-differens les vns des autres en leur forme & en leur efficace, ayant diuers égarts; on n'est instruit d'une chose qu'apres vne autre, le discernement en est long & tres-difficile. Il n'y a donc pas lieu de s'estonner, s'il reste moins de temps pour la guerison des maladies cachées, puis qu'on en pert beaucoup à s'en instruire, les Medecins sont contraints d'en mendier la connoissance par des preuves indirectes & étrangeres, auant que de pouuoir y reusfir. Il paroît manifestement par les raisons que ie rapporte, que la Medecine a beaucoup de puissans moyens qu'elle tire de ses fonctions, pour soutenir sa dignité & pour montrer qu'à bon droit elle reiette le traitement des incurables, & mesme qu'elle peut se iustifier des funestes succès. Les scauans Medecins ne sont pas tousiours tres-curieux de l'eloquence & d'enseigner en discourant, ils sont plus aises de conuaincre par les belles cures & par les traitemens industrieux ; ils croient que la preuve plus sure & la plus familiere à la Medecine, doit se tirer plutost du grand nombre des belles experiences qui se touchent & se voyent, que des raisons qui se disent & s'écoutent ; le témoignage des yeux est tousiours préférable à celuy de l'oreille.

LE LIVRE DE LA MEDECINE
des anciens, contre les faux Medecins qui sup-
posent de mauvais principes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'establissement de la Medecine.

Art. I.
Què la Mede-
rine ne suppose **C**EUX qui se sont meslez de parler ou d'escrire de la Medecine, prenant pour fondement de leur discours le chaud, le

froid , le sec ou l'humide , ou mesme telle autre chose qui leur a plu , point de prin-
pour la reduire en abbregé , supposent vne ou deux de ces choses , cipe , son suiet
qu'ils disent estre la seule cause de la mort & des maladies de tous *estant euident*.
les hommes ; ils soutiennent qu'il n'y en a point d'autre , mais ils
se trompent euidentement en plusieurs choses , on le connoît à leur
discours . Il y a lieu de les reprendre , & de faire vne plainte pour la
science de guerir , puis qu'elle tient son rang , tout le monde s'en
sert dans les plus grands perils , & ses meilleurs ouuriers sont gran-
dement honorez ; on en voit d'ignorans & méprisables , & d'autres
qui sont beaucoup plus releuez & tres-habiles . Si la Medecine
n'estoit point du tout decouverte , si elle n'auoit point d'obserua-
tion , & qu'elle n'eut rien inventé , on ne verroit point cette diffe-
rence entre ses ouuriers , ils seroient tous également ignorans , &
les affaires des malades n'iroient toutes qu'au hazard ; mais à pre-
sent la fortune ne conduit point les guerisons , si les ouuriers des
autres arts sont tous tres-differens entr'eux , en l'habileté de la main
& en l'intelligence , les Medecins sont de mesme .

A I N S I l'art de guerir consiste en la science & en l'habileté
de la main , elle n'a pas besoin de supposition , son suiet est palpable ;
la supposition n'est necessaire que quand on veut traitter des cho-
ses douteuses & inconnues . Si on veut discourir des meteores ou
mixtes imparfaits , qui se produisent en l'air ou sous la terre , quand
on les connoîtroit , comme ils sont en eux-mesmes ; leur verité
neantmoins n'est pas évidente à celuy qui enseigne , ni à ceux qui
l'écoutent , le suiet n'est pas évident , pour y rapporter tout ce qu'il
dit .

LA Medecine est toute inventée par les anciens , son suiet est
sensible ; la methode est trouuée , par laquelle ils ont decouvert par
la longueur du temps , beaucoup de belles & bonnes choses ; le reste se
découvrira par la mesme methode , si quelque homme excellent ,
suffisamment instruit de ce qu'ils ont trouué , continuë sa recher-
che par les mesmes principes . Si au contraire on les reiette , im-
prouuant leur invention , & on s'efforce par vne autre conduite ,
& par d'autres moyens d'inuenter l'art de Medecine , & on se vante
d'y auoir trouué quelque chose , on se trompe soy-mesme & on
trompe les autres , puis qu'il est impossible . Je m'efforceray de faire
voir les raisons pour lesquelles il est impossible , démontrant la na-
ture & l'existence de cet att ; de-là ie conuaincray qu'il est impossi-
ble qu'ils apprenne & s'inuente par vne autre methode .

Je dis & ie croy qu'il faut que celuy qui discourt de la Medecine , *La methode*
Iij

Art. 2.

*d'inuenter l'art
de Medecine.* n'auance rien qui ne tombe sous la connoissance du vulgaire , & qui ne soit à sa portée ; il ne doit s'informer ni parler d'autre chose que de sa douleur , & des maladies dont il est affligé . Car il n'est pas facile estant grossiers & ignorans , de conceuoir d'eux-mesmes les symptômes qu'ils souffrent , ils ne peuvent obseruer comment ils prennent & quittent , ni par quelle cause ils s'augmentent & se diminuent ; & neantmoins estant découverts par vn autre , ils les comprennent si-tost qu'on les propose , chacun ne remarque rien tant que ce qu'il entent dire , de ce qui luy arrie. Si quelqu'un n'entre point dans le sens du vulgaire , & ne s'acquiert pas la creance de ceux qui l'écoutent , il ne dit que des faussetez , il s'éloigne du vray sens commun , qui doit estre sa regle , & le seul & vray fonde-
mēt de toute la Medecine , elle n'a pas besoin d'en supposer vn autre. On n'auroit iamais inuenter l'art de guerir , & mesme on ne l'auroit iamais cherché , puis qu'on n'en auroit point eu besoin , si les malades eussent pû viure , & se nourrir de la mesme maniere que ceux qui sont en santé , beuant & mangeant de mesme qu'eux . On n'auroit point cherché la Medecine , s'ils n'auoient esté soulagez viuant d'une autre sorte , & s'ils n'eussent trouué des alimens & des breuuages beaucoup plus salutaires en leurs maladies .

Art. 3.

*Que les anciens
one esté con-
trains de cher-
cher & d'in-
uenter la Me-
decine.*

LES Anciens ont esté contrains de chercher & d'inuenter la Medecine , à cause que les alimens & les breuuages des hommes sains estoient preiudiciables aux malades , comme ils leurs nuisent encore à present . Je repren de plus loin , & ie soutien que le regime & la nourriture des hōmes sains qui est en vusage entre nous , n'auroit iamais esté trouuée , si les mesmes choses qui sont utiles au bœuf , au cheual & aux autres bestes auoient pû seruir à l'homme de suffisante nourriture & de boisson . I'entens les fruits des plantes , les herbes & les racines , qui sont les alimens propres aux bestes , puis qu'elles s'en nourrissent , elles en croissent & s'en portent si bien , qu'elles n'ont point besoin d'aucune autre . Je dis encore dauantage , que les anciens ont autrefois employé cette nourriture , & que les alimens que nous auons ont esté depuis inuentez , perfectionnez de temps en temps , & produits à la longue . On souffroit de grandes douleurs & de tres-grieues maladies de cette sauvage nourriture , prenant des alimens grossiers & forts , sans addoucir leurs vehementes qualitez , par quelque mélange ou coction ; ils tomboient dans de violentes maladies & de rudes symptômes , qui faisoient mourir promptement . Les mesmes accidens se produissoient encore aujourd'huy de cette farouche nourriture , bien qu'il

Contre les Sophistes & faux Medecins.

69

ya de l'apparence qu'ils estoient moins fascheux alors , à cause de l'accoutumance, ils ne laissoient pas de souffrir beaucoup. Les hommes foibles perissoient promptement , & les plus forts resistoient davantage, comme on voit encore à present, que la mauuaise nourriture a tousiours vn malin effet; elle tuë bien tost les plus delicats, les plus forts s'emportent à la longue , apres force douleurs & maladies.

CES raisons ont constraint les premiers hommes à rechercher des alimens plus conuenables à la nature & à trouuer ceux d'à present ; ils nettoyerent le fourment de toutes ses saletez & pellicules, ils le mirent en poudre subtile & en farine , ils la sasserent & la méllant avec l'eau , ils firent de la pастe qu'ils petrissent, pour en former des pains les cuisant au four ou au feu. On fit des tartes & des gasteaux avec la farine d'orge & plusieurs autres choses de differente maniere ; on boüillit certains alimens , on en rostit , on mesla les plus foibles avec les plus forts , pour émousser reciproquement leurs vehementes qualitez , & affoiblir leurs forces , ajustant tout à la portée de l'estomach. On reconnut que les choses grossieres ne se digerent point si on les mange de la sorte , elles ne font que des douleurs , des maladies & la mort mesme ; celles au contraire qui sont faciles à digerer nourrissent , augmentent & fortifient les actions.

QVEL nom peut-on donner plus conuenable à cette salutaire decouverte , que celuy de la Medecine, puis qu'elle est pour la santé de l'homme & pour la nourriture ; elle succede au funeste regime qui ne produit que des douleurs mortelles. Je ne m'estonne pas si cette inuention ne se met pas au rang des arts, puis que personne ne l'ignore , tout le monde y est fort fçauant , son usage est continuel & tres-necessaire à vn chacun ; personne ne s'en dit ouurier, ni ne doit en porter le nom , bien que sa découverte est tres-importante , & s'est conduite par vne grande industrie. Ceux qui ont soin de l'exercice des hommes forts & des conualeſcens inuentent tous les iours quelque aliment ou breuuage de plus aisée digestion , & qui fortifie d'avantage , continuant à chercher par la mesme methode.

CONSIDERONS la Medecine que tout le monde reconnoît auoir été trouvée pour les malades , si le nom qu'on luy donne est effectif , si ses ouuriers dépendent de la solidité de ses preceptes ausquels ils se soumettent , d'où elle a pris son origine. Quant à moy i'ay di cy-deuant que personne n'auroit cherché la Medecine.

I iij

Art. 4.
Que la découverte des alimens propres à l'homme se doit nommer la Medecine.

ne si le regime & les alimens des hommes sains se trouuoient vtilles aux malades. Les étrangers & les peuples voisins de la Grece n'employent iamais les Medecins dans leurs maladies ; ils viuent selon leur appetit , comme quand ils sont en santé, recherchant le plaisir en toute chose,sans s'abstenir ni se cōtraindre en leurs desirs.

MAIS ceux qui ont cherché l'art de guerir & qui l'ont trouué , ont eu les sentimens de ceux dont i'ay fay mention cy dessus ; ie presume qu'ils commencerent par la diminution des alimens , retranchant de leur quantité ; cette diminution de nourriture fut suffisante & salutaire à quelques malades , ils furent soulagez évidemment. Ce bon-heur ne fut pas commun , il s'en rencontra de si malades, qu'ils ne digeroient point la nourriture en si petite quantité qu'elle put estre ; ils creurent qu'ils auoient besoin de quelque nourriture plus legere,ils inuenterent les breuuages par le mélange & par la coction des alimens qu'ils firent boüillir en beaucoup d'eau, pour les affoiblir & émousser leur force. Ceux qui ne purent digerer les breuuages mesmes , les rejettentrent & se reduisirent à de simples boissons, prenant garde à leur usage & à leur quantité qui doit toujours estre mediocre , leur force doit aussi estre suffisante & sans excés. Il faut remarquer les malades à qui les breuuages sont nuisibles , ayant besoin d'une nourriture plus legere , quand ils en prennent la fièvre & les douleurs s'augmentent ; on voit qu'elle ne fait qu'amaigrir le corps & le débiliter , seruant de nourriture & d'accroissement à la maladie.

LES Febricitans qui prennent de l'aliment sec , comme du pain ou du gasteau , en si petite quantité qu'il puisse estre , sont dix fois plus offendez & plus évidemment que ceux qui prennent du breuage , à cause de la résistance & indigestion de l'aliment , qui est pernicieux à la fièvre , où il faut tousiours humecter & ne rien prendre de solide. Si le febricitant mange davantage de cet aliment sec , il en est offendé plus grièvement , s'il en prent moins , la douleur s'en ensuit à proportion. Ces douleurs & symptômes se rapportent tousiours à une même cause , c'est l'aliment qui blesse d'autant plus qu'il est dur & indigeste.

*Art. 5.
Que la découverte du régime des hommes sains est la même que celle du régime des malades.*

VOVS semble-il que le fameux ouvrier , ce Medecin tres-habile & reconnu de tout le mōde, qui a trouué le vray régime & la nourriture des malades , ait fait vne découverte differente de celle du premier inuenter de la façon de viure qui ferr à tous les hommes , la mettant en la place de celle qui estoit farouche & indigeste. Ces deux régimes me semblent tout semblables,c'est vne même découverte.

Contre les Sophistes & faux Medecins.

71

uerte; car celuy-là s'occupe à surmonter les alimens qui sont si durs & si reueches, que l'estomach des hommes sains est incapable de les digerer; celuy-cy les amollit & les addoucit encore beaucoup plus, les rendant propres à se digerer, dans les plus grandes maladies, par l'estomach plus foible. Ce régime qui s'est découvert le dernier n'est different du premier, que du plus & du moins; il a vn plus grand nombre d'espèces & diuerses apparences, il se bigarre d'autant, & il demande vne préparation bien plus grande, neantmoins ce premier régime est le commun principe & le fondement de ce-luy des malades.

SI on considere attentivement le régime de viure des hommes sains, & qu'on le compare à celuy des malades, on trouvera qu'il est plus pernicieux que celuy des bestes, à ceux qui sont en santé. Car si vn homme a vne maladie mediocre, elle n'est point aiguë, elle n'est pas entierement legere, il a de l'appetit, & il mange vne mediocre quantité des viandes, qui sont utiles aux hommes sains, sans pouuoir remarquer luy-mesme s'il en reçoit du prejudice, à cause qu'il mange beaucoup moins que s'il estoit en santé parfaite. Vn autre homme qui est en santé, de force mediocre, & qui n'est point robuste ni fort debile, mange quelqu'aliment de ceux qui sont utiles aux bestes, comme de l'orge, des ers, ou de l'herbe, il en prend moins que ce qu'il pourroit digerer. Vous verrez que cet homme sain qui aura mangé des nourritures utiles aux bestes, sera moins en danger, & souffrira moins que le malade qui mange du pain ou du gateau à contre temps. Toutes ces preuves montrent que l'art de Medecine a pu se décurir, se cherchant avec industrie.

S'IL n'y auoit qu'vne façon de viure, comme on se l'imagine, si les alimens forts & indigestes offensoient tousiours, & que ceux qui sont foibles & faciles à digerer soulageassent & fortifiaissent infailablement, tant en santé qu'en maladie; cette methode seroit Art. 6.
Que le bon régime est très difficile à con-
prompte, il ne faudroit pour estre assuré, que diminuer la nourri-
ture & la rendre facile à digerer. Mais on voit que la faute est égale,
si on prend moins de nourriture, on en est tout autant & plus in-
commode, que si on en prend trop, la faim peut beaucoup en l'hom-
me, la force qu'elle a de guerir, d'affoiblir, ou mesme de tuer est
tres-grande. Les maladies de plenitude sont à la vérité bien diffe-
rentes & en grand nombre, celles qui viennent d'inanition ne sont
pas moins fascheuses, on y remarque encore plus de bijarrerie, il y
faut employer plus de diligence & d'industrie. On est contraint de
qu'en y man-
que en plu-
sieurs manie-
res.

garder vne certaine mediocrité qu'on ne découvre que par des conjectures ; or vous ne trouuerez aucun pois ni mesure , pour vous seruir de regle à reconnoistre exactement cette mediocrité salutaire , que le sens des malades. Il y a donc beaucoup de peine à s'en instruire assez, pour ne point tomber en l'vne de ces extremitez vicieuses ; & mesme i'estime grandement vn Medecin qui n'y fait pas de notables fautes , car de connoître exactement la mediocrité cela est rare.

LES Medecins ignorans ressemblent aux mauvais Nautoniers , on ne voit pas leurs fautes , quand ils nauigent dans vn temps calme , sur vne mer tranquille ; mais quand l'orage les surprend , & que la tempeste s'éleue , on voit alors manifestement que le vaisseau perit par leur ignorance. Les maladies aiguës arriuent rarement, plusieurs vieillissent sans en estre attaquez; les maladies legeres ou longues sont beaucoup plus frequentes ; les Medecins ignorans , qui sont en tres- grand nombre , y font de notables fautes sans qu'on en meure , & mesme sans qu'on s'en apperçoive ; ils en augmentent impunément la grandeur & malignité, ils en reçoivent mesme de l'honneur, on dit qu'ils tirent les malades de l'extrême peril. Mais s'ils rencontrent vne maladie violente & dangereuse , c'est alors que leur ignorance se découvre, elle est suiuie d'vne punition rigoureuse ; le chastiment de chaque faute , tant du regime que des autres remedes , n'est iamais éloigné , le malade en porte à l'instant la peine .

IL est aisé de concevoir , par les accidens qui arriuent en santé , que les maux qui se produisent de la faim , & des euacuations importunes en maladie, ne sont pas moindres que ceux qui se font de plenitude. Il y en a qui se portent fort bien de ne mäger qu'vne fois le iour, ils s'y accoutumment d'eux-mesmes , à cause qu'ils s'en treuuent mieux. On en voit d'autres qui ont besoin de faire deux-repas le iour,ils disnent & souppent, ils s'en portent fort bien. Je n'entens point parler de ceux qui pour leur plaisir ou pour autre sujet, vivent en desordre , & ne s'attachent point à l'vne de ces deux façons. Il est indifferent à plusieurs personnes de s'accoutumer à vn regime, ou à vn autre, ils peuvent ne manger qu'vne fois le iour, ils peuvent aussi souper ayant disné , & tousiours viure de cette mesme sorte.

*Quel la faim &
la plenitude of-
fensent les bomes
sains & les ma-
lades , plus ils
sont foibles.*

IL s'en rencontre qui faisant quelque chose contre leur naturel, ou manquant à la moindre circonstance de ce qui leur est propre, ne peuvent pas si-bien reparer cette faute , qu'ils ne s'en treuuent notablemët incômodez, encore qu'ils y font tout ce qu'ils peuvent. **Ceux**

Ceux donc qui disnent sans nécessité s'en treuuent aussi-tost mal, leur corps & leur esprit s'appesantit, ils s'engourdissent, ils baillent, ils s'abattent & meurent de soif. S'ils viennent à soupper là dessus ayant tous ces symptomes, ils ont des vents à force & des tranchées, leur ventre se debonde ; ils tombent quelquefois dans vne grande maladie, à cause seulement qu'ils ont pris deux fois en vn iour les mesmes alimens qu'ils auoient de coutume de digerer parfaitement, ne les prenant qu'à vne fois. Tout au cōtraire ceux qui se portent bien de manger deux fois reglement à chaque iour, & qui ont la coutume de disner, venant à y manquer à leur heure ordinaire, s'en treuuent aussi-tost tres-mal, car ils tombent en foiblesse, ils tremblent, le cœur leur manque, les yeux se creusent & pallissent, l'vrine s'époissit & s'échauffe, l'amertume s'eleue à la bouche ; on pense que les entrailles sont en l'air, elles sont suspendues, n'estant plus appuyées de la grosseur & repletion du ventricule, la tête tourne, on est fascheux, craintif & inquiete. Tous ces symptomes arriuent faute d'auoir disné ; mais quand on veut soupper estant à ieun, on se tressue incapable de digerer ce qu'on prend d'ordinaire apres auoir disné suffisamment ; le souppé se corrompt, il descend avec des vents & des tranchées qui reserrent le ventre, on dort à peine & avec des songes turbulens & tres-inquietes. Ce changement de régime est quelquefois la cause & le commencement d'un grand mal ; il faut comprendre les raisons d'où ces symptomes se produisent.

CELVY qui a coutume de ne manger qu'une fois le iour, & qui s'en porte bien, digere lentement, ayant l'estomach froid & plein de phlegme, il a besoin d'un plus long interualle pour cuire les viandes, pour en tirer le suc & pour se reposer. Si donc cet estomach ne demeure un temps suffisant à faire la digestion, à iouir de la nourriture qu'on a pris le iour precedent, à se vuider & à se reposer en suite, & qu'au contraire estant encore tout bouillant & bouffi des vapeurs de cette dernière nourriture, on y en mette de nouuelle, on souffre les symptomes que j'ay di. Celuy qui a coutume de mäger deux fois le iour & de disner, ayant l'estomach chaud, ne manque point à s'amaigrir & à fondre à veue d'œil, si-tost qu'il manque d'aliment, le dernier estant digéré, il a besoin de se remplir & d'en reprendre de nouveau, mourant de faim : car c'est d'épuisement & de la faim que ces symptomes se produisent. On voit aussi que les hommes plus forts estant deux ou trois iours sans nourriture souffrent à la longue les mesmes accidens que ceux qui ne

K

disnent point, en ayant contracté l'accoûtumance. Les hommes foibles tombent aisément dans de grands maux , ils ressentent aussi-tost les moindres fautes , car estant de nature foible, ils sont plus proches de l'infirmité de maladie que les robustes , ils sont tout prest a s'offenser des impressions plus legeres.

L'ART de guerir ayant besoin d'une si grande exactitude, il est tres-difficile de rencontrer précisement en toute chose ; bien que i'en scay plusieurs , où ie suis assuré de réussir toujours avec certitude, comme ie feray voir en temps & lieu. On ne doit point pour ce sujet condamner l'art de Medecine , ni douter de sa force; il ne faut pas mépriser les experiences des anciens , ni laisser leurs lumieres , à cause qu'elles sont imparfaittes en certaines choses , ils les ont fort bien recherchées. Il vaut mieux admirer ce qu'ils ont découvert , puis qu'ils l'ont inventé de la bonne maniere , avec iugement , sans le secours de la fortune : ils se sont auancez si pres de la vraye Medecine , se retirant de l'ignorance , qu'on peut atteindre à la perfection par leurs mesmes principes.

CHAPITRE S E C O N D.

Quel le chaud, le froid, le sec & l'humide ne sont pas les seules causes des maladies ni de leur guérison.

Art. 1.
Que les premières qualitez ne guerissent pas les maladies

REUEIENS à present contre ceux qui cherchent l'art de Medecine d'une façon toute nouvelle, puis qu'ils supposent des principes qui sont imaginaires. Si donc le chaud, le froid, le sec & l'humide sont causes de toutes les maladies, s'il faut que le bon Medecin guerisse les maladies froides par le chaud ; celles qui sont chaudes par le froid , & ainsi des autres contraires , selon qu'ils se figurent. Prenez vn homme delicat de soy-mesme & qui a peu de force, qu'il mange du froment tout sec & sans façon , comme il est venant du grenier , qu'il mange aussi de la chair crue , & qu'il boive de l'eau. Vivant de cette sorte , ie scay fort bien qu'il souffrira beaucoup de mal , il aura de grandes douleurs , son corps s'affoiblira , il sera incapable de subsister beaucoup de temps, par la corruption de l'estomach & faute de la digestion. Quel secours peut-on rendre à vn malade en cet estat ? sera-ce en l'échauffant , en le rafraichissant , en l'humectant , ou en le desséchant , puis que chacun de ces moyens

est simple , ne consistant qu'en vne seule qualité. Si cette maladie n'est rien que l'vn de ces quatre contraires , elle doit se guerir par l'autre , conformément à leur hypothese ou supposition , ce qu'on ne voit point arriuer ; car le plus assuré remede & le plus évident de tous , c'est de changer cette nourriture. Prenez donc du bon pain bien fait , au lieu de bled , mangez de la chair boüillie , & beuez du vin par dessus ; car il est impossible que ce changement ne réussisse , si la longueur du temps & la mauuaise nourriture n'ont desia corrompu les parties nobles.

QVE dirons nous de cette cure , le malade est-il offendré par les cruditez & par le froid ? se guerit-il par les choses chaudes ? ou si c'est le contraire ? Je croy que les faux Medecins auront bien de la peine à rendre vne bonne réponse sur cette question. La préparation du pain oeste-t'elle au froment de la chaleur , de la froideur , de la secheresse ou de l'humidité. Il se met au feu & à l'eau qui sont contraires , il souffre outre cela plusieurs autres façons qui luy communiquent chacune quelque vertu particulière ; il pert des choses qui sont de sa nature propre , & il en reçoit d'autres qui se meslent & qu'il temperent. Je scay fort bien que le pain blanc & qui se fait de la fine fleur de farine , produit vn autre effet au corps de l'homme que le bis , qui se fait du mesmange de toutes les parties de la farine , ou mesme de farine entiere avec les pellicules du froment. Le pain qui se petrit avec beaucoup d'eau est bien different de ce-luy qui ne se petrit point ; celuy qui est bien cuit n'est pas de mesme que le crud ; sans rapporter mille autres circonstances qui se remarquent aussi dans les tartes & gasteaux qui se font de farine d'orge. Ces differentes sortes de pain ont toutes de grandes proprietez , elles n'ont rien de semblable entr'elles.

COMMENT se peut-il faire que celuy qui ne fait point réflexion sur des choses de si grande importance conçoive les maladies de l'homme , puis qu'il souffre de toutes , il reçoit leur impression , & il se change en vne maniere ou en vne autre. La vie de l'homme consiste toute en leur usage , il s'en sert en tous les estats , en la santé , en la conualescence & en la maladie. Il n'y a donc point de connoissance plus utile , ni plus absolument nécessaire à l'homme. Or comme les Anciens l'ont decouverte l'ayant cherchée par vn raisonnement conuenable ; ils ont creu que son artifice meritait de s'attribuer à Dieu mesme ; c'a été leur opinion. Ils n'ont pas creu que les maladies se produisissent du chaud , du froid , du sec ou de l'humide , ni de chose semblable , ni qu'on deut employer

K ij

pour les guerir, les quatre premières qualitez. Ils ont connu que ce qui est dur & indigeste en chaque nourriture, estant plus fort que l'estomach de l'homme, & plus puissant que toutes ses entrailles, ne se laissant pas vaincre & digerer, est cause de ses maladies ; ils ont cherché les moyens de l'oster ou de le surmonter en les cui-
sant.

Art. 2. *De la guerison des maladies qui se font par les choses fortes.* ON reconnoît ainsi les choses fortes, entre les choses douces, ce qui est de plus doux est le plus fort ; entre les choses ameres, ce qui est tres-amer ; & entre les aigreurs ce qui est de plus aigre est aussi le plus fort ; la plus grande force consiste en ce qui se rencontre de tres-efficace & de tres-éminent en chaque chose. Les Anciens re-

marquoient que ces forces éminentes se trouvent en l'homme, elles le font malade, son estomach, ses veines & ses entrailles contien-
nent des humeurs ameres ; elles en engendrent de salées, de douces,
d'aigres & de reueches, elles en font plusieurs autres encore qui ont
diuerses facultez, selon leur force & leur quantité differente. Ces
humours fortes ne paroissent point, elles ne font point de maladie
ni de douleur, tant qu'elles sont vnies & meslées tres-exactement
toutes ensemble ; mais si-tost que quelqu'yne se sépare des autres, &
qu'elle est seule, c'est alors qu'elle mōtre sa force & qu'elle offense.

LES alimens vicieux & qui nous font malades, estant receus dans nos entrailles, ont tous quelque violente qualité , ils sont amers, salez, aigres ou reueches, ils sont intemperez & sans meslange ; c'est pourquoy nostre corps ne se trouble pas moins par leur gran-
de efficace , que par les excrements qui contractent en nous-mes-
mes des qualitez pernicieuses. Il est certain que les alimens ordi-
naires & qui se mangent tous les iours , comme le pain, le gasteau &
les autres semblables , n'ont rien d'étrange en eux, ni de contraire
à la nature ; ie ne di rien de ceux qui se composent & se preparent
de meslange , pour estre plus delicieus. On se remplit de toutes
ces sortes d'alimens , & on s'en rassasie , sans qu'il en arriue aucun
trouble aux facultez qui gouubernent le corps , ni aucune extraor-
dinaire évacuation des humours. Ces alimens nourrissent le corps,
ils l'augmentent & le fortifient , à cause seulement qu'ils sont liez
& meslez tres-exactement , ils n'ont point de force éminente , ex-
cessiue & particuliere ; car au contraire ils sont faciles à digerer,
estant uniformes & tout simples , ils se coulent aisément iusqu'aux
extremitez , ils s'vnissent aux parties , & ils ne se dissipent & resou-
dent qu'à peine.

IE ne scay pas que peuuent dire les Sophistes & Medecins igno-

rans qui veulent nous tirer de cette methode tres-parfaite , pour nous en donner vne mauuaise , supposant des principes faux. Comment gueriroient-ils les maladies conformément à leur supposition imaginaire ? Ils n'ont pas encore découvert le chaud , le froid , le sec ni l'humide originaires , independans & ayans d'eux-mesmes l'vne de ces quatre facultez , sans le mesflange & cōfusion de plusieurs autres. Je pense qu'ils employent les meſmes alimens & breuuages qui nous ſeruent , mais ils leurs attribuent des qualitez differentes à leur caprice , ils les appellent chauds , froids , secs ou humides. Je doute ſi on peut dire à vn malade qu'on luy ordonne quelque chose de chaud , car il s'informera quel il eſt , en sorte qu'on ſera constraint de rapporter des extraugances , ou de ſe reduire à nos ordinaires breuuages. Vne chose chaude ſe rencontre aſtrigente , vne autre eſt mouſſe & insipide , elle émeut tout le corps ; certaines choses chaudeſ ont auſſi d'autres facultez qui ſont contraires entr'elles , dans vn meſme ſujet. Quelle de ces choses chaudeſ peut-on plus utilement employer : ſera-ce celle qui eſt chaude & aſtrigente , ou celle qui eſt chaude & insipide ? Ordonnera-t'on vne chose meſlée de parties chaudeſ , de froides & d'aſtrigentes tout ensemble ? ou de chaudeſ , de froides & de mouſſeſ ? car cette diuerſité ſe rencontre ; on remarque qu'elles ont des effets tout contraires , non ſeulement en l'homme , mais auſſi dans vn cuir , dans vn morceau de bois , & en d'autreſ ſujets moins delicats.

LA chaleur n'eſt iamais la principale faculté des alimens & des breuuages , ni leur vertu plus efficace ; l'aſtriction , l'insipidité & les autres que l'ay rapportées , ſont plus conſiderables au corps de l'homme , y eſtant appliquées tant au dedans qu'au dehors . Je croÿ Que la chaleur n'eſt pas la principale que l'homme, y eſtant appliquées tant au dedans qu'au dehors. Il eſt très facile à se produire et à s'éteindre.

Art. 3.

QV'VN homme ſain ſouffre du froid au temps d'hyuer , ſe plon-

K iij

geant dans l'eau froide ou s'exposant à la rigueur de l'air , c'est vne chose évidente que prenant ses habits , & se tenant couvert , il s'échauffera d'autant plus qu'il en aura souffert ; pourueu que les humeurs ne se figent point dans les veines , & que la chaleur des entrailles ne s'éteigne point entierement . On peut aussi s'échauffer grandement dans vn bain chaud , ou aupres dvn bon feu , puis s'arrester en vn lieu froid , & on verra qu'on tremblera rudement , on souffrira d'autant plus de froid qu'on s'estoit échauffé auparavant , encore qu'on ait le mesme habit . On croit se raffraichir avec vn éuentail , receuant vn air frais au temps d'esté , & on s'échauffe dix fois d'avantage que si on ne s'éuentoit point du tout . Voicy d'autres preuves plus fortes ; les pieds , les mains & la teste de ceux qui marchent dans la neige ou au grand froid , en ayant souffert grandement , s'ils s'arrestent la nuit & qu'ils se courrent , ils s'échauffent , ils brulent , ils se demangent , & mesme des pustules s'éléuent à quelques-vns , comme s'ils estoient brulez dans le feu . Ces accidens ne leurs arriuent qu'en suite de l'échauffement , à cause que le froid & le chaud se produisent aisément & se sulient lvn l'autre : Je pourrois rapporter mille autres semblables accidens , remarquons à present ce qui arriue en maladie .

LA fievre ne prend elle pas tres-aiguë à la maniere d'vne flamme à ceux qui ont le frisson : que si elle est moins forte , se passant en fort peu de temps , attendu mesme qu'elle est rarement dangereuse , dans le temps qu'elle tient elle se repand par tout le corps , d'où elle va finir aux pieds avec ardeur ; les grands frissons & le froid violent y ayant commencé & s'y estant long-temps entretenu . Apres que la sueur a dissipé le reste de la fievre , la fraicheur y revient encore plus que si la fievre n'auoit point esté . Vne chose donc qui est suiuie soudainement dvn contraire si fort qu'il aneantit en fort peu de temps toute sa vertu , peut-elle auoir vn grand effet ? est elle à craindre ? à-on besoin de mendier contr'elle vn autre plus puissant secours ? On dira que le feu des fievres ardues , des inflammations de poumon & des autres grandes maladies , ne quitte pas facilement , le froid ne suruient pas si promptement à la chaleur . De là ie tire vne preuve tres-forte que la fievre ne consiste point absolument en la chaleur , elle n'est pas la seule cause de la mort , puis que la mesme humeur qui est chaude est aussi amere , elle est aigre ou salée , elle a beaucoup d'autres vertus ; le froid s'accompagne aussi de plusieurs autres choses . Ainsi les maladies se produisent plûtost de la malignité de ces choses étranges , que de

Contre les Sophistes & faux Médecins.

79

la froideur ou de la chaleur mesme ; bien qu'elle y contribue notablement ayant beaucoup de force , car elle les conduit , elle éguise leurs qualitez pernicieuses, elle les multiplie; elle n'a point pourtant de vertu propre , son efficace est nulle , si elle ne se joint à d'autres. Outre ces preuves on en a d'autres encores dont tout le monde a souuent fait l'experience.

CEVX qui font pris du né (le rhume s'y coulant en plus grande abondance & beaucoup plus acre que celuy qui degoutte sans cesse & naturellement par les narines) ont cette partie chaude , enflée , brulante & tout en feu , elle s'offense & s'écorche , encore que d'elle-mesme elle est dure , ouverte & décharnée , si on est plus long-temps sans y remedier. L'ardeur du né ne cesse point tant qu'il y a du rhume & que l'inflammation continuë , elle se passe quand l'humeur vicieuse se cuit , s'époissit & se melle plus exactement qu'aux premiers iours. Ce mal arriue à quelques-vns par le froid seul , sans qu'aucune autre cause y contribue ; le même changement profite aux deux contraires , le né qui se creuasse par la rigueur du froid se guerit en s'échauffant , & celuy qui s'ulcere par l'excès de chaleur s'alege en se raffraichissant. Ces guerisons sont promptes & tres-faciles, elles n'ont pas besoin de coction ; les autres enflures que l'acrimonie des humeurs produit au né , se guerissent toujouors de la mesme maniere , en se cuisant & se mellant ensemble.

LES fluxions d'humeur acre & tres-forte qui tombent sur les yeux offendrent les paupieres , elles font des ulcères aux ioués & aux autres parties où elles coulent , elles emportent la piece , elles percent aussi les membranes qui enveloppent les humeurs de l'œil. La douleur est extreme , l'ardeur afflige & l'inflammation continuë , iusqu'à ce que la fluxion se cuisant & s'époissant , la chassie se separe. La coction consiste au mélange des quatre humeurs , en l'union des qualitez qui sont contraires & en l'action de la chaleur qui les émousse & les allie toutes ensemble. Les fluxions qui distillent en la gorge font l'enrouture , l'étranglement , l'érysipele du poumon & l'inflammation ; ces humeurs sont toutes liquides , acres & salées dans le commencement , ces maux sont en leur force & les symptomes affligen ; mais quand elles se cuisent venant à s'époisser la fievre quitte , les symptomes se passent & la douleur se diminue. Les causes de chaque maladie sont celles qui les font estant presentes , elles les changent en se changeant , & les guerissent en reprenant vn temperament tout contraire. Ainsi les maux

80

Le Liure de la Medecine des Anciens,

qui se produisent de la chaleur seule ou de la froideur , sans que les humeurs y contribuent, se guerissent en se changeant dvn contrarie en vn autre , en la maniere que i'ay di.

TOVTES les autres maladies dependent des substances & vertus excessives , ainsi l'amertume appellée bile jaune , se répand en quelqu'endroit , elle fait des inquietudes , des foiblesses & des ardeurs : Si on est déliuré de cét épanchement de bile s'écoulant d'elle mesme , ou avec vn remede pris en temps conuenable , tous ces symptomes changent & disparaissent . Pendant que la bile s'éleue & qu'elle est cruë , sans mélange & sans coction , il est entierement impossible d'appaiser les douleurs , & d'arrester la fièvre . Quelle fureur , quelle angoisse & quel élancement des entrailles arriue-il à ceux qui ont des humeurs aigres , acres & brûlées ? elles doiuent se cuire , s'afioiblir & s'évacuer , auant que d'esperer que ces maux quittent . Les humeurs vicieuses s'époississent & se subtilisent , elles se cuisent & passent en plusieurs estats differens , par des change-

Les humeurs se mens tout diuers, auant que de reprendre leur nature. Les évacuations & les forces diuerses des iours & des saisons ont grand pouuoir en se meslant, en ce restablissement des humeurs. La chaleur & le froid ne passent point par ces vicissitudes, elles sont incapables de se subtiliser, de s'époissir & de se léuiner. Quelle fonction particulière & quel usage ont ces deux qualitez premières? elles font le meslange & le temperament de toutes les humeurs , & quant au reste leur plus grande efficace ne s'exerce qu'entr'elles ; la chaleur ne se diminue que par le meslange du froid , qui est son vnique aduersaire , de mesme que le froid ne se dissippe que par l'action de la chaleur. Toutes les autres humeurs qui se rencontrent en l'homme se font plus douces , plus naturelles & meilleures , se meslant plus grand nombre ensemble. Car l'homme a la santé plus accomplie quand les humeurs s'vnissent si étroittement , qu'elles sont toutes dépotillées de leurs qualitez excessives ; elles sont en repos & sans action faute de force , n'y en ayant pas vne qui se montre & qui paroisse en particulier.

Art. 5. IL y a des Sophistes & mesme des Medecins qui auancent qu'il est impossible d'apprendre parfaitement la Medecine , qu'on ne sance medicina- scache premierement que c'est que l'homme , comme il s'est fait , & le de l'homme de quelle maniere ses parties se sont jointes ensemble ; & moy ie di conseil à sçauoir ce qu'il est que ce qu'ils enseignent & escriuent de la production de l'homme , se peut moins rapporter à la Medecine qu'à la peinture ou à la poësie . Je croyn tout au contraire qu'il est impossible d'apprendre quelque

Contre les Sophistes & faux Medecins.

81

que chose euidente & assurée de la nature, qu'on ne commence par la science de guerir ; on connoît l'homme à perfection apres qu'on a compris toutes les parties de sa pratique, on ne le conçoit point auparauant. Plusieurs sont paruenus iusqu'à la connoissance de ce qui appartient à son histoire & à l'évidence des sens , ils scayent ce que c'est que l'homme , ils connoissent assez exactement les causes qui l'engendrent & beaucoup d'autres choses. Mais il me semble qu'il est absolument nécessaire à vn Medecin qui veut s'acquitter de sa charge , de s'instruire aussi tres-diligemment de ce que l'homme est à l'égard de ses alimens & breuuages ; il faut qu'il scache encore ce qui doit arriuer en particulier à vn chacun , de l'usage de chaque aliment.

ON ne doit iamais dire absolument qu'un aliment est mauuaise, le fromage fait mal à ceux qui en mangent ; il faut dire de plus l'espce de douleur qu'il fait, pourquoy, de quelle maniere, à quelle partie, & à quelle personne il est nuisible. Il y a plusieurs autres sortes d'alimens & de breuuages qui sont mauuaise & difficiles à digerer, & neantmoins ils ne font pas le mesme effet en vn chacun. Il y en a aussi qui font tousiours de mesme , le vin pur en est vn exemple , il affoiblit tous ceux qui en boiuent trop , tout le monde le voit , on auouë qu'il a cette force ; on scait que le vin pur produit cette foiblesse passagere , & que les nerfs & le cerueau mesme se debilitent par son excessiue humidité. Je veux que cette importante verité paroisse aussi de mesme en tous les autres alimens , car le fromage que l'ay desia pri pour exemple, ne fait pas mal également à tous les hommes , il y en a qui s'en remplissent l'estomach , sans en sentir le moindre mal , puis qu'au contraire on voit que les bilieux en profitent à merueille , il fert tres-vtilement à ceux qui sont atrenuez. Il s'en rencontre aussi qui digerent tres-difficilement le fromage , à cause qu'ils se treuuent de differente nature qui consiste en l'humeur qui est contraire & ennemie du fromage , car elle est agitée par la force du phlegme qui s'en engendre en abondance. Ceux donc où la bile domine sont rudement émeus par la repletion du fromage , à cause qu'il engendre soudainement vne trop grande quantité de phlegme ; car de luy-mesme il n'est pas ennemy de l'homme en general , il n'offense pas tout le monde , mais il doit s'employer discrètement , & remarquer ce que ie di pour en tirer l'utilité & en éviter le préjudice.

DANS les conualescences & dans les longues maladies il arrive des émotions & des combats, des attaques & des resistances.

L

82

Le Liure de la Medecine des Anciens,

qui se font d'elles-mesmes, ou par les nourritures, puis qu'elles se corrompent ou se digerent, elles secourent & fortifient la nature ou la maladie mesme. I'ay connu plusieurs Medecins qui faisant quelque nouvelle chose dans le temps mesme de ces esmotions, comme le bain, la promenade ou vn alimennt qu'on pouuoit ordonner plus vtilement que de l'omettre, imputoient le redoublement à cette chose, à cause qu'ils ignorent de mesme que le peuple, les effets du regime & ce qui est de plus vtile, ils blament quelquefois ce qui est plus auantageux. Il ne faut pas qu'un Medecin fasse de si lourdes fautes, il doit sçauoir le mauvais effet de l'exez du traueil & du bain pris à contre-temps. Ces deux choses ne sont iamais suiuies de semblables symptomes, toutes les autres en ont aussi de differens, la plenitude en general & chaque alimennt en particulier en ont de tout contraires. Il est donc impossible qu'un Medecin qui ne sçait pas comme toutes ces choses se comportent à l'égard de l'homme, ni les effets qu'elles produisent en lui, connoisse les maladies qui l'affligennt ; il ne sçauroit trouuer les vrais remedes, ni les employer à propos.

CHAPITRE TROISIEME.

Des usages de la conformation & des maladies qui s'en produisent.

Art. 1.
De l'usage des figures & des maladies que les humeurs y produisent.

IE di qu'il faut absolument qu'un Medecin soit fort instruit, non seulement en la connoissance de tous les accidens & symptomes qui se produisent en l'homme, par les facultez des alimens & des humeurs ; il doit aussi s'instruire de ceux qui se font par la diuersité des figures. L'appelle facultez les plus efficaces & plus éminentes forces des alimens que nous prenons, & des humeurs qui se font en nous-mesmes ; i'enten par la figure la conformation des parties. On voit des parties creuses & larges, s'étrecissant à leur entrée ; d'autres sont larges & creuses également partout ; il y en a de fermes, solides & rondes ; il y en a de larges qui sont pendantes, d'autres s'estendent & enveloppent ; elles sont longues, dures ou tendres & delicates ; rares, molles & trouées à la maniere des esponges. Leurs usages sont tout differens, celles qui sont pour tirer à soy l'humidité des autres lieux, sont-elles creuses & estendueës ? sont-elles ron-

Contre les Sophistes & faux Medecins.

83

Des & solides? ou si elles sont creuses aboutissant à vn plus étroit orifice , pour attirer avec plus de force.

LES parties creuses & larges qui se terminent à vn orifice plus étroit, sont aussi plus propres à tirer ; on peut apprendre cette vérité très-évidente de ce qui se fait à nos yeux. Si vous tenez tousiours la bouche ouverte & toute élargie, vous n'attirerez iamais rien ; mais si vous la fermez & que vous pressiez les deux lèvres, & encore plus si vous y adjoustez vn tuyau long & étroit, vous attirerez puissamment tout ce que vous voudrez. Les ventouses fort larges & qui ont l'embouchure étroite se font à ce dessein, car elles tirent les humeurs des parties plus profondes ; plusieurs autres machines se sont inventées tout de mesme. Entre les parties qui sont intérieures la vessie , le crane & la matrice ont cette maniere de figure, c'est ce qui fait qu'évidemment elles attirent beaucoup , elles sont tousiours pleines de superflitez étrangeres. Les parties creuses, larges & pour ainsi dire évasées sont , à la vérité , les plus propres à recevoir , mais elles sont entierement incapables d'attirer. Les parties dures & rondes , ne sont pas seulement incapables d'attirer les humeurs ; il est mesme impossible qu'elles en reçoivent , car l'humidité s'écoule autour , manquant de lieu où s'arrester.

LE S parties molles, rares & poreuses en façon d'esponge , comme le poumon, la ratte & les mammelles s'abreuuent promptement de l'humidité des parties voisines , elles s'en grossissent & en contractent des duretéz & des scirrhes plus facilement que les autres . Vne partie ereuse qui enuironne tout autour vne liqueur dans vne seule cavité , peut l'évacuer & en receuoir d'autre de iour en iour dans cette mesme cavité ; mais quand elle a des pores innombrables & de tres-petits trous à l'infini qui ne s'égouttent point l'un dans l'autre , elle s'en abreuue & se remplit , au lieu de rare & molle , elle devient époissie & dure , l'humeur qui croupit se dessèche , elle ne peut iamais se cuire ni s'expulser . Ainsi les parties molles & spongieuses sont sujettes aux duretéz , au scirrhe & au cancer , à cause de leur conformatiōn particuliēre .

IL faut que les ventositez & les tranchées qui se produisent des alimens chauds & visqueux se forment dans les parties creuses & larges , comme le ventre & le thorax , elles y brouissent & retiennent , faisant des tours & des retours . Ce qui ne remplit pas entierement & laisse du lieu vuide , ne manque point à s'émouvoir , il ne peut s'arrêter , il fait du bruit & vn mouvement manifeste . Les vents font des repletions & bouffissures , se coulant dans

Art. 4.
Des douleurs
que les vents
produisent aux
parties, à cause
de la différence
d'âge.

L. ii

34 *Le Livre de la Medecine des Antiens,*

les vaisseaux des parties molles & charnuës , ils y arrestent les hëmeurs & les esprits , ils y font l'engourdissement par la compression des parties sensibles au dedans , comme si on les pressé en dehors avec vne bande ou autrement . L'égorgement & l'excessiue hæmorrhagie bouffissoient tout le corps , produisant des vents dans ses pores au lieu d'esprits , & principalement si le corps esgorgé croupit à la fraicheur de l'air . Les vents impetueux qui rencontrent vn obstacle de figure large , qui resiste s'opposant à leur entrée & manquant de force suffisante pour les arrester , sans en souffrir de la douleur . Si cette partie large n'est pas assez molle & spongieuse pour receuoir les vents ou leur donner passage , neantmoins elle est tendre , delicate , sanguine & époisse , elle resiste , elle n'obeit pas estant massiue & large , comme le foye . Vn vent qui tenuue resistance se rodit & se fortifie contre ce qui s'oppose à son passage , il fait de grands efforts contre le foye qui est sanguin de sa nature , tres.delicat & tres.sensible . Il arriuue de là que le foye est sujet aux douleurs tres.frequentes & tres.aiguës , aux inflammations systrophiques , aux suppurations & aux autres tumeurs .

LE diaphragme reçoit aussi de grandes douleurs & inflammations , puis qu'il est aussi tres.large & qu'il resiste ; encore qu'elles sont bien moindres qu'au foye , à cause que de sa nature il est tres.fort & plus nerueux , il reçoit moins les fluxions , les inflammations systrophiques & les autres tumeurs . Il y a plusieurs autres sortes de figure tant au dedans du corps qu'au dehors , qui sont toutes tres.differentes entr'elles en la diuersité des accidens qu'elles produisent aux maladies & dans la santé mesme . Ainsi la petiteſſe de la teste & la grosseur sont de grande importance , le col est subtil ou grossier , il est court ou fort long , l'estomach est petit , le ventre est plat & grand , ou rond & ramassé , la largeur du thorax qui vient de la courbure des costes , ou leur droitteur qui le rend plus étroit est tres.considerable . Il y a plusieurs autres conformations particulières dont il faut obſeruer les differences , afin qu'estant instruit de toutes leurs causes , on ſcache aussi tous les ſymptomes qui s'en enſuuent .

Art. 3.

Du changemēt des faueurs et de la force qu'il a dans l'homme , & des effets qu'il y produit ; on doit apprendre aussi leurs alliances & tous les changemens qu'ils ont entr'eux . L'entenſi la douceur , quittant ſa premiere nature , ſe change d'elle-mesme en vne autre faueur , ſans le meſlange de celles qui lui ſont contraires . Le changement eſtant inévitabile que

Contre les Sophistes & faux Medecins.

85

deviennent les choses douces ? en quelle autre saueur ont-elles accoustumé de se changer immédiatement ? se rendent-elles amères, astringentes, aigres ou salées ? Vous trouuerez que l'aigre est le plus mauvais de tous les gousts ; l'aigreur est la plus pernicieuse saueur, si la douceur est la plus utile & la plus propre à l'homme.

ON doit s'instruire tres-diligemment du changement qui arrive nécessairement aux saueurs de chaque nourriture en particulier en les apprestant, afin d'apprendre ceux qui se font en nous mesmes, puis qu'ils sont tout semblables. Le vin s'aigrit facilement devant nos yeux, l'eau croupit, se verdit, elle devient amère ; l'eau donc est pernicieuse à l'amertume de la bouche augmentant son intemperie ; le vin trempé y est plus salutaire, il est funeste à l'aigreur d'estomach, il ne manque point à faire aigrir toutes les autres nourritures. Si on recherche & on découvre par la même maniere tous les changemens qui arrivent en dehors à chaque sorte d'aliment & de breuuage, on pourra choisir ceux qui sont utiles à vn chacun avec plus de certitude, le meilleur aliment est celuy qui prend des qualitez plus conuenables en se changeant, & qui s'éloigne extremement de celles qui sont pernicieuses.

*LE LIVRE DE L'INSTRUCTION
du Medecin qui veut se perfectionner aux
operations de la main.*

CE discours est vne instruction du Medecin qui veut se perfessionner aux operations de la main pour s'y conduire avec honneur, & vn ordre accompli qui il doit garder en l'establissement de sa boutique. C'est de l'autorité du Medecin de prendre garde à conseruer son en bon point, sa couleur & sa bonne mine, autant que sa nature & sa meilleure santé le permettent. Le peuple tient pour assuré que ceux qui sont malfaits & indisposez de leur personne ne peuvent pas inspirer la bonne mine aux autres, ni les conserver en santé. Il doit se tenir propre & net en toute chose, honnestement couvert, & se servir de quelque odeur fort douce, afin de ne choquer personne ; l'odeur forte est suspecte au mal de mère, elle remplit la teste, elle émeut le cerveau, & celle qui est douce est agreable à tout le monde & aux malades mesmes. Quant à ce qui regarde l'esprit, le Medecin doit estre sage & fort.

L. iii

discret non seulement à parler ; mais aussi à regler toutes ses autres actions. De viure en honneste homme, & d'auoir les mœurs bonnes, c'est vne chose qui augmente notablement l'authorité & contribue beaucoup à la bonne estime du vulgaire.

EST ANT muni de ces qualitez necessaires , il faut viure toujou-
rs serieusement , & neantmoins ciuilement envers vn chacun . La
grande proptitude à visiter & la facilité à prescrire des remedes rend
vn Medecin méprisable , encore qu'elle est tres-cômode & tres.vtile ;
le pouuoir & l'authorité qu'il s'est acquise luy doit seruir de regle :
vn bon office qu'on reçoit rarement est tousiours mieux receu ,
il est plus agreable . L'air du visage , le port & le maintien du Mede-
cin doit estre graue , posé & mesme resolu , sans aucune rudesse , de
crainte de paroistre fier & méprisant , ou haissant les autres hommes .
Celuy qui est trop enioüé , railleur & adonné à la bouffonnerie se
rend insupportable à tout le monde . Ces deux façons d'agir sont vi-
cieuses , il faut les éuiter & particulierement la dernière . Il doit estre
équitable en toutes ses conuersations , car le secours de la justice est
important entre les hommes . Le commerce des Medecins avec les
malades , n'est pas petit , la confiance est grande , puis qu'ils sont de-
positaires de leur santé & de leur propre vie ; ils sont sans cesse avec
les femmes & les filles , les choses precieuses sont tousiours en leur
maniment , il faut qu'ils se comportent & se conduisent en toutes
ces occasions avec vne grande retenuë . Ainsi le Medecin doit auoir
en son esprit & en son corps toutes les rares qualitez que ie rap-
porte , pour s'acquitter de son deuoir .

*Art. 2.
De la boutique
du Chirurgien,
du iour &
des instrumens
qui y sont ne-
cessaires.*

IE commence mon instruction par les enseignemens Chirurgi-
ques , qui rôdent vn homme Operateur ; ce sont ceux-mesmes , qu'on
apprend les premiers & par lesquels on commence à s'instruire : les
operations & traitemens qui se font aux Boutiques , sont les ap-
prentissages & les essais de ceux qui s'instruisent . Il faut choisir vn
lieu de la maison où le vent n'entre pas avec violence , & où l'éclat
des rayons du Soleil n'incommode personne ; car bien que le grand
iour n'offense iamais les Medecins , les malades en peuuent estre in-
commodes . Il faut donc esuiter soigneusement le iour qui peut
nuire à la veuë , c'est la premiere qualité de la lumiere ; la seconde
est que le malade ne la doit iamais auoir dans les yeux , elle blesse la
veuë qui est desia debile , la moindre chose peut offenser vn oeil ma-
lade ; ce sont les deux façons d'employer la lumiere . Il faut que les
chaizes ou fauteuils soient fermes , égaux & vn peu hauts , afin de
s'ajuster à la partie malade sur laquelle on trauaille . Le cuiure ne

Qui veut se perfectionner aux operations de la main. 87

doit estre employé qu'aux instrumens , c'est vne dépense excessiue & vne arrogance insupportable que de s'en seruir en vaisselle, ou en autres meubles de parade.

EMPLOYEZ de l'eau nette & propre à boire sur les parties que vous traittez, que vos frottoirs & detersifs soient toujours nets & tres-delicats, le vieux linge est vtile aux yeux & l'éponge aux ulcères ; ils seruent vtillement d'eux-mesmes, ils nettoient sans autre artifice. Les instrumens doivent tous estre faits de bois, de grandeur & de subtilité propre & commode à leur usage. Il faut bien prendre garde que toutes les choses qui s'appliquent ayant des vertus amies, & principalement si elles sont long-temps sur les parties , comme les bandes , les compresses , les plumaceaux , les cataplasmes & les onguents qui se mettent à l'entour & dessus les ulcères , car ils s'attachent tous & croupissent long-temps sur les parties malades. L'appareil au contraire & les remedes se leuent tous en vn moment, le raffraichissement de la partie , son nettoyement & son arroisement sont soudains , & neantmoins il faut touſiours bien prendre garde à ce qui se doit faire absolument , & à ce qui doit estre fait plus ou moins ; il y a bien de la difference de ne point employer du tout vne chose & de s'en seruir en temps & lieu.

LE bandage est particulier à la Chirurgie & à la guerison Art. 3. des maux externes , le malade en reçoit vn soulagement mani- *Du bandage, de la promptitude à operer & des incisions larges ou estroittes.* feste. Le bandage est vtile en deux principales manieres à ceux qui en ont besoin , il doit presser en certains lieux où il est necessaire & se lascher en d'autres, il doit aussi s'accommorder au temps & courir plus ou moins , selon la saison qui domine. Euitez l'ignorance de la debilité d'une partie qui vous arreste , vous rendant incertain de la necessité de lvn des deux bandages. Les bandages specieux & curieusement proportionnés , n'estant faits que pour estre veus , peuvent se reitter , comme inutlis, ils sont insupportables aux bons ouuriers , ils ne sont propres qu'à la montre , ils sont pernicieux aux malades qui n'affectent point la beauté , mais leur profit & la guerison.

LA promptitude & la lenteur se recommandent également dans les operations de la main qui se font en coupant ou en brûlant , elles ont toutes deux leurs usages. L'operation qui s'acheue par vne simple incision doit estre prompte , puisque le couteau fait vne extreme douleur entrant dans la partie qu'on coupe, il faut qu'il passe promptement , sans s'arrester , ce qui arrive par vne soudaine incision. Que si on est contraint de faire plusieurs incisions l'opera-

tion doit estre lente , car vne incision longue & soudaine fait vne douleur continuelle & violente ; celle qui se fait à plusieurs reprises est plus supportable, donnant du relasche aux malades. On peut dire de mesme des couteaux , car ie vous auerti qu'il ne faut pas toujours employer des lancettes larges & pointuës,puisqu'il y a des parties ou l'effusion du sang est si soudaine , qu'il n'est pas aisë de l'arrester. Les arteres & les veines rompuës sont de cette nature , c'est pourquoy l'ouuverture de ces vaisseaux doit estre estroite , car ainsi la perte du sang ne sera iamais excessive ; or la saignée de ces vaisseaux est quelquefois necessaire. Employez des lancettes larges pour les parties ou l'incision n'est point hazardeuse & ou le sang est moins subtil , l'ouuverture estant large le sang iaillit facilement , & autrement il ne sort point ; or il est fort honteux de ne pas rencontrer ce qu'on attent d'une ouuverture.

Art. 4.

*Des ventouses,
de leur applica-
tion & de la
saignée.*

LES ventouses s'appliquent vtilement en deux rencontres, si l'humeur vicieuse est profonde & que la fluxion s'affermisse notablemët au dessous du cuir. Il faut que la ventouse ait le tour fort petit & l'emboucheure estroite , qu'elle ait aussi le corps plus long que large & fort leger ; ayant cette figure elle tire tout droit les humeurs vicieuses , elle detache puissamement les serositës des lieux éloignez les amenant à la surface. Si l'humeur vicieuse se répand en plusieurs endroits & s'arreste entre cuir & chair , la ventouse doit estre semblable au reste à la premiere, pourueu qu'elle ait l'emboucheure plus large ; vous verrez qu'elle amasse l'humeur qui se répand , l'attirant au dedans de son circuit , puis qu'elle embrasse dauantige de chair. Le tour d'une ventouse n'est iamais suffisant si elle ne ramasse le cuir & les humeurs qui sont tout à l'entour. La ventouse qui est froide & pesante repousse plutost au dedans les humeurs qu'elle ne les attire , elle bouche les pores & la maladie se renferme & demeure.

SI on applique vne ventouse ayant vne grande emboucheure , pour guerir vne fluxion qui s'arreste en vn lieu profond , elle attire beaucoup de toutes les parties voisines , & il arrive que l'humeur acre se répand parmi la bonne , l'aigreur se tire , elle se mesle avec le bon suc ; ainsi la cause du mal se retient , & la bonne humeur se dissipe. On iuge de l'vtilité de la figure & grandeur d'une ventouse , par la connoissance qu'on a de la nature & conformation des parties , où elle se doit appliquer. Si la ventouse seche ne suffit & qu'on ait besoin de moucheture , poussez le fer assez auant pour en euacuer l'humeur , car il faut que le sang s'écoule abondamment du lieu qui s'ouvre , sinon vous ne deuez pas mesme découpper la tumeur qui s'est tirée

Qui veut se perfectionner aux operations de la main. 89

tirée dans la ventouse, car la partie malade estant bouffie, le sang s'arreste par la compression des vaisseaux. Le couteau doit estre courbe & mediocrement large en son bout, car il en sort quelquefois des humeurs époisses, & il y a danger qu'elles n'arrêtent aux mouchetures, se faisant trop estroittes.

IL faut arrêter ferme avec des liens, les veines des bras & des jambes, quand on veut les ouvrir, car la chair qui les couvre ne les arrête pas tousiours estroittement, elle ne s'vnit pas tousiours à la veine. Ainsi la chair estant mouuante & les vaisseaux roulant dessous, il se fait qu'ils changent d'assiette & que les ouvertures ne se rencontrent pas précisément vis à vis l'yne de l'autre; la veine s'enfle estant couverte, le sang croupit & son écoulement est empesché. La tumeur qui se forme ne se resout pas tousiours aisément, l'humeur se corrompt souuent, elle se change en bouë. Cette mauuaise operation produit deux notables inconueniens, c'est de la peine & de la douleur au malade, & vn grand deshonneur au Chirurgien. La même circonspection se doit apporter en saignant les autres parties. Ce sont les instrumens plus necessaires à la boutique, dans l'usage desquels il faut que l'aspirant s'exerce & se perfectionne. Je ne dis rien des instrumens faciles à manier, comme les tenailles à tirer les dents & la luette, leur usage est si simple que chacun peut y réussir.

IL faut s'instruire au traitement des tumeurs & des abscيز qui font au rang des grandes maladies, ou qui en sont des productions. Le plus grand arrifce du traitement des tumeurs consiste à les prevoir & à les preuenir, dissipant les humeurs qui se preparent à les produire, ou à dissoudre leur amas, quand il est desia tout formé. C'est vn grand point que d'attirer à la surface vne tumeur, loin des principes, & que de la reduire en peu de place; sa consistence doit estre molle également en toutes ses parties, car estant inégale il y a du danger qu'elle ne s'ouvre d'elle-mesme, & que l'ulcere ne se rende tres-difficile à guerir, à cause de l'inégalité de sa matière. La consistence d'un abscés se rend égale en se cuisant également par tout; il ne faut point permettre qu'il s'ouvre de soy-mesme, ni l'inciser auparavant la coction de sa matière: i'ay montré le moyen de la cuire par tout également.

LES tumeurs ulcérées ne peuvent se changer qu'en quatre différentes façons, elles se portent du dehors au dedans, elles font des fistules, des cicatrices internes & des creux pleins de pourriture. La seconde façon d'ulcere se fait en s'élevant, puisque la chair surcroît, elle passe les bords; la troisième est en largeur, l'ulcere gagne tout

Art. 5.

Des ulcères, de leurs quatre changemens espés de l'extraction des fèches.

M

au tour , la bile se répand , elle fait des eresypeles. Les vlcères n'ont qu'un mouvement qui semble naturel , c'est le quatrième changement qui leur arrue , ils se guerissent en apparence par la reüion de leurs bords. Ces maladies ont vne mesme cause & vn mesme sujet , ce sont les parties molles & la corruption des humeurs ; i'ay parlé de leurs signes en d'autres liures & du traitement qu'ils demandent.

I' A Y di tous les moyens de ramollir les cicatrices vicieuses , & de separer les parties qui sont vniies contre nature ; de secher la chair qui surcroit & de la reprimer ; de dissoudre la dureté des fistules , de nettoyer leur cavité & de l'emplir ; & en quatrième lieu d'empêcher l'elargissement des vlcères eresypelateux. Reste à parler des cataplasmes ; quand vous voyez que le linge est absolument nécessaire à la guerison d'un vlcere , aiustes tous vos plumaceaux pour emplit son trou , puis appliquez vn cataplasme tout autour , c'est son meilleur vsage. Ainsi l'vlcere se deffend de la rigueur de l'air , de l'acrimonie des remedes & de ses propres extremens ; par le moyen des plumaceaux , les cataplasmes estant mis autour , preparent la matiere & l'aliment , ils ostent les intemperies. Quant au temps d'employer chacune de ces choses & au moyen d'apprendre leurs forces , ie n'en di rien , puisqu'elles veulent vne plus grande intelligence , elles appartiennent à ceux qui sont plus auancez dans la Chirurgie. Reste à parler de l'industrie de tirer les fléches qui se pratique ordinairement aux armées , elle s'exerce fort peu dans les Villes ; les combats & guerres ciuiles sont tres rares , on en voit toujours entre les étrangers. Il faut donc que celuy qui veut apprendre cette opération frequente les armées , car la nécessité de sa pratique rend vn Medecin plus expert. Je diray seulement en quoy consiste son plus grand artifice , c'est de voir si vn fer croupit dans la blessure , car estant découvert on n'abandonnera point le malade sans retirer ce corps étrange. Il n'y a que celuy qui en conçoit parfaitement les signes , capable d'entreprendre de le tirer adroittement , i'ay parlé de ces choses en d'autres liures.

LE LIVRE DES VERITABLES ornemens des plus excellens Medecins.

Art. I.
Que l'actio est la fin de toutes **C**E n'est pas sans sujet que quelques-vns avancent que la Philosophie est tres - utile à plusieurs choses , puis qu'elle sert aux

Des plus excellens Medecins.

91

mœurs & à la vie ; plusieurs de ses parties paroissent entierement superfluës , leurs discours n'ont point d'usage , ils ne rapportent point de fruit. Reduisons en pratique ces lumières qui sont d'elles-mêmes superfluës & purement curieuses . Si on ne laisse point de connoissance oisive & inutile , il n'y aura point de malice ; la faineantise se laisse aller facilement au vice , elle s'y porte d'elle-même ; la vigilance au contraire & l'attentive application de l'esprit tire des assainemens , pour la conuersation familiere & des fruits pour la subsistance , même des questions superfluës & des discours qui paroissent inutiles . La Philosophie se rend plus agreable , elle est plus admirable aux yeux du monde , quand elle se reduit en art ; ie di vn art qui à son excellence & la vraye gloire . Les arts qui ne s'attachent pas entierement au profit & qui ont quelque bien-féance , ont aussi tous vne conduite raisonnable , ils agissent avec methode ; mais s'ils ne font leurs fonctions innocemment , ils se diuulguent & se détruisent .

LES jeunes gens qui sont si malheureux que d'estre instruits par des Sophistes & faux Medecins , venans à s'avancer en âge ont tant de honte de leur vie , que voyant de tels Maistres ils fuient par tout ; ils sont en telle colere que vieillissant & entrant dans l'autorité , ils decrettent contr'eux , ils les bannissent . Ces hommes là font des assemblées pour mieux tromper & debiter leurs fourberies ; ils changent sans cesse de demeure , ils courrent le païs , car s'arrestant long-temps en vn lieu , on les connaît , on les évite . On peut les reconnoître à leur habit & à d'autres semblables circonstances ; plus ils paroissent , & d'autant mieux ils sont couverts , ils sont à craindre , ils doivent estre fuïs par ceux qui les voyent . Il est auantageux de frequenter & de reconnoître ceux qui vivent d'une façon toute contraire , ce sont ceux qui n'affectent point l'apparence & qui n'ont rien de superflu .

ON connaît les honnêtes gens à la propreté de leur habit , à sa simplicité & à sa bien-féance ; ils ne sont point couverts d'ornemens somptueux , mais bien de ceux qui sont modestes & ressentent l'honneur , la science & la gloire de leur profession , ils sont propres à son exercice . Chacun demeure dans les termes de sa naissance & condition , ils sont modestes en toute chose & sans curiosité superfluë , ils reçoivent sérieusement les visites , ils répondent civilement & à propos , & ils résistent aux ignorans & aux Sophistes . Ils sçauent reconnoître le mérite des hommes & se rendre agréables à leurs amis ; puis qu'ils sont moderés en toute chose , ils sont paisibles & calmes dans les plus grandes contestations , résolus & bien auisez dans leurs

M ij

réponses; ils connoissent & prennent le temps, ils attendent toujours patiemment l'occasion; ils sont sobres & faciles en leur nourriture. Ils montrent évidemment tout ce qu'ils disent, ayant les raisons toutes prestes, leur discours est net & facile, ils le soutiennent par des démonstrations évidentes, ils l'affaisonnent de bonne grace, de compliment & de respect, & ils l'appuient de la vraye gloire qui vient de tous ces ornemens joints ensemble.

Art. 2.

Que la nature, l'art & l'usage se perfectio- nent recipro- quemment.

LA nature est le fondement & le premier principe de toutes ces rases qualitez, si elle se rencontre propre en ceux qui s'appliquent aux Arts, ils surmontent les difficultez & ils parviennent à leur perfection plus éminente. L'usage qui ne peut s'enseigner avec la science en general, ni avec l'art qui en dépend, s'apprend de la pratique & de l'induction qui est la source de toutes leurs lumières. La nature s'écoule, elle se mesle & se doit joindre avec la science & mesme avec l'art, afin de reconnoître les productions de sa sagesse & fécondité, dans les sujets particuliers. Plusieurs se sont trompez & égarez, ils se sont laissé vaincre en l'vne de ces deux methodes, séparant la pratique de la connoissance generale, au lieu de les vnir ensemble, pour rendre plus solide la démonstration des sujets. Si quelqu'un cherche dans les choses la vérité de ses paroles, il treuue que les euenemens ne vont pas à discretion, ils ne s'en ensuivent pas de mesme, la nature & ses fantaisies ne marchent pas tousiours ensemble, les succez sont bien differens. C'est pourquoy se voyant trompé, conuaincu d'ignorance & dépouillé de vraye lumiere, il se reueste d'impudence, de malice & d'ignominie.

LE meilleur discours & la raison plus forte se tire de l'expérience, la plus belle parole exprime la cure qu'on a faite, ce qui s'est fait avec industrie vient toujours de raison solide. Les ouvrages des arts sont des productions bien raisonnées, & au contraire ce qui se dit subtilement & ne réussit point, montre qu'il est inventé sans industrie; car de penser, de proposer & d'entreprendre ce qu'on ne peut executer, c'est vne marque d'ignorance & de rudesse. L'opinion est criminelle en toute sorte d'entreprise importante & particulièrement en la Medecine, où toutes les fautes sont funestes; car se laissant conuaincre par des maximes générales, & croyant que l'euenement répond toujours à la pensée, le succez de la maladie montre l'erreur & l'ignorance, de mesme que le feu fait voir la fausseté de l'or évidemment. L'operation perfectionne les outils, leur bonté ne se connoît iamais entierement que par l'usage; les preceptes & les theoremes sont les organes des sciences, ils les perfectionnent en agis-

Des plus excellens Medecins.

93

sant, leur vérité ne se comprend que par leur fin qui est l'usage & l'application. La connoissance générale est un foible secours au discernement des maladies de semblable nature, la guérison qui est sa fin montre si elle est bonne & accomplie. La longue expérience apprécie le chemin de l'Art de médecine, le temps en découvre les causes à ceux qui se rencontrent en la même conduite.

REPRENONS donc tous ces discours & concluons que la sagesse doit s'introduire dans la science de guérir, & la science de guérir dans la sagesse ; un Médecin Philosophe approche de la divinité, ces deux lumières sont semblables, elles n'ont pas grande différence. Les rares qualitez de la sagesse sont toutes dans la Médecine, le mépris des richesses, l'auersion du vice, la honte de mal faire, la modestie, l'autorité, le iugement subtil & la constance ; le discours bref & sentencieux, la grauité des paroles & des repliques, la purcté des mœurs, la netteté de la personne & des habits ; la connoissance des purgations utiles ou nécessaires aux mœurs, au corps & à l'esprit, le soin des guerisons plutost que des payemens & recompenses, le mépris des superstitions ou craintes populaires & la gencrosité plus qu'humaine. La médecine a les qualitez propres à connoître & à fuir les vices, comme l'intemperance, l'auarice, la fourberie, les appetits desreglés, l'injustice ou rapine & l'impudence. Elle est la connoissance de tout ce qui regarde l'homme, de ce qui lie les amitiez, de la conduite envers les enfans & envers les richesses. La Médecine donc a toutes les lumières de la Philosophie, elle en a beaucoup plus ayant les siennes propres & l'application journalière, dans les sujets parriculiers.

LA Médecine & la pieté ont une alliance très-étroite, la connoissance & la crainte de Dieu s'impriment puissamment dans son esprit, on voit qu'en tous les accidens & maladies elle est extrêmement respectueuse envers la Majesté divine, puis qu'elle ordonne des prières & des sacrifices, & le temps même pour les faire. Le pouuoir absolu de la Diuinité n'est pas imaginaire, puis que les Médecins le reconnoissent en toutes les maladies qu'ils entreprennent, & encore bien plus en celles où les meilleurs remèdes sont surmontez, par la malignité des accidens. Les Médecins avouent que tous les malades qu'ils guerissent sont soulagez de cette part, la plus sûre & plus sage méthode de guérir est un don de Dieu, le succez des remèdes vient de sa bénédiction. Les ignorans & les Sophistes ne sont pas dans ces sentimens, ils attribuent à leur propre science ou aux causes secondes tout ce qui arrive aux malades ; leur guérison vient

Art. 3.
*De la perfectio
de la Médeci-
ne & de ses
plus beaux or-
nemens.*

M. iii

de ce qu'ils passent par tous les remedes , ils les subissent , estant changez en la conformation des parties & au temperament ; ils souffrent le fer & le feu des operations Chirurgiques , ils ont recours aux medicamens & au regime : & neantmoins c'est tousiours le plus court de reconnoistre Dieu , & de rapporter tout à sa puissance , il est l'ouvrier de toutes nos actions .

At. 4.

*Des qualitez
necessaires à la
pratique de la
Medecine.*

C E que ie di estant ainsi , le Medecin doit auoir vne grande douceur & bonté naturelle , la rudesse est inaccessible & desagreable aux hommes sains & aux malades . Il faut qu'il prenne garde à ne pas découvrir plusieurs parties du corps en operant ; & à ne point parler au peuple plus qu'il n'est necessaire , son ignorance fait qu'il s'imagine que vous voulez dessendre & soutenir votre mauuaise cure . Ne faites rien negligemment , ni avec vne affectation trop curieuse , c'est vne marque de dessiance de soy - mesme . Tenez prests tous vos instrumēs & en ayez de reste , afin que rien ne manque , car autrement vous en manquerez indubitablement dans le besoin . N'ayez iamais de honte de pourtoir aux petites choses qui s'executent par l'agilité de la main , puis qu'elles sont utiles à la guerison , comme les frictions , les onctions & les arrosemens . Ayez toujouors chez vous des plumeaux , des compresses & des bandes qui seruent en suite de l'extension des luxations & des fractures ; les remedes des playes , des ulcères & des tumeurs , ceux des yeux & des autres parties ; ceux aussi qui se rapportent à certain genre ou qualité , comme les emolliens , les astringens & autres .

Des instrumens

*& des remedes
qui doivent
toujouors estre
prests.*

A Y E Z des instrumens de toute sorte , des ferriemens & des machines , le manquement de ces choses nuit & empêche la cure . Il y a vn autre appareil que vous deuez tousiours auoir à la main , puis qu'il est propre aux voyages ; le plus prompt de tous se prescrit , car le Medecin ne peut pas preparer tout luy - mesme . Il faut donc auoir en memoire les simples facultez des medicamens , les compositions & receptes , leurs differentes manieres , leur diuersité & façon d'agir en vn chacun ; si on veut auoir en l'esprit les choses qui regardent la guerison des maladies , cette connoissance est le commencement de la Medecine , sa fin & son milieu . Il faut auoir aussi des emolliens de plusieurs sortes , pour les usages differens , des remedes incisifs qui se preparent suivant la description des meilleurs simples .

T E N E Z toujouors tout prests des purgatifs tirez des lieux plus eleuez , preparez - les conformément à la qualité & à la quantité de l'humeur viciouse , & selon la grandeur du mal ; preparez - les si bien qu'ils conseruent toujours leurs forces entieres pour vous seruir en

Des plus excellens Medecins.

95

temps & lieu ; faites de mesme des autres sortes de remedes. Vous receurez cét aduantage, qu'allant voir vn malade vous ne manquerez point de remedes propres, les ayant prests & à la main. Scachez s'il est possible ce que vous deuez faire auant que de voir vn malade, bien souuent on n'a pas le temps de deliberer , ayant besoin de prompt secours. Il faut donc faire vn bon prognostique fondé sur vostre experience , car il est honorable , il montre la doctrine. Si tost qu'on est entré, il faut s'asseoir modestement, aiuster ses habits, tenir son rang , ne parler guere & ne rien faire avec empressement. Appliquez-vous diligemment à la guerison du malade , satisfaites aux obiections , arrestez les clameurs qui s'éleuent, reprimez tout le bruit ; & cependant faites soigneusement vostre deuoir. N'oubliez pas pour ce sujet le premier appareil , puis qu'il est effectif , que s'il vous manque venez aux autres qui peuuent se prescrire & se preparer promptement , avec moins de faute.

Art. 5.

VOYEZ frequemment vostre malade & le considerez attentivement, pour obuier aux fautes qui arriuent souuent, à cause du changement soudain des maladies , vous en serez mieux informé & y remedierez plus promptement. Les maladies qui viennent des humeurs sont inconstantes, elles changent aisément d'elles-mesmes & par accident ; n'estant pas détournées au temps qu'on peut les éviter, elles reprennent & font mourir , il n'y a plus moyen de les guerir. Plusieurs causes concourrēt aux maladies funestes & compliquées, car n'y en ayant qu'une on voit plus clairement la suite des symptomes, on y remedie mieux, l'experience est plus facile. Il faut aussi remarquer les fautes qui ont souuent trompé plusieurs Medecins &c beaucoup de malades , car ils se font mourir repugnan's aux breuages , aux potions purgatiues , & aux autres remedes , ils ne les prennent pas comme il faut , en ayant grande auersion ; cét accident ne s'interprete pas conformément à la confession du malade, la faute se reiettre sur le Médecin qui en reçoit le blasme.

IL faut aussi considerer le coucher des malades, tant à l'égard du temps que des qualitez de son lieu, il y en a qui couchent en des lieux eleuez , & pour ainsi dire en l'air , d'autres couchent sousterre & en des lieux obscurs. Il faut aussi changer les lieux qui sont exposéz au bruit ou infectez de quelque odeur, celle du vin est la plus maligne. Faites toutes ces choses si doucement que le malade mesme ne les scache qu'à peine, au temps qu'elles se font ; conseillez lui d'auoir bonne esperance & de se réjoüir, détournez-le de ses appetits dereglez & de ses fantaïsies , reprenez-le serieusement &

mesme avec aigreur, puis reuenez à la douceur, le consolant affable-
ment. Ne luy declarez rien de ce qui doit, ou qui peut se faire à l'a-
venir ou présentement ; on en a veu qui se sont emportez aux extre-
mitez sur des predictions de ce qui pouuoit arriuer . Qu'vn jeune
Medecin demeure toujours auprès du malade, pour l'empescher de
s'ennuyer , pour luy faire obseruer les ordres & donner les reme-
des. Il doit estre de ceux qui sont déjà versez dans la pratique , afin
que de luy-mesme il puisse faire ou apporter quelque chose d'utile,
& que rien ne se passe dans l'interualle des visites , dont vous n'avez
la connoissance.

N E donnez iamais la conduitte au vulgaire d'aucunechose, con-
cernant les remedes, car autrement ses fautes retournēt contre vous.
S'il n'y a point de difficulté à reconnoistre d'où dépend le succès,s'il
est mesme infaillible , il n'y a point aussi de hazard d'en receuoir du
blâme , ce qui arriue se rapporte à la malignité du mal : Vous pou-
uez faire vostre prognostique à ceux qui y ont interest , dans le
temps de la maladie. Toutes ces qualitez estant necessaires pour
paruenir à la perfection de tous les Arts, & particulierement de la
Medecine qui se ioint & s'vnit à la Philosophie , il faut que le Me-
decin s'approprie les principales parties de la sagesse,& que se reue-
stant de tout costé des plus admirables qualitez de l'vne & de l'autre , il les exerce & les mette en pratique , qu'il les enseigne & les
communique ; puis qu'estant tres-glorieuses, elles sont tres-consi-
derables à tous les hommes. Ceux qui passent leur vie pratiquant
ces maximes que nous tenons de nos predecesseurs , seront illustres
à la posterité, car encore que quelques-vns pourroient n'estre pas
fort sçauans, ils sont assez instruits par les choses mesmes & par l'va-
ge , pour s'éleuer à la science.

LE LIVRE DES PRECEPTES QVI

*seruent a se conduire en la pratique
de la Medecine.*

Art. I.

*Que l'expéri-
ence est plus im-
portante en la
guérison des
maladies que le
raisonnement,
& comment el-
le se fait.*

LA guerison ne se fait pas en vn moment , il faut du temps , &
neantmoins elle n'arriue pas en toute l'estendue de sa durée,
quelquefois elle arriue en sa moindre partie ; c'est l'occasion qui est
tres-courte , difficile à connoistre & à prendre aux cheueux , elle se
dérobe & s'écoule estant tres-prompte. Il faut donc reconnoistre
cette

A se conduire en la pratique de la Medecine. 97

cette évidente vérité , & dans le traitement des maladies ne s'arrêter pas si tost à des raisons probables & apparentes , qu'à l'expérience & à l'usage , appuyé de raison solide . Le raisonnement medicinal est vne sorte de memoire assemblant les idées qu'on a prises des sens en diuerses rencontres , les choses se conçoivent évidemment , puis que le sens les reçoit le premier , car ensuite il les communique à l'ame qui en est conuaincuë . L'ame donc faisant plusieurs fois ses remarques , & voyant ceux à qui les choses arriuent , comment & en quel temps , elle en tire les inductions , elle en conserve la memoire pour s'en servir en temps & lieu .

I E S T I M E le raisonnement qui est fondé sur vne obseruation fortuite , & qui tire la connoissance de l'invasion des maladies de toutes les choses sensibles & manifestes . Si ce raisonnement de memoire commence par les choses qui se font manifestement , on treuera que l'ame le possède receuant les expériences de chaque sens exterieurs . Il faut donc reconnoistre que le sens & la nature mesme est instruite & touchée par la force de l'impression de toute sorte de choses , & que l'ame qui les prend & reçoit , en tire ses lumières . Que si on ne commence point par vne chose évidente & qu'on s'appuye sur vne probable fiction , les maladies se rendent souvent difficiles & tres-fascheuses , c'est entreprendre vne chose impossible . Quel mal y auroit-il , si les Medecins ignorans ne faisoient rien de pire que d'emporter ce qu'on leur donne , mais il se treue que , comme si le mal tout seul ne sembloit pas assez insupportable aux malades qui ne pensent à rien moins , ils y ajoutent leur mauvais traitement pour vn surcroit d'affliction ; c'est assez dit sur ce sujet .

O N ne remporte iamais aucun fruit des conclusions qui se tirent du raisonnement seul , on en reçoit bien plus de la démonstration des belles cures : Les entreprises qui sont fondées sur l'hablerie sont sujettes à de grandes fautes . On doit donc s'attacher toujours aux choses qui arriuent & n'abandonner point la bonne expérience , si on veut s'acquerir cette excellente habitude de guerir infailliblement les malades , qu'on a nommé la medecine , car elle est tres-avantageuse aux malades & à ceux qui l'exercent . Ne repugnez iamais à vous instruire par la bouche du peuple de ce qui semble propre à décourir l'occasion des remedes . Je di que la science de guerir s'est toute démontrée par le moyen de l'experience , elle s'estacheuée par l'obseruation qui s'est faite en la guerison d'un chacun en particulier , d'où se tirant elles'est rassemblée dans l'ame par ses maximes générales . Il faut donc s'arrester plutost à l'obseruation

N

qui s'est souuent faite avec douceur & soulagement des malades, qu'à l'hablerie des ignorans & aux excuses qu'ils rapportent pour diminuer & courrir leurs fautes.

rule 2. C'EST bien fait de regler la diuersité des remedes, des alimens
De la quantité & des autres choses qui doivent seruir au malade; il ne faut point
des remedes, se faire fort qu'on guerira par vne seule sorte de remede, puis qu'un
de la recompense grand nombre de symptomes ne se produit iamais que de plusieurs
des Medecins, alterations & defauts remarquables qui s'affermissent dans vn
claritez qu'ils corps. La recompense est vn sujet considerable, elle a besoin d'estre
douuent faire. reglée; car si vous commencez par le payement, c'est vne chose
faite qui seruira pour tout le reste, si vous imprimez la pensée dans
l'esprit du malade, que vous demeurerez aupres de luy iusqu'à la fin.
N'arrestant rien, il croit que vous le negligez, & que mesme à present,
vous manquez des soins necessaires à son soulagement. Il faut donc conuenir de prix, car il est inutile de laisser en l'esprit d'un
malade vne telle pensée, & principalemēt s'il est affligé d'une fièvre
aiguë. La promptitude & violence d'une maladie dangereuse qui
n'a point de relâche, ni de retour capable de fournir vne nouvelle
occasion pour les remedes, ne pouffe pas un honneste homme à faire
son profit, les retardant iusqu'à ce qu'on le paye; mais au contraire,
elle l'inuite à conseruer la gloire de sa profession. Il est plus honorable de reprocher la vilainie à ceux que vous auez tiré de l'extreme peril, que d'extorquer payement d'un homme qui se meurt.

I L y en a qui disent que la ciuité, l'acceūil & le régal qu'on reçoit d'un ami dans sa maison, doit obligier un medecin à un traitement gratuite dans les mediocres maladies. Ces gens meritent l'abandonnement ou negligence, plutost qu'une punition rigoureuse, à cause de leur ingratitudo; c'est à vous d'y pouruoir & de dresser vostre contrebatterie, puis qu'ils sont vagabons, & agitez des flots de l'inconstance. Y a-il, ie vous prie, quelque vray medecin qui n'employe la douceur & l'humanité de sa profession, plutost que la rigueur du pouuoir & de la justice. Il faut donc reconnoistre la cause des maladies de ces ingratis & leur constitution particulière, puis ordonner quelque remede conuenable, pour les guerir entièrement; au lieu de venir au mépris, & à la negligence qu'ils meritent.

I L ne faut pas vous attacher si fortement à la récompense de vos peines, si la nécessité de vos affaires & de vostre famille, ou vostre instruction particulière ne vous oblige à envier d'autre maniere. Je ne conseille pas d'introduire vne seuerité trop inhumaine, consi-

A se conduire en la pratique de la Medecine. 99

derez les richesses ou la superfluité de vos malades; faites aussi quelquefois des traittemens gratuites, les rapportant à la reconnoissance d'un bienfait précédent, ou au renom que vous en receuez. Si l'occasion se rencontre de faire liberalité de vostre peine, vous deuez l'exercer envers les pauures & envers tous les étrangers, il faut leur rendre des particulières assistances. Si l'amour du prochain reside en vous, aimez vostre art & ses emplois, cherissez les occasions de l'exercer, tirant les hommes de la mort. Quelques malades se sentant affliger de maladie dangereuse, ont tant de ioye de se voir secourus de la bonté d'un Medecin, qu'ils s'estiment glorieux d'estre gueris par son moyen.

C'EST vn grand point que de bien guerir vn malade, & de lui rendre la santé, il faut aussi le conseruer pour éviter la maladie, & augmenter sa bonne mine. Les ignorans & les sophistes n'entendent point ce que j'ay di, ils ne sont rien moins que Medecins; estant pauures & méchans, ils se sont élueez en peu de temps, ils ont besoin de la fortune, ne guerissant que par hazard, ils prennent de l'accroissement, à cause qu'ils sont soutenus de quelque personne puissante. Tous ces gens là se glorifient dans les succès de la fortune, ils vantent la possession des vaisseaux, des instrumens & des remedes qu'ils veulent s'attribuer en particulier; & cependant ils s'adonnent & s'appliquent à ce qui est moins nécessaire à la guerison des malades. Ils abandonnent l'experience, ils negligent les lois & les maximes de la science de guerir, dont la parfaite intelligence rend vn Medecin tres-habile, elle le fait nommer collegue de ceux de la famille d'Æsculape. Cet excellent Medecin réussit en beaucoup de rares cures sans faillir & sans prendre beaucoup de peine, il ne fait jamais de grandes fautes, encore mesme qu'il pourroit manquer de richesses; il n'est point double en ses paroles ni en son cœur, comme les Medecins fourbes & hableurs, dont j'ay parlé.

CES ignorans considerent les maladies des Grands, dont chacun parle, ils y prennent garde, & empeschent, par leur médisance, que les habiles Medecins n'y aient entrée; ils se vantent de plusieurs belles cures, & ils proposent des scelerats connus & divulguez, dont les malades ont auersions, afin d'estre estimés par dessus tous les autres. Les malades accablez de mal & inquietez de plusieurs choses, participent à leur malice, ils sont bestes & perfides, ils ne se mettent pas entierement entre les mains des Medecins, s'ils se croient soulagez sentant quelque relâche, encore qu'effectivement la maladie continuë; ils ne veulent pas employer les mesmes

At. 3.
*De la compa-
raison des bons
& des faux
Medecins.*

N ij

100

Le Liure des Preceptes, qui servent

soins ni les mesmes remedes, ils changent & veulent en auoir autant d'autres que la Medecine en fournit.

*De l'ingrati-
tude des ma-
lades.*

QUELQUES malades feignent qu'ils manquent de richesses, ils sont fourbes & malicieux, puis qu'ils adorent les Medecins, ayant besoin de leur secours, estant gueris ils les méprisent & sont ingratis. Bien qu'on peut réussir en leur guerison, & qu'ils ont le moyen de se faire assister des Medecins, ils se disent épuisez & pauvres quand il s'agit de les payer ; ils veulent estre gueris effectivement, & ne point satisfaire, sous pretexte du gain qui cesse, des revenus qui manquent, & des heritages qui ne rapportent guere ; & cependant on voit que c'est eux-mesmes qui negligent de recevoir de leurs Fermiers & debiteurs. C'est assez discouru sur ces matieres, car l'augmentation & la diminution du mal est la regle de ce qui doit se faire pour la guerison des malades.

Art. 4.

*Des consulta-
tions, de la me-
disance des
faux Mede-
cins, & de la
consolation des
malades.*

VN Medecin qui manque de remedie, ou se treuve en estat de ne pas conceuoir suffisamment ce qu'il doit faire, pour le soulagement de son malade, n'ayant pas fait toutes les experiences necessaires pour y réussir, n'a pas mauuaise grace à demander conseil, & faire envoi de la venir de ses collegues, afin que proposant toute l'histoire du mal, il en puisse tirer de plus amples lumieres, par leur entretien familier, il doit les rendre participans à l'honneur de la découverte des remedes & de la guerison. La continuation des symptômes violens, l'accroissement du mal, l'incertitude du succès & la difficulte de réussir fait échapper l'occasion de faire plusieurs choses utiles.

IL faut donc estre ferme & resolu dans ce rencontre que ie n'indique point, car ie ne puis en donner des marques assurées, puis qu'il n'est reconnu que par l'experience & l'usage. Il ne faut iamais disputer avec opiniatreté sur ces sujets, ni déchirer la reputation de ses collegues, pour s'en attribuer la gloire. Je peu dire avec verité, qu'un vray Medecin ne sera iamais porté d'envie contre un autre, il n'aura point la resolution d'en medire, car il declareroit vne foibleesse indigne de sa profession ; la medisance convient mieux aux charlatans & aux vendeurs de theriaque, leur estant ordinaire. Cependant ce n'est pas en vain que les bons Medecins consultent entr'eux, puis qu'il n'y a point d'homme qui ne soit sujet à faillir, ni de si abondant en bon conseil qui ne puisse manquer, & ne se trompe quelquefois.

OUTRE ces choses, c'est vne marque assurée de la perfection de la science, que de scauoir consoler les malades, & les persuader de ne s'affliger pas, on doit les exhorter de ne s'empressoer point de

paruenir à la parfaite guerison. C'est beaucoup fait que d'arrester les inquietudes , & d'empescher les mouuemens de l'ame , car les malades desesperans de leur santé , à cause des douleurs qu'ils sentent , se font mourir eux-mesmes. Si donc celuy qui a soin d'un malade l'informe des beautez & des rares inuentions de son art,luy faisant voir qu'au lieu d'offenser la nature, il la defend & la conserue, il produira deux bons effets , car il diminura la crainte & la defiance du malade , & il le munira d'une resolution raisonnable. La medecine ne fait point de mouvement étrange au corps de l'homme, elle n'y produit point d'alteration vicieuse , elle y apporte vne habitude plus parfaite , & vne autre nature qui est plus conuenable , & qui surcroit à la premiere. Cette nature artificielle consiste en l'abondance & pureté des esprits , en la moderation de la chaleur , & au mélange ou concoction des humeurs ; elle s'acquiert & s'affermi en obleruant tres-exactement toutes les parties du regime , en prenant les purgations & les raffraichissemens necessaires , & employant la Chirurgie. Cette nature accidentelle s'introduit difficilement , quand elle est preuenue par des defauts & maladies de naissance ou des principes ; si neantmoins il se rencontre quelque semblable manquement qui ne soit pas considerable , il se corrige égalant toutes les humeurs & le temperament des parties nobles ; les maladies de nature ne sont pas toutes incurables, la continuation des remedes & la longueur du temps les adoucit & diminuë.

L'AVTORITE' du Medecin l'oblige à conseruer vn peu son rang, à ne s'abaisser point à des choses serviles , il faut qu'il se contente d'employer ses disciples , & d'ordonner aux domestiques du malade , il doit fuir de l'essuyer luy-mesme avec les frottoirs , & de luy rendre de semblables offices, puis qu'ils sont indecens. Euitez toutes les choses extraordinaires & excessiues, cōme les odeurs fortes, vous n'en remporteriez que du mépris , & la médisance du peuple , à cause de son ignorance ; la mediocrité de toute chose , & la moderation de vos mœurs sera tousiours lvn de vos plus illustres ornemens. La douleur qui ne tient qu'à vne partie est plus legere, elle est insupportable quand elle occupe tout le corps; fuyez l'excès en tout , & iusqu'aux moindres choses.

IE fay grand cas de la ciuilité ,des bons offices,& de la complaisance enuers les malades & enuers tout le mōde,elle siet bien au Medecin, elle n'est point indigne de son authorité. Il faut se souuenir toujours des choses qui sont continuallement en vſage,cōme des instrumens de Chirurgie,de l'application des remedes,de leurs vertus & de

Art. 5.

*De la conduite
necessaire au-
pres du people
& enuers les
Empiriques.*

leurs diuerses formes. Scachez parfaictement les signes des maladies, puis qu'ils démontrent leur nature ; scachez leurs causes & les moyens de les guerir. Si vous auez dessein de discourrir dans vne assemblée, & de parler d'vne maladie devant du peuple, vostre intention n'est pas fort glorieuse ni seante. Que s'il est necessaire, n'employez point de fiction, reietrez tous les fards de Rhetorique & de Poësie, vous montreriez que vous tâchez de courrir par vn discours infructueux & affecté, le defaut de vostre industrie. La Medecine possede assez de charmes en elle-mesme, on aime assez la guerison sans mendier d'ailleurs, & rechercher d'autres moyens avec tant de peine. Méprisez tous ces artifices, guerissez le malade ou le quittez, car autrement vous ressembleriez au bourdon qui paroît beaucoup, il fait grand bruit, & neantmoins il est inutile, toutes ses menées n'aboutissent qu'à s'emparer du trauail des mouches à miel & enleuer le bien d'autrui, vous ferez belle montre & passerez pour vn hableur.

M O N T R E Z que vous auez appris la Medecine dés la ieu-nesse, & que vous en auez vn long vstage, le temps present ou vn petit nombre d'années ne fournissent pas assez d'expériences pour affermir son habitude, il faut se ressouuenir de plus loin, pour faire les inductions nécessaires. C'est vn tres grand mal-heur à vn malade, que d'estre conduit par vn Medecin qui a de l'âge, & mesme de l'experience, s'il n'a aussi la vraye methode & l'intelligence nécessaire; il est plus temeraire qu'un ieune homme, il oublie la civilité, & il méprise l'honneur de sa profession, il abuse de ses plus beaux enseignemens. Il promet plus qu'il ne peut executer, il se fait fort de guerir toute sorte de maladie, puis se voyant décheu de son attente, il s'en prend à Dieu mesme, il iure, & dit que c'est la colere de Dieu qui est la cause de toute la mauuaise suitte. Il méprise les liures & la lecture, & mesme il manque à visiter souuent ses malades ; il ne scait pas comme il faut appaiser le bruit, & instruire le peuple qui s'émeut aisément, voyant de grands symptômes. Le peuple qui s'amasce est curieux d'entendre les causes & l'euement des maladies, auant qu'on ait le temps de s'en instruire ; on peut luy exprimer par des similitudes & paraboles.

S I i'estois obligé à visiter quelque malade avec ces Medecins Empiriques, ie ne consulterois point avec eux, ie demanderois hardiment d'autres conseils, car l'honneur, la bien-seance & les belles lumieres ne se rencontrent point en eux, leur science est toute confuse, puis qu'ils sont sans methode. Ces gens là manquent euidem-

ment de l'intelligence nécessaire à bien gouerner les malades, à cause qu'ils sont dépourueus de la connoissance des preceptes; & neantmoins ie reconnois que leur experiance & grand vſage est tres-vtile, on peut apprendre d'eux quelque remede, & le recit de plusieurs rares maladies. Y a-il quelqu'vn si temeraire, qu'il puisse esperer d'apprendre toutes les distinctions d'un si grand nombre de maximes que la Medecine en contient, & de s'instruire de leur verité manifeste, s'il ne trauaille assidument toute sa vie. Ie vous conseille donc d'écouter tousiours attentivement le recit des remedes & des maladies que les Empiriques rapportent, & de bien prendre garde à leurs actions, afin de les reprendre, quand ils sont prests à faire quelque faute.

IL ne faut pas faire ieuner trop long-temps vn malade, l'abstinence épuise les veines, elle excite vne faim si grande, qu'on est Contenant ii. beaucoup de temps à la rassasier, puis qu'il faut les remplir insensiblement, & à proportion du temps qu'elles se sont vuidées: la bonne ticularies, pour chere au contraire, & la complaisance à donner trop de nourriture seruir d'entretien & nourrit les maladies. C'est vne chose étrange que d'abandonner vn aveugle à sa conduitte, ou de le mener où il demande; ne rendez iamais vn office qui est pernicieux à vostre ami, ce n'est pas vne grace, c'est vne offense, puis qu'elle peut vous separer.

E V I T E Z tous les changemens soudains, & particulierement celuy de l'air, qui est tres-efficace. Les maladies qui prennent en la jeunesse, sont tousiours moins à craindre que celles qui arriuent en la vieillesse, puis que les forces manquent. On ne s'entent pas en parlant, à cause du defaut de la langue ou de l'oreille, quand on s'empresse de répondre avant que d'écouter, ou qu'on se precipite de produire de nouvelles choses, n'ayant pas encore enoncé les precedentes; on s'entrecoupe, l'esprit se preuient luy-mesme, il accumule les pensées les vnes sur les autres, avant que sa conception soit exprimée. Le begayement qui vient sans aucun evident defaut de la langue ni de la bouche, arriue principalement à ceux qui s'appliquent aux arts, voulant exprimer tout à coup leurs sentimens.

IL se remarque quelquefois vne plus grande force aux petits hommes qu'aux plus grands, quand ils parviennent à la vieillesse. Toutes les crises arriuent dans les redoublemens; on doit donc croire qu'une maladie sera longue indubitablement, si elle est toute égale & sans aucun redoublement; si elle en a de violens avec de bons signes, la crise & la santé s'approchent, s'ils sont mauvais

Art. 6.

Contenant ii.
preceptes par-
ticuliers, pour
seruir d'exam-
ple.

Premier pre-
cepte.

2.

3.

4.

5.

6.

104 *Le L. des Prec. qui seruent à se conduire en la prat. de la Med.*

7. ils menacent de mort. Vne cause legere empêche quelquefois la guerison , & principalement si elle touche au lieu qui est malade & important , car toutes les parties s'entrecommuniquent reciproquement le mal qu'elles ont , à cause de leur dependence mutuelle.

8. LE mal qui se produit de tristesse afflige tout le corps également , il desfieche les os, il épuise leur moëlle , puis qu'il en flamme les esprits , & il empêche la distribution de l'aliment ; les autres maladies sympathiques n'offensent pas également , elles se communiquent tousiours dauantage à certaines parties qu'à d'autres.

9. LE bruit agite les esprits, il emeut les humeurs ; or le discours ou la parole offense beaucoup plus , se formant au dedans , les parties mesmies en sont emeuës & si rudement agitées , que la teste & le cœur s'en échauffent , la fièvre s'y allume.

10. LE repos est le remede du trauail & des plus grandes lassitudes , il faut donc s'arrester, apres auoir beaucoup agi; beuez, mangez, reposez-vous, & dormez à proportion de la dissipation des esprits.

11. VN air pur & serain, vn sejour agreable dissipé la tristesse, il recrée les esprits , il est tousiours tres-propre à la santé.

TROISIEME PARTIE
DU PREMIER TOME
DES OEVRES DU GRAND
HIPPOCRATE.

CONTENANT TOVTES LES CAVSES
& les principes de l'homme, sa naissance, son accroissement,
sa plus grande perfection, & sa decadence.

*LE LIVRE DE LA SEMENCE,
de ses causes, de ses qualitez & de sa force.*

LA nature a des chaisnes & des loys, qui entraînent tout, son pouvoir est extrême; elle a dessein d'éterniser l'espèce, ce qui ne peut se faire sans quelque détriment des particuliers qui s'affoiblissent eux-mêmes, en engendant. La semence de l'homme est le plus fort de tous ses excrements, elle se fait du meilleur suc qui le nourrit & le compose ; on le voit en ce que perdant fort peu de cette admirable liqueur, on en est foible. Tout le corps de la femme se fortifie notablement receuant la semence, & principalement si elle devient grosse. Les parties principales envoient des nerfs, des veines & des arteres aux parties génitales, les humeurs y accourent en abondance ; car elles se dilatent, elles s'échauffent & se remplissent, estant sans cesse en mouvement dans le coït, il s'y produit vn delicieux chatouillement, avec vne chaleur qui se répand par tout le corps. Les humeurs estant échauffées par tout, elles se répandent aussi de mesme, leur tour est plus frequent, elles s'entrecoupent & se mèlent comme toutes les liqueurs visqueuses, car elles forment vne espèce d'escume en se meslant.

Art. I.
*Des causes de
la generation
de la semence,
de ses passages
& de son es-
coulement.*

O

AINSI la plus imperueuse partie du sang & la plus graffe fait vne escume qui se coule de toutes les parties vers l'espine , elle y descend du cerveau mesme, puis qu'elle y va par les arteres; car le sang va sans cesse de tout le corps à l'espine , & de l'espine à tout le corps, les passages y sont manifestes. Le sang donc qui descend à l'espine & aux arteres émulgentes coule des reins par les arteres seminales à la vessie , & delà vient que si les reins s'ulcerent , ou que ces vaisseaux s'affoiblissent & s'élargissent trop , on vrine du sang. La semence descend des reins par les arteres seminales aux testicules , elle remonte par les vaisseaux éjaculans , puis elle redescend à la vessie , pour s'écouler par vn conduit particulier , car il est impossible d'éjaculer en vrinant.

AINSI voit on que les pollutions arriuent en songe , & mesme quelquefois elles se font dans le profond sommeil , & sans aucune imagination , lors que le sang se fond & se répand par tout le corps en s'échauffant par le trauail , ou par quelqu'autre cause , il produit vne escume qui fait l'imagination du coït , quand elle se ramasse & qu'elle se rejette ; cette humeur qui s'écoule a le mesme effet que la semence , elle affoiblit encore dauantage. Ce n'est pas mon dessein de parler icy de toutes les especes de pollution qui arriuent en dormant , ni de leurs differentes forces , ni de dire pourquoy elles ont le mesme effet que le coït , j'en ay assez di pour mon sujet.

Art. 2.

Que le iect de la semence dépend de la larve des vaisseaux spermatiques & de leur mouvement & chaleur.

LES éneuques ou chatrez ne iettent point de semence , à cause du dessaut de ces conduits ; car ils s'attachent fortement aux testicules , puis ils remontent & redescendent encore , ils se partagent en plusieurs rameaux , pour se communiquer à la racine de la verge qui s'enfle & se durcit , quand ils s'échauffent & se remplissent , ils flaitrissent en s'évacuant. Ces vaisseaux donc estant couppez entierement en la castration , ils font les hommes éneuques & incapables d'engendrer. Que si on froisse les testicules & l'epididyme par où la semence s'écoule , on deuient pareillement inutile à engendrer , car les conduits se bouchent , & les testicules s'endurcissent. Or les parties qui s'engourdissent , à cause des callus & duretez qui les rendent inflexibles , sont incapables de la vicissitude de s'évacuer & de s'emplir , de se roidir & de se relâcher. Ceux dont on coupe les arteres qui sont derrière l'oreille , demeurent si foibles & abbatus de la grande dissipation des esprits , que la semence qu'ils rejettent est imbecille & infœconde. Elle vient de la teste & de l'espine en plus grande abondance que des autres par-

De ses causes, de ses qualitez, & de sa force. 107

ties, elle se rend defectueuse, à cause que le tour du sang & des esprits qui la composent ne s'y fait plus à l'ordinaire, les passages étant corrompus.

LA plenitude & la petitesse des vaisseaux sont les plus grands empêchemens du mélange; or les enfans ont les vaisseaux petits & toujours pleins, ils n'ont pas le chatoiement de mesme que les jeunes gens, le sang & les esprits n'y font iamais d'escume, ne pouvant s'agiter faute de place & d'amplitude des vaisseaux. Les humeurs donc manquant de ieu dans les enfans, ne peuvent se mêler, elles ne forment point cette admirable escume qui est la vraye semence, ils n'en iettent iamais auant que de grandir. C'est la raison qui fait que les petites filles n'ont point leurs purgations ordinaires, mais quand elles sont grandes & qu'elles viennent à quatorze ans, les veines & les arteres qui vont à la matrice se dilatent à proportion de leur âge. Les vaisseaux s'ouurent alors, leurs embouchures s'élargissent; le sang & les esprits y vont & viennent, ils ont leurs tours & leurs retours, car ils s'agitent librement. Les humeurs donc ayant alors assez de lieu pour s'écouler, se purgent tous les mois aux filles, & aux garçons elles commencent à faire de l'écume & à former de la semence: c'est ce que i'ay pû remarquer touchant la generation de la semence.

N O V S sommes faits de trois substances, qui sont également nécessaires à la composition de la semence, puis qu'elle est l'abrége d'un homme; elle vient des parties solides, de celles qui sont subtiles & agissantes, & en troisième lieu de celles qui sont molles & humides. On voit quatre humeurs différentes en l'homme, ce sont l'eau, le sang, la bile & le phlegme; elles y sont toutes naturelles, puis qu'elles y sont tousiours ensemble, on les y voit dès sa naissance, toutes ses maladies s'en produisent, & on ne voit iamais qu'elles se guerissent que par l'euacuation de ces mesmes humeurs. Dans le coït il se fait un chatoiement à la matrice, quand les parties honteuses de la femme viennent à estre frayées, & que la matrice se remue, il se répand par tout son corps une chaleur douce & agreable. La semence s'écoule de tout le corps des femmes de mesme que des hommes, elle se iette quelquefois dans la matrice qui en est humectée, & quelquefois elle sort au dehors, son orifice interieur se trouuant élargi plus qu'il n'est nécessaire.

LA femme a tousiours du plaisir, iusqu'à ce que l'homme se retire ou qu'il décharge. Que si la femme est amoureuse elle décharge devant l'homme, & le reste du temps elle n'a pas tant de volupté, que

O ii

si elle n'est pas de belle humeur son plaisir est bien moindre ; il continuë neantmoins iusqu'à la décharge de l'homme ; & il se fait de mesme , que si on iette de l'eau froide dans de l'autre eau boüillante, son boüillon s'arreste aussi-tost. Ainsi la semence de l'homme tombant dans la matrice elle éteint sa chaleur , elle arreste tout son charoüillement ; car bien que la volupté s'émeut plus grande au mesme temps de la reception de la semence , elle se passe neantmoins alors entierement. La chaleur & la volupté des femmes se renouelle & s'augmente , à la verité, dans le temps mesme que la semence est poussée dans la matrice , mais elle passe en vn moment, comme si on iette du vin fort sur vn grand feu , vous voyez au commencement que le feu s'allume d'auantage , il s'augmente insensiblement à mesure que le vin se verse , puis il s'éteint tout aussi-tost. Ainsi la chaleur & la volupté des femmes s'augmente notablement en la reception de la semence , mais elle passe incontinant.

LE plaisir de la femme est beaucoup moindre que celuy que l'homme reçoit dans le coït, sinon qu'il est de plus longue durée; la volupté de l'homme est bien plus grande, à cause que le iet de sa semence est plus impetueux & plus soudain , il vient d'vne plus forte agitation des humeurs. Les femmes se portent beaucoup mieux de coucher avec les hommes , que de s'en separer & viure seules , car le coït arrose la matrice , & la continence la dessèche ; or la matrice se referre & s'appetisse grandement , estant aride & épuisée , elle entre en des conuulsions qui tourmentent les femmes. Le coit échauffe le corps, il fait couler le sang , il ramollit toutes les veines , & particulierement celles qui seruent de passage aux ordinaires ; or les femmes qui n'ont pas leurs mois ne manquent iamais d'estre malades & imbecilles ; i'en ay di les raisons dans mon Traitté des maladies des femmes.

Art. 4. LES deux semences ne croupissent iamais dans vne femme,
*De la conce- qui n'est pas pour deuenir grosse , elles ont coutume de sortir aussi-
tion, des espe- tost qu'elle se leue ; que si la femme est pour conceuoir, les semen-
ces de semence, ces demeurent , elles s'arrestent ensemble en la matrice, on ne sent
*& de la ressem- point qu'elles s'écoulent. Vne matrice qui retient les semences,
blance des en- les arreste aussi dans son creux , à cause que son orifice se referre &
fem. s'étrecit , elles se mellent ensemble exactement. Que si la femme a
connoissance des grossesses , & qu'elle en ait l'experience, elle scaura
le temps precis de la conception , en remarquant si la semence
est retenuë. La semence qui vient de la femme est quelquefois
masle & vigoureuse , & quelquefois elle est imbecille ; la semence**

De ses causes, de ses qualitez, & de sa force.

109

de l'homme est de mesme , car on remarque en luy , non seulement de la semence forte & masle , mais aussi de la feminine & imbecille . La semence qui a beaucoup de force & de vigueur est masle , & celle qui est foible est feminine , or il faut que la generation vienne tousiours de la semence qui est plus efficace , le plus fort emporte le foible ; elle se fait en cette sorte . S'il vient de la semence masle de la femme aussi-bien que de l'homme , il se fait vn garçon , si elle est foible vne fille s'engendre . Vne maniere de semence qui est en grande quantité est tousiours victorieuse , car s'il y a beaucoup plus de semence foible que de forte , celle qui est forte s'affoiblit par son mélange , elle devient toute feminine .

Si la semence forte est plus copieuse elle échauffe & dessèche , elle affermit celle qui est humide & molle , toute sa masse devient masle & vigoureuse . Si on fait fondre vn peu de cire avec beaucoup plus de suif , on ne discerne point s'il est le maître , tant qu'il est chaud & fluide , mais si-tost qu'il se fige , en se retroidissant , le suif paroît seul , à peine connoît-on s'il y a de la cire ; la mesme chose arrive au mélange des semences , tant masles que feminines . On reconnoît par des preuves evidentes , qu'un homme n'a pas moins de la semence feminine que de la forte & masle , & que la femme a aussi de la semence masle & de la feminine . Car plusieurs femmes engendent des filles avec leur mari , & avec vn autre homme elles font des garçons ; que si ces maris couchent avec d'autres femmes , ils produisent des masles , & ceux qui auoient des masles avec leurs propres femmes , ont des filles avec d'autres . Par ce discours on voit que l'homme n'a pas moins de la semence feminine que la femme , & que la femme a aussi de la semence masle ; elle produit des filles avec celuy-cy , à cause que la semence masle est affoiblie par l'abondance de la semence foible & feminine ; avec vn autre elle fait des garçons , si la semence feminine est la plus foible . Un homme ne iette pas tousiours de la semence masle , ni tousiours de la feminine , il peut changer de temps en temps , il en est de mesme de la femme .

IL ne faut pas donc s'étonner , si les femmes & les hommes engendent quelquefois des filles & quelquefois des garçons ; on voit la mesme chose aux bestes , elles ont de la semence masle & forte , elles en ont aussi qui est foible . La semence s'écoule de toutes les parties du corps , tant de la femme que de l'homme , elle retient la force ou la foiblesse des parties ; elle est receueë de la mesme maniere , se distribuant à l'enfant . Il se fait plus semblable au pere

O iii

ou à la mère en la figure des parties, qui donnent vne plus grande quantité de plus forte semence, il est semblable au pere en la structure des parties genitales & autres inferieures; si l'homme envoie de ces lieux là plus de semence, il ressemble à sa mère en la figure du visage & des parties superieures, à cause qu'elles envoient plus grande quantité de semence. Ainsi les masles ressemblent souvent de visage à leur mère, & les filles à leur pere; car il n'est pas facile qu'un enfant ressemble en tout à l'un de ses parens & point à l'autre, ou qu'il n'ait rien du tout de personne; il doit ressembler à quelqu'un, si la semence qui le fait & compose est emanée des deux parens. Des enfans foibles & décharnez naissent de peres & de meres forts & puissans, pour deux raisons; si ces parens ont fait auparavant plusieurs enfans sains & entiers, & qu'ils viennent à produire un auorton de cette sorte, c'est vne chose infaillible que ce foetus a beaucoup souffert en la matrice, & qu'il est sorti foible, à cause de l'étoilement des matieres qui seruent à son accroissement, la matrice estant trop ouverte.

Art. 5. **T O V T E S** les choses vivantes souffrent à proportion de leur *Des conceptions* foiblesse, leur naissance est facile à corrompre. Que si tous les enfans qui naissent de ces parens forts, sont imbecils, la matrice en est cause, n'estant pas assez large; car s'il manque de place où se loger, il faut nécessairement qu'il demeure petit, n'ayant pas d'estendue où prendre son accroissement. Car si l'enfant a vne place suffisante, & qu'il n'ait point de maladie dans la matrice, il est bien raisonnable que des parens de belle taille produisent des enfans de même. Vne citrouille nouuellement défleurie, & qui tire son accroissement de la racine, estant placée dans un pot étroit demeurera touzours petite, elle prend sa figure; si elle est mise dans un vaisseau plus large & approchant de la grosseur d'une citrouille, elle sera plus grande & de même figure. Les plantes s'accommodent quasi toutes en cette sorte, si on les force dans le temps de leur accroissement; la même chose arriue au foetus, s'il a de la place suffisante à s'agrandir autant qu'il peut, il est de belle taille; s'il n'en a pas, il est contraint, il demeure petit.

Q V A N T aux enfans qui sont estropiez de naissance, ils se trouuent offendez de quelque cause interne, ils sont aussi blessez de cause externe & violente, comme d'une chute, ou d'un coup qu'une femme reçoit à l'endroit de sa grossesse. L'enfant se trouve estropié de la partie où il reçoit le coup; mais si ce coup est si violent, que de rompre la peau qui l'enveloppe & qui fournit la nour-

De ses causes, de ses qualitez, & de sa force.

111

ture, il perit en sortant, ou il s'arreste mort. L'enfant se peut encore estropier d'une autre forte auant la naissance, il se fait une tumeur dure à la matrice, qui l'étrecit en un endroit, elle constraint l'enfant, elle empêche son accroissement, il en demeure estropié de la partie qui est pressée. On voit la même chose aux arbres, qui ne sont pas en bonne terre, car leurs racines étant contraintes entre des pierres elles se poussent en biaisant, où elles sont subtiles en des endroits & grosses en d'autres. Ainsi la dureté d'un endroit de la matrice constraint une partie du fœtus, dont elle détruit la figure, ouelle empêche sa grosseur & le cours de sa nourriture.

ON voit que les estropiez ont quasi tousiours des enfans entiers ; cela se fait s'ils ont les quatre humeurs, & les principes qui possèdent la force de la partie qui manque, disposés tout de même que les hommes plus sains. Mais s'il y a quelque defaut en la masse du sang & aux humeurs, dont la semence est composée, pour estre naturelle, si l'une manque & l'autre est excessiue, la semence est toute imparfaite, elle n'est pas entiere & accomplie. La semence qui vient de la partie defectueuse est encore plus foible, plus imparfaite & en plus grande quantité, c'est pourquoy ces defectueux ont coutume d'engendrer leur semblable. C'est assez discouru sur ce sujet, ie reuiens à present aux choses que i'ay cy-deuant auancées.

*LE LIVRE DE LA NATVRE
ou conformatiō de l'enfant, de la conuenance
de sa nourriture avec les plantes,
& de l'accouchement.*

CHAPITRE PREMIER.

*De la nourriture de la semence, & de la conformatiō
de toutes les parties de l'Enfant.*

SI les semences s'arrestent au fond de la matrice, elles se mêlent Art. 1. premièrement ensemble, attendu que la femme ne se repose point, elles se communiquent sans relâche des perfections recipro-
Que l'expul-
sion des va-
peurs & l'at-
tachement de l'air
ques, les fonctions de la nature étant continues. Il ne se fait qu'un peloton des deux semences, car elles s'époississent en s'é-
frâis, font les

112 *Le Liure de la Nature ou conformation de l'enfant,*

premiers mou- chauffant , elles reçoient la chaleur de la matrice qui augmente la *uemens de la leur*, & retiennent les parties subtiles. Les esprits qui sont renfermez se *semence & de la vie.* subtilisent & se fortifient , ils retirent vn air frais des pores de la mere, dont la semence se remplit. Ce vent renfermé fait de grands efforts , il se forme à luy-même tout au milieu de la semence vn conduit remarquable, par lequel il se renouuelle & se purifie. C'est le nombril qui sert à reitter les vapeurs acres, & à recevoir l'air & les humeurs qui raffraîchissent la chaleur.

CE commerce est continual, car toutes les choses qui s'échauffent contractent des vapeurs , qui se reiettent par vn conduit qu'elles se forment , puis elles se reparent , attirant l'air exterieur par ce même passage. Cela se fait aux bois , aux feüilles & aux fruits qui s'échauffent: Figurez-vous du bois qui brûle, il fait la même chose, & principalement s'il est vert ; il pousse vne vapeur brûlante , qui se coulant par vne fente , sort en tournoyant , cela se fait tousiours de même forte. Il est donc evident , qu'un vent renfermé dans du bois venant à s'échauffer sort impetueusement, & qu'il retire de l'air frais , car s'il n'en tiroit point , il ne sortiroit pas en tourbillon.

LA chaleur se nourrit de son contraire , le froid mediocre est sa plus propre nourriture. Ainsi quand l'humidité qui est au bois s'échauffe elle se change en vent, qui ne pouvant se tenir dans ses pores, il sort impetueusement & fait du bruit. Ce vent donc estant échauffé,tire vn air frais au dedans de ce bois pour se nourrir& remplir ses pores, au même temps qu'il sort de ses détrois. L'humidité des feüilles vertes , du bois , de toute sorte de graine & de fruit même se change en vents par l'action de la chaleur, elle ouvre ses propres membranes, pour se faire vn passage à respirer. Ce sont les raisons qui convainquent que la semence estant receuë dans la matrice & s'échauffant , elle fait des ventositez qui se poussent dehors & forment ce canal , qu'on nomme le nombril. La semence reçoit de la matrice les raffraîchissemens nécessaires ; car estant chaude de soy-même & contenuë dans vn lieu chaud, elle iouit de la fraîcheur de l'air , que la femme reçoit en respirant. La semence se leuine alors, elle fait & reiette des vapeurs acres, elle s'enveloppe de membranes qui l'enviornnent tout autour.

De la produc- LA surface exterieure de la semence estant visqueuse , & tou-
tion du nom- chant tout autour à la matrice qui est chaude , elle se desseche &
bril, & des s'époissit, de même que le pain qui cuit , se coure d'une croute plus
membranes qui enneigpent le époisse ou subtile à proportion qu'il se brûle. La paste se reuient
fetus. & se grossit en s'échauffant , & la croute commence , comme une peau

De la conuenance de sa nour. avec les plantes &c de l'accouch. . 113

peau subtile se dessechant à sa surface. Il se fait tout de même vne membrane qui enveloppe la semence , quand elle se levine & s'échauffe, le nombril se forme à l'endroit où elle est plus subtile, plus humide & plus molle , il a beaucoup de sang & fort peu de semence , il se rompt aisément par l'impetuosité des esprits & des vapeurs brûlantes. C'est l'endroit même par où la matrice s'évacue , où l'eminence du nombril s'attache fortement , d'où l'enfant tire ses raffraîchissemens & sa nourriture , & d'où il se détache le dernier, car on voit qu'il perit en vn moment, s'il n'est au iour , avant qu'il s'en separe. Le nombril donc s'attache à la matrice & au milieu de la semence , seruant à tous les tours & aux retours du sang & des esprits , puis qu'il répond au cœur & aux entrailles du fœtus. I'ay veu moy-même le commencement d'un embryon , la semence ayant demeuré six iours entiers dans la matrice , ie tireray toutes les preuves du reste de la conformation , de ce qui me parut alors en elle ; ie diray donc comment ie fis l'expérience de cette semence de six iours.

V N E esclave musicienne de grand pris appartenante à vne Dame,faisoit l'amour secrettement;or la grossesse estoit capable de diminuer beaucoup de sa valeur. · Cette musicienne amoureuse auoit appris de l'entretien des autres femmes que la semence ne retombe point , quand on est pour devenir grosse ; elle y prenoit donc touſiours garde , & ayant vne fois remarqué que la semence ne resortoit point , elle se découurit & auoüa le fait à sa maîtresse. La Dame m'en faisant ses plaintes , ie lui conseillay de la faire sauter plusieurs fois à terre , ce qu'elle fit , & c'estoit la septième fois qu'elle sautoit, lors que la semence fit vn bruit, tombant à terre. La fille s'estonna considerant cette semence , & quant à moy qui la vy, ie vous en fay la description fort exacte. La liqueur de cette semence estoit enfermée dans vne peau , où elle paroiffoit , on l'auroit prise pour vn œuf , dont on auroit ôté toute la coque , c'estoit quasi la même chose , sinon qu'elle estoit ronde & vn peu rouge; au dedans on voyoit force fillets blans & visqueux, qui estoient entourez de sanie rouge & d'une humeur époisse. Le dehors de cette membrane sembloit contus , & au milieu il paroiffoit vne eminence;ie pris cette eminence pour le nombril ou canal , par lequel on commence à ietter au dehors les vapeurs acres & à tirer le raffraîchissement , toute la peau qui enuironne la semence s'y attache. Ie rapporteray sur ce sujet encore d'autres preuves plus evidentes qui iustifient ce que ie di , autant qu'on le peut faire humainement.

P

114 *Le Liure de la Nature ou conformation de l'enfant,*

Art. 3. LA semence estant renfermée dans ses membranes, elle reiette *Que la semence les vapeurs, elle reçoit la nourriture, elle augmente sa masse du*
¶ l'embryon sang qui coule à la matrice, de toutes les parties du corps. Car vne
¶ se nourrissent femme grosse d'un enfant qui est bien sain, n'a pas coutume d'auoir
¶ s'augmen- ses ordinaires, encore qu'ils paroissent au premier mois à quelques
¶ tent du sang de vnes de celles qui sont pituiteuses & tres-humides. Ainsi le sang
la femme. s'amasse insensiblement entre la matrice & la membrane du fœtus, il se tire au dedans par l'eminence du nombril qui est trouée, il s'époissit en chair, donnant l'accroissement à l'enfant qui se forme. Dans la suite du temps il se produit encore quelque membrane interieure, qui répond au nombril de la même façon que la première. C'est en ce temps là mesme que le sang de la mere s'époissit, & compose cette masse de chair, qui contient toute la distribution des vaisseaux du nombril qui paroissent au dessus d'elle, seruant à respirer & à tirer la nourriture.

LES femmes grosses ne sont iamais malades de la retention des ordinaires, car leur sang ne se trouble point impetueusement comme aux autres, pour debôder tout à vn coup, n'ayant à chaque mois, qu'une seule marée ou agitation, il coule peu à peu, doucement & sans peine, à chaque iour vers la matrice. L'enfant qui est dedans se nourrit & s'augmente, il le consomme & le consume insensiblement ; il tire peu à peu le sang de tout le corps de la femme, à proportion de sa force, par les conduits qui reçoivent l'air & qui rejettent les fumées. Aux premiers iours l'air & le sang se tirent doucement & peu à peu ; mais quand le feu s'augmente & que l'enfant se fortifie, le tour du sang & des esprits est plus frequent, il tire davantage.

LES femmes qui ne sont pas grosses & qui n'ont point leurs ordinaires en ont de l'incommodité, car le sang de la femme se remuë plus que de coutume dans ses veines, à chaque mois en certains iours, à cause de la difference de ses quatre parties qui répondent aux quatre saisons, & qui sont toutes contraires en chaleur, en froideur, en secheresse & en humidité. Or le corps de la femme qui est bien plus humide, & qui a plus de sang superflu que l'homme, se ressent de ces changemens, la masse de son sang se trouble, il bout, il remplit tellement les veines qu'il s'en écoule, & cet écoulement ordinaire est en quelque maniere de la nature de la femme, puis qu'aussi-tost apres elle deuient grosse. Vne femme qui est pleine de sang est incapable de grossesse, car elle a de coutume de conceuoir immediatement apres ses mois, tous les vaisseaux de la

De la conuenance de sa nourr. avec les plantes & de l'accouch. 115
 matrice estant arides & épuisez. Si le sang de la femme qui bout & se remuë, ne trouue les passages libres à reitter ses superflitez, & qu'il s'arreste dans le creux de la matrice, son orifice estant bouché, le croupissement de ce sang l'échauffe, & sa chaleur fiévreuse se communique à tout le corps.

CE sang retenu regorge quelquefois par les veines, il se répand par tout le corps, car ses veines estant trop pleines, il produit diuerles tumeurs, se iertant à la hanche ou à l'eine, il fait vne femme boiteuse, il arreste l'vrine, il brûle tout le corps de la vessie, croupissant à son orifice & le pressant. La matrice est quelquefois si pleine de ce sang vicieux, qu'elle s'abaisse sur les hanches ou sur les cuisses, il y fait de grandes douleurs, s'il se retient cinq ou six mois, il se corrompt, & quelquefois il se change en bouë, qu'on voit sortir par son orifice. Les femmes souffrent plusieurs autres symptômes de la retention de leurs mois, que i'ay di dans les liures que i'ay fay de leurs maladies. La masse du foetus estant suffisante, ses membranes s'augmentent, car elles s'agrandissent de l'abondance du sang, qui se porte continuellement à la matrice. Ce qui décend de toutes les parties de la femme, y estant attiré par l'agitation du nombril, fert à la nourriture de l'enfant, s'il est vtile, ou il se fige entre ses membranes, il compose le foye de l'arrieraix, & il commence à en auoir l'vsage.

T O V T cet amas qui se compose du superflu de la troisième coction de toutes les parties de l'homme & de la femme, est leur plus conuenable matiere, estant semblable. Or cette ancienne ressemblance reprenant sa force par le mouvement des esprits qui les separent & les distinguent, car elles se rallient, chacune se porte à son semblable, elle reprenant le lieu, la forme & la nature de celle d'où elle est tirée. Les nerfs i'aillissent d'entre les epiphyses ou eminences des os, pour les lier plus surement ensemble; la bouche s'ouure & s'élargit, les oreilles & le né paroissent auancez & se percent, les yeux se voyent remplis d'humeur tres-pure, & même les parties honteuses font connoistre le sexe, toutes les entrailles se distinguent. La teste & le poumon se raffraichissent alors par la bouche & par les narines, le ventre se bouffit s'emplissant d'air, les entrailles s'estendent & s'élargissent par l'impetuosité des esprits. Les veines umbilicales communiquent à l'enfant l'air frais & le sang pur, & les arteres reiernet les fumées brûlantes, le bas ventre & les intestins s'ouurent en dehors au fondement, l'vrétre s'ouure tout de même pour euacuer la vessie.

Art. 4.

Des causes de la conformité de l'enfant en général.

P ij

116 *Le Liure de la Nature ou conformation de l'enfant,*

LES tours & les retours de l'air & des esprits distinguent les parties, car elles se séparent toutes, elles rentrent en leurs propres lieux, étant soufflées. Si vous ierrez du sable, de la terre & du plomb reduits en poudre très-subtile dans vne même vessie, & que vous versiez de l'eau pardessus, vous verrez que premierement ils se mélangent très-exactement, & qu'en suite ils se rassemblent, étant soufflez suffisamment par vn tuyau. Si vous laissez sécher ces poudres, & que vous couppiez la vessie, vous trouuerez que chaque poudre se rallie avec sa semblable, toutes les parties du plomb se rassemblent, le sable & la terre font de même. Ainsi les parties du sang & de la semence se rallient toutes, chacune reprend sa nature, sa forme & son propre lieu, quand elles y sont poussées par les esprits. Le corps du fœtus qui paruient à cet estat, est tout entier & accompli, car vne fille a toutes les parties nécessaires à la première conformatiōn, si elle vient à quarante iours, ou tout au plus tard à quarante & deux, vn garçon les a toutes à trente, car on voit qu'elles se distinguent quasi toutes en ce même temps ou environ.

Art. 5.

*De la confor-
mation des fil-
les & des gar-
çons, & de l'e-
vacuation des
couches.*

LES femmes qui se deliurent d'vne fille, s'évacuent bien souvent durant quarante & deux iours, c'est le plus long de tous les termes & le plus sur, neantmoins elles peuvent estre hors de peril étant purgées vingt-cinq iours. L'évacuation la plus longue apres les couches d'un garçon est de trente iours, encore que s'arrestant à vingt-cinq iours, elle peut estre suffisante & salutaire. Cette évacuation qui suit les couches est touſiours copieufe au commencement, mais elle diminue peu à peu, car elle est très petite aux derniers iours. L'évacuation des ieunes femmes s'acheue d'ordinaire en moins de temps, celle des vieilles est plus grande & plus longue. Les douleurs sont plus rudes aux premières couches qu'aux dernières, & même les femmes qui ont accouché plusieurs fois ont beaucoup moins de peine que celles qui n'ont guere eu d'enfans. Les femmes s'évacuent pendant leurs couches, à cause qu'au commencement de la grossesse il s'employe peu de sang à la nourriture de l'enfant ; car les filles en consument fort peu iusqu'à quarante & deux iours, & les garçons iusqu'à trente ; la dissipation s'augmente en suite insensiblement, iusqu'aux couches. Or il faut que l'écoulement de ces superfluitez retenuës soit reciproque, & qu'elles sortent peu à peu dans les couches, au mesme nombre de iours qu'elles s'amassent.

CET écoulement salutaire commence aux femmes en leur

De la conuenance de sa nour. avec les plantes & de l'accoueh. 117

trauail, car le sang bout, il se remuë violement, par l'impetueuse agitation de l'enfant qui s'efforce de naistre. Vne abondance d'eau visqueuse sort la premiere, l'enfant se glisse apres, l'arrier faix vient en suite, puis on voit s'écouler du sang noir & fereux, qui est suiu de toute l'évacuation des couches. Si on répand de l'eau sur vne table égale, elle coule à l'edroit où elle est attirée; le sang des couches fait de même, car estant répandu par tout le corps, il s'égoutte insensiblement, comme il s'amasse, & dans le même temps, trouuant vne ouverture. Au premier iour il sort vne liure de sang ou enuiron, selon le naturel & la complexion de chaque femme, il continuë tousiours en se diminuant de iour en iour, iusqu'à son terme. Vne accouchée qui se porte fort bien, & qui doit se guerir heureusement, vuide du sang tout pur & qui se fige promptement, comme celuy d'une victime ; que si elle est malade & qu'elle doive auoir beaucoup de peine à se guerir, l'écoulement est moindre, le sang paroît mauuais, il ne se fige pas.

Si vne femme grosse à quelque maladie qui ne dépende point de la grossesse, elle meurt dans le temps de l'évacuation de ses couches. Si vne femme qui est grosse, saine ou malade, n'a point ses mois aux premiers iours de la grossesse, & que soudainement en suite elle s'émeue d'elle même ou par des remedes, l'évacuation des couches en sera d'autant moindre, elle est semblable à vne crise qui s'interrompt, venant à plusieurs fois. Il faut absolument qu'une femme accouchée se purge, car autrement elle est en grād danger de mort ou d'une maladie dangereuse, si on n'y donne prompt remedie, & qu'on ne la purge à propos. I'ay rapporté toutes ces preuves, afin de iustifier que le plus long terme de la conformation des filles est de quarante & deux iours, & que celuy des garçons est de trente. La preuve plus certaine doit se tirer de l'évacuation des couches qui s'acheue à quarante & deux iours aux filles, & à trente aux garçons. Je recapituleray les mēmes choses, afin de les rendre plus claires ; ie di que ces expériences se démontrent & s'éclaircissent reciprocement.

Il va fort peu de sang à la matrice d'une femme, qui contient vne semence feminine, pendant les quarante & deux premiers iours de la grossesse, puis qu'en ce temps elle traualle à la conformatiōn des parties, en suite il y en va quelque peu plus ; c'est la même chose des garçons à proportion des trente iours. Aux premiers iours que la semence se renferme en la matrice, il faut nécessairement qu'elle reçoive fort peu de sang pour se nourrir, estant

Art. 6.
Quel l'évacua-
tion des cou-
ches est natu-
relle & tres-
nécessaire.

P iiij

118 *Le Liure de la Nature ou conformation de l'enfant,*
 tres-foible & tres-petite , s'il y tomboit en abondance & tout à coup, il étoufferoit la semence , manquant de lieu pour respirer. La refusion du sang des femmes se fait d'vné façon toute contraire, car il s'écoule aux premiers iours des couches en abondance , puis il se diminue iusqu'à ce qu'il s'arreste entierement.

PLVSIEVR S femmes ont mis bas des auortons masles vn peu deuant le trentième iour , & la distinction des parties n'estoit pas encoreacheuée ; ceux au contraire , qui ont paru dans le trentième iour ou peu apres , se sont trouuez entierement formez & accomplis. Il en est de même des filles , à proportion des quarante & deux iours, car celles qui se sont corrompuës deuant ce terme ont paru toutes confuses , & celles que i'ay veu venir à quarante iours precis ou peu apres, ont esté fort bien formées , selon la proportion du temps , & selon la nécessité de leur matiere. Le temps se iustifie par les auortemens , & la nécessité de la matiere par les évacuations qui viennent aux couches. Les filles se forment bien plus tard que les garçons , leurs parties se distinguent beaucoup de temps apres celles des masles , à cause que la semence , dont elles se composent est foible , & beaucoup plus humide que celle qui forme les garçons . La chaleur des filles dissipë moins de sang , estant plus imbecilles ; & pour ce sujet même, l'évacuation qui suit leurs couches, est plus ample & plus longue que celle des garçons.

Art. 7.
*De la confor-
 mation parti-
 culiere des
 doigts , des on-
 gles & des che-
 neux.*

REVENONS à nostre discours , & montrons que la conformatiōn de l'enfant estant parfaite , ses parties s'augmentent toutes, elles se fortifient , les os se durcissent & se creusent par l'impetuosité des esprits. Les os reçoivent dans leurs pores & dans leurs cavitez manifestes, la plus grasse partie du sang de l'arrierfaix , dont ils s'augmentent. Les extrémités se forment les dernières, se partageant, comme des branches d'arbre en leurs rameaux , les pieds & les mains de l'enfant se divisent en plusieurs doigts. Les ongles croissent aux bout des doigts où les veines s'vnissent , ils prennent leur naissance de l'aboutissement des vaisseaux. Les plus grosses & plus larges de toutes les veines sont au corps & à la teste , les plus petites & les plus fermes sont en grand nombre au bout des doigts , avec force nerfs solides; ils se composent aussi des plus minces & des plus durs de tous les os. Ainsi les ongles qui sont minces & solides,naissent au bout des doigts, qui se composent de nerfs, de veines & d'os tres-durs & tres-subtils. Les ongles arrestent & bouclent l'extrémité de ces vaisseaux , afin qu'ils ne passent outre & ne s'abouchent l'un à l'autre. Il ne faut donc pas s'étonner si les

De la conuenance de sa nourr. avec les plantes &c de l'accouch. 119
 ongles qui passent l'extremite du bout des doigts & qui les bor-
 nent, sont durs & fermes, puis qu'ils sont faits de matiere so-
 lide.

LE poil vient à la teste au même temps que les ongles parois-
 sent au bout des doits, voicy les causes qui l'engendrent. Les che-
 ueux croissent en abondance & de longueur considerable aux
 lieux du corps, qui leurs fournissent vne humidité mediocre & où
 les pores sont ouuerts. Le poil ne vient en certains lieux qu'avec
 l'âge, à cause que leurs pores ne s'ouurent pas auparauant, le poil
 s'augmente à proportion qu'ils s'élargissent. Ainsi le menton, les
 parties genitales, & quelques autres lieux se reuestent de poil, au
 même temps qu'on est capable d'engendrer, à cause que les po-
 res du cuir & de la chair se rarefient, les veines s'ouurent alors plus
 qu'auparauant. Car la semence ne se forme pas aux enfans, les or-
 dinaires ne coulent pas aux petites filles, leurs vaisseaux estant
 pleins & trop étrois. Les ordinaires & la semence ont leurs passa-
 ges libres aux ieunes filles en même temps, le poil follet leur vient
 ensemble & aux garçons; le poil rencontre en ce temps même vne
 humidite mediocre & suffisante à se nourrir.

LE cuir du menton des hommes se rarefie dans le temps même
 du coït, par l'écoulement des esprits & des humeurs subtiles, il re-
 coit assez de matiere propre à la nourriture du poil, puis qu'elle
 descend de la teste, & que l'eminence du menton la retient, &
 l'empêche de suivre precipitemment le cours du sang & des esprits
 qui vont à la veine caue & au thorax. Le poil ne vient iamais
 qu'aux parties qui ont les pores fort ouuerts, car faisant vne em-
 pouille, & brûlant vne partie qui a coutume de se couvrir de poil;
 on voit qu'il n'en vient plus à l'endroit de la cicatrice, à cause
 qu'estant dure, elle bouche les pores. Ceux qui sont châtrez dès
 l'enfance, n'ont iamais de poil au menton ni aux parties honteuses,
 ils sont vnis par tout le corps, à cause qu'ils manquent de semence,
 & de l'agitation des esprits qui la composent; son cuir ne se rarefie
 point, ses pores sont bouchez également par tout. Les femmes
 sont de même, leur corps ne se rarefie point, car encore qu'elles
 ayent de la semence, son écoulement est tres-foible & bien moins
 qu'à l'homme.

LES hommes chauves abondent en pituite salée, qui brûle la
 racine des cheueux, elle les fait tomber, se coulant entre cuir &
 chair; dans le temps du coït elle s'échauffe & se remuë violemment
 à la teste, où est sa source. Les châtrez ne sont iamais chauves, à

220 *Le Livre de la Nature ou conformatio[n] de l'enfant;*

cause que leur phlegme est tousiours calme, il n'a iamais d'agitation violente, & ne s'échauffant pas dans le coït, il ne sçauroit brûler les racines du poil. Les humeurs chaudes se dissipent à la longue, les cruditez s'amassent au corps de l'homme en sa vieillesse, faute de coction, sa peau prend la couleur de cette nourriture vicieuse, & sa partie plus blanche & plus subtile se reiettant, elle fert de matiere au poil. Ainsi le cuir & les cheueux reçoivent la blancheur du phlegme plus subtil qui est leur nourriture, & les cheueux blanchissent davantage ou le cuir est plus blanc. On voit que ceux qui ont dès leur naissance les cheueux blans en quelque partie de la teste, y ont aussi le cuir plus blanc, les veines y sont étroites & le phlegme y croupit. Le cuir & les cheueux ont tousiours la couleur de la nourriture qu'ils reçoivent, si elle est rousse, noire ou blanche, ils prennent cette couleur même ; le poil des bestes en est témoin, retenant tousiours sa couleur, à cause que leur cuir ne change point; c'est assez di sur cesuict, reuenons à nostre dessein.

CHAPITRE SECOND.

*De la conuénance de la nourriture de l'enfant
avec les plantes.*

Art. I.
*Du mouvement
de l'enfant, &
de la generation
du lait.*

APRES que les extremitez sont diuisées chacune en cinq, les doigts se munissent d'ongles, & les cheueux prennent racine, l'enfant commence à remuer, il a le temps & la force de se tourner, & de se mettre en la situation plus commode. Ce mouvement arriué d'ordinaire aux garçons à trois mois, & à quatre aux filles, c'est son plus frequent terme, il s'en rencontre néanmoins qui se remuent beaucoup auparauant. Un garçon se remue bien plutost qu'une fille, estant plus fort; il se forme plutost, à cause qu'il est fait de semence plus chaude & plus époisse. Le mouvement de l'enfant se donne à connoître à la mere par des marques certaines, le lait paroît à ses mammelles, car elles s'en remplissent, il ne s'écoule point, il se retient, il grossit leurs bouts mèmes; il vient plus tard & moins abondamment aux femmes qui ont la chair plus ferme & les conduits étroits, qu'à celles qui les ont ouverts & permeables.

LE lait se fait en cette sorte, la semence & les embryons sont si favorables à la matrice, que les mammelles en sont échauffées des premiers iours, elles reçoivent les humeurs de toute part, & le chyle

De la conuenance de sa nour. avec les plantes & de l'accouch. 121

chyle même des vaisseaux thoraciques. Le corps de la matrice se ramasse si fort autour de la semence , il s'appétisse tellement pour mieux l'estreindre, qu'etrecissant aussi ses veines, il exprime le sang qui reiaillit iusques aux mammelles , où il fait des élancemens. La rarefaction de tout le corps s'augmente beaucoup au troisième mois & au quatrième , l'enfant grandit, il est entier & tout formé, il se retourne , il se remue. La matrice grossit tellement, que ne pouvant tenir en l'hypogastre, elle monte au bas ventre & iusqu'à l'estomach , elle occupe vn de ses costez & le pressant , le plus subtile & le plus gras des alimens & des breuuages s'exprime au trauers des membranes & des chairs mêmes qui l'entourent. Si on trempe vn cuir dans de l'huile , & qu'on l'y laisse assez de temps pour s'abreuuer, ses pores s'en estant remplis , si on l'exprime , on voit que l'huile en sort en abondance. L'estomach est de même, ses membranes estant abreuées de la partie plus grasse & plus subtile des alimens & des breuuages , si la grossesse & la matrice le compriment , ce chyle plus subtile reiaillit à trauers la coëffe & les chairs du bas ventre , iusqu'aux mammelles.

LES femmes qui ont les pores ouverts ressentent promptement le reiaissement du lait ; celles qu'elles ont étrois & la chair dure, en ont moins & beaucoup plus tard. La grossesse fortifie notablement la digestion , puis qu'elle augmente les foyers , elle soutient le vetricule,& même elle le pousse, elle l'applique aux parties creuses du foye & de la ratte. C'est pourquoy toutes les bestes & les femmes mêmes deviennent bien plus grasses de la même quantité de nourriture , estant grosses ou pleines , que quand elles sont vuides , pourueu qu'elles n'ayent point d'autre maladie. La partie succulente & temperée de l'aliment se blanchit & se multiplie, elle se rend beaucoup plus douce & plus copieuse qu'aux autres temps , se digerant par la chaleur de la grossesse & de l'enfant qui est tres-naturelle. Vne partie de cette liqueur blanche se communique aux mammelles , il s'en porte aussi quelque peu vers la matrice par des vaisseaux semblables. Des venes de même nature & d'autres fort semblables , se portent droit à la matrice & aux mammelles ; on voit qu'elles y portent le chyle & qu'il prend la forme de lait , y estant paruenu , il fert à rafraîchir & à nourrir l'enfant auant qu'il naîsse.

LES mammelles reçoivent le chyle pour le changer en lait, elles en sont tousiours pleines iusqu'à l'accouchement , car alors il s'écoule & il se pert. Il y a deux moyens de conseruer le lait, le pre-

Q

122 *Le Livre de la Nature ou conformation de l'enfant,*

mier est l'échauffement ou inflammation de la matrice , qui arrive tousiours au troisième iour apres l'accouplement, car elle augmente la chaleur , elle rarefie les mammelles. L'alaittement est le second & le plus fort moyen de conseruer le lait , car ses vaisseaux estant ouuerts , & le chyle ayant pris coutume de s'y porter sans cesse , il continue facilement si on le tire. Les conduits qui composent le corps de la mammelle & ceux qui portent le chyle , reçoivent plus facilement sa plus grasse partie , pour la communiquer aux mammelles , estant succez & tirez sans relâche ; ils s'élargissent , le chyle y prend son cours. Les hommes qui voyent les femmes trop souuent ont davantage de semence ; ses conduits estant fort ouuerts , elle s'y porte d'elle-même , elle y est attirée ; ainsi les femmes ont beaucoup plus de lait , estant tirées.

Art. 2.

De la generation des plantes, & de la ressemblance de la matrice avec la terre.

LA nourriture & l'accroissement du fœtus se fait à proportion de l'abondance & de la bonté des humeurs , qui coulent de toutes les parties du corps à la matrice , il est tousiours en même disposition que sa mere , elle est saine ou malade , l'enfant se porte bien ou mal. Les plantes tirent toutes leur nourriture de la terre , elles reçoivent ses vertus ; elles ont tous ses defauts ou ses perfections. La graine qui se iette en terre s'abreue de son humidité , elle s'empplit d'un certain suc qui est conforme à sa nature. La terre n'a pas pour un suc , elle en contient de toute sorte , elle enferme en son sein beaucoup de sels tous differents , estant capable de nourrir une infinité de diuerses plantes. La graine se bouffit & s'enfle , se remplissant d'humidité , sa vertu plus subtile se ramasse , elle assemble ses forces , estant contrainte par l'excessive humidité qui se renferme dans les mesmes membranes ; cette vertu subtile & vaporeuse creue la graine , elle produit les feuilles qui s'éléuent , paroissant les premières.

L'humidité de la semence est bien-tost épuisée , il est impossible que les feuilles se nourrissent & s'augmentent , si la mesme vertu de la semence ne pouffe dans la terre des racines , pour en tirer la nourriture. Sa partie plus pesante & grossiere demeure , elle s'abaisse & rompt le dessous de la graine , se changeant en racines qui tiennent à ses premières feuilles. Ainsi la plante s'affermi dans la terre , elle en reçoit la nourriture par le moyen de ses racines ; alors la graine disparaît entièrement , elle s'épuise toute en la composition de la plante , & il sort quelque branche entre ces feuilles. L'écorce demeure toute seule , à cause qu'elle est très solide , & neantmoins à la longue se corrompant , elle devient imperceptible. Ces plantes qui viennent de graine emploient toute leur for-

De la conuenance de sa nour. avec les plantes & de l'accouch. 113

ce à prendre leur accroissement en l'air & dans la terre, où elles poussent leurs racines, elles sont incapables de rapporter du fruit, étant molles & tres-delicates, elles n'ont point cette vertu forte & grasse, d'où les pepins & le fruit se produisent. Mais apres qu'à la longue elles se sont fortifiées & enracinées, leurs pores s'élargissent & s'ouurent, tant aux branches qu'aux racines, elles ne tirent plus vne nourriture si humide, elles reçoivent vn suc plus épois & plus abondant.

LE Soleil échauffe la terre, il fait bouillir & monter la seue, l'attirant iusqu'au bout des branches, afin de la changer en fruit de mesme espèce que celuy de la plante d'où il s'est produit. La seue qui manquoit au commencement deuent enfin plus copieuse, puis que la terre la fournit en abondance, & que la graine en a fort peu, dans la petitesse de sa masse. La seue ne se tire point par *pepins* vne seule bouche, elle est succée par vne infinité de racines, & quand elle se porte au bout des branches par sa grande chaleur, elle se change en fruit qui se nourrit du suc de la plante mesme, & se meurt par le Soleil, digérant son humidité. Voila ce que i'auois à dire touchant les plantes qui se produisent de pepins ou graines, & se nourrissent de l'humidité de la terre ; vous en verrez aussi qui viennent d'un autre arbre en cette sorte.

VNE branche se met bien ayant dans la terre par le bout de son entamure, elle se bouffit & s'échauffe, le bout qui est dehors ne se change en aucune chose. Le suc ou seue moins subtile qui s'amasse en la partie plus basse de la branche, pousse des filets tendres & quelques racines dans la terre, par le moyen desquelles s'estant un peu fortifiée, elle commence à en tirer la nourriture, & à la communiquer aux parties qui sont dehors. La seue monte alors, le bout des branches se grossit, les boutons y paroissent, le suc plus subtile s'y élève & produit des feuilles, les parties supérieures & inférieures de la plante se nourrissent & s'augmentent toutes également. Ainsi les plantes qui viennent de bouture, naissent d'une façon toute contraire à celles qui viennent de semence. Car le pepin iette deux feuilles en l'air & hors de terre, auant que de prendre racine & pousser ses filets en terre, la bouture commence par la production des racines, les feuilles ne paroissent qu'en suite.

LA graine dans son extrême petitesse contient vne matière suffisante à la production des deux premières feuilles, elle en emprunte de la terre pour se nourrir & s'augmenter, y étant toute ensevelie auant que de prendre racine. La bouture n'en est pas de

Art. 3.

De l'accroissement des plantes & de la production du fruit & des

Qij

124 *Le Liure de la Nature ou conformation de l'enfant,*

mesme , elle n'a point en soy de seue superfluë , elle n'est pas de matiere capable de produire des feüilles , ce n'est rien qu'une branche seule , c'est vn morceau de bois tiré d'un arbre , & qui est quasi tout dehors de terre , & en l'air , c'est ce qui luy oste le moye de s'emplier de seue , si elle ne mōte en abondāce de sa partie plus basse en celle qui est hors de terre . Il faut necessairement que le scion iette premierement des racines en terre , pour en tirer la nourriture , puis qu'il enuoye le reste en haut , pour s'aggrandir & produire des feuilles & des rameaux . Les branches se produisent aux endroits du scion où il se tressue quelque maniere d'ouuerture , & où la seue peut se porter plus copieusement . Le scion croît , il s'agrandit en toutes les dimensions , il pousse force branches en l'air , & des racines en terre , à cause qu'elle est chaude interieurement en hyuer , & froide en esté .

Art. 4. LA terre s'abreue en hyuer des eaux de pluye qui tombent sans relache , ses parties s'enflent & se rallient , tous ses pores se bouchent estans remplis d'une grossiere humidité : elle n'a pas moyen froid en esté & chaud en hyuer de respirer , ses passages estans tous bouchez , l'air frais n'y entre pas comme dans l'esté ; les vapeurs chaudes se renferment manquant de passage libre , elles échauffent la terre au dedans . Le fumier qui s'amasse & se met en monceaux , s'échauffe davantage que quand on le répand , les choses humides qui s'entassent & se pressent , s'échauffent toutes d'elles-mesmes , elles se pourrissent & se brûlent plus promptement qu'on ne croiroit , faute d'estre éuentées , les passages de l'air qui les conserue estant bouchez . Les choses seches & qui sont à l'air s'échauffent moins , elles sont hors d'estat de pourriture ; l'orge & le bled qu'on amone , estant moüillez , s'échauffent plus facilement que si on les répand au large ; & moy-mesme j'ay veu des étoffes , des fourrures & des habillemens bien emballez se bruler d'eux-mesmes , comme s'ils auoient passé par le feu . En vn mot toutes les choses qui s'entrepressent & s'entassent , s'échauffent beaucoup plus que si on les separe , elles manquent de lieu pour respirer , elles ne sont point éuentées .

AINSI la masse de la terre qui s'affaisse par son époisseur & par son propre poids , s'échauffe davantage au temps d'hyuer , à cause des pluies continues . Les vapeurs de la terre ne sortent pas , à cause de son époisseur , elles s'arrestent , elles retournent , se renfermant dans ses cauernes ; la mer & les fontaines s'en échauffent , elles sont plus grandes en esté , les fumées retenuës se changeant en eau tiède . L'eau qui s'augmente élargit ses conduits , elle se

Dela conuenance de sa nour avec les plantes & de l'accouche. 125

faire de viue force vn passage plus ample , que si elle est en moins
dre quantité , elle ne croupit point dans la terre , coulant tou-
jours aux lieux plus bas. Si les vapeurs de l'eau sortoient tou-
jours , & que les pores de la terre fussent aussi libres en esté qu'en
hyuer , les eaux seroient tousiours basses , & les fontaines ne se-
roient pas plus grandes en vn temps qu'en vn autre. I'ay di toutes
ces choses , à cause que la terre paroît plus chaude interieurement
en hyuer qu'en esté , en voicy les raisons plus fortes. Tous les vents
ont leur origine de l'élément de l'eau , ils viennent des fleuves ou
des nuées ; or les nuées ne sont que des vapeurs aqueuses qui se
soustienent en l'air par leur grande estendue.

LA terre donc a toujours en esté les pores ouverts , les eaux
qu'elle contient coulent aux lieux bas , elles se raffraichissent , re-
jettant les vapeurs elles en reçoivent & en produisent de nouel-
les ; la terre & l'eau s'éuentent à l'aise , leur raffraichissement est
reciproque. Si on met de l'eau dans vn muid ou dans vn sac de
cuir , & qu'on la presse avec violence , ou qu'on l'emplisse , si on
croit luy donner assez d'air le perçant avec vne aiguille ou avec
vne alene , qu'on pende à l'air le sac , on verra qu'il n'en sort que
fort peu d'eau & point de vent , l'eau manque de passage & de
lieu suffisant à pousser les vapeurs ; elles s'enferment tout de mes-
me en hyuer dans la terre. Si on fait place à l'eau qui est dans le
tonneau , & qu'elle ait lieu d'enuoyer ses vapeurs , on voit que les
vents vont & viennent , & que l'eau coule librement ; l'eau fait la
mesme chose en esté dans la terre , car elle a place à pousser ses
vapeurs , estant poreuse , & le soleil les attire sans cesse.

LES vents qui sortent en esté des ouvertures de la terre se trou-
vent froids , à cause qu'ils viennent de la terre qui est tres-froide ,
ils passent à trauers ses conduits & ils la refroidissent . Ainsi le des-
sous de la terre est extremement froid en esté , & l'eau seule en
est l'origine ; elle est beaucoup plus froide que tous les vents qu'el-
le produit , puis que leur fraicheur vient d'elle , & qu'ils se reflechis-
sent à sa surface , ils communiquent leur froideur & à la terre & à
l'eau mesme. L'eau dvn puy qui se tite sans cesse , se raffraichit ,
puis qu'elle est agitée par l'air qui l'enuironne ; elle s'éuenté par
le moyen de ses propres vapeurs. L'eau qui croupit n'estant point
remuée , s'époissit mesme dans l'esté , faute de mouvement , les
vapeurs de la terre qui l'enuironne , ne la penetrent point , elle n'en
communique point à la terre. L'eau dvn puy qui n'est point agi-
tée de l'air , des vents , ni du soleil , commence à s'échauffer en sa

Art. 5.
*Que l'eau des
pays & des
fontaines est
froide en esté
& chaude en
hyuer.*

Q iij

126 *Le Livre de la Nature ou conformation de l'enfant,*
 surface à cause de son croupissement , elle communique la chaleur
 à ses parties plus basses de l'une à l'autre; c'est pourquoy l'eau d'un
 puy qui ne se puisse point en Esté , se rencontre plus chaude que
 celle qui se puisse.

LES plus profondes sources sont aussi plus froides en Esté ;
 l'eau qu'on en tire pendant l'Hyuer se trouve chaude en la tirant,
 mais aussi tôt elle reçoit l'impression de l'air, elle se refroidit
 retournant à sa nature. Cette même eau se trouve froide en Esté ,
 dans le temps qu'on la tire, à cause qu'elle est refroidie par les va-
 peurs qui vont & viennent , les pores de la terre étant ouverts;
 mais après qu'elle est tirée , elle s'échauffe par le croupissement &
 par la chaleur qui domine en la saison ; elle reçoit l'impression de
 l'air qui l'entoure, elle devient semblable aux autres eaux qui n'ont
 point été puisées dans les puys ni dans les fontaines. Je reuiens
 donc à cette vérité très-assurée ; la terre est froide au dedans en
 Esté , & en Hyuer elle est fort chaude; le dehors est tout au contraire ,
 puis que les plantes ne peuvent supporter ensemble le froid ou
 la chaleur en toutes leurs parties. Les extrêmes rrigueurs de l'Hy-
 uer font mourir toutes les plantes dont elles penetrent les racines ;
 les chaleurs font de même , elles séchent le tronc , les branches &
 les racines mêmes.

Art. 6.

*De la ressem-
 blance de la
 nourriture de
 l'enfant avec
 les plantes.*

IL faut que la chaleur & le raffraîchissement se communiquent
 au même temps en diverses parties de chaque plante. Si les bran-
 ches & le tronc qui sont hors de la terre fournissent la chaleur , il
 faut que les racines qui sont dessous la raffraîchissent. Si au con-
 traire toutes les branches d'une plante se refroidissent à l'air, il faut
 que ses racines lui communiquent la chaleur , elles fournissent l'al-
 ment au tronc & à toutes les branches , au même temps qu'elle
 en reçoit le raffraîchissement. Ainsi la plante ne manque point de
 raffraîchissement , ni de chaleur & de nourriture , de même que le
 corps de l'homme , qui s'échauffe par la digestion de l'aliment , est
 raffraîchi par la boisson. La plante reçoit deux secours , elle en tire
 un par ses racines du profond de la terre ; elle en trouve un second
 tout différent & nécessaire absolument en la fraîcheur de l'air qui
 se communique à ses branches. Par ces moyens la racine , le tronc
 & les branches se nourrissent & s'augmentent également , elles re-
 çouent tour à tour de l'air & de la terre le raffraîchissement né-
 cessaire & une suffisante nourriture.

VN ieune arbre qui est tendre & très-delicat , ne porte point de
 fruit , son suc n'est pas assez fort ni assez gras pour en produire ,

De la conuenance de sa nour. avec les plantes & de l'accouch. 127
 puis qu'il enferme la semence , & que le fruit n'est fait que pour la production des pepins ou du noyau. Le temps fortifie peu à peu vn arbre , ses pores s'élargissent , il reçoit de la terre vne seue plus grasse , le Soleil l'attire , il la répand & la fait bouillir à l'extremité de ses rameaux , où elle s'époissit en fruit ; le Soleil resout sa vapeur plus subtile , il cuit le reste , il l'adoucit en le cuisant. Les arbres qui ne rapportent point de fruit , sont ceux qui n'ont pas vn suc assez gras , ni assez abondant pour en produire. Les arbres qui se sont endurcis par la vieillesse , & qui sont assez affermis par la solidité qui se remarque en leurs racines , ne croissent plus.

LES arbres qui s'entendent lvn sur l'autre & qui viennent de greffe , ne portent pas du fruit semblable au fruit de l'arbre sur lequel ils s'entendent ; il se fait en cette maniere. La greffe s'affermira s'vnissant à son tronc , elle iette des feüilles , puis qu'elle a de la seue & de la nourriture de l'arbre dont elle est tirée , & de celuy où elle s'ente. La greffe donc qui iette en l'air des feuilles , pousse aussi des racines dans le tronc , elle en tire la seue , & à la longue elle enuoye des racines particulières tout au trauers de sa substance , jusqu'à la terre plus profonde , pour en tirer le suc & sa plus propre nourriture. Il ne faut donc point s'étonner si les entes portent du fruit tout different de celuy de l'arbre où elles sont entées , receuant de la terre mesme vn suc tout particulier , qui vient par leurs propres racines. Je reuiens aux matieres qui ont donné sujet à la longueur de la digression que i'ay faite , ne voulant pas la laisser défectueuse. La vie des plantes dépend du suc de la terre , elles se portent bien ou mal , selon sa disposition particulière ; le fœtus est de mesme , il se nourrit du chyle qu'il tire de sa mere , puis qu'il s'attache à la matrice , il se porte comme elle , il iouit au commencement de la vie qui est commune aux plantes , il devient zoophyte ou plant-animal , il est parfait à sa naissance. Si donc on prend garde attentivement à ce que i'ay di touchant la naissance des plantes & touchant leur nourriture , on trouuera que les enfans sont tout de mesme.

CHAPITRE TROISIEME.

*De la situation de l'enfant dans la matrice ,
& de l'accouchement.*

Art. I.

*De la situation
de l'enfant dans
la matrice, &
de la generation
du poulet.*

LE creux de la matrice & de l'arrieraix est de figure ronde, le fœtus est contraint de s'y accommoder, & d'ajuster ses bras & ses jambes, les fléchissant autant qu'il peut, il se forme & demeure dans cette extrême flexion, jusqu'au temps de l'accouchement ; il n'y a que l'extremité de ses pieds qui s'allonge. Les deux mains sont sur les genoux, la teste s'applique entre deux, les jambes se fléchissent extrêmement, le bout des pieds s'allonge vers la teste, il n'est pas aisné de juger, encore que l'enfant se voye dans la matrice, si sa teste ou ses pieds occupent la plus haute place. L'arrieraix & toutes les membranes qui enveloppent le fœtus, tiennent au nombril. C'est ici qu'il faut rapporter la démonstration dont i'ay parlé, puis qu'elle est tres-évidente pour l'éclaircissement de ces matières, elle convainct l'entendement de ce que la semence est contenuë dans ses membranes, que le nombril est en son milieu, qu'il reçoit la fraicheur de l'air, & qu'il reiette les fumées. On voit que ses membranes s'attachent toutes au nombril, que la nourriture & toute la conformation de l'enfant se gouerne de la maniere que i'ay dite, si on pratique attentivement les experien-ces que i'ay faites.

P R E N E Z vingt œufs ou plus, & les faites couuer au mesme temps par deux poules ou par plusieurs ; prenez à chaque iour vn de ces œufs pour le casser. Commencez dès le second iour & continuez iusqu'au dernier, auquel ils ont coutume de s'éclore, & vous verrez que la naissance des poulets se comporte de mesme que celle de l'enfant, autant qu'on peut les comparer ; puis qu'on voit en vn œuf le nombril, les peaux qui en dépendent, & tout ce que i'ay di de la conformation de l'enfant, arriuer de iour en iour, dès le premier iusqu'au dernier. Ceux qui n'ont jamais remarqué le nombril en vn œuf de poulle, s'estonneront de voir vne chose si rare.

LE temps de l'accouchement est venu, lors qu'il est nécessaire que l'enfant ait vn air plus libre, il a besoin de respirer estant parfait, il se remue violement, il regimbe des pieds & des mains, & il rompt ses membranes l'une apres l'autre, les plus foibles se rompent les premières, & enfin la dernière qui touche à la matrice & enveloppe tout, se déchire. Ainsi l'enfant se rend le maître, il se défait de ses liens & s'agitant il se iette dehors, car le nombril n'a plus la force de l'arrêter, apres que ses membranes sont rompus, la matrice mesme n'est plus capable de retenir l'enfant quand elles se détachent ; car les membranes qui enveloppent l'enfant tien-
nent

De la conuenance de sa nourr. avec les plantes &c de l'accouch. 129
nent aussi tres-delicatement tout alentour de la matrice.

L'ENFANT qui vient au monde élargit les conduits de la matrice, qui sont tendres & très-souples ; il vient la teste la première, si sa naissance est naturelle, car estant suspendu par le nombril la teste emporte ses pieds, elle va la première, puis qu'elle est de beaucoup la plus pesante. L'accouchement qui arrive à dix mois est le meilleur & plus parfait ; l'enfant est en ce temps beaucoup plus fort & plus capable de rompre ses liens & ses membranes. Un appuy ferme est nécessaire à une impulsion violente, le fond de la matrice sert d'appuy aux pieds de l'enfant, & la teste se pousse, elle va la première. L'enfant ne vient devant dix mois que par violence ou par étouffement & faute d'air, il a toujours du lait, du sang & des humeurs de reste, puis qu'il subsiste de lait seul plusieurs mois après sa naissance ; le défaut d'aliment humide est rarement la cause de l'accouchement, il est contre nature.

I'AY veu des femmes qui s'imaginent qu'elles ont porté quelqu'enfant plus de dix mois ; elles se sont trompées de cette sorte. La matrice reçoit dans son fond des vents & des humeurs qui coulent du bas ventre en abondance, elle s'en remplit, elle s'enfle, la femme paraît grosse quand ces symptômes arrivent. Les purgations qui s'arrêtent s'amassent quelquefois en la matrice, elles continuent plusieurs mois, il s'y mesle des vents qui échauffent le corps & se remuent, comme un enfant ; les femmes se croient grosses, à cause de la retention des ordinaires & de l'enflure du bas ventre. Ce grand amas s'écoule quelquefois de lui-même, ou par la cheute d'autre humeur qui vient de tout le corps, ou d'une seule partie dans la matrice, car elle emporte les premières & les vents se dissipent. La matrice demeure quelquefois entr'ouverte après l'écoulement de ces matières, elle se tourne droit à son orifice extérieur, & par ce moyen quelquefois elle retient, le jour même ou peu après, la semence de l'homme, la femme devient grosse. Celles qui n'ont jamais fait ces expériences, content leur grossesse dès le temps de la retention des ordinaires, & de l'enflure du bas ventre.

L'ENFANT n'a pas moyen de se nourrir, & de s'acroître davantage dans les entrailles de la mère, après que dix mois sont passés, elle n'est pas capable de lui fournir une plus ample nourriture, ni de continuer, puis qu'elle est épuisée ; l'enfant consomme le plus pur du sang qui coule dans ses veines, il se nourrit de lait, il tire le chyle même, & les alimens indigestes par sa grande chaleur.

R

Art. 2.
*De l'accouche-
ment naturel,
& que son pro-
pre terme est à
dix mois.*

130 *Le Liure de la Nature ou conformatiōn de l'enfant,*

L'enfant qui est fort & parfait manque de tout dans la matrice , il languit de chaleur , il demande vn air frais , il cherche d'en iouir plus librement , il se tourmente , il rompt les chaines qui l'arrestent . Le sang manque plutoſt aux premières grossesses qu'aux ſuivant es , l'enfant n'a pas vne nourriture ſuffiſante , pour demeurer iusqu'à dix mois dans la matrice .

Art. 3. C'EST la nature de la femme de faire assez de sang pour fe
De toutes les caufes de l'accouchement naturel. nourrir avec le foetus , ſi elle n'est pas grotte elle en reiette à chaque mois ; il y en a qui en rendent touſiours abondamment & d'autres moins , ſelon la nature de leur sexe , & ſelon leur complexion particulière . Les femmes qui n'évacuent guere fourniſſent peu de sang à la fin des grossesses pour la nourriture du foetus , il eſt constraint de regimber , de rompre ſes membranes , & de ſortir auant dix mois . Les ieunes femmes ont de coutume de rendre peu de sang , & d'ordinaire elles ont auſſi fort peu de lait , elles n'ont pas encore contracté l'habitude de nourrir vn enfant , leur corps eſt ferme & ſec , leurs vaisſeaux ſont étroits , n'eſtant pas encore élargis . Ainsi l'enfant qui n'a point d'autre violence & ne reçoit point d'autre effort , ne naît iamais auant dix mois que faute d'air ou de sang , de lait & de chyle ; en voicy la preuve évidente .

LE iaune eſt la principale & premiere partie de l'œuf , il ſe nourrit du blaç qui s'amaffe alentour , pour deffendre & pour raffraichir la faculté génératiue , qui conſiste en ſa ſubſtance huilleufe & chaude , le poulet ſ'en compoſe en cette forte . La poule échauffe & couue l'œuf , elle émeut ſes parties ſubtiles , elle fond les groſſierſes , il ſe produit des vents qui ſe reiettent , & il s'attire interieurement de l'air frais , au trauers de la coque qui eſt auſſi poreufe , pour d'ôner paſſage aux vapeurs & au raffraichiſſement du poulet qui s'engendre . L'oifeau ſe forme en la meſme façon que le foetus , comme i'ay deſia di , il ſe fait du iaune de l'œuf qui eſt huilleux , ſubtil & chaud ; il ſe nourrit du blanc qui eſt froid & facile à fondre , la ſubſtance laitreaſe eſt la plus propre nourriture . Le cœur ſe fait à l'endroit où le germe qui eſt le commencement des liens du nombril , s'unit au iaune , il répond à la pointe du pepin , qui eſt le cœur & le centre de l'arbre , puis qu'elle eſt au milieu , pouſſant en l'air ſes feuilles & ſes racines en terre . Ces veritez ſont toutes évidentes à ceux qui veulent y prendre garde , & y appliquer leur esprit .

A P R E S que le poulet a entierement épuisé le blanc & le iaune de l'œuf , il ſe remuë violemment , n'ayant plus de quoy viure , il cherche à ſuſſiſter d'ailleurs , il rompt les peaux qui l'envelop-

De la conuenance de sa nour. avec les plantes & de l'accouch. 131

pent, il rompt mesme sa coque. Si ce poulet est foible & qu'il ne sorte pas au vingtième iour, la poulle qui sent son mouvement le fait éclore avec vn coup de bec, ouurant la coque, & mesme quelquefois les femmes y prennent garde & la rompent. Le iaune & le blanc de l'œuf s'employent tout à la nourriture du poulet, & il n'en reste rien qui soit considerable apres que la coque est cassée.

A I N S I l'enfant qui a pris son accroissement ne peut plus re-
cevoir vne suffisante nourriture au ventre de sa mère, il est con-
traint d'en chercher davantage, il rompt les peaux qui l'environt-
ent, il sort dehors au mesme temps qu'il se déliure des liens qui le
retiennent. Toutes ces choses arriuent à l'enfant au dixième mois, c'est le plus long de tous ses termes ; elles arriuent à proportion de la mesme maniere aux autres animaux & aux bestes farouches,
puis qu'elles ont toutes vn temps precis pour leur naissance, il faut
absolument qu'elles aient toutes vn temps dans lequel leur foetus
est constraint de naître, faute de nourriture. Les animaux qui ont
en eux vne plus abondante nourriture se déliurent plus tard de
leurs foetus, & ceux qui en ont moins les mettent aussi plus tard
au monde, à proportion qu'elle manque.

L E S membranes étant déchirées, la femme accouche libre-
ment, si la teste emporte les pieds, elle vient la premiere, si les pieds
se rencontrent & se presentent à l'orifice, si le corps se met de tra-
uers, on a beaucoup de peine. Ces mauvaises situations de l'enfant
se produisent du trop grand élargissement de la matrice, ou de
l'impatience de la mère qui ne s'arreste point dans son trauail ; on
voit que plusieurs femmes en meurent ou leurs enfans, & mesme
quelquefois la mère & l'enfant y succombent. Les premières cou-
ches sont tousiours les plus dangereuses & plus penibles, à cause
que les ieunes femmes ne s'coutent pas encore la façon de s'y com-
porter & de souffrir ; elles endurent d'extrêmes douleurs par tout
le corps, & principalement aux cuisses & aux reins, à cause que les
ligamens du croupion, de los pubis & des hanches se relâchent &
se separent. Les femmes qui ont eu plusieurs couches endurent
beaucoup moins aux dernieres, y éstant plus accoutumées.

S I l'enfant qui veut naître présente sa teste à l'orifice, elle sort la premiere, elle prepare le passage à toutes les autres parties, le reste du corps vient en suite, le nombril sort apres, s'attachant au milieu de l'arrierfaix. L'arrierfaix est suivi d'une grande abondance de sang, qui se décharge de toutes les parties de la femme, & même

Art. 4.
*Que l'enfant ne
vient au monde
que faute d'air
ou de sang, de
lait & de
chyle.*

132 *Le Livre de la Nature ou conformation de l'enfant,*
 de sa teste. Ces superfluitez se reietrent , à cause de la violence du
 trauail , des douleurs excessiues & de la fonte des humeurs , elles
 preparent les conduits à l'évacuation qui s'ensuit durant toutes
 les couches. La soudaine évacuation de cette grande quantité de
 sang fereux , precede l'insensible écoulement qui continuë pen-
 dant tout le temps que i'ay di. Les mammelles & les plus humides
 parties de la femme se flétrissent dans les premières couches , elles
 s'amollissent & se diminuent encore beaucoup plus aux autres , à
 cause que les venes se rompent par la vicissitude de la plenitude
 excessiue & de l'épuisement ; c'est assez discourru sur ce sujet.

Art. 5. *De la generation des iumeaux & de leur naissance* L E S iumeaux se font d vn seul coup en cette sorte ; la matrice a plusieurs trous & replis , il y en a qui sont près de son orifice , & d'autres en sont plus éloignez ; les animaux feconds en ont plusieurs , & les autres en ont moins ; cette verité se voit aux oiseaux & à toutes les bestes , tant domestiques que sauvages . Quand la semence se diuise , se partageant en deux differens lieux de la matrice , & qu'elle y est receuë séparément , sans se couler ensemble en vn lieu seul , chacune de ses parties s'enveloppe de ses propres membranes , en lvn de ces differens coins ; elle y reçoit la nourriture , elle s'y viuifie de la mesme façon que s'il n'y auoit qu'un seul fœtus . Le chien , le porc & plusieurs autres animaux qui s'engendrent en grand nombre d vn seul accouplement , font vne preuve assurée que les enfans iumeaux s'engendrent tout de mesme . Chacun de leurs fœtus est entouré de ses membranes particulières , chacun se forme & se viuifie séparément dans vn repli de leur matrice ; cela se voit tousiours de mesme , ces animaux ont de coutume de naître tous ensemble à vn seul iour . Ainsi les enfans iumeaux se font tousiours d vn seul coït , chacun d'eux s'enveloppe de ses membranes en particulier , il se fait & se viuifie séparément dans lvn des coins de la matrice , lvn de ces deux enfans vient le premier , il est suivi de son particulier arrieraix .

V O I C Y ce qui fait que les iumeaux sont quelquefois de dif-
 ferent sexe , qu'une fille & un garçon naissent ensemble . L'homme
 & la femme & tous les autres animaux en general , iettent de la se-
 mence male & forte , ou de la foible & feminine ; elle ne sort pas
 toute ensemble , elle se pousse à deux ou à trois fois & à plusieurs re-
 prises , car il n'est pas facile que toutes ses parties soient tousiours
 égales en force , les premières en ont beaucoup plus que les der-
 nières . Autant de fois qu'une semence épaisse & forte se loge & se
 retient en lvn des coins de la matrice , il s'y fait un garçon , il s'y fait

De la conuenance de sa nôtr. avec les plantes & de l'accouch. 133
 vne fille, si elle se rencontre humide & foible. Si les deux coins de la matrice reçoivent de la semence forte , il se fait deux garçons, s'ils en reçoivent de la foible il se forme deux filles.

LE LIVRE DES PRINCIPES
ou de la conformation de l'homme, de sa matière & de sa durée.

CHAPITRE PREMIER.

De la matière ou composition des parties de l'homme.

NOVS auons amplement parlé des principales causes des choses naturelles, nous devons à présent traitter des principes qui sont plus évidens & qui conuainquent davantage. Je suis donc obligé de parler des principes de la durée de l'homme , de la matière qui compose ses membres , & de l'ouurier qui le produit; ce sont ses trois plus évidens principes , & le sujet des trois parties de ce discours. J'ay cy-deuant emprunté de mes predecesseurs tout ce que j'ay produi , ie l'ay fortifié de mes experiences ; car il faut auoir des maximes qui se reçoivent d'un chacun , se trouuant confirmées par le témoignage des sens , puis que la Medecine ne traite que de choses sensibles.

I E ne dois pas m'estendre sur les choses admirables, qui nous paroissent en l'air & au dessus de nous , elles sont moins certaines que celles qui se voyent , comme les elemens & les autres principes. Encore que si on pouuoit ioindre toutes les causes , tant vniuerselles que particulières , & faire voir leur mutuelle dépendence en la production de la santé & de la maladie , les demonstrations en seroient bien plus fortes. Car de nous arrester aux preuues qui se tirent des causes éloignées , negligeant celles qui se treuuent en nous-mesmes , & qui sont bien souuent contraires , c'est vouloir se tromper. Le ciel est un agent vniuersel , dont toutes choses dépendent , il produit tous les animaux & l'homme mesme , il est le pere de la vie , c'est luy qui la donne & qui l'oste ; & neantmoins ie ne parle de luy , qu'à cause qu'il a fait la premiere separation des

Art. 1.
Des principes de l'homme, & de toutes les choses qui le composent.

R iij

134 . Le Liure des Principes ou de la conformation

elemens, & qui donne le rang qu'ils tiennent entreux dans l'Univers & en la composition de l'homine. Il est temps à present que ie produise mes propres sentimens, touchant les principes de l'homme.

I E pourroy commencer à parler de l'ame, & de la chaleur , qui est le premier & le veritable organe de tous ses organes , puis que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme. L'ouurier des choses naturelles est interieur , & luy-mesme est leur forme & leur fin derniere. L'ame entretient les parties de l'homme dans vne guerre immortelle , qui seroit tres-capable de les détruire toutes , si elle n'en estoit l'ouuriere , la forme & la derniere fin, elle les fait pour son usage , elle est l'architecte & la forme de l'edifice de nos corps , en sorte qu'on peut dire que l'ame est quasi tout l'homme. Je dois pourtant traitter en premier lieu de la matiere , à cause qu'elle est plus palpable , on la voit la premiere, elle conduit à la connoissance des autres causes naturelles ; l'ame fert en quelque façon de matiere en l'homme , puis qu'elle en est vne partie. L'ame se fait dans la matiere , elle s'infuse au mesme temps que ses organes ont les dispositions necessaires & suffisantes. Ainsi ie dois parler premierement de la matiere, puis qu'elle est auant l'ame , & que la chaleur & le temperament en viennent.

L' H O M M E se fait de corps & d'ame , ce font sa forme & sa matiere, il se fait de parties qu'on appelle integrantes & dissimilaires , comme les bras & la teste ; celles-cy se composent de parties qui sont aussi dissimilaires , comme l'oreille & le né ; ces dernieres se diuisent encore en d'autres qui paroissent uniformes , comme la chair & les membranes. Ces parties se font toutes de sang , qui se compose de quatre differentes humeurs , & se reduisent toutes en eau , qui est la matiere premiere de toutes les parties de l'homme. Le feu fert aussi de matiere premiere , & de premier organe en toutes les actions , il voit, il entent , il conçoit toute chose , penetrant jusqu'à l'auenir , dont il découvre les secrets ; il est incorruptible & de la nature de l'ame , s'éuanoüissant avec elle en la derniere dissolution. Cet inuincible ouurier est incapable de rien souffrir des autres elemens qui sont ses ennemis , il s'éleue aisément au dessus d'eux , pour les enfermer tous en la vaste estendue de son enceinte , & sa chaleur tres-efficace ne peut se dissipier , puis qu'elle est la plus forte.

Art. 2. AVANT que le monde fust crée , toutes les choses estoient confuses dans vne masse imparfaite , ou pour mieux dire , tout ce

De l'homme, de sa matière & de sa durée.

135

monde n'estoit qu'en l'idée de Dieu, sa place estoit vn simple espace du monde & ce imaginaire. Il n'y auoit ni temps, ni lieu, ni haut, ni bas, ni de la confusion commencement, ni milieu; tout y manquoit, & cette masse n'auoit qui l'a precedé. ni forme ni figure; elle estoit incapable de paruenir à quelque fin, faute d'ourier, & des qualitez nécessaires à la generation naturelle. La foiblesse oblige vn agent à multiplier ses organes, sa force les retranche à proportion qu'elle croît. Le grand ourier de l'Univers contient en soy tous les moyens en éminence, puis que sa force est infinie, il supplée au defaut des outils des arts & de la nature. Il n'a besoin d'aucun secours, ni de matière ni d'organe, sa volonté seule est l'unique moule très-éfficace à toute chose, il veut, c'est fait, son ouvrage s'acheue en vn moment. Dieu donc a fait tout de rien, ou de matière imaginaire; il a fait le ciel & la terre, il a donné la force au Soleil de gouverner toute la nature.

LE premier establissement dépend de la distinction; or la chaleur sépare toutes les choses différentes, l'agitation continue approche celles qui sont de semblable nature, s'alliant d'elles-mêmes. Le feu se tire le premier de ce desordre & confusion de matière, puis qu'il est le plus subtil & le plus agissant de tous, il s'eleue au dessous du ciel, où il reçoit le nom d'aether, les qualitez & le mouvement. Le feu se purifie dans cette place, il y reçoit l'agitation circulaire qui est la plus parfaite, car elle fait les autres, elle leur sert de règle, étant seule égale, exempte de limites, & toujours en son commencement aussi-bien qu'en sa fin, ce qui la rend capable d'une durée continue. Le mouvement qui est tout droit s'arreste en peu de temps, il détruirent par le repos cet invincible ourier en son lieu propre, s'il n'estoit à l'instant suivi d'une agitation bien plus noble; car le mouvement qui se fait en rondeur toujouors, il perfectionne l'élément du feu, il le rend immortel.

LE mouvement subtilise, il purifie; tout ce qui est de plus grossier se retire & s'amasse où il est moindre. La terre est grossière & lourde, elle se pousse aisément au centre, bien loin de l'eminente place, où le mouvement est perpétuel; toutes les qualitez y sont divines, puis que Dieu même s'y plaît, il fait sa principale résidence au lieu du ciel, où le mouvement est plus grand. La face de la terre demeura sans couleur & invisible, jusqu'à ce que l'Esprit divin, qui est la chaleur même & la lumiere, se répandit dessus les eaux, qui sont la matière première de toutes les choses vivantes. Les plantes & tous les animaux se produisirent par la vertu de cet Esprit très-éfficace & par l'extrême humidité.

Art. 3.

De la séparation des éléments & de l'ouverture de leur arrangement.

136 *Le Liure des Principes ou de la conformation*

LA terre est froide & seche d'elle-mesme, elle est suiette à beaucoup de changemens, elle est dure & tres-inégale, elle a des qualitez si contraires au feu, qu'il est impossible qu'ils s'approchent; il a fallu deux elemens pour occuper le grand espace qui est entr'eux. L'eau qui est pesante & tres-fluide, applanit les profondes abysses, elle amollit la secheresse, elle fait la fertilité, elle se glisse insensiblement dans les pores. La terre & l'eau ne font qu'un globe, car en creusant, l'eau se trouve tousiours à niveau des mers ou des fleuves, ces elemens se voyent par tout vnis ensemble, ne faisant qu'une masse. L'air a quelque chaleur, il est souple & tres-delicat, il s'éleve, il s'abaisse indifferemment, pour occuper tous les lieux vuides, il remplit tout le reste de ce grand interualle.

LORS donc que la force diuine donna le tour aux elemens, ils sortirent à l'instant de ce desordre, ils se portèrent en des lieux propres, à la reserue des parties qui s'engagerent dans la terre, car elle enferme en diuers lieux beaucoup de feu, selon la varieté de ses cauernes & des creux qu'elle forme. Ce feu se répandit inégalement en plusieurs endroits, il s'enveloppa dans la terre, il s'en retint en quelque lieu beaucoup, en d'autres peu, & ce peu se diuise encore en plusieurs petites parcelles; il digere, il dessèche les parties plus subtiles pour faire le meslange. Ce feu surpris & engagé, trauaille à la façon de l'Vniuers & de l'impulsion qu'il a receu; il produit toute chose en rond, il se renferme dans ses parties gluantes, il s'y refléchit, & il tourne, il retourne sans cesse. La terre donc estant échauffée par la succession du temps sa pourriture engendra la fécondité, il se fit sur la terre vne pourriture semblable à celle qui se voit alentour des membranes.

Art. 4.

*De la matiere
et de l'ouurier
de toutes les
chooses vivantes.* LA terre est la matrice de toutes les choses qui s'engendent, son humidité bien digérée par la continuation de la chaleur est la matière des parties. Le feu diuin montre sa force dans l'humidité qu'il recuit, il paroît rouge & purifiant sa matière, il en produit du sang qui s'enuironne de membranes. Apres que la chaleur elementaire & celle du Soleil eurent agi fort long-temps ensemble dans toute cette pourriture, ce qui se rencontra graisseux, manquant de fluidité se brula fort soudainement, il prit la nature des os & la plus grande fermeté. La pourriture tres-gluante & qui estoit meslée de fort peu de matière froide & sanguine, ne put estre brûlée par la chaleur, ni se rendre fluide en se fondant, elle prit vne autre nature, il s'en fit des parties différentes des autres; les nerfs, les ligamens & les cartilages qui sont solides & sans aucune cauité,

s'en

s'en produisirent, faute de matière froide capable de se fondre.

LES venes ont été formées de matière & de maniere différen-
te, elles eurent beaucoup de substance froide ou sanguine, tout au-
tour de laquelle, ce qui estoit de plus visqueux venant à être des-
feché par la chaleur se conuertit en leurs membranes. Le froid
grossier fut surmonté par la chaleur, il coula dans les venes, il de-
vint tout fluide, étant fondu par sa vigueur. La gorge, le gosier,
l'estomach, le grand creux du bas ventre, & toute la suitté des
boyaux qui va finir au siege, ont été faits de même sorte. La sub-
stance du froid les creuse toutes en s'écoulant, mais elle sort & se
reiette; & dans les venes elle demeure, allant de l'une à l'autre.

LA substance du froid continuant à s'échauffer & à se dessécher
tout alentour, ce qui estoit de plus gluant s'époifit en forme de
peau; il devint la substance de toutes ces parties, n'étant que mem-
braneuses. Le dedans de ce froid se fondit & s'ecoula tout, à cause
qu'il ne contenoit guere de gras ni de visqueux. La vessie se creusa
de même sorte, beaucoup de matière froide se retint, elle s'affermi-
t & se dessécha tout alentour par l'action de la chaleur, le reste
qui estoit dedans se fondit & devint liquide, il s'écoula; les cau-
itez de la teste & des autres parties se firent tout de même. Il se
fit des membranes entours les endroits, où le gras estoit en moin-
dre quantité que le gluant, & les os se formerent aux lieux où la
graisse estoit abondante; il se fit donc des os par tout où la graisse
estoit copieuse. Le visqueux manqua dans des lieux où la graisse &
le froid estoient égaux; ce dernier se fondit & se brûla par le sou-
dain embrasement de la partie graisseuse, & les os se formerent
tres-durs & tres-solides; Les os se creuserent & s'emplirent de trous
aux endroits où le gras & le gluant se rencontrèrent ensemble, se
desséchant inégalement & à la longue; ce sont là mes pensées par-
ticulières touchant la composition des parties.

CHAPITRE SECONDE.

De la conformatio[n] & de ses principaux organes.

Art. I.

*De la confir-
mation du cer-
veau, & des
effets du froia
& de la cha-
leur.*

LA chaleur & le froid sont les premiers organes; le froid re-
tient, il fige indifferemment toute chose froide, grasse ou
subtile, il les arrete ensemble. Le feu liquefie tout, & avec le
temps il seche, il endurcit; si la matière est meslée de graisse, elle

S

158 *Le Liure des Principes, ou de la conformation*

se brule promptement ; si elle est phlegmatique, froide & visqueuse, sans aucun meslange de graisse, elle ne brule point, son humidité se resout, sa chaleur se dissipé, & à la longue elle se fige & se durcit. Le cerveau se compose de matière visqueuse, ou de sang froid & phlegmatique, il s'en nourrit, il-en est l'origine ; la chaleur est l'ouverture, elle est la source de l'humeur grasse & combustible, car elle se répand sans résistance, se fondant la première, & furnageant. Le cerveau donc ne peut pas se bruler & se durcir, ayant fort peu de graisse, il demeure mollet en forme de chair blanche & délicate, il s'environne de membranes époisses & fortes, à cause qu'il regorge d'humeur visqueuse & phlegmatique. La graisse qui se fait par la chaleur très-foible, & qui furnage alentour des membranes, les conuertit en os très-delicats, elle en produit le crane à la longueur du temps, à proportion qu'elle abonde.

L'ESPINE ressemble à la teste, sa moëlle est dépendante du cerveau, elle se fait de mesme ; elle n'a pas en elle vne plus grande quantité de gras que de visqueux, ils sont meslez également, puis que la moëlle est très-petite à proportion de la grandeur des os qui l'enuironnent. Ce n'est pas avec raison qu'elle a receu le nom de moëlle, ne seruant pas de nourriture, elle n'est iamais répanduë dedans les os qui la contiennent, puis qu'elle a ses propres membranes, & la vraye moëlle n'en a point. Cette vérité très-assurée se connoît à ce qu'exposant au feu des nerfs & des parties visqueuses, ou d'autres qui sont grasses & de la moëlle mesme, celles-cy se rotissent en peu de temps, elles se cuisent, & les parties nerueuses ne se rotissent point, elles se sechent & se durcissent, faute de graisse & d'humidité.

Art. 2.
*De la confor-
mation du cœur
& de ses vais-
seaux.*

LES entrailles entretiennent toutes les parties, les veines seruent à leur correspondance. Le cœur se fait & se nourrit de sang brûlé visqueux & sec, sa chair est dure & coriace, il est formé par vne violente chaleur, il s'enveloppe d'vne peau qu'on nomme pericarde. Ses cauitz se font dans sa substance mesme par la fonte du plus fluide sang qui le compose, elles sont beaucoup moins & plus étroittes que les veines, dont les plus grandes se remarquent à sa teste ; outre ces veines on en voit d'autres encore qui se communiquent à tout le corps.

IL sort deux grands vaisseaux des deux ventricules du cœur, le premier est la grande artère qui contient des esprits beaucoup plus forts & plus impétueux que la veine, puis qu'elle en est le réservoir & l'origine. L'agitation très-soudaine produit l'écoulement d'vne

partie du sang qui compose le cœur, elle preuent l'époississement de toute sa substance. Ces grands vaisseaux passent au trauers du diaphragme, ils se diuisent aux reins, ils se partagent sur les hanches en plusieurs rameaux, & principalement aux deux cuisses. Ils montent aussi du cœur droit à la gorge, ils se portent aux deux bras & à la teste, puis aux deux temples ; ils se diuisent encore en plusieurs autres branches. On peut comter les grandes venes, les petites estant innombrables, elles sont répanduës par tout le corps, tirant leur origine de la vene caue & de la grande artere. Les grosses venes sont toutes au cœur, au col & à la teste, elles vont au dessous du cœur, elles descendant aux reins & aux cuisses.

LA chaleur est tres-grande dans les arteres & dans le cœur, il se compose de matiere tres-chaude, il s'en nourrit, il s'en fomente. Le cœur est la partie plus chaude, il contient les esprits qui sont tres-efficaces, il tire l'air estant tres-chaud, il est rempli d'esprit bouillant, il se remuë sans cesse; le cœur & les arteres s'agitent sans relache. Les choses froides sont toujours immobiles, les chaudes se remuent, si on veut allumer du feu dans vn lieu bien étroit & à couvert des vents, on voit que sa nature est de se dilater & de se reserrer sans cesse ; vne chandelle fait de mesme, sa flamme se remuë continuellement plus ou moins, encore qu'elle n'est agitée d'aucun vent qui se remarque. Les choses chaudes se nourrissent d'air frais, le cœur est la partie plus chaude qui compose l'enfant, il remuë tous ses membres, il pousse les humeurs & les esprits, il est le seul ouvrier de toutes ses actions.

L'ENFANT tire l'air frais, & la douceur de l'aliment du ventre de sa mère, quand elle mange ou qu'elle reçoit l'air, il succe lvn & l'autre en serrant ses deux lèvres, à cause que son cœur est plein d'esprit & de chaleur ; il s'agit sans cesse pour attirer ses raffraichissemens & rejeter ses vapeurs acres. Les animaux ont tous à leur naissance des excremens dans les bôyaux, la respiration les fait descendre par l'abaissement du diaphragme, & par la compression du bas ventre, elle les fait sortir estant plus grande au moment de l'accouchement. Ces excremens ne se produisent que des restes du sang & des humeurs que l'enfant tire de sa mère, par la bouche & par le nombril, il succe sans relache tant que le cœur s'agit, il les attire dès le moment qu'il en a les organes. C'est la nature de la bouche d'attirer l'aliment, l'enfant n'apprent point en naissant à remuer ses lèvres, non plus qu'à remuer les bras & les iambes, ils s'agitent d'eux-mesmes dès qu'ils sont faits, la bou-

Art. 3.

De la chaleur
du cœur, & de
la grandeur de
sa force.

S ij

140 *Le Liure des Principes, ou de la conformation*

che se remuë, l'enfant prend la mammelle, & il la succe.

Art. 4.

De la conformatio-
n des pou-
mons, du foye,
de la ratte, des
reins, des mus-
cles, du cuir, des
leur, des jointures,
& vaisseaux,
des ongles.

LES poumons ont esté formez autour du cœur en cette sorte, le cœur dessèche promptement, en maniere d'escume par sa grande chaleur, tout ce qui est de plus visqueux dans la liqueur qui l'enui-
ronne. Ils se remplissent dvn grand nombre de venes & de con-
reins, des mus-
cles, du cuir, des
leur, elles s'écoulent ; celles qui sont visqueuses composent ses
jointures, & vaisseaux, & les membranes qui l'entourent. Le foye se fait d'une
abondance de liqueur qui s'époissit en s'arrestant, car n'estant
grasse ni visqueuse, le feu ne s'y met pas avec violence, il ne se bru-
le point, le froid surmonte la chaleur, avec la succession du temps
il s'affermi. Cette vérité se connoît au sang d'une victime qui est
toujours coulant, tant qu'il est chaud, & qui se fige quand il se re-
froidit ; que si on le remuë il ne s'époissit point, à cause que ses fi-
bres qui sont froides & visqueuses, s'échauffent & se dissipent.

LA ratte se compose de sang chaud & visqueux, elle est produuite par la grande chaleur, le froid ne contribue qu'à l'époississement de sa partie visqueuse qui fait ses fibres ; or la ratte n'est ferme qu'à cause de ces fibres. Les reins n'ont guere de matière chaude ni de visqueuse, ils sont quasi tout faits de sang pituitieux, le grand froid l'époissit, il en forme les reins qui sont moins rouges que les autres viscères, n'estant pas faits de sang tout pur. La chair des mus-
cles se compose de mesme, la matière sanguine s'arreste à la frai-
cheur de l'air, le froid la fige, il en forme la chair, ce qui est de visqueux compose les conduits où les humeurs se portent & cou-
lent tout de mesme que dans les grandes venes. La chaleur & l'hu-
midité sont les principes de la vie, la chaleur se répand par tout le corps, elle est en abondance dans toutes les parties ; son enne-
mi qui est le froid compose les humeurs & le sang mesme, il a tant de pouvoirs, qu'il peut les époissir & les figer. La chaleur a la force de fondre les humeurs, elle en est la maîtresse, elle est l'ouuriere de leur fluidité, on le voit en coupant une partie du corps telle que l'on veut, le sang en sort & il coule toujours, tant qu'il est chaud.

LE sang se fige en se refroidissant, il s'époissit par la froideur de l'eau qui le compose & de l'air qui l'entoure ; il s'environne d'une peau laquelle estant ostée, il s'en produit une nouvelle, que si on l'oste encore, le froid ne manque point à en refaire toujours d'autre. J'ay rapporté toutes ces choses pour montrer que le corps se couvre nécessairement d'une peau que le froid y produit tout alentour, puis qu'il domine en la matière & en l'air qui le touche.

Les jointures se font apres que les os sont durcis par le soudain embrasement de toute la matière grasse ; ce qui se trouve de visqueux entre les parties dures & qui se sont brûlées par la chaleur, se secoue peu à peu , il compose les nerfs & la mucosité des jointures , car estant trop fluide il s'époissit , & ce qui est de plus subtil demeure dans leurs cavitez. Cette mesme viscosité compose aussi les ongles , sa partie plus subtile coule toujours des os & des jointures , elle descend au bout des doigts , où elle se dessèche , & devenant aride , elle produit les ongles.

LES dents se forment apres les autres os , elles se font de la viscosité qui coule en abondance de tous les os du crane & des mâchoires , la graisse qui s'y mesme fait bruler soudainement. L'humeur sanguine ou froide n'est point l'ouurière de leur solidité , elle se fond toujours , & son écoulement les creuse toutes. Ainsi les dents ont vne extrême dureté , leur matière estant tres-vnie , elles ne croissent qu'en longueur faute de pores où la nourriture doit entrer. Les mâchoires ne sont pas de mesme , puis qu'elles croissent en toutes les dimensions , leurs alveoles ou cavitez s'élargissent , & delà vient que les dents tombent aux ieunes gens , deuenans trop petites à proportion des alveoles , à mesure qu'ils croissent. Les parties ne se forment point qu'au temps de leur usage , les dents ne se font pas de la semence ; les premières se font de l'aliment que l'enfant tire de la mère & du lait qu'il reçoit de ses mammelles. Ces dents tres-foibles , estant poussées par l'abondance d'une plus forte nourriture , tombent à sept ans , qui est le temps de cette nourriture plus solide ; quelquefois elles tombent beaucoup plutost , si elles sont formées de mauvais lait , ou d'autre vicieux régime.

LES bonnes dents survenant aux premières qui sont foibles & petites , durent toute la vie , si les malignes fluxions ne les corrompent. Les vingt premières dents tombent à vn chacun , elles reviennent deux fois à quelques vns , & mesme quelquefois elles reviennent apres trente ans. Les veines de l'estomach , du ventricule & du bas ventre , où tous les alimens & les breuuages tombent , venant à s'échauffer , tirent le plus subtil & le plus doux ; le plus grossier demeure dans les gros boyaux , il se rejette. Chaque partie s'augmente de l'aliment qu'elle reçoit , elle luy communique sa nature , elle le subtilise , elle l'échauffe , ou elle l'époissit. Les mâchoires reçoivent beaucoup de sang des parties basses , n'y ayant qu'elles entre les os qui ont de grandes veines ; elles le conuertissent en leur substance , le superflu qui est gluant & copieux produit & re-

Art. 5.
De la confor-
matio des dents
& de leur du-
reté.

142 *Le Liure des Principes, ou de la conformation*

produit les dents , il les fait croître tout du long de la vie. La mâchoire est le plus dur de tous les os , elle se forme la premiere , elle est fort éminente & fort solide à quarante iours , à cause que son mouvement est continual & nécessaire à l'attraction de l'aliment.

Art. 6.

*Que les dents
et les macboi-
res indiquent la
durée de l'hom-
me.*

L'ACCR OISSEMENT des parties molles n'est pas considérable , la grandeur se remarque aux parties solides qui tiennent lieu de forme , puis qu'elles donnent la figure , le mouvement & la fermeté , elles s'augmentent à proportion de l'aliment qu'elles reçoivent. L'accroissement de l'homme entier , sa force & sa perfection peuvent se remarquer & se prévoir à plusieurs choses ; l'augmentation du nombre des dents , & l'accroissement de la mâchoire sont les signes plus assurés de la longueur & durée de sa vie ; on la prouve à leur grandeur , à leur arrangement , & à leur nombre , elles sont les ouvrières & les indices de l'âge la plus longue. Le nombre des dents croît toujours à proportion de la mâchoire & de la quantité des alvéoles , elle n'en a que vingt à la naissance , elle n'est pas capable alors d'en tenir davantage.

L'HOMME s'augmente & se perfectionne tant qu'il reçoit plus d'aliment , qu'il ne se pert de sa substance , il a les marques de toutes les vertus qui doivent se produire en lui dans le cours de sa vie , elles se montrent évidemment depuis sept ans jusqu'à quatorze. C'est en ce temps que la chaleur se fortifie , elle dilate les vaisseaux , tout le corps s'agrandit , les grosses dents paroissent , & celles qui se font de lait tombent , ou sont poussées dehors par de plus grosses & de plus fortes qui se font d'aliment solide. L'augmentation de la chaleur digère toutes les humeurs , elle grossit le corps de ceux qui sont sanguins & phlegmatiques , elle agrandit les bilieux , elle les subtilise , elle guerit le mal caduc , & plusieurs autres maladies.

LA mâchoire s'allonge à sept ans , ses alvéoles s'élargissent , elles se multiplient ; les grosses dents se montrent , & toutes leurs racines reçoivent chacune à leur pointe un nerf , une veine & une artere. L'homme s'augmente à chaque-septenaire , il reçoit de nouveaux degrés de perfection de sept ans en sept ans ; il croît notablement au premier septenaire , & au second qui est à quatorze ans ; il croît aussi beaucoup dans la vingtième année , c'est le troisième septenaire qui montre tout ce qu'il doit être le reste de ses iours.

L'homme s'augmente jusqu'au quatrième septenaire , il croît même encore au cinquième , il se perfectionne ; les facultez se fortifient jusqu'à trente-quatre ans , & à vingt-sept ans le corps s'achève ; deux dents , qu'on nomme de sagesse , paroissent alors à plu-

'Del'homme , de sa matiere & de sa durée. 143

sieurs hommes , à cause qu'on doit estre sage quand elles viennent.

LES superfluitez des parties retiennent toujours leur nature, les cheueux se produisent de l'humidité superfluë qui se rejette en abondance de la ceruelle & de la teste ; cette viscosité ne vient que d'elle, en estant l'origine , elle est semblable à la matière qui engendre les nerfs, elle n'a rien de gras , car si elle en auoit on le verroit bruler par la chaleur. Ne vous estonnez point s'il vient aussi du poil aux eines , aux aixelles , & en d'autres endroits , c'est la mesme raison , le poil vient aisément en toutes les parties où les humeurs gluantes & la chaleur abondent. Le poil qui vient aux parties glanduleuses se frise & se tortille , à cause qu'estant grasses , elles fournissent aussi vne matière grasse qui se reflechit & se frise , en se brulant.

LES actions se produisent du temperament & de la conformatio
des parties. L'ouïe se fait en cette sorte, le trou de l'oreille aboutit à des os qui sont durs cōme pierre, ils ont la secheresse & la solidité du vray marbre ; son conduit ou cauité fistuleuse se forme dans ces os tres-durs. Le son frappe ces os, il appuye contre , à cause qu'ils resi
stent ; ainsi l'os de l'oreille retentit, parce qu'il est dur & creux. La pellicule qui separe le dedans de l'oreille & qui arreste l'air qui luy est naturel, enuironne le trou de l'os petreux, elle est subtile, cōme vne toile d'araignée , c'est la plus seche de toutes les membranes.

ON a beaucoup de preuves que les choses plus seches renvoient le son plus fortement , on entend mieux le bruit plus il est grand, il entre plus auant dans les oreilles. Quelques Philosophes naturels ont dit que le cerveau resonne , & qu'il est le sujet des sons; mais ils se trompent , cela ne peut se faire , car le cerveau de sa nature est tres-humide , & les membranes qui l'entourent sont toutes deux époisses & molles , les os mesmes du crane ne sont pas durs, ils sont poreux comme vne esponge. Rien de ce qui est mol n'est capable de former le son , il n'appartient qu'aux choses seches , elles resonnent & produisant le son, elles se font entendre. Il n'en est pas de mesme des odeurs , le cerveau qui est tres-humide les discerne, il iuge des choses qui sont seches , il reçoit leur impression, les attirant avec l'air par les narines à trauers les conduits des bronches.

LE cerveau s'auance sur le né dans vne cauité qui n'a point d'os en deuant , pour soutenir son éminence , elle aboutit à vn cartila
gemol & troué comme vne éponge , puis qu'il n'est ni os ni chair. Quand donc les conduits du né sont desséchez , ouverts & libres,

Art. 7.

Que toutes les actions se produisent de la structure & du temperament.

De l'ouïe.

144. *Le Livre des Principes, ou de la conformation*

le cerveau iuge mieux des odeurs qui sont seches & subtiles, qu'aux autres temps. Le né ne conçoit pas l'odeur de l'eau, à cause qu'elle a plus d'humidité que le cerveau, quand elle est nette, car l'eau puante s'époissit & s'échauffe, comme toutes les autres liqueurs qui se corrompent. Les narines ne peuvent rien sentir quand elles sont remplies de phlegme, à cause que le cerveau même ne reçoit rien, les passages de l'air étant bouchez. On souffre tous ces accidents quand le cerveau se liquefie, car il envoie force matière sur le palais, sur la gorge, sur les poumons & sur le reste du thorax. Ceux qui ressentent ces symptômes assurent qu'une humeur distille de la teste ; elle coule aussi quelquefois sur tout le corps, ce qui n'arrive point sans quelque maniere de chaleur.

Art. 8.

Que la structure de l'œil est cause de l'acte de voir. VOICY la cause qui fait voir ; une veine sort du grand sinus de chaque costé du cerveau, elle passe à travers les os du crane, par le moyen de la pie mère qui la porte au milieu de l'œil. Si ces veines se bouchent ou se coupent, comme il arrive quelquefois dans les profondes playes des tempes, il se fait cette espece d'aveuglement, où l'œil paroît sain ; de mesme que quand le nerf optique s'étrecit ou se bouche. C'est par ces veines que la partie plus pure & plus subtile de l'humeur tres-gluante qui nourrit le cerveau se coule aux yeux & les compose, elle fert de matière à la production de la membrane qui les entoure. Cette membrane n'est pas moins transparente que les autres parties qui composent les yeux. Ce qui est en dehors & touche à l'air se fige & s'époissit par sa fraicheur, de la mesme façon que les vents & les eaux forment la peau qui enveloppe tout le corps. La grosseur & la clarté de l'œil démontrent l'abondance & la pureté des humeurs & des esprits, sa petitesse & son aridité font voir la sécheresse & la dureté du cerveau.

L'OEIL donc a plusieurs membranes qui se mettent au devant de sa principale & plus clairvoyante partie, elles ont la mesme transparence & netteté que sa propre substance. Cette noble partie refléchit la lumière & tout ce qui reluit, c'est le miroir de la nature, elle est seule capable de juger des couleurs, n'y ayant qu'elle en l'œil qui refléchit tous ses objets. Sa vertu de reluire consiste à recevoir le jour & à le renvoyer, tant en dehors, qu'en dedans ; elle rompt les rayons qui se portent au cerveau, elle refléchit ceux qui ressortent, étant superflus. Ainsi la conformation de l'œil, de la rétine & du cristallin gouverne la réflexion de la lumière & sa réfraction ; ce qui est trouble & inégal est inutile ou nuisible à son action. Le blanc qui paroît tout autour de l'œil, est sa chair & sa plus

De l'homme , de sa matière & de sa durée. 145

plus époisse membrane , avec les aponevroses de tous ses muscles jointes ensemble .

LE centre ou milieu de l'œil qu'on nomme la prunelle , paroît de couleur noire , à cause de sa profondeur & de la noirceur de ses membranes ; on appelle membranes ou tuniques les peaux qui composent l'œil & le ruestent , tant en dedans qu'en dehors . La membrane vuée ou choroïde reçoit en sa surface exteriere les venes & la nourriture du cerveau , pour la communiquer à toutes les parties de l'œil . Cette mesme membrane paroît noire en sa surface interieure , pour mieux reflechir les objets & la lumiere ; & neantmoins estant separée , elle est blanche effectivement , puis qu'elle est transparente & qu'on voit le iour au trauers .

L'HUMEVR claire & subtile qui reluit au centre de l'œil , est de la nature du cerveau qui est visqueux ; on voit souuent que s'écoulant dvn œil qui se creue , elle est g uante . Cette humeur est fluide tant qu'elle est chaude , mais elle se durcit en se refroidissant , elle demeure toujours claire & transparente , comme vn morceau d'encens , tant aux bestes qu'aux hommes . Les moindres choses offendront l'œil , il a ses ennemis particuliers , comme le vent , le feu , & toutes les autres choses , dont l'éclat est plus grand que sa lumiere , vne foible lumiere est toujours obscurcie par vne grande . De meisme que la bouche , la langue , le palais & toutes les parties du bas ventre , seruant au goust & à la coction des viandes , ont vne humidité mediocre qui est tres propre au discernement des saveurs ; les alimens trop secs ou trop humides ne peuvent se communiquer que ces excés ne se moderent . La lumiere de l'œil se fortifie dans l'obscurite , le grand iour la dissipé , s'il vient à penetrer dans sa prunelle , & mesme vne mediocre clarté l'ebloüit , puis que la plus parfaite ressemblance est le plus naturel empêchement de l'action .

LA conformatio fait aussi tous les mouuemens , tant naturels qu'arbitraires : Le corps de l'homme est ouvert par tout , il tire l'air à soy par les pores & par les venes dans toutes ses parties , il en tire beaucoup dans ses cavitez manifestes . L'air qui fait plus de bruit & qui se fait entendre plus hautement , se pousse dehors imperueusement par la bouche contre celuy qui nous entoure . La teste retentit formant dedans ses os plusieurs cavitez vuides ; la langue est tissée de toute sorte de fibres confuses ensemble , elle est tres souple à le mouuoir en toutes les manieres . Elle enveloppe & reçoit l'air au sortir du larynx , si que le poussant vers les dens , ou vers le palais , la parole se forme claire & distincte . L'agilité de

Art. 9.

Que la confor-
mation fait tousles mouuemens ,
De la traction
de l'air au de-
dans du corps ,
& de la paro-
le .

T

146 *Le Liure des Principes, ou de la conformatio[n]*

la langue est extreme , ses mouuemens sont si soudains & si diuers, qu'elle forme vne infinité de differentes syllabes , s'agitant dans la bouche , & poussant l'air en diuers lieux de son petit espace..

QVELQVES syllabes se prononcent à la gorge y roulant l'air, d'autres se forment par la langue en le frappant , d'autres se font en le poussant vers le palais , vers les dens , ou iusqu'aux lèvres. Si la langue n'auoit vne extreme souplesse à former ainsi les syllabes, en s'appliquant differemment à diuerses parties , on ne pourroit parler distinctement , l'homme n'auroit qu'une voix simple , il ne rendroit qu'un cri confus. On le voit aux sours de naissance , qui ne parlent iamais distinctement ; car ne pouuant apprendre, ils n'ont tous qu'un mesme cri toute leur vie. Ceux mesmes qui ont la faculté de parler ne le peuuent faire , s'ils poussent l'air dehors tout à vn coup , & sans le distinguer.

SI on veut parler hautement & pousser vne voix tres forte, on prend haleine , on tire l'air en abondance , on le rejette en suite avec effort , & on fait vn grand cri tant que l'air peut suffire; puis il s'abaisse peu à peu , & il manque insensiblement. Les Musiciens ont quelquefois besoin d'éleuer leur voix & de chanter bien haut, ils tirent l'air en leur poumon, ils s'efforcent de l'y amasser , pour continuer plus long-temps leur expression. La force de leur chant & la violence de leur voix dure tant que leur haleine peut fournir, & à mesure qu'elle manque leur voix s'affoiblit aussi peu à peu; on reconnoît de là quel l'air est la matiere de la voix. I'ay veu des gens qui voulant se tuer eux-mesmes , se couppoint le gosier ou larynx , qui est le passage de l'air ; ces personnes ne laissent pas de viure & de rechapper , mais ils ne parlent plus , si cette playe du gosier ne se rebouche , car alors ils peuuent parler. On voit de là que le larynx estant couppé , l'air ne s'attire pas iusqu'au poumon, puis qu'il s'en va par l'ouverture.

CHAPITRE TROISIEME.

Que la vie de l'homme est gouvernée par le septenaire.

Art. I.
Que le septen-
naire est la

LA vie consiste au mouvement de la chaleur & des esprits , elle dépend des tours & des retours du ciel & des saisons qui en

De l'homme, de sa matière & de sa durée. 147

font les ouvrières & les premières causes, elles n'agissent que par principale me-
la ressemblance & par la contrariété qui établissent & ruinent *sure de la vie.*
tout. La troisième saison est toujours asybole & très-contraire
à la première ; c'est le plus fort de tous les nombres, & le ternaire
très puissant d'où les années tirent leur force, les mois & les iours
critiques ont aussi toute leur vertu de cette source très-féconde.

LE septième iour est le plus fort de tous les iours critiques, ce sep- L. de Sept.
tenaire se compose de trois ternaires entrelassez, il rassemble en partie.
son tour, il renferme en son étendue toutes leurs forces. La vie
de l'homme se partage en certain nombre de semaines, elle en est
toute composée, on le voit premierement en ce que si-tost que la
semence est renfermée dans la matrice elle travaille, elle a dans le
septième iour l'ébauchement de toutes les parties. On peut admirer
la façon de découvrir vne chose si rare, ie l'ay apprise & l'ay
souvent fay voir en cette sorte.

LES femmes qui font l'amour publiquement, & qui ont sou-
vent éprouvé ce qui se passe en elles dans l'approche des hommes,
scauent inger de la grossesse par la retention de la semence ; car si
elle demeure, elles détruisent & tuent dans leur sein propre le
fruit qu'elles y conçoivent. L'enfant donc étant détaché de la
matrice, il tombe à terre, comme vne masse de chair, laquelle il
faut ouvrir adroittement & la considerer attentivement dans de
l'eau froide. L'eau raffermit par sa fraicheur les filaments, elle les
laue, elle les fait paroistre plus gros, elle les soutient en leur place.
On voit que l'enfant à sept iours a desia toutes les parties, il
a des yeux & des oreilles, ses bras, ses mains & ses doigts se for-
ment ; les cuisses, les jambes & les doigts des pieds se séparent, on
distingue le sexe, tout le reste du corps est pareillement évident.

LA vie de l'homme s'établit au septième iour, elle se pert &
se détruit au même nombre de iours. Si on s'efforce de les passer
entièrement sans boire ni manger aucune chose, on meurt indubi-
tablement à ce terme. Si quelqu'un se rencontre qui passe le sep-
tième iour sans nourriture, il ne laisse pas de mourir, encore que
prenant courage à la persuasion de ses amis, il boive & mange.
L'estomach deuient incapable de digérer la nourriture & même
de la recevoir, son conduit s'étrecit, & les boyaux se bouchent,
estant collez par la longueur du jeûne. On peut s'instruire de cet-
te vérité de ce que l'enfant à sept mois est capable de viure, sa
naissance répond précisément au nombre des semaines dans les-
quelles il doit naître, il en a le vray nombre & la proportion ne-

Art. 2.
Que la vie
s'établit & se
pert en sept
iours.

T ij

148 *Le Liure des Principes, ou de la conformatiōn*

Comment. cessaire. Pas vn enfant de ceux qui viennent au monde au huitiéme mois in l. de me mois ne subsiste, ils ne viuent iamais ; ceux au contraire qui viennent à neuf mois & dix iours sont les plus accomplis, ils ont parti.

la vraye proportion du temps & la juste mesure qui fait le nombre des semaines. Quatre dizaines de semaines se font & se composent de deux cens & soixante iours , puis que chaque dizaine est de soixante. L'enfant qui vient au septième mois est de trois dizaines de semaines de iours , chaque dizaine est de septante; ainsi les trois dizaines ensemble font deux cens & dix iours precis. Les maladies tres-aiguës qui tourmentent beaucoup en peu de temps, vont comme la grossesse & la naissance, leur cours se renferme tout en peu de iours & de semaines , elles font mourir soudainement , ou elles se guerissent.

LES fievres tierces & doubles tierces continuës se terminent toujours en sept iours ou en vneze , qui font vne semaine & demie. Les fievres tierces intermittentes se terminent au septième accés ou au vnième , les doubles tierces intermittentes vont iusqu'au quatorzième accés , & mesme iusqu'au vingt-deuxième , estant composées de deux tierces. Les fievres quartes continuës se remuent par ephodes ou demies semaines , & se finissent en quatre accés qui font deux semaines precisës ; les quartes intermittentes qui prennent en esté se guerissent en quatorze accés , & durent six semaines en tout. Les autres fievres, dont les accés sont moins frequents , vont iusqu'à dix-huit iours ou à vingt & vn , ce sont deux semaines & demies , ou trois semaines entieres , qui font le dernier terme des fievres aiguës. Les fievres quartes automnales & plusieurs autres maladies longues , n'ont point de iugement certain pour le temps de leur guerison , à cause des fautes qui se font continuallement en leur régime. Les grandes playes qui arrivent à la teste & à toutes les autres parties se bouffissent & s'enflamment dès le quatrième iour, l'inflammation continuë iusqu'au septième. Si les remedes conuenables à la guerison de ces playes sont inutiles, la bouë ne se fait point , la douleur presse, l'inflammation continuë , sans se guerir au douzième iour ni au quatorzième , ces grandes playes tuent soudainement les malades.

CEVX qui n'ont iamais remarqué si l'enfant qui vient à sept mois est capable de viure peuuent en disconuenir & s'estonner de cette constante vérité ; mais quant à moy iē l'ay veu fort souuent. Que si on veut s'en assurer encore plus, il est aisé de s'en instruire, & s'adresser aux sages-femmes & à toutes les gardes d'accouchées qui

en rendront leur témoignage. Ainsi toutes les choses naturelles & celles qui sont contre nature, arrivent à l'homme par la vertu du septenaire qui gouerne & règle sa vie ; tous les enfans en donnent vne preuve assurée, leur machoire s'augmente, elle se garnit toute à sept ans, le nombre des dents s'accomplit. Sept années se composent du plus parfait nombre de iours & de semaines, elles en contiennent le vray nombre, & la proportion nécessaire au plus grand accomplissement, elles sont faites de trois cens soixante ^{Sept années}
^{cotientement 365}
^{semaines preci-}
^{ses, un iour &}
^{18 heures.} maines entieres & effectives. Je diray plus distinctement ailleurs les vrayes raisons pourquoy toutes les choses naturelles se font & se rencontrent en ce nombre de sept.

LA vie de l'homme se partage en deux temps, ce sont ses âges & sa naissance, laquelle se diuise en l'accouchement, au temps de la grossesse, & en celuy de la conception. La conception s'acheue en sept iours, elle se rediuise encore en trois parties qui sont la conception proprement dite, la conformatio[n], & en troisième lieu la reception de la semence, qui est le fondement de toute la durée de l'homme, & son premier commencement. Il faut s'instruire de ce moment considerable, s'informer de son heure, & remarquer diligemment les qualitez qui dominent en l'air, la vie de l'homme en dépend toute. On doit apprendre l'estat du corps & de l'esprit du pere & de la mere, sçauoir leur nourriture, les mouemens de l'ame, & toutes leurs dispositions particulières, on doit connoistre les humeurs qui regnent dans leurs venes.

LE véritable préjugé, le meilleur horoscope peut se tirer de ces lumieres, il a bien plus de certitude, que celuy qu'on tire des astres qui ne sont que des causes vniuerselles & tres éloignées, dont on a peu de connoissance. On voit la semence, on la touche, elle découvre tout, puis qu'elle enferme en sa petite masse l'ouurier mesme de l'homme, sa matière & sa forme, qui sont les propres causes qui l'establissent & le composent. Si on peut ioindre ensemble toutes les causes vniuerselles & celles qui sont immédiates & au dedans de nous, le prognostique est plus certain.

IL n'y a qu'un seul iour en chaque mois où la semence a de coutume d'estre receuë & retenuë dans la matrice, c'est à la fin de l'évacuation, qui est ordinaire à la femme. Trois choses rendent la matrice propre à la retention de la semence & à la generation, sçauoir son temperament, la structure & son mouvement. Ces trois choses se trouvent en perfection tres-éminente au dernier iour de la purgation de la matrice, son orifice interieur est ouvert & tout

Art. 3.

*Que la concep-
tions s'acheue en
sept iours, de
les partie &
de l'importan-
ce de les sta-
uoir.*

*Tractatu no-
stro de tem-
pore infus.*

Art. 4.

*De la reception
de la semence,
de ses causes
& de ses mar-
ques.*

150 *Le Livre des Principes, ou de la conformation*

Hip. I. i. de droit à l'exterieur. On obserue en ce temps vne tension à la matrice, qui forme vn conduit égal, & qui a quelque ressemblance au lierum. , & roidissement qui luy arriue au moment de l'accouplement, bien Gal. I. 15. de qu'elle ait vn effet contraire. Le roidissement de la matrice en ce vsu part.

moment pousse l'enfant dehors, celuy des ordinaires attire la semence qui luy est familiere, venant de rejeter ses superflitez; ces deux mouuemens s'entresuient, & mesme ils s'accompagnent. Alors la matrice reçoit la semence, elle la serre, elle l'embrasse étroittement l'enveloppant de toute part, à cause qu'elle s'estre. cit, elle s'appetisse beaucoup plus qu'aux autres temps, se treuant exprimée & vuide des humeurs qui s'y arrestent & la bouffissent, par leur augmentation journaliere. La grosseur de la matrice & l'épaisseur de ses membranes l'empêchent d'auoir prise sur vne si petite masse, elle deuient vnie & si égale que la semence n'a pas lieu où elle puisse s'attracher, elle s'écoule insensiblement.

APRES l'évacuation des ordinaires, la semence s'arreste, elle se retient aisément, à cause de la subtilité de la matrice & de l'inégalité de ses membranes. La conformation de la matrice, dont le col est long & étroit, aboutissant à vne cauité, aide l'attraction de la semence, elle y est toute propre; la chaleur que l'amour excite en ce fond fait les actions d'attirer & de retenir. Si quelquefois la reception de la semence se fait hors de ce temps, on peut s'en éclaircir, elle n'y arriue iamais qu'aux femmes de santé parfaite, dans les grandes amours, elle a des signes indubitables. Vne femme frissonne, elle a de grands charoüilemens, en suite elle s'échauffe, elle fremit avec tremblement de tout le corps, & principalement des parties qui sont autour de la matrice, à cause qu'elle se reserre. La semence s'arreste, on ne voit point qu'elle ressorte, l'amoureuse inclination se diminue; ces accidens ne se remarquent point aux autres femmes qui bien souuent deuennent grosses sans en estre assurées. Les femmes saines sont beaucoup plus sensibles, ces accidens sont bien plus manifestes en elles, à cause de la pureté de leurs humeurs.

*Art. 5.
Que le septenaire est la règle de toutes les parties de la grossesse.*

LE septenaire est la mesure de toute la grossesse, elle est parfaite à trois dizaines de temaines, quatre dizaines font son plus grand & dernier accomplissement. La grossesse se regle en sept quarantaines de iours qui sont tuiuies du plus parfait accouplement. L'enfant s'émeut à septante iours, & à trois fois septante il est parfait, à quatre fois septante iours il est au plus haut point de sa perfection. L'enfant qui se remue sensiblement à septante iours se remue bien

long-temps auparavant dans la matrice & dans ses eaux, sans que la mere le ressente. L'agitation doit estre grande & violente pour se faire sentir à trauers tant de choses qui se treuuent entre la matrice & le foetus. Il faut que l'enfant mesme ait la connoissance animale & le vray sentimēt des choses qui sont agreables ou fâcheuses, auāt qu'il se remuē, pour les fuir ou pour les rechercher. Il a l'vsage du toucher & peut-estre du goust, auant qu'il se remuē, il est capable au meisme temps de dormir & de s'éveiller, car ces deux choses s'accompagnent & s'entresuient, leur vicissitude est absolument necessaire. Le cœur du poulet qui se forme se treue palpitant au troisième iour, si on le pique il se remuē violemment, il se retire; on peut douter si ce retirement vient du ressentiment de la douleur, s'il est simplement naturel ou véritablement animal.

LE corps de l'homme est tout fait au septième iour, & neantmoins il est probable qu'il n'a le véritable sentiment qu'à trois semaines, au bout du mois il se remuē; à six semaines, ou à sept au plus tard, l'enfant remuē notablement, en ce temps mesme le mouvement de quelques-vns est évident. Le plus considerable mouvement est à trois mois, à cause de l'impression du changement de la premiere saison en la seconde; l'enfant monte au dessus des hanches, il se remuē violemment, il fait venir le lait en abondance, puis qu'il rarefie les mammelles, & qu'il y pousse les humeurs.

L'enfant qui se forme tousiours ayant la teste droitte & eleuée, se renuerse au septième mois, il la presente à son passage, afin de respirer & de sortir plus aisement, il reçoit par la bouche le lait, le chyle & les humeurs cruës, ayant besoin d'un plus ample raffraichissement qu'aux premiers mois. Le foetus est entier au septième iour, il se nourrit, il se compose de tres-pure semence, il baigne dans son propre suc, sans le mélange d'aucun autre. Cette precieuse liqueur s'introduit par tout dans les pores, elle est receuē dans les plus solides parties, elle s'y coule immédiatement, n'ayant besoin d'estre portée par des vaisseaux. Elle s'allie tres-aisement à toutes les parties du foetus, sans aucune nouvelle coction, puis qu'elle est vne & mesme avec sa substance; le cœur, le foye, la ratte & le sang mesme en sont produits. Le sang commence à couler dans les venes & à faire son tour au second septenaire; l'enfant reçoit sa nourriture en deux manieres, elle entre par les pores de toute l'habitude, le cœur la distribuē par les arteres, comme aux hommes parfaits.

LA vie plus longue où l'homme puisse atteindre, est de mesme De la plus longue vie, de nombre de iours que ceux qui la donnent, qui l'ostent, & qui la

Art. 6.

152 *Le Liure des Principes, ou de la conformation*

ses parties & restablissent dans les plus grandes maladies, elle est de six vingts ans, de l'année climatérique. puis qu'il y a six vingts iours critiques qui se reduisent à trois quarantaines, c'est trois fois six semaines. On la divise en quatre principales parties qui sont toutes contraires, on les nomme âges, elles répondent aux elemens, aux saisons & aux humeurs qui dominent en chacune. Elles changent le corps intensiblement, non seulement en ses humeurs, en l'excellence de ses qualitez, & en la perfection de ses fonctions, mais aussi en sa complexion, en ses lineamens & en son habitude. Les enfans changent de telle sorte au bout de quelques mois, qu'on ne les connoît plus, on les suppose; vn long voyage fait rebuter vn homme, il le fait mesconnoître, il est priué de tous ses biens, & mesme de la iouissance de sa femme.

L'ENFANCE est humide & chaude, elle a les marques des qualitez à venir, elle contient toutes les semences des vices & des vertus qui doivent se produire aux autres, elle est de trois septenaires d'années, & quelquefois de quatre, puis que le corps s'agrandit & s'augmente iusqu'à vingt & huit ans, chaque septenaire a des marques particulières pour montrer les choses à venir. Le premier septenaire est proprement l'enfance, puis qu'on ne parle point encore, & qu'on prononce imparfaitement; le second est docile, le troisième est capable de toute sorte d'exercice. La ieunesse est bouillante, colere & bilieuse, elle contient aussi trois fois sept ans, elle finit à quarante & deux. L'âge virile est plus posée, sérieuse & mélancholique, elle a pareillement trois fois sept ans, qui font la plus saine & meilleure part de nostre vie, ce sont en tout neuf fois sept ans qui finissent à soixante & trois. Cette année remarquable, climatérique & tres importante, est le commencement de la vicellessé, elle a toutes les marques de la perte de l'homme & de sa décadence, elle indique la mort, elle montre son heure.

Art. 7.

*Quela 63. an.
née indique le
tēp. de la mort.*

*Sectiōne 6. 1.
2. epid.*

LA soixante & troisième année ne possede pas moins la vertu d'indiquer la ruine de l'homme & le temps précis de sa mort, que la septième année contient les marques de toutes les perfections qui doivent se produire en la ieunesse & en l'âge virile. Les maladies qui viennent du ciel & de l'air, leur guerison, la naissance & la mort arriuent d'ordinaire aux iours, aux mois & aux années critiques; elles sont naturelles, on les peut aisement prevoir & prédire la mort, ou les rudes secousses du corps de l'homme & de ses facultez, puis qu'elles ont des causes tres fortes, dont la suite & connexion est infailible. Il n'y a point de plus assurée marque de la proximité de la mort que la perte insensible & naturelle de quelque

quelque importante faculté, & principalement de la veue, à cause qu'elle a de coutume de manquer la premiere, sa structure estant tres-exquise, & sa chaleur tres-foible, elle indique l'estat du cerveau. Si cette perte arriue dans vne année critique, on peut attendre vne funeste crise, pour ces deux causes. Les signes sont beaucoup plus forts en ces temps-là, venant de l'air & de l'impression du Ciel, dont le retour est inévitale & infaillible. Que si l'aveuglement n'arriue pas dans vne année considerable, ni à vn iour critique, il ne vient pas de la nature vniuerselle, il se produit de cause fortuite, ou de mauuais régime, qui se peut éviter. On est pourtant constraint, dans l'ordre de nature, de mourir à vn iour critique, car il reçoit de l'Uniuers des qualitez tres-efficaces qui ont la force de détruire.

LES choses qui s'engendrent & se perfectionnent ont plus de force aux temps critiques, celles au contraire qui vont en décadence y sont plus foibles, elles y déperissent beaucoup plus qu'aux autres temps. Tout est pernicieux & funeste à ceux qui vont en ruine, les vieillards ne succombent pas moins par l'usage des choses semblables & plus conformes à leur nature, que des contraires & ennemis, ils se détruisent également & à toute rencontre, ils ne résistent point aux qualitez contraires, ils ne sont pas capables de se fortifier par l'antiperistase. Neantmoins la vieillesse est plus griefuement offensée par les choses semblables, puis qu'elle est tres-enclina à l'excessiue humidité, car elle amasse des humeurs qu'elle ne scauroit cuire & digerer, ni rejeter suffisamment par leurs égouts. C'est pourquoy ces humeurs étouffent la chaleur naturelle, elles l'éteignent par leur grande froideur, si ce n'est qu'en se corrompant, la fièvre dissipe la chaleur, qui est tres-foible. Ainsi Aph. 18.1.3. les vieilles gens meurent d'ordinaire en hyver ou au printemps, ils se portent mieux en esté & en automne, auparauant que les pluyes viennent, la grande secheresse de ces saisons corrige l'excessiue humidité qui domine en leur habitude.

LA chaleur donc & l'humidité qui donnent l'accroissement à toutes les choses vivantes, sont pernicieuses aux vieillards, les enfans au contraire profitent évidemment des choses humides, ils se forment, ils se remuent, ils se perfectionnent aux pleines lunes; ils y naissent, ils s'y portent mieux, ils s'y guerissent de leurs plus grandes maladies. Les temps critiques ont aussi la vertu générative, ils sont chauds & humides à l'égard de ceux qui s'engendrent, ils leurs ramenent à chaque tour les qualitez propres à la vie. Le

Aph. laudato
&cōment.no-
stris in l. de
sept. partu f.
23. & 28.

V

154 *Le Livre de l'accouchement à sept mois,*

Sect. 6. l. 2. ternaire est le plus puissant de tous les nombres & des temps critiques, il est la source de la vertu du septenaire ; le ternaire de trois fois sept années compose l'année climaterique, il a les plus assurées marques de l'approche ou de l'éloignement de la mort ; car si le corps est fort bien complexionné, si toutes les facultez sont vigoureuses, on doit attendre vne plus longue vie. La 70 année qui contient dix fois sept ou sept fois dix années, n'est pas moins efficace, elle indique aussi puissamment, & celuy qui la passe sans aucun considerable detriment, peut approcher du plus long terme de la vie.

L'année climaterique de la femme. LA femme cesse de porter des enfans enuiron quarante-neuf ans, qui font sept fois sept ans complets ; alors elle est sujette aux fievres quartes, au cancer & à d'autres fâcheuses maladies qui se produisent du changement notable de leur temperament & de la suppression naturelle de leurs évacuations ordinaires. La 49 année est la climaterique de la femme, elle possede la vertu d'indiquer le temps de sa mort, ou le prolongement de sa vie ; elle est aussi considerable en la brieveté de sa durée que la 63 en la plus longue vie de l'homme.

**LE LIVRE DE L'ACCOVCHEMENT
à sept mois, & de ses autres termes qui sont
plus accomplis.**

C H A P I T R E P R E M I E R.

Des causes évidentes & prochaines de la différente perfection des enfans à sept mois & à dix.

Art. 1. *De tous les termes d'accoucher & particulièrement à sept mois.* Il y a des enfans qui naissent à la fin du septième mois, ayant trois dizaines de semaines, ou trois cens & dix iours complets. On voit d'autres enfans qui naissent au commencement du septième mois, ils viennent au monde en ses premiers iours, n'ayant que cent octante deux iours & treize ou quatorze heures. Ils n'ont qu'une demie année, vn demy iour & quelques heures, ils tiennent vn iour de la troisième saison qui est toute contraire à la premiere, ils en reçoivent les vertus. Ces enfans à sept mois peuvent avoir sept pleines lunes, si la semence est receuë dans la matrice au com-

Et de ses autres termes qui sont plus accomplis. 155

mencement de la premiere pleine lune. On prend donc quinze iours moins six heures de ce premier mois , les cinq mois qui le suivent font cent quarante sept iours & demy ; car deux mois se composent de cinquante-neuf iours ou enuiron , ce qui estant ainsi restent vingt iours & six heures pour enfermer la septième pleine lune dans le temps de la grossesse , qui est de 182 iours , vn demi iour , & quelques heures.

CES enfans peuuent viure, puis qu'ils sont establis par la resemblance qui se treue entre la vie, qui est chaude & humide, & ce tres-accompli nombre de pleines lunes; ils s'affermisſent estant agitez par la troisième saison qui est entierement contraire à la premiere. Ils se fortifient beaucoup plus qu'auparauant en peu de temps, car ils reçoivent de cette conjoncture vne ſi grande force , qu'ils peuuent resister aux qualitez contraires, & profiter de celles qui leur font familières , estant parfaits. L'arrieraix fe détache , les enuelettes dans lesquelles ils fe forment au commencement , fe relâchent, de mesme que les peaux du grain qui fe meurit dans ſes épis, bien qu'elles font contraintes de s'élargir , estant encore vertes, quand il prend ſon accroiffement. Quelques-vns des plus forts & mieux nourris de ces enfans qui ont ſept pleines lunes , ſefforcent de venir au monde , ils rompent les liens qui les arrestent , mais ils fe precipitent ayant contraint l'accouchement. Ils meurent quaſi tous , estant encore foibles , ils ne font pas capables de ſupporter le iour , & neantmoins ils font contraints de ſubir vn changement bien plus rude que les plus accomplis, ils fe renuerſent & ſortent par vn ſeul effort. Ils ſurmontent en vn mesme temps deux difficultez differentes, ils ſ'exposent à double peril, dont tous les autres ont bien de la peine à fe tirer en deux differens temps , ſ'échappant par vn double effort , avec plus de ſeureté. Eſtant venus , ils font contraints d'estre quarante iours malades , & d'endurer iusqu'à dix mois des maux & des tranchées qui les font bien ſouuent mourir.

DANS vn grand nombre de ces enfans tres-foibles , il ſ'en voit quelqu'vn qui échappe , à cause qu'ils ont toute la proportion nécessaire , & qu'ils fe fortifient dans la matrice aſſez de temps. Ils prennent part à toutes les qualitez & aux humeurs dont les plus accomplis iouiffent, ils ne les ont pas moins que ceux qui naiffent à dix mois , bien que ce ſont les plus parfaits & qui ont plus acoustumé de fe nourrir. Il ſort du ventre de ſa mère auant que d'y eſtre malade , il preuient le mal nécessaire que les enfans y ſoufrent à huit mois , car ſ'il en eſt surpris & qu'il vienne en ſuite à

V ij

156 *Le Liure de l'accouchement à sept mois,*

sortir, il est impossible qu'il rechappe. Il souffre en naissant vn second effort & maladie, qui a coutume de tuer, non seulement tous ceux qui viennent au huitiéme mois, mais aussi vn grand nombre de ceux qui naissent au dixiéme.

Art. 2. LES enfans se produisent tous ayant la teste droitte & la face *Que le soudain* éleueé iusqu'à sept mois, c'est pourquoy ceux qui doivent naître & changement de sortir la teste deuant, qui est le seul accouchement naturel, se renplace, de nour- uersent en ce temps, ils descendent à l'endroit où les membranes riture & de se relâchent, ils y respirent & s'y nourrissent. Ils deviennent mala- facon de se nourrir rend des plus ou moins durant quarante iours, commençant au septié- sous les enfans me mois ; ils changent alors soudainement de place, de nourriture, malades au de cōduits & de lieu d'où ils la recoiuent. La maison de l'enfant s'é- huitiéme mois. branle, luy-mesme tombe, & il communique sa douleur à la femme ; le cordon qui va de lvn à l'autre, se met autour du col, dvn bras ou d'vne iambe, & son roidissement détache l'arrieraix dela matrice, il tire le bas ventre & les entrailles de l'enfant. Le foetus qui n'est plus soutenu de ses membranes, & qui ne s'appuye plus où il a de coutume, semble pesant, il est insupportable. La fluxion, la fievre & l'inflammation, dont plusieurs femmes meurent avec leurs enfans, suruiennent quelquefois à ces symptomes; elles en sont quitte en peu de temps, le mal estant tres-violent.

AINSI les femmes ont raison de dire que le huitiéme mois de la grossesse est fort penible, & qu'il est le plus incommode. Ce qu'elles nomment huitiéme mois n'est pas le temps precis de trente iours, c'est vne maladie bien plus longue, elle tient du septiéme mois, du neuviéme, & mesme du dixieme, puis qu'elle dure iusqu'au cōmen- cement de l'année. Les femmes ne peuvent pas spesifier distinctement tous ces symptomes, ni toutes leurs occasions, faute de les connoistre, elles se trompent, à cause que ces accidentis n'arriuent pas toujouors au mesme temps. Cette maladie de quarante iours anticipe quelquefois de beaucoup dans le septiéme mois, elle en tient plusieurs iours; elle tarde quelquefois, elle va bien auant dans le neuviéme. Il faut necessairement que cette maligne quarantaine commence plûtost ou plus tard, selon que la reception de la semence se rencontre à l'égard du cours de la lune & du soleil, selon que la conception se fait deuant la pleine lune ou à sa fin. Si la concep- tion se fait à la premiere pleine lune, le foetus est parfait à la septiéme, il passe la demie année, qui est le veritable temps de la gros- sesse. Si la conception n'arriue qu'apres la pleine lune, l'enfant n'est parfait qu'à la fin du septiéme mois, ou la septiéme pleine lu-

Et de ses autres termes qui sont plus accomplis. 157

ne se rencontre. Ainsi le fœtus est parfait, l'arrieraix se relâche, l'enfant change de place, & il devient malade au commencement du septième mois ou à la fin, selon que la semence est reçue devant ou après la pleine lune. La plus petite partie de la pleine lune possède la vertu du mois entier, elle est seule efficace aux grossesses, le reste n'est pas considérable, on le voit aux accouchemens à vingt mois.

IL n'y a pas lieu de douter que le huitième mois entier est tout jours contenu dans ces quarante iours ; l'enfant languit ayant fait l'effort inutile qu'il entreprend toujours à sept mois, voulant venir au monde. La viuacité qu'il reçoit à ce premier terme, s'estint & se dissipe par les obstacles qui l'empêchent & le retiennent. Ce *causes*.
De l'imperfection de l'accouchement à huit mois, & de ses
vain effort est toujours le commencement de la maladie qui l'abat & le tient jusqu'à la naissance ; elle dure souvent jusqu'à la septième quarantaine, qui prend dix iours du dixième mois, & de la quatrième saison qui fait l'année. Le retour de la saison même qui produit le fœtus remet ses forces, elle le restablît par la plus grande ressemblance, car elle reproduit les humeurs mêmes, dont il se forme, ayant les mêmes qualitez. Si l'enfant n'a des forces suffisantes en la saison contraire qui domine au septième mois, il en treuve au dixième, à cause que la révolution de l'année ramène les mêmes qualitez & les mêmes humeurs qui le produisent.

IL ne faut point retrancher la créance qu'on doit aux femmes touchant l'histoire des grossesses & des accouchemens, elles en observeront exactement toutes les circonstances, elles les disent & les redisent, elles n'ont autre chose en bouche, elles ne connaissent autre expérience ni raison que ce qu'elles ressentent en elles-mêmes, bien qu'il s'en treuve qui voudroient parler autrement, le grand nombre l'emporte ; les dames mieux sensées & plus capables d'autoriser le véritable récit des grossesses, diront toujours & soustendront qu'elles ont eu des enfans à sept mois, à huit, à neuf & à dix, & que ceux qui viennent à huit mois ne vivent point. Elles diront aussi que la première quarantaine contient quasi tous les auorremens, & que l'histoire des accidens que je remarque dans toutes les autres quarantaines, & en chaque mois, est pareillement véritable.

QVAND les membranes se relâchent se détachant au septième mois, & que l'enfant change de place, les douleurs qu'on remarque au huitième mois & à la sixième quarantaine surviennent incontinent aux femmes. Celles qui sont pour réussir heureuse-

V iiij

158 *Le Liure de l'accouplement à sept mois,*

ment & peuvent se tirer du peril des couches , se treuuent libres apres ce temps de la douleur de leur enflure ; la chaleur & l'inflammation de la mere & du fruit se passe , leur ventre mesme s'amollit . L'enflure des costez , de l'estomach & des deux flans décend à l'hypogastre , l'enfant se tourne d'une façon commode à naître plus facilement , il s'arreste en ce mesme lieu la plus grande partie de la septième quarantaine . Il y est plus delicatement soutenu & placé plus commodement pour se remuer souuent & à son aise , il peut sortir de là plus librement . Les femmes portent plus facilement leur grossesse aux derniers iours de cette fauorable quarantaine , elles vont plus à l'aise qu'en son commencement , iusqu'à ce que l'enfant acheue de se renuerser . Il presse alors , il pousse de la teste à l'orifice , la douleur de l'accouplement prent & s'augmente tant que la femme se déliure de l'enfant , de ses eaux & de son arrieraix .

*Art. 4.
Quel accouche-
ment à dix
mois est le plus
parfait , &
pourquoy .*

LES femmes qui ont porté plusieurs enfans dont quelqu'un s'est treuué defectueux , comme boiteux , borgne , ou ayant autre vice , auoient toutes qu'elles ont eu beaucoup plus de peine à passer le huitième mois de la grossesse de ce defectueux , que des autres enfans qui sont entiers . Ces foetus sont vray semblablement trauaillez d'une si rude maladie , dans le huitième mois de la grossesse , qu'ils ne peuvent guerir sans un abscés , tel que les grandes maladies pourroient produire aux hommes forts . Si le foetus est fort malade aux premiers mois , il meurt plûtoft que de faire un abscés , il n'en a pas la force . Si la maladie n'est que mediocre & qu'elle se produise du changement de situation qui arriue toujours au huitième mois , l'enfant est foible durant quarante iours , se retenant dans la matrice , mais en suite il en sort en santé plus parfaite . Que si l'enfant se precipite , s'il vient à naistre dans cette funeste quarantaine , il est impossible qu'il échappe ; car estant desia foible en sa propre matrice , il souffre de grandes douleurs & de notables changemens devant & apres la naissance .

LE foetus qui se restablit de la maladie qu'il a soufferte en la matrice & qui paruient au commencement du neuvième mois , peut s'élever s'il vient à naistre , il n'est pas moins propre à nourrir que celuy qui vient à sept mois . Neantmoins on en voit fort peu s'échapper , ils n'ont la grosseur ni la force de ceux qui naissent à dix mois , ils ne sont pas encore entierement gueris , ni reuenus de la foiblesse de la maladie qu'ils ont soufferte en la matrice , ils en sont maigres & décharnez . L'enfant qui n'aît à la fin du neuvième mois se con-

Et de ses autres termes qui sont plus accomplis. 159

serve beaucoup plus aisément, il est plus fort & bien plus éloigné de la maladie qui les afflige tous en la sixième quarantaine.

LES enfans mesmes qui ne viennent qu'apres sept fois quarante iours, & qu'on appelle de dix mois, sont les plus capables de viure, à cause qu'ils sont les plus forts & mieux nourris dans la matrice. Ce sont les plus robustes & accomplis des fœtus, dont nous avons la connoissance, ils sont au terme plus éloigné du temps funeste de la maladie de quarante iours qui arriue à tous les enfans, environ le huitiéme mois. La maigreure des enfans qui viennent au monde au neuviéme mois est vne preuve évidente des accident & des symptomes qu'ils souffrent tous au huitiéme mois. On les voit grands, à la vérité, pour leur âge & à proportion des semaines, & neantmoins à cause des precedentes douleurs & de la maladie qu'ils endurent tous au huitiéme mois, ils sont extremement amaigris. Ils ne sont pas charnus & gros comme les enfans à sept mois, qui sont bien nourris & robustes, n'ayant iamais esté malades, ni souffert aucune misere durant le temps qu'ils ont esté dans la matrice.

CHAPITRE SECON D.

Des causes vniuerselles de l'accouchement & de ses temps critiques, tant en general qu'en particulier.

LE mesme ouvrier fait & corrompt toutes les choses naturelles, les mesmes tours du ciel, les mesmes causes vniuerselles qui communiquent la naissance, produisent aussi les crises. Les conceptions des enfans, les auortemens, les grossesses & les accouchemens arriuent aux femmes, par la vertu du mesme temps & des circuits mesmes qui font mourir les hommes, qui les guerissent & qui les font malades. Toutes ces choses se produisent & se mesurēt par des tours qui ne sont differens entr'eux qu'en la durée; les petites choses paroissent & s'acheuent dans le tour & suite des iours; les mediocres se font par le circuit de la lune & dans vn mois; ou dans quarante iours qui sont beaucoup plus forts. Les choses grandes & difficiles ne se font que par le soleil, dans sa plus grande & plus efficace reuolution qui est l'année. Tous ces tours & retours du soleil & des autres astres, ont des vertus tres-diffe-

Art. I.
Que les mesmes
temps qui en-
gendent, cor-
rompent, gue-
rissent & tuēt.

Division des
temps critiques
en quatre espe-
ces.

160

Le Liure de l'accouplement à sept mois,

rentes à l'égard de chaque sujet, ils en impriment sans relache de semblables & utiles, & de contraires ou ennemis. L'accroissement & la santé viennent tousiours de l'impression des semblables & familières, la maladie & les douleurs mortelles se font par les contraires.

LE premier iour & le septième sont tres-considerables en plusieurs choses qui regardent la guerison des maladies & la génération des enfans. Le septième est le dernier terme de l'écoulement ou corruption des semences, & de la conception du foetus, puis qu'à sept iours il est formé. Le premier iour semble plus important que le septième, il est le fondement de toute la grossesse & de la vie: La fin dépend de son commencement en ce sujet, & dans les maladies, plus qu'en aucune chose. Les iours qui sont en suite du septième jusqu'au quarantième ont, à la vérité, moins de force que le premier & le septième, & neantmoins il y en a plusieurs qui sont critiques, puis que le mois y est compris. Le mois contient quatre parties de differente faculté, de mesme que les autres temps critiques ausquels il se rapporte, il en est vne espece.

LE soleil est le maistre ouvrier, sa force est la plus grande, il produit tout dans l'univers, & jusqu'au centre de la terre. La lune le suit pas à pas, elle a plusieurs tours & retours, sa révolution synodique est là plus efficace, il n'y a que la pleine lune remarquable aux accouchemens & aux grossesses, à cause de son humidité. Les femmes saines ont toutes à chaque mois, en certains iours, une évacuation familière, à cause du pouvoir qu'il a sur les corps & sur les humeurs. Sept pleines lunes mettent l'enfant au premier temps de sa perfection dans la grossesse, elles le rendent propre à viure; à sept mois après sa naissance il se perfectionne en plusieurs choses utiles, ses dents commencent à se pousser & à paroistre. Ainsi les pleines lunes augmentent les humeurs sanguines & les qualitez propres à la vie, par le retour de leur tedium, elles les multiplient dans les entrailles du foetus, elles le fortifient. La même chose arrive, & peut se remarquer aux iours qu'on nomme proprement critiques, si quelqu'un curieux d'apprendre & capable de concevoir les raisonnemens que je fay sur la naissance & sur l'accouplement, s'employe diligemment à les déduire & à les appliquer à la guerison des maladies.

Art. 2.

De la force des iours critiques, & en quoy elle consiste.

LES iours critiques ont les mesmes vertus en la guerison des maladies, & la même force en l'évacuation des humeurs que les pleines lunes possèdent en la naissance & aux accouchemens. La pleine

Et de ses autres termes qui sont plus accomplis. 161

pleine lune engendre les humeurs naturelles & la semence, elle compose le foetus, elle l'augmente & le fait naître. Les iours critiques augmentent l'humeur vicieuse, ils l'émeuuent, ils l'expulsent, ils fortifient mesme la nature, ayant les mesmes qualitez. Les tēps critiques sont la durée des tours & des retours du ciel, du soleil, & des autres astres ; en eux consiste la nature commune qui corrompt, qui engendre & qui conserue toute chose ; les natures inferieures & particulières en dépendent toutes, chacune en tire sa propre subsistance, elles en recoiuent tous les mouuemens de la vie. La conformation des parties, le temperament & la guerison des maladies ne se produisent que de cette source tres-puissante & tres-fconde. Il n'y a rien à craindre aux maladies qui sont conformes à la nature, tant vniuerselle que particuliere, si elles contribuent conjointement à la guerison du malade, car si la nature vniuerselle y repugne, il ne sçauroit guerir, puis qu'il est impossible que la force de l'homme surmonte la nature & l'impulsion generale de ce grand vniuers.

Vide tract.
nostrum in
programma,
est-ne septem-
narius vi pro-
pria criticus?

LE iour possède en sa courte durée toute la force des autres temps critiques, il les compose tous en se multipliant. Les iours critiques qui sont les plus puissans de tous les autres, n'ont aucune efficace que par la ressemblance qu'ils impriment aux humeurs & au temperament, dont ils soutiennent l'action, pour émouvoir & dissiper ces humeurs mesmes. Il faut donc que le Medecin qui veut dignement s'acquitter de sa charge, & conceuoir parfaitement toutes les choses qui regardent la conseruation de ses malades, considere attentivement toutes les années, les saisons & les iours. Entre les iours ceux qui sont plus forts & critiques effectivement, sont tous impairs & principalement le septième.

IL y a trois iours principaux qu'on n'estime pas vrais iours impairs, à cause qu'ils se trouvent dans vn nombre pareil estant composés consecutivement tous ensemble, & neantmoins ils sont impairs effectivement ; ce sont le quatorzième, le vingt-huitiéme & le quarante & deuxième iour, qui sont de vrais iours impairs, & tous trois les septièmes iours de la seconde semaine, de la quatrième & enfin de la sixième. C'est le vray but & le dernier terme que quelques-vns veulent establir en la conuenance des choses, & en leur rapport & proportion harmonique ; c'est le nombre complet & le plus accompli de tous ceux qu'ils proposent. Ce seroit s'engager dans vn trop long discours de rapporter les foibles fondemens & les raisons friuoles sur lesquelles ils s'appuient. Je di seulement

X

162 *Le Liure de l'accouachement à sept mois,*

qu'il faut toujours considerer en chaque semaine les ternaires, & les ephodes ou quaternaires de iours ; car les iours des ternaires ne sont iamais entiers , ils s'entrelassent toujours anticipant les vns sur les autres , le dernier iour se comte deux fois , il se rapporte au ternaire precedent & au suivant. Les ephodes ou quaternaires de iours ne s'allient pas toujours de mesme , leurs derniers iours se content quelquefois entiers , ils s'entresuivent simplement , & quelquefois ils s'entrelassent , ils anticipent , le dernier se comptant deux fois.

Art. 3.

Que les quarantaines ont la principale vertu en la naissance.

LES iours critiques ont tous de semblables vertus , ils sont entre eux & à l'égard des choses qui s'engendrent , comme les pleines lunes , si on les considere tous de la même maniere que le premier & le septième. Ce qui est commencé par vn iour s'auance par vn autre , il se perfectionne aux iours suiuans , car ils contribuent tous à son achenement , chacun ajoute son pouuoir & ses vertus particulières. Delà vient que les quarantaines qui font la troisième espece de temps critique , tiennent toujours le premier rang en la generation du foetus. L'enfant qui passe ses quarante premiers iours en bon estat éuite les plus grands perils de l'auortement qui arrive ordinairement en la grossesse , car ils arrivent plus souuent en cette premiere quarantaine qu'aux six autres suiuantes. Ce temps donc se passant , ils deviennent robustes , ils tiennent fortement à la matrice , comme le fruit à l'arbre , toutes les parties se distinguent , elles s'acheuent de former.

LES masles sont parfaits en ce temps-là , leurs parties sont toutes évidentes ; les filles sont moins auancées , leurs chairs ne paissent encore que comme de simples filets. La froideur & l'humidité qui sont des qualitez oisives , dominant également en la mere & en son fruit ; la semence & matiere qui est toute fluide ne s'arreste qu'à peine , & sa foible chaleur ne l'époissit qu'avec le temps. Les choses accoustumées ne touchent pas , ni celles qui nous sont semblables , celles qui sont de la propre nature font encore bien moins d'impression. C'est pourquoy la semence de la femme estant seule en sa propre matrice , ne produit rien ; si elle y est avec la semence virile & masle , elle trauaille puissamment , si elles sont toutes deux foibles & feminines , elles trauaillent foiblement , & vne fille ne se fait iamais qu'à la longue. Neantmoins apres la naissance les filles grandissent bien plutoist que les garçons , elles parviennent en peu de temps à leur accroissement conuenable , elles peuvent auoir des enfans , elles sont sages & toute prestes à

marier. Les filles acquierent promptement la perfection de leur nature, puis qu'ayant toute la vie bien plus courte que l'homme, ses parties sont de mesme, l'enfance, la ieunesse, & le reste de l'âge s'écoule plus soudainement. Ainsi la premiere quarantaine & la septième ne sont pas moins considerables en la naissance & en toute la grossesse, que le premier & le septième iour en la conception, & le premier mois & le septième en la perfection des fœtus. I'a-joute vne autre quarantaine qui est la sixième de toutes, elle est aussi tres-remarquable, puis qu'elle surmonte le sixième iour en sa malignité, elle est tyannique & funeste à plusieurs enfans. Elle contient toutes les marques & les causes de l'imperfection des fœtus qui viennent à huit mois, & de la perfection de ceux qui naissent aux autres termes.

LA troisième & dernière considerable quarantaine est celle en laquelle les enfans qui viennent au monde apres bien de la peine, ayant eu le pouuoir de s'échapper de la malignité de la precedente quarantaine, montrent qu'ils ont acquis en peu de temps beaucoup de connoissance & de force. Ils regardent le iour avec plus de fermeté, ils entendent & supportent le bruit, ce qu'ils ne pouuoient faire auparauant, à cause que ce temps donne l'accroissement & la force à toutes les facultez, & mesme à celles qui discernent à trauers les moyens externes. Il paroît dés le premier iour de cette salutaire quarantaine que les fœtus ont l'attouchement & le goust tres-exquis, on voit aussi-tost qu'ils sont nez qu'ils pleurent & rient dans le sommeil, à cause du plaisir & de la douleur qu'ils ressentent. Ils pleurent & rient pareillement d'eux-mesmes estant éueillez, avant la fin de cette quarantaine; & neantmoins auparauant ils ne sont pas capables de pleurer ni de rire, bien qu'on les touche, qu'on les chatoüille & qu'on les manie. Les facultez sont encore engourdies dans l'excessiue humidité qui les émousse, & la foible chaleur se laisse éteindre, ils meurent aussi-tost apres leur naissance. L'accroissement du fœtus est vn illustre exemple & vne assurée preuve que toutes les choses d'icy bas sont de mesme nature, ayant mesme matiere & mesme ouvrier; leurs changemens sont diuers & tout contraires, selon les differentes impressions des temps qui regnent & de ceux qui ont precedé. Les perfections des choses qui s'engendrent & qui se corrompent se montrent en chaque temps l'une apres l'autre, elles paroissent tour à tour.

LE premier tour & le septième sont d'autant plus considerables dans le rang des années, qu'elles ont plus d'efficace que tous les au-

Art. 4.
*De la septième
quarantaine
& de sa force.*

164 *Le Liure de l'accouplement à huit mois , de ses deffauts*
 tres temps critiques. L'année les contient tous en la longueur de sa
 durée, elle possede toutes les vertus & les proportiōs des iours, des
 mois & des quarantaines. La premiere cōtient plusieurs choses qui
 font des douleurs & des maladies, elle a aussi beaucoup de qualitez
 semblables qu'elle imprime au fœtus, elle le fait & le perfectionne.
 Ainsi l'enfant qui s'establit & se compose des plus semblables &
 plus exquises humeures , qui se voit combattu par tous ses ennemis
 plus rigoureux & cruels, se rend le plus robuste & le plus accompli
 en toute chose. Les mesmes forces & les mesmes humeures retour-
 nent plusieurs fois dans le cours de sept ans, elles font diuers chan-
 gemens dans cet enfant, qui est capable de s'accroistre; elles l'affe-
 ctent en diuerse maniere, le rendant propre à receuoir des perfe-
 ctions toutes nouvelles , à cause de l'augmentation de la chaleur.
 Les dents de lait qui sont foibles & petites tombent en ce temps,
 & en leur place il en reuient de grandes & fortes , qui sont propres
 à manger les plus durs alimens qui leurs sont alors necessaires.

*LE LIVRE DE L'ACCOUCHEMENT
 à huit mois , de ses deffauts, & des perfections
 de la naissance à dix mois & à unze.*

Art. 1.
*Que l'accouche-
 ment à huit
 mois est contre
 la nature , tant
 commune que
 particulière.*

LA nature commune est contraire à l'enfantement qui arri-
 ue au huitième mois , son concours manque & la proportion
 de ses tours & retours nécessaires. Les forces du fœtus manquent
 aussi , & sa particulière nature est affligée par les changemens qu'il
 endure , il ne scauroit porter au même temps deux violentes ma-
 ladies ; il en deuient incapable de viure. Le fœtus est contraint de
 changer de situation , de nourriture & de façon de se nourrir dans
 la matrice, environ le septième mois ; il est aussi forcé de naître &
 d'ouvrir ses passages. C'est pourquoy s'il vient à huit mois , n'estant
 pas encore remis de ces changemens si notables, il ne scauroit sur-
 uiure , il n'échappe jamais. L'accouplement seul est capable de
 tuer les plus forts enfans, puis que ceux qu'on reconnoît estre à dix
 mois , & que ie croy les mesmes qui naissent à sept quarantaines de
 iours , devant se déliurer plus aisement & se treuuer plus propres à
 éléuer & à nourrir, ont de la peine à s'échapper. Car bien que ces
 fœtus sont tres-accomplis, à cause que toutes les parties de la sep-
 tième quarantaine ont chacune la force de les perfectionner en
 toute chose , & qu'effectiuement ils profitent beaucoup dès son

Et des perfections de la naissance à dix mois & à unze. 165
 premier iour , neantmoins on en voit mourir vn grand nombre dans le trauail ou peu apres l'accouplement.

LES grands changemens qui suruiennent en fort peu de temps & les maux qu'ils sont contraints de souffrir en empotent plusieurs ; ils meurent de l'étouffement & de la violence & soudaineté des symptomes. La premiere misere & maladie de l'enfant commence long-temps auparauat l'accouplement, il est en grand danger de mort lors qu'il s'abaisse & se renuerse en la matrice , à cause que les peaux de son arrierfaix se relâchent & se détachent au septième mois. On scait par la dissection de tous les animaux parfaits & principalement des femmes grosses que les enfans se forment tous ayant la teste haute & éluee tout droit vers celle de leur mere , & neantmoins il est certain qu'une grande partie de ces enfans se pousse au monde la teste se faisant passage & ouverture libre à tout le corps, par vn accouplement qui est conforme à la nature, puis qu'il est ordinaire à quasi tous.

IL est donc absolument nécessaire que les enfans se tournent & se renuersent tous, puis que la teste doit sortir la premiere , estant souple & pointuë ; ils viennent beaucoup mieux que ceux dont les pieds se presentent, les bras ne les empêchent point ; les costes s'abaissant le thorax s'appetissoient. Les pieds ne peuvent se mesler avec le nombril qui est proche & tres-lâche , ni s'arrester dans vn lieu vague, la teste & tout le corps estant passez ; car au contraire les pieds appuyant ferme au fond de la matrice , aident l'enfant à se pousser dehors. L'enfant qui presente les pieds ayant la teste haute ne mäque point de se porter à droite ou à gauche par la pesanteur des parties superieures , l'espine, les bras & les iambes se pervertissent, il tombe de trauers sur son propre passage & il le bouche.

ON voit souuent des enfans qui s'étranglent avec le cordon de leur nombril qui se met autour de leur col. La teste de l'enfant se porte d'ordinaire vers le costé de la matrice ou la partie charnuë de l'arrierfaix s'attache , à cause que le cordon y aboutit , il y est toujours estendu. Ainsi l'enfant qui se renuerse s'y attire plûtoſt, il se met le cordon luy-mesme alentour de son col ou de son bras. Si le iet du cordon se fait autour du bras , il tire contre la matrice & la mere est contrainte de souffrir beaucoup de douleur de ce cruel arrachement. L'enfant perit d'étouffement, les vaisseaux du nombril estant pressez , où il sort à grand peine, de facon que plusieurs enfans contractent au ventre de la mere des maladies, dont ils meurent apres la naissance , d'autres s'échappent ayant esté long-temps malades.

Art. 2.

*Que d'enfanter
les pieds devant
est en malheur
funeſte.*

X iii

166 *Le Liure de l'accouplement à huit mois, de ses deffauts*

TOVS les enfans qui se produisent les pieds deuant en peu de temps , furement & à l'aise, ne sortent point de la matrice que par la force de la mere , le foetus estant incapable de se pousser dehors, si ses pieds ne sont tenuens & appuyez sur vn lieu ferme. La sortie d'un enfant du ventre de la mere les pieds deuant est vn ourage de la matrice seule , l'enfant n'y contribuë en aucune maniere , il en fort rarement sans quelque mauvais reste. Il faut que l'enfant sorte entierement avant qu'il se détache de la mere , autrement il est étouffé par l'abondance des humeurs & par le deffaut d'air. Il ne peut éviter la compression du nombril au détroit du passage , il se remplit de vent , il deuient à l'instant plus gros qu'il ne doit estre, au lieu de bonne nourriture & de véritable accroissement , il se bouffit , il s'enfle de vapeurs retenuës. Plusieurs enfans perissent de ces rudes symptomes & vicieuse bouffissure, si ce n'est qu'elle quitte au troisième iour , ou peu de temps apres , il s'en ensuit des maladies funestes.

*Art. 3.
Des symptomes
qui suivent
l'accouplement.*

AYANT fait voir la nécessité du changement qui arrue à l'enfant au septième mois , & de la violence des symptomes qui accompagnent la naissance , il faut à present que ie parle de la grandeur des changemens qui la suivent ; on la remarque aux alimens & à l'air , dont la force est extreme, ses moindres changemens sont perilleux aux hommes faits. L'air & les autres alimens entrent iusqu'aux entrailles , ils introduisent par la bouche & par les narines leurs vicieuses qualitez ; au lieu d'estre fournis en suffisante quantité selon les forces de l'enfant , & sans excés , il les reçoit en trop grande abondance. Il est contraint par l'excessive quantité de ce qui entre dans son corps , & par la disposition particulière de ses entrailles & de son estomach de les rendre tout crus par la bouche & par les narines , ou de les rejeter par les selles & par les vrines , ce qui n'arriue point dans la matrice. Au lieu de vapeurs douces & d'humours familières , avec lesquelles il auoit fait vne longue habitude & contracté vne alliance tres étroite , il n'est serui que de choses étrangères , & qui n'ont le mélange ni la coction nécessaire , elles manquent de l'adoucissement qui est utile à sa foible nature. Ces choses là sans doute font des douleurs extremes à tous les enfans , elles en font mourir vn grand nombre. Les maladies malignes qui arriuent aux hommes robustes , n'ont point de cause plus puissante que le changement de nourriture & du lieu qu'ils habitent. La même chose peut se dire des maillots des enfans & de leurs couches , au lieu de se sentir enueloppez de peaux tres-delicates & d'hu-

Et des perfections de la naissance à dix mois & à unze. 167

meurs douces, humides & temperées, desquelles ils se nourrissent, ils se trouvent habillez & revestus de langes rudes, de même que des hommes forts, eux qui sont tendres & très-sensibles.

L'ENFANT ne touche à la matrice en aucune manière, il n'y tient que par le cordon qui s'attache au milieu de la partie charnuë de l'arrieraix. C'est par là qu'il rejette les fumées qui l'étouffent & qu'il reçoit les rafraîchissemens: son né, sa bouche & ses autres conduits ne s'élargissent point, ils ne sont pas entièrement ouverts avant sept mois; ils demeurent fermes jusqu'à ce qu'il se tourne & se dispose à la naissance. Quand l'enfant se tourne au passage, ces conduits s'élargissent tous, ils font chacun leurs fonctions, puis qu'il est impossible qu'il demeure un moment sans l'usage de l'air & de ses autres alimens; car alors le nombril se bouche, il demeure inutile, il s'aneantit. De même que les fruits des plantes qui ont pris leur grosseur & la perfection de leur maturité, ne prennent plus de nourriture, ils se détachent, ils tombent de la branche à laquelle ils estoient unis, ils quittent par la queuë qui leur sert de nombril, tant qu'ils sont verts.

LE fœtus parfait & qui est à son terme, n'a plus besoin de l'aliment qu'il recevoit aux premiers mois, il en veut davantage, de plus solide & plus rafraîchissant, comme le lait, le chyle & les humeurs cruës, il les reçoit par les mêmes ouvertures & dans les mêmes lieux que ceux qui sont nais. Il iouit à sept mois des trois espèces d'aliment, il en a les offices parfaites & accomplies, il a les lieux où ils se cuisent, & les vaisseaux qui servent à les distribuer. Chaque humeur donc utile ou vicieuse, commence alors à se porter en son lieu propre, de même qu'à la guerre chaque soldat à son quartier où il se rend. Ces changemens soudains sont tous considérables, & principalement celuy de l'air; car en naissant le fœtus est pressé si rudement de tout costé par la matrice, que faute d'air il s'étouffe, puis qu'il en manque, & qu'au plus grand besoin dans un extreme échauffement, il ne reçoit que des vapeurs brûlantes.

L'ENFANT qui se nourrit plus longuement dans la matrice est le plus accompli de tous, il iouit de la vicissitude des qualitez & des quatre humeurs l'une après l'autre; l'année les produit toutes & chacune à son tour, en leur perfection plus éminente. Le Soleil est le Roy du monde, il est le pere de toutes les productions, sa révolution est la plus accomplie, elle contient toutes les autres. L'année possède les proportions plus parfaites, elle a toute la force des iours, des mois, des quarantaines & des saisons, elle les enferme toutes en l'étendue de sa durée. L'accouchement à dix mois est le plus accompli,

Art. 4.

*Des perfections
de la naissance
à dix mois &
à unze.*

168 *Le Liure de l'accouplement à huit mois, de ses deffauts*

de tous, il arriue au commencement de la quatrième saison, qui ramene à l'enfant les mêmes qualitez & les mêmes humeurs dont il se forme. La meilleure nourriture se fait de la même matière & de la même humeur qui cōpose nos membres, l'année la reproduit toujours, sa revolution ne manque point à rapporter les mêmes qualitez & les mêmes humeurs qui composent nos corps & qui font le temperament, elle en remplit les veines & les entrailles du fœtus.

Que les enfans LES enfans à dix mois & à vnde se font tous de sept quarataines, à dix mois & de la même façon que ceux qui naissent au commencement du se à vnde sont les ptième mois, se font de la demie année, la plus grāde partie des fem plus accomplis. mes ayāt coutume de deuenir grosses apres leurs ordinaires, si elles sont pour les auoir. Il faut donc accorder en chaque mois aux femmes vn temps précis pour l'écoulement des ordinaires; le temps plus court est de trois iours, dōc le premier & le dernier se content, encore qu'ils ne sont pas entiers, vne heure de chacun suffit. Il y a plusieurs femmes qui les ont beaucoup plus de temps, & néantmoins si elles passent vne semaine qui fait vn quartier de la Lune , elles sont infœcondes, à cause de l'excessiue humidité; celles au contraire qui en māquent, sont incapables d'engendrer & de nourrir. Il se rencontre aussi de la part de l'hōme plusieurs empêchemens qui retardent la conception, comme la fluidité, la froideur & le peu de semence.

ON doit remarquer encore que le premier iour de la nouvelle Lune est la trentième partie du mois, il ne s'en faut que la trētième partie d'vn demi iour, deux iours en font la quinzième partie, retranchant à proportion; trois iours font la dixième, & le plus court de tous les termes de l'écoulement des ordinaires. Cet écoulement & la conception du fœtus se font toujours en vn temps égal, & il est impossible qu'ils s'acheuent en vn moindre; le plus prompt terme de la cōception est de 3 iours, le plus long est de sept. Le conclu dōc

Cette grossesse comprend le temps de l'écoulement des ordinaires, et celuy de la préparation des riantaines du iour de la conception, au lieu de les comter du temps semées avec celles de la retention de la semence; si l'évacuation des ordinaires & la Sept quarantaine, pour enfermer la première pleine Lune & la vnzième. ne receuāt la semence qu'à sa fin , ne conçoient qu'au cōmencement du dernier quartier & encore plus tard. Ainsi les 280 iours qui composent les sept quarataines, que ie nōme le temps de la grossesse, peuvent tenir des iours de la vnième pleine Lune. Si on comte les sept qua-
rantaines du iour de la conception , au lieu de les comter du temps preparation des semences, qui sont les dispositions nécessaires à engendrer, se font dans la première pleine Lune, la septième quarantaine tient autant de iours de la vnième pleine Lune que la conception en tient du dernier quartier de la premiere Lune , pour composer la plus longue grossesse.

169

QVATRIE'ME
ET DERNIERE PARTIE
DV PREMIER TOME
DES OEVVRES DV GRAND
HIPPOCRATE.

CONTENANT TOUTES LES CAUSES
& les marques de la perfection de la santé, & de sa con-
futuation par les choses semblables & par les contraires.

*LE LIVRE DE LA NATVRE DE
l'homme, dont la parfaite connoissance dépend des
lumieres de toutes les parties de la Medecine.*

SECTION PREMIERE.
*DE LA CONNOISSANCE DE L'HOMME
par ses causes.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

De la connoissance de l'homme par ses causes internes.

CE discours ne sera pas agreable à ceux qui ont accoustumé d'entendre parler de la nature humaine plus avant qu'il ne faut pour la guerison des maladies , ce traitté ne leur est pas propre, ils ne sont pas capables de l'entendre. Je ne di pas que l'homme n'est rien du tout que de l'air , que du feu , que de l'eau, que de la terre , ou quelque chose semblable qu'on ne voit pas manifeste-

Art. 1.

*Que l'homme
n'est pas
d'un seul ca-
meau.*

Y

170 Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoissance.
 ment en luy, n'y estant iamais seule. Ie permets à ces Philosophes de dire ce que bon leur semble , puis qu'ils le veulent , mais ie scay bien qu'ils ne conçoivent pas ce qu'ils auencent , car ils ont tous vne mesme pensée , & neantmoins ils la proposent en termes differens. Leurs opinions se reduisent toutes à vn seul point où ils conuient , ils disent qu'il n'y a qu'une seule chose en la nature, & que cette chose qui n'est qu'une , est neantmoins tout ce qui pa-roît dans l'vnuers. Ils ne demeurent pas d'accord du nom de certe chose , quelqu'un d'entr'eux dit que l'air est ce principe vnique, & neantmoins vniuersel , vn autre dit que c'est le feu , l'eau ou la terre ; chacun d'eux soutient son sentiment particulier avec des raisons friuoles & de nulle importance. Or il est évident qu'ils ne conçoivent pas ce qu'ils disent, puis qu'estant tous d'un mesme sen-timent , ils n'employent pas pourtant les mesmes preuves , pour leur deffense.

LEVR ignorance se découvre aisément par ceux qui assistent à leurs disputes , car on voit que les mesmes hommes contestant entr'eux en presence des mesmes auditeurs , ne se rencontrent iamais avec le mesme auantage. Ils disent tous de si foibles raisons, qu'ils sont victorieux tour à tour; celuy l'emporte plus souuent dont la langue est plus libre & la parole plus agreable à vn chacun. Or il faut que celuy qui se fait fort de concevoir parfaitement la propo-sition qu'il auance , se montre aussi toujours le maistre dans son rai-sonnement , s'il coñçoit la difficulté , & que sa démonstration soit suffisante. Il me semble que ces hommes se détruisent eux-mesmes indiscrettement , puis qu'ils ont tous les mesmes sentimens qu'ils expriment en diuers termes , ils appreueuent les sentimens de Melissus; c'est assez discouru touchant l'opinion des Philosophes.

Art. 2.

*Que l'homme
n'est pas compo-
sé d'une hu-
meur seule.*

ENTRE les Medecins il y en a qui disent que l'homme n'est fait que de sang , d'autres soutiennent qu'il est tout composé de bile, & d'autres qu'il n'est que de phlegme. Ces Medecins ont tous le mesme sentiment que les Philosophes , puis qu'ils auencent que l'homme n'est fait que d'une seule humeur , telle qu'il leur plaist, selon le caprice d'un chacun. Ils disent que l'humeur qu'ils reconnoissent seule au corps de l'homme change d'apparence & de force, estant contrainte par les vicissitudes du chaud, du froid, du sec & de l'humide , elle deuient douce ou amere, blanche ou noire, époisse ou subtile , receuant diuers changemens. Le discours de ces Medecins est aussi mal fondé que celuy des anciens Philosophes, ils n'on rien dauantage qu'eux , ils disent des choses approchan-

Dépend des lumières de toutes les parties de la Medcine. 171

res. Il est certain que l'homme ne se compose pas d'une humeur seule, il ne seroit jamais malade, il n'auroit point de cause interne de sa mort, ni de ses maux plus violens, n'ayant rien d'étranger en lui ni de contraire. Si l'homme n'auoit qu'un principe, s'il n'estoit fait que d'une chose seule, il ne souffriroit rien d'autrui ni de lui-même.

ACCORDONS qu'il puisse souffrir, & qu'il n'est fait que d'une humeur, il ne luy faut qu'un seul remede; mais on voit qu'il en a plusieurs, à cause de la diuersité des humeurs qui se rencontrent dans ses venes & qui produisent des maladies tres-differentes, venant à s'échauffer, à se refroidir, à s'humecter & à se dessécher reciproquement contre leur ordinaire. La grande varieté des maladies qui constraint l'homme d'employer vne infinité de tres-differens remedes, n'a point d'autre origine. Je soutien que celuy qui dit que l'homme n'est fait que de sang pur, & que cette humeur seule emplit toutes ses venes, sans le meslange d'aucune autre, doit montrer qu'il n'est pas capable de se changer & de receuoir l'impression de tant de choses qui l'alterent en vne infinité de manieres. Il doit au moins montrer vne heure, yne saison ou vne âge de l'homme auquel il n'a que du sang pur, dans l'estendue de tout son corps. Il faut nécessairement qu'il fasse voir vn temps dans lequel le sang se rencontre tout seul en ses entrailles. L'employe ce même discours contre celuy qui soutient que le corps de l'homme ne se compose que de l'humeur pituiteuse, ie peu pareillement l'employer contre celuy qui dit que l'homme ne se fait que de bile tres-simple.

QVANT à moy ie démontre tout ce qu'est l'homme, ie fay
voir la matiere de toutes ses parties, ie suis du sentiment de tout
le monde qui reconnoît ses quatre humeurs, & leurs donne des noms separez; i'expose l'évidence de sa propre nature, puis qu'elle est semblable à elle-même en tous ses âges. Les quatre humeurs d'humeur noisse voyent toujours au corps de l'homme, en son enfance, en sa
jeunesse & en sa vieillesse decrepite; elles sont répandues par toutes ses parties, dans les grandes rigueurs de l'hyuer & dans les plus violentes chaleurs. Je rapporte les causes qui les contraignent toutes à se diminuer & à s'accroistre tour à tour, & chacune en particulier, dans ses entrailles. Il faut en premier lieu que la generation naturelle se fasse de plusieurs principes & de matiere differente,
car il est impossible qu'une matiere simple & entierement uniforme produise quelque chose, si elle ne se mesle avec d'autres.

Art. 3.
*Quel homme
est composé de
sang, de phleg-
me, de bile &
re.*
*Conformément
à l'opinion du
vulgaire, & à
la vérité de la
nature.*

Y ij

172 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*

LA seule diversité des matières ne suffit pas à la perfection du mélange, il faut qu'elles aient entre elles certaine conuenance de leur propre nature. La ressemblance entiere est inutile, puis qu'elle empesche l'action, & neantmoins l'extreme contrarieré est aussi prejudiciable. La force excessiue de l'un des principes, & l'extreme foiblesse de ceux qui luy sont opposez font la dissolution d'un sujet, au lieu de le produire. Si le chaud, le froid, le sec & l'humide ne gardent entr'eux quelque proportion, rien ne s'engendre. Comment donc se pourroit-il faire qu'un seul principe engendre quelque chose, si plusieurs en sont incapables, n'estant point alliez par des qualitez tres-familieres & par un meslange tres-exact.

LA nature donc ou production de toute chose se comportant en cette sorte, il faut absolument que l'homme ne puisse s'engendrer d'une simple matière, ni subsister avec une humeur seule. Chaque humeur qui concourt à sa production conserue dans ses venes & dans toute l'estendue de son corps, les mesmes facultez qu'elle y apporte en l'engendant. Il faut tout au contraire que les éléments se separent & se portent chacun en leur place, quand l'homme meurt; c'est la nature de tous les animaux & de toutes les choses qui s'engendent, le chaud, le froid, le sec & l'humide s'en vont chacun à leur semblable. C'est la nature de tous les animaux & de toutes les choses qui s'engendent, elles se font & se corrompent toutes de la mesme maniere. Cette nature se produit de l'alliance des quatre élemens & des quatre humeurs, elle perit par leur desordre & separation, chacun d'eux retourne en sa place.

Art. 4.
Que la santé de l'homme, son
temperament & ses maladies
dépendent des humeurs & de leur meslange.
 LE corps de l'homme est composé de quatre humeurs, il a tous jours du sang, du phlegme, de la bile jaune & de la noire dans ses venes & dans ses entrailles. Ces quatre humeurs composent toutes ses parties, elles font le temperament, les facultez & toutes les actions de la vie. L'homme n'est iamais sain que par leur ministere, il n'est iamais malade que par leur manquement; elles sont les ouurieres de tous les mouuemens salutaires, & de ceux qui font les douleurs & la mort mesme. L'homme iouit de la santé parfaite quand ces quatre humeurs s'allient toutes ensemble également, leurs masses & leurs vertus se voyent confuses & meslées si exactement, qu'elles se perdent toutes pour composer le sang qui est sa nourriture. On est malade quand l'une des humeurs excede ou manque, quand elle se détache de la masse du sang, & en troisième lieu quand ses vehementes qualitez ne sont point émoussées par les trois autres. L'humeur qui se détache de la masse du sang ne man-

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 173

que point à faire vne maladie au lieu d'où elle sort, se détachant d'avec son contraire ; & encore vne seconde plus maligne où elle va , remplittant excessivement la partie , & y faisant de la douleur & inflammation. Car si l'humeur s'écoule avec excez dehors du corps , l'épuisement y produit de la douleur & de l'intemperie, l'humeur opposée qui demeure n'estant plus émoussée par son mélange. Si donc cette humeur qui s'épuise en vne partie qui en devient malade, se transporte en vne autre, se détachant des trois autres humeurs , il faut nécessairement qu'elle fasse en vn mesme temps & par vn mesme mouvement deux maladies , dont l'une se produit d'inanition dans la partie d'où elle sort , & l'autre de plenitude en la partie où elle va.

IE di que l'homme est fait & composé de quatre différentes humeurs , ie le démontre en premier lieu par le consentement de tous les hommes qui leur ont imposé des noms tres- différents, ils ne les ont point confondu , donnant le nom de l'une des humeurs à l'autre. Secondement , la nature mesme divise ces humeurs en quatre especes , le phlegme ne ressemble point au sang, ni le sang à la bile; la bile ressemble encore moins au phlegme. Y a-il lieu de dire que les humeurs sont vne mesme chose & se ressemblent , n'ayant pas la mesme couleur, si on l'obserue attentiuement ; elles n'ont point le mesme goust, ni les mesmes qualitez sensibles qui sont le chaud, le froid, le sec & l'humide , si on les considere en les touchant. Il faut donc nécessairement, puis que les apparences & les vertus des quatre humeurs sont différentes & contraires, qu'elles n'ayent pas vne mesme nature , si le feu & l'eau ne sont pas vne mesme chose , n'estant pas moins contraires entr'elles, que ces deux elemens.

ON reconnoît que toutes les humeurs n'ont pas mesme substance, & que chacune a ses qualitez particulières & sa propre nature; si on donne vn remede qui a la force de purger le phlegme , le malade en vomit abondamment , si on en donne vn propre à purger la bile , il vomit de la bile ; il rend aussi de la bile noire si on luy donne vn autre purgatif. Vous en serez évidemment instruit si vous faites vne playe à vne partie du corps de l'homme , le sang ne manque point à en sortir, on le voit s'écouler en toutes les saisons & à toutes les heures, tant qu'il peut viure & respirer. L'homme blessé demeure en vie iusqu'à ce qu'il s'épuise de l'une des humeurs qui le composent , ayant mesme naissance. Les quatre humeurs se font toujours avec l'homme , elles ne manquent point à s'engendrer avec luy , il les a toutes dans ses venes & dans ses entrailles, durant

Art. 5.

*Que l'homme
est composé de
quatre diffé-
rentes humeurs.*

174 Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.
 toute sa vie ; il s'engendre dvn homme qui les contient pareillement toutes ensemble , & il reçoit la nourriture dans le sein d'une femme qui est toute remplie des quatre humeurs , dont les causes & le nombre sont le sujet de ce discours.

Art. 6.

*Demonstration
des quatre hu-
meurs, par les
purgations vio-
lentes.*

IE croy que ceux qui disent que l'homme ne se fait que d'une seule humeur , sont entrez dans ce sentiment , ayant veu ceux qui meurent par l'exez des purgatiōs violentes,& vomissant du phlegme, de la bile ou vne autre humeur. Chacun de ces Medecins a creu que l'humeur qu'il voyoit se rejeter par vn hōme mourant estoit la matiere de l'homme & la vraye cause de sa mort & de sa vie. Ceux qui disent que l'homme n'est fait que de pur sang , ont la mesme creance , voyant ce qui arriue aux hommes qu'on égorge ; ils perdent tout leur sang , & delà vient que quelques vns s'imaginent que le sang n'est pas seulement la matiere de l'homme , il est aussi son ame & sa vie propre, il est l'ourier de toutes les actions, l'homme perit quand il s'écoule. Ces Medecins se trompent en leur experience ; on ne meurt pas d'auoir évacué de la bile seule , les remedes cholagogues la purgent à la verité la premiere, mais ils évacuent le phlegme en suite, & en troisième lieu l'humeur noire, avec des efforts extremes ; car enfin le sang pur se vomit le dernier , on ne meurt qu'en l'évacuant. La mesme chose arriue à ceux qui prennent des remedes propres à purger le phlegme , il se rejette le premier, la bile jaune suit, la bile noire vient apres, le sang tout pur sort le dernier , & on meurt en l'évacuant.

VN purgatif qui entre dans vn corps attire, en premier lieu, de toutes les parties les humeurs qui luy sont familières & plus semblables , il tire aussi toutes les autres en suite. De mesme que les plantes & toutes les semences qui tombent dans la terre tirent les sucs tres-differentis qui s'y rencontrent , chacune se remplit de celuy qui luy est plus propre & plus semblable à sa nature , elle attire aussi tous les autres au defaut de ces plus vtils ; les purgatifs en font autant dans nos entrailles. Les cholagogues tirent la bile toute pure en premier lieu, puis ils la tirent avec le meslange des autres humeurs ; les phlegmagogues attirent aussi premierement le phlegme pur , puis ils le tirent meslé de bile & d'autre humeur. Le sang coule hors des venes d'une façon toute contraire à ceux qu'on purge excessiuement , & à ceux qu'on égorge, à ceux qu'on saigne mal ou qu'on saigne trop & à contre-temps; le meilleur sang, le plus chaud & le plus rouge sort le premier, celuy qui est impur, meslé de phlegme & de mauuaise bile, sort toujours le dernier , & en mourant..

CHAPITRE SECON D.

*De la connoissance de l'homme par ses causes externes
& uniuerselles.*

LE Soleil est le maistre de toute la nature , il produit , il cor- Art. 1.
rompt, il change toute chose , par la vicissitude des saisons qui Que le soleil
alterent le corps , qui changent le temperament & conuertis- produit, conser-
sent les humeurs les vnes aux autres,par l'efficace de leurs qualitez. ue & ruine
Leurs changemens changent aussi les humeurs qui s'augmentent toute chose, par
tour à tour & s'entresuient avec vicissitude. Les saisons n'impri- quatre saisons.
ment pas seulement les qualitez premières , elles font toute sorte
d'alteration & de mouuement, elles donnent naissance à toute chose , elles les conseruent & les détruisent , par les mesmes moyens &
par les mesmes reuolutions qui les produisent. Le phlegme domine
en hyuer, il surmonte en sa quantité aussi bien qu'en ses qualitez, les
trois autres humeurs qui composent le sang, il abonde en cette saison , puis qu'il est le plus froid de toutes les humeurs. On sent au
goust & au toucher que le phlegme est le plus froid de toutes les
humeurs, il est aussi le plus visqueux , il ne s'émeut ni ne s'évacue
qu'avec violence , de mesme que la bile noire. La force & la con-
trainte échauffent les humeurs qui s'évacuent violemment , &
neantmoins le phlegme est si froid de luy-mesme , qu'on ne laisse
pas de ressentir son extreme froideur , bien qu'on le purge avec les
mocliques.

ON connoît que l'hyuer emplit le corps de phlegme, il s'égoutte en cette saison par la bouche & par le nez, on crache, on mouche force phlegme. Les fluxions & les tumeurs qui se produisent sont toutes blanches & phlegmatiques, toutes les autres maladies se font pareillement de cette mesme humeur. Le printemps qui suit à son tour treuuue le corps tout plein de phlegme qui se change peu à peu en sang , à cause des pluyes qui suruissent, & des rigueurs du froid qui se relâche. Le sang s'augmente par la tieude de l'air & par les pluyes qui sont quasi continues, le phlegme se dissout, il se chan-
ge en humeur sanguine qui commence à regner dans les venes , à cause de l'humidité qui est plus grande en cette saison qu'en aucune autre ; la chaleur & l'humidité sont les qualitez naturelles au sang & au printemps. Le sang paroît en toute l'habitude & princi-

176 Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss-
palement au visage qui en devient vermeil , il échauffe le corps, il
coule à plusieurs par les selles produisant la dysenterie ; il coule aux
jeunes gens par les narines en abondance.

Art. 2.

*Que la vicissi-
tude des saisons
produit la vicissi-
tude des hu-
meurs.*

LE printemps est suiuuy de l'esté qui reçoit le corps plein de sang,
mais estant de luy mesme chaud & sec, il change la douceur en bi-
le ; cette humeur chaude & subtile s'éleue & se répand par tout,
elle domine dans les venes , & son empire se continuë iusqu'à l'au-
tomne. Le corps de l'homme ne contient iamais moins de sang que
dans l'automne, à cause que cette saison est entierement contraire
à sa nature , par sa froideur & par sa secheresse. Ainsi le phlegme &
*L'homme est
plus bilieux
qu'autrement.* le sang ne regnent iamais qu'en leur saison , la bile seule conserue
sa vigueur les deux tiers de l'année, puis qu'elle est dans sa grande
force tout du long de l'esté & de l'automne. Il n'y a que le froid ex-
treme qui émoussé la bile & la change en phlegme , on l'apprend
de ce que les hommes ont accoustumé de la vomir en tous ces
temps , de leur mouvement propre , & sans remedé ; & en prenant
vn purgatif on évacuë par bas la bile pure en abondance, on le voit
aussi à la couleur qui paroît toujours au visage & aux fiévres qui se
produisent en quantité dans ces saisons.

LE phlegme est en esté dans sa grande foiblesse , il est en tres-
petite quantité, la saison luy estant contraire en toute chose, à cau-
se qu'elle est chaude & seche de sa propre nature. Le sang s'affoi-
blit en automne, à peine peut-il se répandre dans toute l'habitude,
à cause de sa secheresse & de sa froideur , qui commence à refroi-
dir le corps de l'homme. La bile noire abonde, elle maîtrise en cer-
te saison les autres humeurs , elle y est la plus forte. Lors que l'hy-
ver commence & qu'il surprend vn corps échauffé , la bile s'épois-
sit , elle s'humecte & se refroidit , sa quantité se diminuë deuenant
la plus foible, & se changeant en phlegme, qui reuient encore à son
tour , il reprend de nouvelles forces , car il s'augmente par la froi-
deur des pluyes & par l'absence du Soleil. Ainsi le corps de l'hom-
me contient toujours les quatre humeurs vnies toutes ensemble ,
mais par la force des saisons qui l'enuironnent , elles s'augmentent
tour à tour , elles se diminuent , elles s'affoiblissent & se for-
tifient. On les peut obseruer chacune à part , comme elles sont en
elles-mesmes & en leurs facultez particulières ; on considere aussi
leur inclination naturelle à se mouuoir sans cesse, dans le mestlage
& composition de l'homme.

Art. 3.

*Que toutes les
parties de l'ho-*

L'ANNE'E possede toutes les vertus , elle contient toutes les
qualitez de la nature en leur plus éminent degré , l'extreme cha-
leur

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 177

leur domine en vn temps & le froid en vn autre , l'humidité d'vne *me s'entretien-*
 faison ramollit toute chose , la secheresse d'vne autre les réserre & *nent comme cel-*
 les endurcit . La conseruation de l'vnuers mesme seroit vne chose *les du monde*
 impossible , si toutes les parties qui le composent ne s'entretenoient *d'où il dépend.*
 reciproquement & ne se soutenoient par des assistances mutuelles ,
 elles ont toutes besoin l'vne de l'autre , en sorte que si l'vne man-
 quoit on verroit toutes les autres s'aneantir , puisque leur dépen-
 dence est reciproque , elles subsistent toutes les vnes par les autres ,
 elles se changent alternatiuement , se nourrissant de leur propre sub-
 stance . L'arrangement de la nature est si étroit que l'aneantissem-
 ent d'vne de ses parties peut dissiper toutes les autres , la perte
 d'vn de ses anneaux dissout tout son enchainement .

L'HOMME ne pourroit viure si l'vne des humeurs qui compo-
 sent ses membres estoit détruite , si le phlegme manquoit en la com-
 position des parties la bile les brûleroit toutes , n'estant pas repri-
 mée par son contraire . On periroit soudainement par la malignité
 de deux extremes maladies , les parties manqueroient du raffrai-
 chissement & humectation nécessaire , & la violence de la fievre
 les consumeroit toutes en peu de temps . Chacune des saisons re-
 gne à son tour en la reuolution de l'année , l'hyver y a son temps ,
 où il domine grandement , le printemps luy succede , adoucissant
 toute la nature par vn regne agreable ; l'esté vient à son tour , il
 tient son rang , & enfin le funeste automne y a sa force en sa sai-
 son . Ainsi le phlegme , que le froid de l'hyver produit , regne en son
 temps au corps de l'homme , le sang y deuient le plus fort en suit-
 te , la bile jaune maîtrise dans l'esté , & enfin l'humeur noire do-
 mine dans l'automne . La plus assurée preuve de cette constante
 vérité est si on donne quatre fois vn mesme purgatif à vn mesme
 homme , vous verrez qu'en hyver il vomira beaucoup de phlegme ,
 il rendra force humidité dans le printemps , il iette de la bile en
 abondance dans l'esté , & en automne il en rend de la noire . Ainsi
 la nature de l'homme suit tous les mouuemens de l'vniers , & les
 humeurs qui composent ses membres , son temperament , ses fa-
 cultez , & toutes ses actions reçoivent la mesme impression .

LES maladies se font toutes par la violence , par le mauuais re-
 gime ou par les saisons ; il faut donc que les maladies qui s'aug-
 mentent & qui se produisent en vne saison par l'excés de ses qua-
 litez , se guerissent en celle qui luy est asynbole , estant toute con-
 traire . Les maladies qui se produisent par les rigueurs d'hyver &
 par le froid se guerissent au temps d'esté qui luy est tout contraire ,

Art. 4.

*Que les saisons ,
 & les années
 guerissent les
 maladies en
 augmentant ou
 diminuant les*

*bumeurs &
leurs premières
qualitez.*

178 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*
*estant tres chaud ; celles qui viennent d'intemperie chaude & de
chaleur de bile se guerissent en hyver. On peut s'attendre & pre-
juger que les maladies du printemps qui se font par la plenitude &
excessive humidité, se gueriront dedans l'automne qui luy est tres-
contraire ; & que les maladies de l'automne qui se produisent d'é-
puisement & de secheresse se gueriront par le printemps qui est
doux & humide. Ces changemens ou guerisons qui s'attribuent
vulgairement au septième mois, doiuent se rapporter à la saison,
dont la contrarieté est évidente.*

LES maladies qui ne guerissent pas dans le septième mois , par
l'efficace de la saison contraire , se guerissent par la reuolution de
l'année, dans la mesme saison qui les produit. Les changemens qui
ne peuvent se faire par la plus forte contrarieté , se font par la plus
grande & plus exquise ressemblance , qui se rencontre en la saison
où les choses reçoivent leur premier establissement. Je ne di rien
icy des maladies qui se guerissent aux iours critiques , à cause qu'el-
les sont aiguës , leurs circuits sont beaucoup plus courts ; nous dé-
duirons en vn autre lieu les causes de leurs guerisons. Il faut donc
que l'habile Medecin guerisse les longues maladies par le concours
de la nature vniuerselle & des saisons , puis que chacune des hu-
meurs a beaucoup plus de force que les autres, au corps de l'homme
en sa saison particuliere , & principalement si elle est bien reglée.

SECTION SECONDE. *DE LA CONNOISSANCE DE L'HOMME par sa structure, par son régime, par ses maladies & par leur guérison.*

CHAPITRE PREMIER.

De la connoissance de l'homme par sa structure & par son régime.

*Art. 3.
Du régime vti-
le en chaque
saison à ceux*

LA nature de l'homme est admirable en sa structure , en son
temperament & en ses actions, on la connoît à la perfection
de ces trois choses. Le sang & les esprits qui coulent sans cesse dans

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 179

Les venes & dans les arteres , sont les ouuriers de toutes les actions; qui sont bien nous parlerons amplement de ces vaisseaux , de leur structure ou temperez. division , & du tour du sang qui s'y fait ; nous parlerons aussi de la structure des entrailles & de tout le corps, il suffit à present de traiter du regime.

IL faut que le vulgaire qui n'a pas vne parfaite connoissance de la Medecine , ni de la conseruation de la santé , se gouuerne en cette maniere en chaque saison. Ceux qui sont fort bien tempe- rez & qui iouissent de la santé parfaite sont tres-faciles à conseruer, ils doivent fort peu boire en hyuer & manger beaucoup plus qu'en esté, leur boisson doit estre de vin, & ne le tremper que fort peu. Ils doivent se nourrir de pain & de rosti plûtost que de toute autre viande , ils doivent mesme ne manger guere d'herbe ni de salade tout du long de l'hyver , car ainsi tout leur corps & leur estomach se tiendra toujouors sec & assez chaud , pour digerer le phlegme, & resister à l'excessiue humidité qui domine en cette saison. Si-tost que le printemps commence beuuuez aussi plus amplement, & augmentez de iour en iour vostre boisson , trempez le vin de plus en plus, diminuez vos alimens , choisissez les plus delicats , & les fai- tes boüillir. Retranchez vne partie du pain que vous mangez, prenez de la boulie , & composez des tartes avec la farine d'orge; diminuez à proportion toutes les autres viâdes , & les faites boüillir au lieu de les rostir. Commencez au printemps à manger des sala- des, afin de vous conduire insensiblement dans l'esté par toutes les choses qui humectent & raffraichissent. Choisissez des viandes fo- bles & legeres, & les faites boüillir; seruez-vous de salades & de potages d'herbes , beuuuez aussi plus souuent du vin bien trempé, ou de l'eau pure en abondance , & afin que le changement soudain de ce régime n'incommode pas, faites-le peu à peu. Estant venus au temps d'esté beuuuez d'orge mondé, de boulie de farine d'orge & de tarte mollette , ne beuuuez que de l'eau pure , du citre ou de la bie- re en abondance ; faites boüillir toutes vos viandes.

EMPLOYEZ donc exactement cette façon de viure durant tout l'esté , afin d'entretenir toute l'habitude humide & fraîche, puis que la chaleur & la secheresse dominent extremement en cete saison , qui est capable d'embraser tout le corps & les quatre hu- meurs; il est donc nécessaire d'assister la nature par tous les moyens que l'ay dédui. La meisme sorte de régime qui est propre à passer de la saison d'hyuer en celle du printemps, est aussi nécessaire à pa- sser du printemps à l'esté, il faut en toutes deux retrancher des vian-

Z ij

180 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*
 des & augmenter de la boisson. Le régime contraire dont i'ay desia
 parlé, doit s'employer à passer des chaleurs extremes de la saison
 d'esté, dans les rigueurs plus grandes de l'hyver, car en automne on
 augmente insensiblement les alimens, on les donne plus forts, plus
 difficiles à digérer ; on retranche aussi les breuuages à proportion,
 on boit le vin plus fort & en plus petite quantité. Le temps d'hy-
 ver se passe aussi plus commodement de la mesme maniere, on boit
 le vin tout pur & en petite quantité, on mange des viandes seches
 & des alimens chauds & solides en abondance, on les digere mieux,
 & on est moins sensible à la froideur extreme, à cause de la retrac-
 tion du sang & des esprits dans les entrailles.

Art. 2.

Du régime vti. CETTE façon de viure n'est pas vtile absolument à tout le mon-
 le à ceux qui de, elle a ses circonstances, selon les differents vices des tempe-
 font intemperez ramens. Tous ceux qui sont de nature sanguine, estans charnus,
 de nature par mols & vermeils, doivent quasi tout du long de l'année se servir
 l'âge ou autre d'alimens & de boissons desiccatives, puis que leur temperament
 est grandement humide. Ceux au contraire qui sont grelles, fer-
 mes & nerueux, ceux qui sont bilieux ou mélancholiques, estant
 roux, noirs ou bruns doivent employer vn régime contraire &
 s'humecter quasi toujours, car ces personnes-là sont de nature seche.
 Cette façon de viure est aussi cōuenable aux ieunes gens, les alimēs
 legers & humides sont propres à leur temperament, la ieunesse
 ayant tout le corps chaud, sec & endurci par le traueil. La vieillesse
 a besoin d'une nourriture différente, se desschant toujours, elle doit
 manger peu & plus souuent, car le corps se relache, il se refroidit,
 il s'humecte.

IL faut donc toujours ordonner le régime contraire à la saison,
 au païs, à l'accoutumance, à l'âge & mesme à la nature, quand elle
 est vicieuse, cōme sont l'hyver & l'esté dās leurs qualitez excessiues,
 car en cette maniere on s'acquiert vne santé meilleure, on se con-
 serue. Obseruez la mesme maxime aux exercices, marchez vite &
 soudainement en hyver, afin d'échauffer vostre corps, & douce-
 ment en esté, afin de l'humecter & raffraichir en dissipant la bile,
 si ce n'est que vous marchiez vite, pour éviter l'ardeur du soleil. Il
 faut que les hommes sanguins, pituiteux & humides marchent sou-
 dainement ; & que ceux qui sont grelles, bilieux ou mélancholi-
 ques aillent tout doucement & à loisir. Frequentez rarement le
 bain au temps d'hyver, & en esté baignez-vous fort souuent & plus
 long-temps. Le bain est plus vtile aux bilieux & aux mélancholi-
 ques, qu'à ceux qui sont gras, sanguins ou phlegmatiques. Il faut

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 181
que les habits & chemises qui touchent à la chair soient nettes & blanches en hyuer, & en esté qu'elles s'abreuuent d'huile ou qu'elles se compoient de laine grasse , pour mieux conseruer la chaleur.

IL faut que les hōmes gros & gras qui veulent s'amaigrir & devenir gresles fassent leurs exercices & toutes les actions estant à iun, qu'ils ne mangent iamais qu'au sortir du trauail, estant tout hors d'haleine , auparavant que de se refroidir, qu'ils boiuent vn peu de vin meslé d'eau tiede , à l'entrée de tous les repas. Qu'ils assaison- nent les viandes avec le sesame, la sauce verte ou quelqu'autre sem- blable ; qu'ils mangent des viandes grasses , afin qu'elles furnagent en l'estomach, & qu'elles saourent promptemēt. Ne mangez qu'une seule fois à chaque iour, ne vous baignez iamais , & couchez sur la dure. Habillez-vous à la legere , promenez-vous estant tout nuds , autant que la saison & la bien-seance le permettent. Ceux qui veulent engraisser & s'acquerir de l'embonpoint doivent pra- tiquer toutes les maximes contraires à celles que i'ay ditres, & par- ticulierement de ne point trauiller à iun, & de manger plusieurs fois le iour.

ON emploie les remedes émettiques & les clysteres ou lauemens en cette sorte; on doit vomir six mois d'hyver, à cause que le phleg- me abonde extremement en cette saison , il surmonte la bile en son excessiue quantité , la teste qui en est la source , & toutes les parties qui sont au dessus du diaphragme, en sont notablement in- commodées , si on ne l'évacue. Les lauemens sont vtils dans les personnes. Art. 3.
De l'utilité des vomitifs & des lauemens selon la diversité des saisons & des personnes.
grandes chaleurs, puis que les purgatifs échauffent tous , ils aug- mentent la bile qui regne dans l'esté qui est brulant de sa nature. Le corps est tout rempli de bile , on la distingue à la chaleur des reins , à la pesanteur des genoux & aux tranchées du ventre. Il faut donc raffraichir le corps & tirer dans les parties basses la bile qui s'éleue & qui veut monter à la teste. Il faut que les hommes gras , sanguins & humides prennent des lauemens salez & detersifs, & que ceux qui sont bilieux , mélancholiques & delicats, en prennent d'humectans , gras & épois ; ces lauemens se font de lait & de décoction de ciches ou de semblables simples. Les lauemens sub- tils, detersifs & salez se font d'eau de mer, de saulmure ou de cho- ses semblables.

IL faut que les hommes gras & humides prennent les vomitifs à midy, les humeurs estant plus émeuës, apres avoir courru ou mar- ché viste. Broyez vne poignée d'hyssope & la faite boüillir dans vne cruche d'eau , y ajoutant vn peu de sel & de vinaigre , pour la

Z iiij

182. *Le Livre de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*
 rendre moins desagreable ; faites la boire au commencement peu à peu, puis apres plus abondamment, afin que tout revienne. Ceux qui sont gresles & delicats vomissent plus facilement ayant mangé, donnez leur donc le bain chaud, pour fondre les humeurs, qu'ils boivent vn verre de vin pur apres le bain, qu'ils mangent en suite de toute sorte de viandes confusément sans aucune boisson, afin qu'elles reçoivent les humeurs superfluës de toute part, & qu'elles s'en abbrevuent. Vne heure apres donnez à boire à force de trois sortes de vin tout differens, meslez ensemble ; faites les boire premiere-
 ment tout purs & peu à peu, puis avec de l'eau soudainement, & en grande abondance. Ceux qui ont la coustume de vomir deux fois à chaque mois, s'évacuent plus vtilement deux iours de suite, que de quinze iours en quinze iours, bien qu'il y a des Medecins qui font tout le contraire. Ceux qui ne sont pas propres à vomir, & particulieremēt ceux qui n'ont iamais le ventre libre, estant robustes, doivent manger confusément & plusieurs fois le iour, de toute sorte d'alimens, & des viandes préparées de toutes les manieres, & mesme boire de plusieurs sortes de vin meslés ensemble, afin de s'émouvoir & s'ouvrir le ventre. Ceux qui ne peuvent revomir les alimens, & qui ont naturellement le ventre libre, doivent viure tout autrement, & ne boire que d'une sorte de vin, se regler en leur nourriture & la prendre simple.

LES enfans qui sont gras, pituiteux & sujets au mal caduc doivent se baigner souuent & beaucoup, dans de l'eau tiede, boire vn peu de vin bien trempé qui ne soit pas grandement froid, & le choisir capable de dissiper les vents, plutôt que d'en produire & d'enfler le ventre. Ces deux choses sont propres à éviter les convulsions, à donner de l'accroissement aux enfans, & la couleur vermeille. Les femmes qui sont infœcondes, à cause de l'excessive évacuation des ordinaires, doivent les retenir & diminuer par un régime qui dessèche, car les viandes desschantes & rosties sont propres à raffermir & fortifier le corps des femmes qui est mol & humide : le vin mesme est utile à fortifier la matrice & à nourrir l'enfant noquellement formé.

Art. 4.
*Des symptomes
 qui viennent de
 l'excès du tra-
 vail.*

LES exercices doivent estre tout diuers aux differentes saisons, puis qu'elles ont des vertus toutes contraires, la course & la lutte sont utiles en hyver, à cause qu'elles échauffent & sechent, elles dissipent puissamment. La course est pernicieuse en esté, la lutte n'y est guere utile, la promenade qui se fait à la fraîcheur du soir ou du matin y est très-necessaire. Ceux à qui la course laisse une

Dépend des lumières de toutes les parties de la Médecine. 183

laissitude, peuvent se guerir en luttant, & ceux qui se lassent à la lutte, se guerissent reciproquement par la course. La partie qui trauaille se déliure de la laissitude qu'elle a receue de l'exercice précédent, puisque l'humeur qui la produit se dissipé en s'échauffant, par le moyen de l'exercice qui la suit. Ceux qui sont aisement surpris du cours de ventre, quand ils combattent ou qu'ils trauail- lent fortement, rendant de petits morceaux de viande à moitié di- gerée ou corrompuë, doivent diminuer le tiers de leurs exercices, & la moitié de leur aliment; car il est évident que l'estomach n'a pas la force de le digérer tout. Le pain grandement cuit, trempé dans du vin fort, est leur plus conuenable nourriture, leur boisson doit estre de mesme, elle doit estre forte & en petite quantité. La promenade émeut le ventre, agitant les boyaux, elle fait descendre le chyle, il faut que ces gens-là se reposent ayant mangé, & qu'ils ne fassent qu'un repas à chaque iour, iusqu'à ce que ce flus s'arreste, ainsi leur ventre aura la force de digérer la nourriture.

CETTE façon de flus arrie principalement à ceux qui ayant la chair ferme & les conduits étroits, sont contraints à ne se nourrir quasi que de viande, car ils ont les veines petites & incapables de s'élargir, étant serrées dans vne chair solide; c'est pourquoi les humeurs les bouchent où les remplissent promptement, le chyle n'y peut plus entrer. Cette conformation vicieuse produit soudainement des maladies, leur santé plus parfaite se corrompt aisement, elle est souuent troublée par l'humeur noire.

LES hommes grelles & bilieux ont les conduits bien plus ouverts, ils sont couverts de poil, ils peuvent manger de la chair vtillement, & supporter le grand trauail, beaucoup mieux que les plus grossiers atrabilaires qui ont les pores tout bouchez; ils sont capables de iouyr d'une santé meilleure, plus longue & moins interrompuë. Ceux qui ont beaucoup de rapports, & qui rejettent mesme des viandes du soir au lendemain, ayant les flancs gros & enslez, à cause de l'indigestion des alimens, ont besoin d'un plus long sommeil. Ils doivent aussi s'exercer davantage, & trauailler de tout le corps, boire du vin plus pur abondamment, & en ce mesme-temps diminuer la nourriture; car il est évident que l'estomach est incapable de digérer la quantité des alimens, étant froid & debile. Le trauail est quelquefois excessif, il produit vne soif continue; qui se guerit facilement en retranchant la nourriture & le trauail; elle se passe en beuant à discretion du vin bien frais avec beaucoup d'eau.

184 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*

CE V X qui ont fait vn grand voyage , ou qui ont beaucoup traauillé , ressentant des douleurs d'entrailles , doivent se reposer & demeurer sans nourriture , tant que la douleur cesse . Qu'ils prennent vne boisson diuretique pour se purger par les vrines , de crainte que les venes qui sont dans les entrailles ne s'emplissent & se bouchent , les tumeurs & les fiévres se forment de leurs obstructions . Le phlegme qui croupit dans le cerveau , ne manque point à se corrompre , encore qu'il est en sa source , il engourdit toute la teste ; sa partie plus subtile & plus salée s'écoule par les reins à la vessie , elle sort goutte à goutte , & avec douleur . On souffre ces symptomes iusqu'environ le neuvième iour , si le phlegme pourri se coule alors en abondance par les oreilles ou par le nez , la maladie se passe , l'ardeur d'vrine s'adoucit , on vrine sans peine beaucoup d'humeur époisse , la crise continuë iusqu'au vingtième . La douleur , l'engourdissement & les autres symptomes cessent à la teste & par tout le corps , il n'y a que la veue qui quelquefois en demeure affoiblie . Il faut qu'un habile homme sçache & considere attentivement qu'il n'y a rien de si precieux que la vie , & qu'il doit s'instruire exactement de toutes les choses qui la touchent , afin qu'il puisse aduantageusement en retirer le fruit dans toutes ses infirmitez & maladies .

CHAPITRE SECOND.

De la connoissance de l'homme par ses maladies , par leurs causes & par leur crise ou guerison .

Art. I.
Des causes ex-
ternes des ma-
lades , & de leur
guerison en ge-
neral.

LA misere de l'homme est extrême , puis qu'il est combattu par toute la nature , & par luy-mesme , il se détruit par sa propre malice & ignorâce ; les maladies qui viennent des deffauts du regime en sont témoins . Il est blessé par les choses tranchantes , & par le frappement des choses dures ; l'air qui est delicat & tres subtil est son plus rigoureux ennemy . Ce sont en general les trois causes externes de toutes les maladies qui détruisent l'homme , il se guerit aussi par leurs contraires , car il faut toujours s'opposer à leurs malignes impressions & à tous leurs symptomes . Considerez attentivement les malades , les différentes maladies , les âges , les saisons & leurs intemperies . Il faut donc remarquer que l'inanition des vaisseaux guerit les maladies de plenitude , l'excessiue inanition le guerit

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 185

guerit en les remplissant ; le repos est le vray remede des maladies qui se produisent du trauail , & celles qui se font par la faineantise & oisiveté se guerissent en trauaillant. Separez les parties qui s'allient contre leur nature , puis qu'elles doiuent demeurer des vnies, rejoignez celles que la violence des vnites, car ainsi la maladie cesse; la Medecine ne fait point autre chose que de restablir tout en sa nature, par des moyens contraires à ceux qui la peruerissent.

LES alimens produisent les plus malignes maladies , puis Art. 2.
qu'estant familiers ils penetrent par tout ; les alimens humides & Des maladies
les solides sont moins pernicieux. L'air tres-subtil est d'autant plus ^{epidemiques,}
à craindre qu'il entre plus facilement , il touche sans relache , il ^{qui se produi-}
nous fait viure en respirant, nous le tirons sans cesse , son impression ^{sent de la cor-}
se distingue en cette sorte. Quand on voit vn grand nombre ^{ruption de l'air,}
d'hommes surpris au mesme temps d'un mesme mal, on doit croire ^{& de leur gue-}
que le plus vniuersel aliment , plus familier à tout le monde & ^{rison.}
necessaire absolument, en est la véritable cause. L'air est ce tres-
commun aliment , tres familier & tres-necessaire , personne ne
peut s'en passer vn seul moment. Il est tres-évident que le regime
qui est particulier à un chacun , n'est pas la cause de ces funestes
maladies , puis qu'elles attaquent au mesme temps , indifferem-
ment vieux & ieunes , hommes & femmes , yuorongnes & sobres
ou beueurs d'eau. L'aliment solide n'y fait rien , puis que les man-
geurs de tarte , de pain d'orge , de segle & de froment en sont
également surpris ; le trauail y est inutile , les paresseux tombent
malades. Ainsi le regime de viure ne peut pas estre reconnu pour
la cause effectiue , si des hommes de differente humeur , & qui vi-
uent d'une façon toute diuerte deuennent au mesme temps ma-
lades. Si au contraire , les maladies qui regnent en un temps sont
toutes differentes, c'est une chose manifeste que la façon de viure
d'un chacun en est la cause , & qu'il faut les guerir faisant tout le
contraire , & changeant ce mauvais regime Il est certain que la
façon de viure du malade est vicieuse , & qu'il faut la changer en-
tierement , en plusieurs choses , ou tout au moins en une. Il faut
donc, remarquant la faute , faire ce changement , & considerant le
naturel , l'age & l'habitude du malade , la saison de l'année & l'es-
pece de la fievre , employer les moyens pour la guerir. Retran-
chez toutes les choses inutiles, ostez les humeurs superfluës, ajou-
tez ce qui manque à la perfection du traitement , ayant tousiours
égard aux circonstances ou coïndications que i'ay dites , vous
chasserez la maladie par les remedes & par le regime.

A a

186 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*

IL est évident que le régime n'est pas cause d'une maladie qui estant toute semblable & uniforme, attaque indifferemment tout le monde en un même temps ; l'air seul est cause de sa malignité, par une extraordinaire corruption qu'il contracte. Il faut donc en ce temps funeste, auertir tout le peuple de n'apporter aucun changement en son régime, puis qu'il n'en est pas cause, & de ne point émouvoir le corps ni les humeurs par aucun remede. Suffit de n'estre pas trop gras ni plein d'humours, ce qui arriue ostant un peu des alimens & des breuuages ordinaires. Cette diminution de nourriture se doit faire insensiblement, de crainte que sa soudaineté n'apporte quelque changement notable au cours du sang & des esprits. Continuez à garder le même régime, s'il ne paroît point vicieux ni prejudiciable ; pouruoyez seulement à receuoir moins d'air infecté que vous pourrez, cherchez-en de plus pur, & tout contraire à celuy qui est corrompu ; changez vostre demeure, & auisez de vous amaigrir. Car ayant tout le corps tranquille & moins brulant, vos poumons reçoivent moins d'air estant moins échauffez, ils ne sont pas contrains d'attirer fort souuent un grand & puissant raffraichissement. Les maladies qui arriuent aux parties principales & qui ont plus de force sont terribles & tres-perilleuses, si elles s'y arrestent & qu'elles s'affermissoient, tout le reste du corps ne manque point à en souffrir, & à se ressentir de l'affliction de son principe. Si cette partie noble répand la cause de son mal sur vne de sa dépendance & famille, elle est détruite, elle guerit à peine, & ses abscés sont quasi tousiours tres-funestes. Les humeurs vicieuses & les maladies qui se portent des parties foibles & dépendentes, à celles qui sont fortes & principales, se guerissent aisément, car elles se deffendent & leur force éminente dissipe les humeurs.

Art. 3.

Des maladies sporadiques qui se produisent des fautes du régime, & de leur guérison. LES humeurs vicieuses & cruës se répandant dans des lieux chauds, se conuertissent aisément en de la bouë, que la nature coule en iés égouts. On voit des hommes qui crachent force bouë sans auoir de la fièvre, d'autres en rendent en grande abondance avec les vrines, n'ayant aucun ressentiment de douleur ni de maladie.

Des symptomes qui se produisent de loisuité, Elle se porte dans le ventre y faisant la dysenterie, le sang s'y porte par les selles, de mesme qu'on le voit sortir à quelques ieunes hommes, depuis trente ans iusqu'à quarante, par de longues dysenteries qui prennent & quittent. Ces differens symptomes arriuent d'une mesme cause à tous ceux qui ayant beaucoup traauillé dans leur ieunesse, & ayant esté grands ouuriers viennent à

Dépend des lumieres de toutes les parties de la Medecine. 187

quitter leur exercice & le traueil. Ils grossissent, ils s'engraissent notablement, ils font amas d'une chair molle qui est toute contraire à la premiere, leur corps acquiert deux differentes habitudes, il en surcroit une nouvelle qui ne peut iamais s'accorder avec la premiere. Si donc une maladie prend à ceux qui sont disposez de la sorte, ils en échappent tout d'abord, mais en suite ils se liquesfient, la fonte de leur habitude se coule par les venes en forme de sanie, dans les caitez où elle treuve place. Si elle se décharge au bas ventre, on fait des selles quasi toutes semblables à ce qu'elle est, estant encore répandue par tout le corps, les intestins sont si panchans que tombant viste, elle n'a pas le temps de s'époissir. Ceux à qui cette sanie tombe dans le thorax en deuennent empuiques, car son passage estant en haut, elle y monte à grand peine, elle broüit long temps en l'estomach, & à la fin se corrompant elle se change en bouë.

ON voit aussi que ceux à qui la colliquation sanieuse se coule aux reins & à la vessie, l'échauffent, ils la blanchissent & la separrent, à cause que les reins & la vessie sont chauds, sa partie plus subtile nage dessus l'vrine, la plus grossiere se coule en bas, & on la nomme bouë. La pierre se fait d'humeur visqueuse par l'action de la chaleur ; l'enfance à la vessie, les reins & tout le corps tres-chaud, elle est toute remplie de cruditez, c'est pourquoys les enfans sont sujets à la pierre. Ceux au contraire qui s'avancent dans l'age, ayant le corps plus froid & plein d'humeur subtile, y sont moins exposez. Il faut scauoir que l'homme est bien plus chaud au premier iour de sa naissance & generation qu'aux autres qui la suivent ; il est tout plein de chaleur & d'esprits, ainsi son dernier iour est le plus froid. Un corps qui s'agrandit en toutes les dimensions, & qui se porte à la perfection plus éminente de toutes les actions, abonde évidemment en sang, en chaleur, en humidité radicale & en esprits. Il s'appauurit en tous ses moyens, & il se refroidit aussi rost qu'il commence à se flaitrir & à tomber en ruine, allant en decadence ou incapacité des fonctions. D'autant donc que le corps de l'homme s'augmente en toutes ses dimensions, au premier iour de sa naissance ou conception, il est plus rempli de chaleur ; & on le voit plus froid à la fin de sa vie, puis qu'il dechoit soudainement, il flaitrit davantage au dernier iour.

VNE partie de ceux dont la chair molle & foible, contractée par loisueté, vient à se fondre à la premiere maladie, se guerissent De la guerison des maladies aussi d'eux mêmes au quarante&cinquième iour, qui est iustement qui viennent du Art. 4.

Aa ij

188 *Le Liure de la nature de l'homme, dont la parfaite connoiss.*

regime *en* *de* le milieu de la saison mesme en laquelle ils ont commencé à deuer
la facilité de nir malades , & à estre affligez de cette colliquation de tout le
les voir. corps. L'humeur qui regne en cette saison , contribuant au resta-
blissement de leur santé , ils se guerissent par vne évacuation salu-
taire , dans le temps mesme de sa plus grande force. Si ces malades
ne se guerissent alors , ils demeurent en cette langueur , & neant-
moins ils ne manquent iamais à se restablir entierement dans la
reuolution de l'année , par le retour de la mesme saison & de l'hu-
meur qui leur est familiere & salutaire , si ce n'est qu'il y ait quel-
que vice plus grand à leurs entrailles.

VN prognostique assuré est tres facile à faire aux maladies qui
se produisent des deffauts du regime , quand elles sont nouuelles ,
puis qu'ils sont faciles à voir , on corrige ses fautes , on se gouerne
d'vne façon toute contraire à celle qui produit la maladie , car ainsi
la mauuaise impression qui s'est faite aux entrailles & au corps se
dissipe aisément. La pierre & le grauier se forment de l'endurcisse-
ment des humeurs & de la bouë , il se fait des abscés aux reins , au
foye & aux poumons , où les venes sont grosses , la bouë se fige &
s'époisit , par l'action de la chaleur en croupissant , & à la longue
elle se change en pierre ou en grauier , que la nature pousse dans les
venes avec les humeurs , & il se coule avec les vrines à la vessie.

LES humeurs froides affoiblissent quelquefois les venes , en sorte
que sans autre mal , elles laissent écouler le sang par les vrines. Les
reins sont chauds de leur nature & par accident , ils sont composez
de sang tres-pur & de chair fort vermeille ; c'est pourquoy leurs
vlceres en rendent de petits morceaux de tres-vive couleur avec
les vrines. Les humeurs tres-visqueuses qui font la sciatique , se
coulent quelquefois par leurs conduits , dont elles prennent la fi-
gure , paroissant en maniere de fillets charnus , elles époisissent aussi
les vrines. La vessie reçoit les superflitez de tout le corps , elle a
ses maux particuliers , ce sont la lepre , la galle , les vlceres & autres ,
dont on a les marques assurées. On voit à la netreté des vrines
que tout le corps est en santé ; & que la vessie rend quelquefois de
la bouë d'elle-mesme , & d'autres excremens en maniere d'escail-
les , de son & de farine.

Art. 5. *LA nature commune produit les quatre humeurs & les quatre
 Que les natu- qualitez premières , par la vicissitude de ses tours & de ses retours ,
 res particuli- elle augmente leur masse , elle la diminuë , elle en fait ses mélanges ,
 res dependent elle en compose la grandeur de toutes les parties de l'homme , elle
 de la nature fait son tempérément de leurs vertus , elle en establit sa nature .
 commune en*

Les quatre humeurs sont la nature des parties, cette nature mesme leur production est l'ouuriere de leur diuersité, de la naissance, de la santé, & de toutes les crises ; elle est la seule cause de toutes les actions de l'homme ; mais elle est incapable de faire aucune chose, sans l'impression du Soleil & des autres astres, qui sont les causes efficientes de son premier establissement. Toutes les choses naturelles & les humeurs mesmes s'acoutument à ces mouuemens, elles les suivent pas à pas, elles ont toutes les tours & les retours de cette nature vniuerselle. L'acoutumance est vne autre nature, elle se change aisément en elle ; toutes les choses naturelles ont des mouuemens limitez, elles s'émeuvent d'elles-mêmes, comme elles sont émeuës par la nature vniuerselle. Les ascarides se remuent tous les iours au soir, non pas à cause que le ciel les remue en cette sorte, mais parce que d'elles-mêmes elles s'agitent à vne certaine heure qui a du rapport à l'automne, qui a la force & la coutume de les produire tous les ans. Rien ne se fait qui n'aide à se produire, & qui ne contribue à sa propre naissance. La bile se produit tous les ans, par la chaleur & par la secheresse de l'esté, elle s'émeut aussi d'elle-même, regnant tousiours en cette saison. Dans les saisons suivantes elle ne laisse pas d'elle-même, & par sa propre force, de s'émoouvoir dans les plus foibles & plus courts circuits, qui ont quelque rapport à l'esté. Ainsi la bile s'émeut facilement tous les iours, & principalement apres midy, elle s'agit réglement de deux iours l'un, & dans les pleines Lunes.

LA bile allume toutes les humeurs, elle est le feu du petit monde, elle y produit un grand nombre de fievres, qui se reduisent à quatre genres principaux, sans y comprendre celles qui viennent en suite des inflammations & des douleurs particulières. La fievre continuë se fait par une grande quantité de bile, qui n'est point corrigée par les autres humeurs, elle se passe en peu de temps, étant soudaine & violente. Un corps qui brûle continuellement, sans receuoir aucun relache ni raffraichissement, se fond en peu de temps, il se dissout étant brûlé par l'excès de la chaleur. La fievre double tierce ou quotidienne, se fait par une quantité de bile, moindre que la fievre continuë, elle est plus courte que toutes les autres fievres, & neantmoins elle est plus longue que la continuë, étant produite par une moindre quantité de bile, & donnant du relache, ce qui n'arriue point aux fievres continuës.

LA fievre tierce est d'autant plus longue que la double tierce, qu'elle tient moins de temps, & qu'elle est faite par une moindre

Que le mouvement des humeurs & de la fievre dépend de la nature commune.

Aa iij

190 *Le Livre de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
 quantité de bile ; elle est d'autant plus longue que ses intermissions sont plus grandes, & qu'elle donne plus de relache au malade. La même chose arrue aux fievres quartes, elles se font d'une moindre quantité de bile qui échauffe le corps, elles ont aussi de plus longues intermissions capables de le raffraichir. La longueur des fievres quartes & la difficulté de leur guerison vient de la bile noire, qui est la plus visqueuse de toutes les humeurs, & qui s'attache davantage. Vous apprendrez que les fievres quartes se font d'humeur melancholique, de ce qu'elle prend tousiours en automne & en l'aage virile ; or cette aage & cette saison produisent d'ordinaire beaucoup d'humeur melancholique. Ceux à qui la fievre quatre prend hors de cette aage & de cette saison, n'en sont pas long-temps tourmentez ; que si elle est de plus longue durée, c'est signe que le malade a quelqu'autre defaut dans ses entrailles.

*LE LIVRE DE L'AIR, DES VENTS,
 des eaux, des regions, & de leurs forces en la produc-
 tion de la santé & des maladies endémiques.*

SECTION PREMIERE.

*De l'air, des vents, des eaux, & de leurs forces en la
 production de la santé & des maladies
 endémiques.*

CHAPITRE PREMIER.

*De l'air, des vents & de leur force en la production de
 la santé, & des maladies qui sont endémiques
 ou communes à tout un pays.*

Art. 1. *Que la con-* **I**l FAUT absolument que le Medecin qui veut atteindre à la *noissance de* plus parfaite connoissance de son art, pratique ces enseignemens, *l'air, des vents & suive tres-exactement cette methode* ; il doit en premier lieu *& des regions s'instruire, non seulement des causes internes de la santé & de la*

En la production de la santé & des maladies endemiques. 191

maladie, mais aussi de celles qui sont au dehors. L'air est la plus forte des trois causes externes, il est le plus puissant ouvrier, il se reueste de qualitez tres-eminentes & tres-contraires en diuers temps, à cause de l'éloignement & de l'approche du Soleil & des autres astres. Ces temps gouvrent & changent toute la nature inferieure, ils produisent, ils corrōpent tout, on les nomme saisons.

L'HABILE Medecin doit premierement s'appliquer à les connoistre toutes en general, & chacune en particulier, car elles ont des vertus tres-dissemblables, elles sont tres-contraires entr'elles, & à elles mesmes, estant considerées dans leurs tours & retours, & dans leurs changemens reciproques. Les vents sont les ballots de l'air, ils le perfectionnent en l'agitant, leur changement le purifie ; il faut sçauoir en premier lieu ceux qui soufflent par tout, estant communs à tout le monde, puis on apprend ceux qui sont particuliers & de moindre estendue, se renfermant en vn pays, ils sont chauds, froids & humides, selon les lieux par où ils passent & d'où ils viennent. On doit aussi diligemment s'instruire des differentes facultez des eaux ; leur goust n'est pas tousiours de mesme, il y en a de douces, d'acides & de salées, il y en a de plus pesantes & de legeres, elles ont aussi chacune des proprietez particulières.

C'EST pourquoy lors qu'un Medecin arriue en vne ville, dont il n'a point la connoissance, il doit en premier lieu considerer son assiette, & remarquer de quelle maniere elle est située, à l'égard des vents principaux & du leuer du Soleil. Vne ville qui regarde le Nort & qui reçoit directement la bise, est bien differente de celle qui reçoit le vent du Midy. La situation qui regarde le Soleil leuant, est bien meilleure que celle qui est au couchant. Il faut donc tres-exactement obseruer ces choses, & s'instruire de la nature des eaux, dont elle est abreuuée ; si elles sont marescageuses, molles & faciles à se corrompre, ou dures, pesantes & terrestres, si elles viennent des collines & des montagnes, ou des vallons & lieux pierreux ; elles sont astringentes, alumineuses & salées, ou dures & cruës. On voit si la terre est seche, deserre, sablonneuse & remplie de mines, ou grasse, molle, fertile & abreuuée de riuieres & de fontaines, elle est enfermée de montagnes & couverte de bois, suiette à des torrens & étouffée de vapeurs chaudes ; où elle est froide, estant au dessus des montagnes & éuantée de tout costé.

IL faut sçauoir les mœurs & la façon de viute ordinaire à ses habitans, ils se plaisent à bien boire du vin, du cidre ou de la bie. Que la connois-
sance des astres, reils font plusieurs festins par iour, encore qu'ils vivent oisiue- des saisons &

Art. 2.

192 Le Livre de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces

des mœurs des hommes est nécessaire à la Medecine.

ment ; ou au contraire , ils s'adonnent au traueil & aux grands exercices , ayant grand appetit , ils mangent beaucoup & boiuent peu . Apres qu'on a compris toutes ces choses remarquables , on découvre aisément toute leur suite , celuy qui les conçoit parfaitement toutes , ou meisme qui en comprent vne partie , ne se trompe iamais , quand il arrive en vne ville dont il n'a pas la connoissance ; il ne peut ignorer les maladies , qui sont particulières à vn pays , ni le tempérament & la nature qui est commune à toute la prouince . De sorte que celuy qui s'instruit de ces choses & qui les preuoit , ne peut iamais manquer , ni demeurer en doute dans la conduite nécessaire en la guerison des maladies , qui sont communes à tout le peuple d'une ville . Il predira les maladies qui doivent se produire dans les années suiuantes & à chaque saison , il auertira toute la ville des miseres publiques qui la menacent à l'avenir , & des maladies populaires dont elle est talonnée .

C E L VY qui a conceu le changement des saisons , le mouvement des estoilles , leur orient , leur occident , les conjonctions de chacune , & toutes les oppositions qui se rencontrent entr'elles avec leurs figures , pourra prevoir indubitablement la nature , & toutes les qualitez de l'année suiuante . Recherchant donc attentivement & preuyant les occasions , on connoîtra beaucoup de circonstances utiles à vn chacun , par le moyen desquelles on reussit en la guerison des maladies ; agissant de la sorte on peut atteindre à la perfection de la science . Si quelqu'un se figure que ces recherches sont trop au dessus de la Medecine & hors de sa portée , voulant s'instruire du sentiment contraire , il apprendra que l'Astromomie n'est pas sa moins considerable partie , & qu'elle contribue notablement à sa perfection . Le changement des saisons , qui est la cause de tous les mouuemens de la nature & de la vie , change aussi toutes les humeurs dans les entrailles , il les remue , il est l'ouurier de toutes les maladies & de leur guerison . Or les saisons dependent non seulement du Soleil & de la Lune , elles dependent beaucoup plus des autres astres en leurs quatre premières qualitez où leur force consiste ; ie diray nettement cy-apres , de quelle maniere il faut examiner en particulier chacune de ces choses .

Art. 3.

Que la connoissance de la saison des malades qui règnent

LA situation d'un pays montre la nature des vents qui luy sont ordinaires , la vertu des eaux qui l'abreuueut , & la qualité de ses alimens ; elle fait voir la force des saisons , la constitution des maladies qui règnent dies , leur mouvement & leur crise ; elle indique mesme le naturel

&

& les mœurs des hommes. Vne ville qui est située sur vn costeau vers le Midy, où sont les pays chauds, & qui reçoit les vents qui en viennent, ayant leur origine entre l'Orient du Soleil d'hyuer & le couchant de cette mesme saison ; ces vents luy sont particuliers, ils s'y portent tout droit. Cette ville n'a quasi point d'autre vent, sa situation panchante la tient à couvert de tous ceux qui sont froids, subtils, & qui soufflent du Septentrion. Ce vent grossier, humide & chaud produit force eau par tout, & mesme à la surface de la terre, les fontaines n'y sont point profondes, on le voit à ce qu'elles ont tousiours les mesmes qualitez que l'air, produisent. en vn pays de-
pend de sa si-
tuation.

estant froides en hyuer, & chaudes en esté, elles retiennent de la mer ou de la pourriture quelque goust de saline. Les habitans de ce pays ont le cerveau humide & tousiours plein de pituite, qui se décharge dans le ventre, où il produit souvent des diarrhœes. Ils sont quasi tous delicats & debiles en toute chose ; ils n'ont iamais grand appetit ni envie de bien boire, car ceux qui ont la teste foible & les nerfs imbecils ne portent pas le vin, leur estomach est tousiours plein de cruditez & d'humeurs superfluës.

VOILA les maladies qui sont communes en ce pays dans toutes les saisons, les femmes y sont tousiours languides, estant suiettes à l'excès de leur fluxus, qui en rend plusieurs infœcondes, encore que de leur nature elles sont capables de porter, elles auorent souvent, à cause de ce mesme fluxus. Les étouffemens & les convulsions, qu'on croit venir d'épilepsie, sont fréquentes aux enfans ; & quant aux hommes ils ont des fluxus de ventre, venant de phlegme simple qui tombe de la teste ; ils sont suiets aux epreintes & aux dysenteries, tant hépatiques que de pituite salée & de bile acre. Ils ont des fieures lentes mêlées de froid continuell, & en hyuer ils sont affligez de fieures longues, venant d'humeur visqueuse, puis que de nuit à leur reveil, il s'éleue beaucoup de pustules sur leur corps ; ils évacuent souvent du sang brûlé par les hæmorrhoides qui sont au siège. Les maladies soudaines & violentes, comme la pleuresie, l'inflammation des poumons, & les fieures ardentes y sont très-rares, car il n'est pas facile que les maladies fortes & très-aiquées attaquent ceux qui ont le ventre tousiours lâche. Les fluxions de pituite sur les yeux y sont fréquentes, mais elles sont faciles à supporter & de peu de durée, si ce n'est que quelque extraordinaire changement des saisons rende cette fluxion plus maligne à tout le peuple. La fluxion d'humeur froide qui s'amasse au cerveau, tombant sur les parties basses, rend paralytique de la

Bb

194 *Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
moitié du corps ou de quelque partie, ceux qui ont plus de cinquante ans ; la chaleur du soleil qui fait couler le phlegme, ou le grand froid qui epreint le cerveau font ces funestes fluxions. Ces maladies sont ordinaires & communes à tous les habitans des villes qui ont la situation que l'ay descrite, sans considerer celles qui leurs arriuent encore en commun de quelque extraordinaire changement des saisons, on les appelle epidemiques.

Art. 4.

LES villes qui sont situées vers les pays froids, tout au contraire de cette première, & qui reçoivent les vents du nord qui sont froids & subtils, ayant leur origine entre le couchant du soleil d'esté & l'orient du même soleil. Les villes, dis-je, qui reçoivent leurs bons & quasi continuellement les vents du nord, & qui sont à couvert de mauvais effets, tous les vents contraires qui soufflent du midi, sont de cette nature. Que les malades communi- du froid, elles sont dures, n'étant point digérées par le soleil, elles croupissent en l'estomach, qui en ressent la pesanteur, à cause qu'il est incapable de les distribuer & de les cuire, elles n'ont point de goust, on les trouve insipides.

IL faut absolument que les hommes y soient forts, grosses & des vêts froids nerueux ; plusieurs y ont le ventre dur, sec & recuit, à cause que le & du vice des froid retreint, il seche toute l'habitude ; la chaleur des entrailles & eaux.

Les qualitez des peuples du septentrion. la secheresse du corps épuisent l'humidité des intestins, les excréments s'y endurcissent. Le thorax & la teste sont larges & bien ouverts, les humeurs s'y écoulement, & l'air y entre librement. Ces hommes sont plus bilieux & prompts que pesants & pituiteux, ils ont la teste saine, seche & robuste. Il faut absolument que les hommes ainsi composez mangent beaucoup & ne boivent guere, ils ne sont jamais alterez, ils ne prennent que des breuvages nourrissans, comme la biere & le vin qui est leur conuenable nourriture & quasi suffisante. Car il est impossible au même temps de manger force aliment sec & de boire beaucoup, l'estomach n'en est pas capable.

Le vin né desalterne point, il augmente la bile, qui est la cause de la soif & du dégoust, la même chose qui donne l'appétit éteint la soif, & celle qui altere oste la faim, le grand appetit & la soif excessive ne sont jamais ensemble. Il est donc impossible que les peuples du nord mangent & boivent beaucoup tout ensemble, la froideur de l'air desalterne, il émousse la bile plus efficacement que l'eau même, puis qu'il est plus subtil, il entre & il ressort sans cesse. Il est bien raisonnable que ces peuples iouissent d'une plus longue vie que les premiers, & qu'ils soient plus rudes & sauvages que dociles & traitables.

En la production de la santé & des maladies endémiques. 195

LA pleuresie , l'inflammation des poumons , & toutes les malades qui sont endémiques aux peuples du septentrion. Des maladies qu'on nomme aiguës sont communes au septentrion; la dureté du ventre & la retention des excrements ne manquent point à les produire, c'en sont les causes indubitables. La suppuration dans le thorax y est fréquente, on l'y voit à toute rencontre, elle vient plus souvent de la rupture des vaisseaux. Le röidissement de tout le corps & la dureté des vaisseaux est sa cause ordinaire , la sécheresse les fait rompre ; l'air froid y contribue notablement, reserrant les humeurs dans les entrailles , le mouvement impétueux les fait bouillir , & la boisson d'eau froide qui les repousse au même temps violement , est la plus forte cause de la rupture des vaisseaux. Il s'y fait ordinairement sur les yeux des fluxions d'humeur acre ; & des tumeurs très-dures qui les creuent ou qui les ulcerent. Le sang s'écoule excessivement en esté par les narines aux jeunes hommes qui sont au dessous de trente ans. Le mal caduc n'est pas si fréquent au septentrion qu'au midy , mais il est plus pernicieux, venant d'humeur noire & brûlée. Ces maladies sont communes aux hommes des pays qui regardent le nord , & reçoivent les vents qui en viennent , sans faire mention de celles qui sont épidémiques , se produisant de quelque extraordinaire changement des saisons.

LA sterilité est la plus commune maladie des femmes , elle y est très-fréquente , à cause de la crudité de l'eau , de sa dureté & de sa froideur, qui sont ennemis de la matrice, puis qu'elles empêchent toutes ses fonctions , elles retiennent les superfluitez ordinaires, qui ne sortent qu'à peine & en petite quantité. Les femmes grosses y enfantent difficilement , à cause de la dureté de la matrice, de la sécheresse des parties qui l'enviennent , & même de ses ligaments. Les avortemens y sont rares pour les mêmes raisons, tout le corps étant endurci par la froideur & par la crudité de l'eau , la matrice retient opiniâtrement ce qu'elle enferme. La nourriture des enfans n'est pas moins difficile, la froideur de l'air & des eaux & leurs pernicieuses qualitez étrecissent tellement les conduits du lait, qui sont étroits d'eux-mêmes, qu'il ne se porte, ni ne se produit qu'à peine aux mamelles. La rupture des nerfs & des vaisseaux qui contiennent le sang, est un symptôme de l'enfantement difficile, il rend plusieurs femmes pulmoniques. Le froid produit souvent des hydroceles & des pneumatoceles aux bourses des petits enfans, mais ces maux se dissipent insensiblement à mesure qu'ils croissent & qu'ils se fortifient. L'enfance est longue en ces pays, la vertu

B b ij

196 Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces d'engendrer & la ieunesse n'y viennent pas si-tost qu'en ceux qui sont vers le Midy. La vie de l'homme y estant bien plus longue, il faut que ses parties qui sont les aages, soient aussi toutes de plus longue durée , & particulierement l'enfance qui est son premier établissement.

*Art. 5.
De la situation
des pays vers
l'Orient, de ses
vents & de
leurs bons ef-
fets.*

AYANT dit le pouuoir que l'air & les vents froids ou chauds ont dans les villes qui regardent le Septentrion & le Midy, suit à parler de ce mesme air & de sa force , dans les lieux temperez qui sont vers l'Orient. Les vents qui naissent avec le Soleil, tant en esté qu'en hyuer, qui se produisent de toute l'estéduë de l'Orient, estant conduits & répandus avec ses rayons , sont les ouuriers de la perfection de ces pays. Les villes donc qui sont vers l'Orient, receuant les vents qui en viennent , sont plus saines & plus temperées que celles qui regardent le Nort ou le Midy, bien que l'éloignement est quelquefois si peu considerable , qu'il n'est que de quelques pas. Premierement on voit que les premières qualitez y sont plus moderées ; secondement les eaux qui sont vers l'Orient ne manquent point à estre claires & nettes , elles n'ont point de mauuaise odeur , elles sont molles au maniment & à la gorge , elles sont agreables à boire. Les rayons du Soleil dissipent les vapeurs en se leuant , la douceur de l'air du matin se répand plus long-temps sur elles , il communique ses vertus. Les hommes Orientaux sont plus beaux que les autres, leur visage est plus agreable , il est tousiours vermeil , s'ils ne sont affligez de quelque maladie. Ils ont la voix meilleure , l'esprit mieux tourné, ils sont plus sages & plus clairuoyans que ceux du Nort, puis que les animaux & les plantes mesmes y sont plus accomplies. L'Orient ressemble au printemps , les villes qui sont à son aspect & qui reçoivent ses rayons , iouissent continuellement de sa douceur & de ses fauorables qualitez ; les femmes y sont tres-fœcondes, elles enfantent sans peine , toutes les autres choses y sont en vne perfection plus eminente.

LE S villes qui regardent le Soleil couchant , & qui sont dépourueüs de tous les vents qui soufflent du costé de l'Orient,n'estant point éuentées de ceux du Nort, qui n'y vont qu'en passant & de biais , sont nécessairement dans vne tres-mauuaise assiette & tres-pernicieuse à la santé. Premierement les eaux n'y sont iamais claires , à cause que le plus souvent les broüillards s'y répandent jusqu'à Midy,ils luy dérobent sa netteré naturelle,le Soleil n'ayant pas la force de l'éclairer & de dissiper les nuages , auant que d'estre

En la production de la santé & des maladies endémiques. 197

à son Midy, ses rayons n'en sont pas capables, en esté mesme. Car les vents frais regnent tous les matins, & la rosée tombant dans l'eau corrompt la plus grande netteté. Quant au reste du temps, le Soleil se couchant brûle les corps des hommes, il leur osten la force & la bonne couleur; ils sont sujets à toutes les maladies que i'ay déduittes, sans estre exempts d'aucune de celles qui regnent au Nort & au Midy. Leur voix ne peut manquer d'estre rude & grossiere, ils sont tous enrouëz, à cause des brouillards & de l'im-pureté de l'air qui est quasi continuellement tres-mauvais. La subtilité de la bize n'éuenté point ces villes Occidentales, elle ne purge point leur air, ne continuant pas à y souffler; les vents qui regnent quasi sans cesse à l'Occident sont tres-humides & toujours chargez d'eau. L'Occident ressemble à l'automne, il contient toute sa malignité en toutes les saisons & dans le printemps mesme, car il n'a pas vniour qui ne soit inégal, estant sujet à des changemens tres-soudains, le soir & le matin reçoivent des qualitez tres-differentes & tres-contraires.

CHAPITRE SECOND.

De la constitution de l'année & de sa force en la production de la santé & des maladies épidémiques, communes à tout un pays & passageres.

POVR connoître le temps auenir, & sçauoir si l'année sera De la plus saine & favorable à la santé; ou au contraire, si elle ne sera pas ne constitution Art. 1. de l'année & faine, voicy ce qui se doit considerer avec grande attention. Il faut remarquer si les Astres & constellations produisent toutes en des moyens de l'air, aux animaux & mesme dans la terre leurs effets ordinaires. Si la prevoir. les constitutions qui ont coutume d'y paroître à leur lever & à La constitue- leur coucher, ne manquent point à s'y produire, ce sont de tres-tion de l'an- bons signes. Si la secheresse qui est naturelle à l'automne est hu- née dépend meutée de quelque pluye, si les extremes rigueurs de l'hyuer se des- qualitez rendent mediocres & supportables, s'il n'est pas doux ni chaud, de l'air, son traité donc s'il n'est pas excessif en la froideur qui luy est ordinaire. Si le prin- doit suivre le temps est agreable par des pluyes tieges, & par des rosées qui traité de l'air. tombent conuenablement tous les matins, & que la grande cha-

B b iij

198 *Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
leur de l'esté mesme , & son aridité naturelle s'en rencontrent
adoucies ; ce sont toutes les qualitez nécessaires à chaque saison,
pour composer vne année tres-saine & tres-propre à la vie.

Premiere co-
stitution vi-
cieuse.

QVE si l'hyuer , qui est de sa nature humide , à cause des vents
du midy qui soufflent d'ordinaire en cette saison , se rend grande-
ment sec par la continuation du vent de bise ; s'il est suivi d'un
printemps tres humide & tres-pluuvieux , à cause du vent du midy
qui regne sans relache , il faut nécessairement que l'esté fasse vne
grande quantité de fievres , & des defluxions sur les yeux . Quand
la grande chaleur & touffeur de l'esté suruient soudainement à un
printemps humide , la terre estant toute mouillée , par de grandes
pluyes & par les vents qui viennent du midy , la chaleur se redou-
ble , à cause que la terre qui est mouillée s'échauffe , & que le so-
leil brûle ; on est entre deux feus , & cependant le corps n'est pas
encore desséché , les parties n'ont pas repris encore la fermeté na-
turelle , le cerveau n'est pas épuisé de sa pituite superfluë . Car il
est impossible qu'un printemps tres humide qui suruient à un
hyuer tres-froid & tres-aride , ne remplisse le corps & toutes les
parties molles d'une excessive humidité , capable de produire à un
chacun des fievres tres-aiguës , & principalement aux phlegma-
tiques . Il faut aussi que toutes les personnes humides , comme les
femmes & les enfans soient affligées de flus de sang . Si neant-
moins il pleut au leuer de la canicule , si l'air se raffraichit , & que
la bise qui a coutume de souffler domine , on peut esperer que les
fievres se gueriront , & que l'automne sera sain . Si le vent de bise
ne se leue point & que la canicule soit chaude , les femmes & les
enfans sont en grand danger de mourir , plutost que les hommes
aagez , à cause que la secheresse & la chaleur de la saison leur est
utile . Ceux qui réchappent des fievres continuës , tombent en
suite en la fievre quarte , qui se termine bien souvent en de fune-
stes hydropisies .

Art. i.

Des consti-
tutions mal sai-
nes & dépra-
vées , avec leurs
mauvaises sui-
tes .

Seconde con-
stitution vi-
cieuse .

S'IL se rencontre que tout l'hyuer soit doux , pluuvieux & hu-
mide , si le vent du midy regne tousiours , si le printemps qui suit est
froid & sec , à cause que la bise souffle , il se produit vne infinité de
maladies . On voit premierement que les femmes grosses qui doi-
uent accoucher dans le printemps , se blessent tres-facilement ,
celles qui portent à terme n'ont que de foibles enfans , & si su-
jets aux maladies qu'ils meurent peu de temps apres ; que s'ils ré-
chappent , ils sont toute leur vie languissans & malades . Les autres
hommes sont tourmentez de flus de sang , de chassie seche & acre ,

En la production de la santé & des maladies endémiques. 199

quelques-vns ont aussi des fluxions sur le poumon , qui tombent de la teste. Le flus de sang arriue d'ordinaire aux femmes , & à tous ceux qui sont sujets au phlegme , car il distille du cerveau dans les boyaux , à cause de l'excessiue humidité de leur nature. Ceux qui sont maigres & bilieux , ayant tout le corps sec & chaud & les humeurs brulantes , ont des chassies seches & des inflammations aux yeux , qui ne rendent que de l'eau claire & acre , quelques vns meurent en peu de temps de phrenesie. Ceux qui sont fort aagez sont sujets aux defluxions , ayant tout le corps lache & mol , & les venes affoiblies ; on en voit mourir tout soudain d'apoplexie , ou languir & trainer long temps paralytiques , & perclus d'une partie du corps ou de plusieurs. Car l'hyuer estant pluuiieux , tiede & humide , & le vent du midy manquant de force , pour raffermir les venes & les autres parties ; si le grand froid , la secheresse & le vent de bise viennent au printemps , dans lequel il est nécessaire que le corps se relache en se purgeant des superfluitez qui se retiennent durant l'hyuer , on voit alors que le corps s'endurcit & se reserre. Ces maladies ne manquent point à se produire , si l'esté qui est grandement chaud de sa nature , suruient soudainement à cette constitution pernicieuse. Que si l'esté est sec , il est plus saluaire , il guerit plus facilement les maladies ; s'il est humide & pluuiieux , elles sont bien plus longues , elles deviennent dangereuses , le moindre ulcere se rend phagedænique , il est funeste . La plus grande partie de ces malignes maladies se termine en des lienteries & en des hydropisies pernicieuses , à cause que tous les vaisseaux regorgent d'humours superfluës , qui ne sont pas faciles à dessecher.

SI l'esté se rend pluuiieux & humide , si les vents du midy regnent tousiours , & que cette constitution vicieuse continuë tout du long de l'automne , l'hyuer ne manque point d'estre abondant etat de la constitution vicieuse. Troisième cõstitution vicieuse. en maladies , il faut qu'il se produise beaucoup de fievres chaudes bastardes , venant de pituite salée à ceux qui passent quarante ans , & à tous ceux qui sont de leur nature phlegmatiques ; ceux qui sont gresles & bilieux , sont tourmentez de pleuresie & d'inflammation du poumon . Si la secheresse & les vents du nort regnent en esté , si l'humidité , la pluye & le vent du midy domine dans l'automne ; il faut que le corps estant desséché , reçoive plus facilement cette humidité superfluë , la teste s'en remplit , elle en ressent de la douleur , elle en est engourdie & immobile . Si cette plenitude se décharge elle produit la toux , la morve , l'enrouture , elle fait

200 Le Llurc de l'air, des vents, des eaux, des reg & de leurs forces
des ulcères aux poumons de quelques-vns qui épuisent le sang &
sechent tout le corps.

Art. 3.

*L'usage de la
connoissance des
constitutions de
l'année.*

Cinquième
constitution
viciouse.

Sixième con-
stitution vi-
cienne.

Arcturus.

SI l'esté se passe tout entier sans pluie, si le vent du Nort souf-
fle tousiours, & mesme s'il ne pleut point du tout sous la Canicule,
ni sous l'Arcturus ou gardien de l'Ourse, qui est au cōmencement
de l'automne. Cette cōstitution est tres propre aux phlegmatiques,
& à tous ceux qui sont de leur nature humides, comme les femmes,
mais elle est tres funeste à ceux qui sont gresles, maigres & bi-
lieux, car ils se sechent par excés. Il se fait beaucoup de chassies se-
ches, des fievres aiguës, & d'autres qui sont longues ; il se fait des
extraugances melancholiques, car la partie plus claire & plus
aqueuse de la bile se consume & se brûle, celle qui est grossiere &
acre demeure, la mesme chose arriue au sang; c'est en cette ma-
niere que les bilieux tombent malades. Cette constitution neant-
moins est favorable à ceux qui sont sujets au phlegme, car elle les
desseche, elle les entretient dans vne secheresse mediocre, iusqu'à
ce qu'ils parviennent à l'hyuer, qui est de sa nature humide & plu-
vieux. Si la bise, la secheresse & la gelée regnent grandement dans
l'hyuer, si le printemps au contraire est pluvieux, & que le vent du
Midy souffle tousiours, il faut qu'il se produise aux yeux des in-
flammations violentes, & que les femmes & les enfans soient
tourmentez de fievres.

LE S villes qui sont bien exposées au Soleil, & qui reçoivent les
bons vens, ayāt aussi des alimens utiles & des eaux saines, sont moins
incommodees de la grandeur & soudaineté de toutes les vicissitu-
des, elles sont bien moins offendées par la depravation des saisons.
Le Medecin qui conceura toutes ces choses, & qui les considerera
tres exactement, découurira les euenemens & les symptomes qui
doient se produire de la soudaineté des vicissitudes de l'air, des
vents & des saisons, il predira les accidens du changemens des
eaux, des alimens & des autres choses. Il faut donc attentivement
obseruer les plus notables & plus grands changemens des saisons,
& ne donner iamais aucun purgatif violent, si on n'y est constraint,
& ne point appliquer le fer ni le feu, pour faire vne ouverture pe-
ntrante dās lvn des trois principaux ventres, que dix iours & plus
ne se passent, encore que dix iours peuuent suffire. Les deux Sol-
stices sont tres perilleux, mais principalement celuy d'esté ; les
Equinoxes le sont aussi, & sur tout celuy de l'automne. Il faut pa-
reillement bien prendre garde au leuer des Astres, & principale-
ment au mouvement de la Canicule, puis apres au gardien de
l'Ourse.

En la production de la santé & des maladies endémiques. 201
 l'Ourse & à l'Occident des Pleiades , à cause que les purgations sont dangereuses en ces rencontres, puis que les maladies s'y terminent, car alors elles tuent les malades, ou elles se guerissent ; si ce n'est qu'elles changent & passent en un autre estat , ce qu'on voit arriver à toutes les choses plus solides & mieux établies.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'eau, de ses especes & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endémiques ou communes à tout un pays & ordinaires.

TE veux présentement traitter à fond de toutes les especes d'eau , tant de celles qui sont vicieuses , que de celle qui est bonne & tres-saine ; je diray tous les maux qu'elles produisent & toutes ses utilitez , car elle contribue notablement à la perfection de la santé. Les eaux d'estan , de marais ou de lac s'échauffent nécessairement en esté , elles sont toutes époisses & de mauvaise odeur , faute d'auoir leur cours , elles croupissent , & la nouvelle pluye qui tombe de temps en temps , les augmente & les entre-tient ; le soleil les brule , il les rend pasles , mauvaises & bilieuses .

CES eaux se glacent & se refroidissent excessiuement en hyuer , la neige & la glace qui s'y fondent les troublient ; c'est pourquoy tout ces changemens les font capables de remplir tout le corps de phlegme , & de produire l'enrouëure . Ces eaux dormantes grossissent & enflent la ratte , elles bouchent tousiours ses conduits , elles endurcissent le bas ventre , elles l'amaigrissent & l'échauffent ; la gorge , les épaules & le visage s'appetissent . Toutes ces parties s'amaigrissent , à cause que leur chair se fond , pour enfler & durcir la ratte .

CES peuples là doivent manger & boire beaucoup , à cause de l'humeur atrabilaire & de la boisson d'eau , dont la corruption produit la soif & l'alteration de tout le corps . La teste , le thorax & le bas ventre se dessèchent & s'échauffent , leurs excremens s'arrestent , ils se durcissent . On est constraint pour les évacuer d'employer des remedes forts , qui font un grand effet avec une masse tres-petite . Cette maladie leur est naturelle & commune , la dureté de ratte les afflige en toute saison , ils en sont tourmentez en

Art. I.

Que les eaux dormantes sont les plus malaises , & qu'elles produisent beaucoup de maladies mortelles.

Cc

202 Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg & de leurs forces
 esté & en hyuer, puis qu'ils boiuent tousiours de l'eau croupie, en
 suite de quoys plusieurs de ces malades tōbent en de tres pernicie-
 uses hydropisies. Les maladies qui durant l'esté se produisent en
 ces ratteleux de la boisson d'eau de marais, sont des dysenteries fre-
 quentes, & des diarrhees qui les soulagent quelquefois, ou qui les
 tuēnt ; les fievres quartes les affligenz aussi fort souuent, car à la
 longue elles les iettent dans de funestes hydropisies. La fureur &
 l'inflammation de poumon y sont ordinaires en hyuer aux ieunes
 gens, à cause que la bile & le phlegme se repoussent au poumon &
 au cerveau. Les fievres chaudes prennent facilement à ceux qui
 ont passé trente ans, estant plus resserrez du ventre.

**Des maladies
 qui se produi-
 sent aux fem-
 mes de l'vsage
 des eaux dor-
 mantes.**

CE S eaux croupies font souuent des tumeurs edemateuses aux
 femmes, elles les rendent leucophlegmatiques, remplitant tout
 leur corps d'humeur froide & pituiteuse ; elles empêchent la con-
 ception, elles font l'accouchement difficile. Elles rendent, à la ve-
 rité, les enfans gros, mais c'est de mauuaise bouffissure, car en suite
 ils s'amaigrissent, en se nourrissant & en croissant, ils deviennent
 plus foibles. L'évacuation qui suit les couches n'est iamais suffisante,
 elle est tousiours défectueuse. Les enfans sont tres-suiets aux hydro-
 celes, aux enteroceles & aux epiploocèles ; les hommes sont suiets
 aux hernies variqueuses, & aux vlcères qui viennēt d'ordinaire aux
 iambes. Toutes ces maladies funestes qui se font par les eaux
 croupies, empêchent que les peuples qui sont contrains d'en
 boire ne soient de longue vie, car ils sont preuenus de la vieillesse
 & de la mort, qui les surprend sans qu'ils y pensent. Les femmes
 ont encore vne autre maladie particuliere, bien souuent elles se
 croyent grosses, & quand le temps d'accoucher approche, l'en-
 flure de leur ventre disparaît. Ce symptome estonnant arriue
 aux femmes, quand les vents & les eaux s'amassent ensemble dans
 la matrice, il s'y fait vne hydropisie qui se dissipe quelquefois sou-
 dainement. Ainsi l'estime que les eaux dormantes sont tousiours
 pernicieuses à l'homme, & qu'elles sont entierement inutiles à sa
 santé.

Art. 2.

Que les eaux L E S eaux qui naissent des rochers ou des carrières, ont le
qui naissent des second rang de malignité, elles sont nécessairement époisses &
rochers tiennent dures, puis qu'elles ont vne mesme matière que les pierres. Les
le second rang eaux qui sont chaudes & celles qui passent dans les minieres de
de malignité. fer, de cuivre, d'or, d'argent, de souffre, de bitume, de vitriol ou de
Des eaux mine- salpetre ne sont pas meilleures, car ces matieres se font toutes par
rales, de leurs qualitez & de l'action de la chaleur. **Les bonnes eaux ne viennent donc iamais**
leur v sage.

En la production de la santé & des maladies endémiques. 203

de ces terres là, celles qui en viennent sont toutes dures & corrosives, elles arrestent le ventre. Les meilleures de toutes les eaux, sont celles qui coulent des collines & des terres élévées, elles sont douces & claires, le vin les penetrent aisément, elles se changent en sa substance, leur mélange étant très-facile; elles sont fraîches en esté, & en hiver elles sont chaudes, car il paroît de là que leur source est profonde. On doit sur toutes estimer l'eau, dont la source & le cours est vers l'Orient; & principalement si elle a le Soleil quand il se leue en esté; c'est la plus claire, la plus légère & la meilleure en toute chose. Les eaux salées, dures & difficiles à digérer, sont entièrement à rejetter, pour une ordinaire boisson, leur trop fréquent usage n'est jamais propre à la santé. Il y a néanmoins des complexions & des maladies, auxquelles le breuvage de ces eaux viciées est très-vtil; i'en parleray cy-après.

L E S eaux donc qui sont meilleures à boire & plus utiles à la conservation de la santé, sont celles dont les fontaines regardent l'Orient, elles ont ses vents & ses rayons dans toute l'estendue de leur cours. Les eaux qui ont le second lieu, sont entre l'Orient & le couchant du Soleil d'esté, la bise les éveute, les meilleures d'entre elles s'approchent davantage du lever du Soleil, elles reçoivent ses rayons. Les eaux qui tiennent le troisième & dernier lieu parmi les bonnes, ont leur cours entre le couchant du Soleil d'esté & le couchant du Soleil d'hiver, elles reçoivent tous ses vents. Les plus pernicieuses de toutes les eaux courantes regardent le midi, elles ont leur cours entre l'Orient & l'Occident d'hiver, elles sont extrêmement mauvaises à ceux qui reçoivent ses vents & qui habitent ses pays, elles sont plus utiles aux habitans du Septentrion. Ceux qui iouissent de la santé parfaite, peuvent boire indifféremment de toute sorte d'eau, comme elle se présente, mais celuy qui se trouvant mal veut boire la plus propre à son intemperie, peut suivre ces maximes, pour la conservation de sa santé.

L E S eaux plus douces, plus légères & plus claires, sont propres à ceux qui ont le ventre dur, les entrailles brûlantes & très-faciles à s'enflammer. Ceux au contraire, qui ont toujours le vêtre libre, étant humides & pituitieux, se portent mieux de l'usage de celles qui sont crues, dures, & même un peu salées, car ils peuvent être desséchés par leur moyen. Toutes les eaux qui sont faciles à cuire & à distribuer, sont propres à ramollir le vêtre, à fondre les humeurs, à rafraîchir & humecter; celles au contraire qui sont dures, difficiles à se cuire & à se digérer, arrestent le cours des humeurs, elles

De l'usage particulier de chaque espèce d'eau.

C c ij

204 *Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
 sechent le ventre. Le manquement d'experience fait qu'on se trompe touchant les facultez des eaux salées, on se figure que les choses salées sont laxatius, & cependant elles arrestent le ventre, elles sont tres contraires à l'évacuation par les selles; elles sont dures & indigestes, elles sechent & serrent le ventre, plûtost que de l'ouvrir & humecter. Le sel n'est iamais laxatif que par sa quantité & grande acrimonie, qui pique les boyaux & les irrite.

Art. 3.
De l'eau de pluye, de toutes ses causes, de ses qualitez & de son usage.

LES eaux de pluye qui tombent sans orage au commencement de l'esté sont tres-legeres, tres-douces & tres-subtiles, elles sont claires & tres-vtiles à la santé. Il ne faut pas douter que le Soleil n'éleue le plus leger des eaux qui sont dessus la terre, il tire en l'air tout ce qui est de plus subtil; on le voit en faisant du sel, car ce qui est de plus pesant & plus grossier demeure, il s'époissit en sel. Ce qui est plus leger est tousiours emporté par le Soleil, il n'éleve pas seulement le plus subtil des eaux dormantes, il le tire aussi de la mer & de toutes les autres choses qui sont mélées d'humidité, il n'y a rien qui n'en soit plein. La serosité plus subtile & plus leger qui coule dans nos venes est semblablement attirée par le Soleil. On le voit en ce que si on s'expose à ses rayons avec vn habit, soit qu'on marche ou qu'on s'arreste, les parties que le Soleil regarde à nud ne sont iamais moüillées, à cause qu'il emporte & seche toute l'humidité qui se presente, & les parties qui sont couvertes ne manquent point à suer en abondance. Le Soleil a la force, à la verité, d'émouuoir la sueur & de l'attirer, mais elle est retenuë par l'habit qui couvre la partie, le Soleil en ce cas ne peut pas l'emporter. Si alors on se met à l'ombre, on suë par tout également, on n'est plus en estat que la sueur puisse estre dessechée par le Soleil, puis qu'on est entierement à couvert de ses rayons.

A I N S I les eaux de pluye se corrompent aisément, elles sont susceptibles de toutes les impressions, ce sont les plus faciles à se gaster, à cause qu'elles sont confuses & composées de plusieurs eaux & de differentes vapeurs, elles se corrompent promptement. Les vapeurs donc que le Soleil élue se promenent & s'empor tent, elles font mille tours, il se fait vn mesflatige de l'air & de toutes les vapeurs ensemble. Tout ce qu'elles ont d'obscur, de trouble & de terrestre se rejette, il se separe, il se change en broüillard & en nuage infructueux. Le plus luisant, le plus pur & le plus leger de toutes ces vapeurs se conuertit en eau tres.douce; car il se mesle, il se digere, il se cuit & recuit par le Soleil; or toutes les choses qui se cuisent se rendent familières à l'homme par la

En la production de la santé & des maladies endémiques. 205

continuation de la chaleur, elles deviennent douces & agréables.

TANT que cette vapeur est soutenuë par la chaleur, tant qu'elle est répandue dans l'air, elle se porte çà & là dans sa vaste estendue, n'estant point arrestée ; mais quand elle s'assemble & que ses parties se ramassent toutes en un très petit lieu, par la violence des vents qui soufflent tous soudainement l'un contre l'autre, elle se coule en bas, où elle se rencontre en plus grande abondance. Sa cheute arriue dans le temps de la plus grande agitation des nuées par l'impétuosité du vent qui les porte ; s'il se rencontre un autre vent qui pousse aussi d'autres nuées, elles s'arrêtent reciprocement, elles s'amassent alors toutes ensemble, on les voit se noircir & s'époissir en eau qui tombe & se répand sur les campagnes. Les eaux de pluies sont effectiuement les meilleures, & neantmoins elles ont besoin d'estre cuites & passées, pour estre empêchées de se corrompre, car si on n'y prend garde, elles contractent une odeur puante, elles enrheument tous ceux qui en boivent, elles rendent la voix rauque & grossiere.

TOVTES les eaux de glace & de neige fondues sont très-pernicieuses, car estant une fois prises, elles ne rentrent point en leur nature, ce qu'elles ont de plus net, de plus doux & de plus subtil neige & de glace rejette & s'évanouit, & ce qui est de trouble, de pesant & gros, ce fondus, des sier demeure. Cette vérité se découvre si on expose au plus grand froid d'hyuer une certaine quantité d'eau dans un vaisseau pour la geler entièrement, le iour suivant mettez fondre la glace en un lieu tiede, afin de la reduire en eau plus promptement ; remez alors cette eau de glace, vous trouuerez qu'elle est beaucoup diminuée. Le plus materiel & plus pesant de l'eau demeure, il ne peut pas se dissiper, c'est sa partie légere & plus subtile qui se seche, à cause que le glacement l'exprime & l'euapore. Je me laisse conuaincre par cette experiance que les eaux de neige, de glace, & autres semblables sont très-pernicieuses à la santé & à la vie. Voila ce que i'auois à dire touchant les eaux de pluye, de neige & de glace fonduë. On est souvent tourmenté de la pierre & du grauier aux reins & à la vessie, on est sujet à la difficulté d'urine, aux sciatiques & aux hernies, dans les pays où l'on boit d'ordinaire de plusieurs sortes d'eau de differente force, confuses ensemble. L'eau des grands fleuves qui en reçoivent plusieurs autres petits tout dissemblables, est de cette nature ; celle qu'on puise des étangs qui se composent d'une infinité de ruisseaux & de très-differentes sources, est encore bien plus pernicieuse.

Art. 4.

Cc iiij

206 Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces

Des eaux qui se transportent LES eaux qui se transportent en des vaisseaux & qui viennent des lieux éloignez, croupissent toutes, elles s'affoiblissent & se corrompent, elles produisent force maux aux conduits de l'vrine; on les change souuent, & il est impossible qu'elles aient les mesmes facultez. Il y en a de douces, d'alumineuses & de salées, puis qu'elles viennent de lieux tout differends. Ces eaux confuses ne s'accordent iamais, elles ont toutes des qualitez qui se combattent sans relache, la plus forte en ses qualitez & en sa quantité l'emporte, vne mesme eau n'est pas toujours victorieuse, elles ont leur tour.

LES eaux ne reçoivent pas toutes leur perfection d'un mesme vent, la bize cuit & digere l'eau des puits, renfermant la chaleur au dedans de la terre, elle empêche la corruption de celle qui est dans des vaisseaux; elle refroidit l'eau des fleuves & des fontaines, elle la rend dure & indigeste. Les autres vents communiquent aussi chacun à l'eau leurs vices & leurs vertus particulières. Puis qu'il se forme au fond des vaisseaux de la bourbe & du sable, que les eaux transportées déchargent d'ordinaire, il faut aussi qu'elles en produisent aux conduits de l'vrine, & qu'elles y fassent les maladies que l'ay descriptes. Je diray pourquoy ces miseres n'arriuent pas à tout le monde.

Art. 5. CE V X qui ont les entrailles si bien constituées, que tous les excrements s'écoulent par les selles, leurs bas ventre iouit d'une santé parfaite, leur vessie ne s'enflamme pas, son orifice ne s'affoiblit point, par l'abondance des humeurs, & leur viscosité ne bouche iamais ses passages. Ces hommes heureux pissen tousiours sans peine, il ne s'amasse rien dans leur vessie, ils n'y produisent point de pierre. Ceux au contraire, qui ont le bas ventre tousiours chaud & resserré, ont la vessie tousiours brûlante, elle contracte la chaleur des excrements qui se durcissent au gros boyau, son col s'enflame, il se bouffit, il deuiet plus étroit qu'il ne doit estre de nature. Ainsi l'vrine se retient, elle se recuit & se brûle, sa partie plus subtile s'écoule & se rejette, elle passe aisément & on la pisse, sa partie plus époisse, plus trouble & plus visqueuse s'amasse & s'endurcit. La pierre se grossit insensiblement, car se roulant sans cesse dans l'vrine, ce qui se tenuue en la vessie de grossier & gluant s'arrache, il s'époissit, elle s'augmente peu à peu par l'endurcissement de ces matieres.

LA pierre se pousse tousiours contre le col de la vessie, par la contraction de ses fibres, & par l'vrine qui l'entraîne, toutes les fois qu'on pisse, elle se iette à son orifice, elle le bouche, elle le blesse,

elle y fait des douleurs extremes. La pierre se produit souuent aux reins de ceux qui sont plus auancez en aage, à cause que leur bile est brûlante & visqueuse ; elle se fait aux enfans en la vessie, à cause de leur gourmandise. Les cruditez se fondent aisément dans les enfans, elles se coulent librement à la vessie, par les conduits des reins qui sont tousiours ouuerts & panchans, estant chauds & humides. La vessie est beaucoup plus large & bien moins chaude que les reins, les cruditez y croupissent, elles s'y époississent par la fraicheur de la partie & par le mélange de l'vrine, qui est froide de sa nature. On connoît qu'un enfant a une pierre à la vessie, quand il manie souuent sa verge, il y ressent de la douleur, du roidissement & du chatoûlement tout ensemble, il tire continuellement cette partie, se figurant en arracher le mal, il croit qu'elle est le lieu de la vraye cause qui le fait vriner sans cesse. Cette verité se découvre à l'inspection de l'vrine de ceux qui ont la pierre, car elle est aussi claire que la serosité, sa partie plus grossiere s'arrestant & s'époissant, la pierre se fait tres-souuent en cette sorte.

LE lait fort chaud & bilieux d'une femme colere, donne la pierre à un enfant, car il enflamme ses entrailles, il échauffe le ventre & la vessie ; c'est pourquoi l'vrine se brûle, elle se conuertit en pierre. Je di qu'il vaudroit mieux donner à un enfant du petit vin mélé de beaucoup d'eau, que du lait chaud & bilieux ; car il échauffe moins les venes, il seche moins toutes les parties, & il est moins sujet à se corrompre. La pierre s'engendre rarement aux femmes, parce qu'elles ont le col de la vessie tres-court & assez large, pour donner passage à l'vrine, sa partie plus grossiere s'écoule librement. Les femmes ne sont iamais contraintes à se frotter, comme les garçons, il leur est impossible de manier le col de leur vessie, qui est l'vretre, car il s'ouure au dedans de la matrice, & il y aboutit. L'vretre des garçons est tres étroit, long & oblique, celuy des femmes est droit, tres-court & assez large, pour écouter toutes les matieres & la pierre même, si quelquefois elle se forme en leur vessie.

SECTION SECONDE.

*DES REGIONS, DE LEURS
differences & de leurs forces en la production de la
santé & des maladies endémiques.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'Asie, de la difference de ses regions & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endémiques ou communes à tout un pays & ordinaires.

Art. 1. *Que l'Asie est plus heureuse que l'Europe en la production de toute chose, la terre & l'eau fournissent la matière, la terre est le lieu propre, & la demeure ordinaire des hommes. Celle qui m'est plus connue, & que j'ay fréquentée dans plusieurs & de toute chose, très-grands voyages se divise en l'Europe & en l'Asie, ie veux par pourquoy. Ier de ses deux parties principales. Je montreray combien l'Europe est différente de l'Asie, que la diversité de leurs peuples est très-grande, & que les hommes de l'une & de l'autre, n'ont quasi rien de semblable entr'eux. Ce seroit m'engager dans un trop long discours que de vouloir parler de tout ; suffit de rapporter les choses principales qui sont très-differentes, ie déduiray comme elles sont, & tout ce qui m'en semble. Je treuve que l'Asie est bien plus excellente que l'Europe, tant en hommes qu'en la production de tout ce qui vient de la terre, les choses y sont plus grandes, plus belles & beaucoup meilleures. L'Asie est plus temperée que l'Europe, les peuples y sont plus doux, plus affables & mieux faisans que ceux de l'Europe, la température des saisons en est la cause, y estant très-exquise.*

L'ASIE regarde également l'Orient du Soleil d'esté & l'Orient du Soleil d'hyuer, elle est droit à l'Aurore, recevant tousiours ses rayons, elle est fort éloignée du froid extreme. L'Asie fournit à toute chose une douceur plus grande, & un accroissement plus notable que les régions de l'Europe, à cause que la violence ne regne point en ses contrées, l'égalité y est partout, & les saisons y sont tousiours quasi semblables. Toutes les parties de l'Asie ne sont pas disposées de même sorte, celles qui ont leur assiette au milieu des chaleurs extremes & du grand froid, étant mieux temperée, sont aussi plus fertiles, elles rapportent force fruits & de beaux arbres en abondance, elles sont arrosées de pluies qui tombent doucement du Ciel, elles sont abreuvées par tout des eaux qui sortent de la terre, l'air y est entre tiède & frais. Ainsi l'Asie

En la production de la santé & des maladies endémiques. 209

l'Asie n'est point brûlée par le Soleil, elle n'est jamais trauaillée par le grand froid, elle ne manque point d'humidité, on ne la voit jamais aride, les pluies fréquentes l'arrosoft en esté, & en hyuer elle s'abreuee de la fonte des neiges. Les fruits reçoivent aisément la perfection de leur nature, qui est en la maturité, on le voit tant en ceux qui viennent de sémente & par culture, qu'en ceux que les plantes produisent d'elles-mêmes, par la fertilité de la terre. Ces fruits y sont tous très utiles à ceux qui cultivent les plantes pour les rendre privées, & à ceux qui les transplantent pour leur utilité particulière. La nourriture du bestail s'y fait avec grand succès, il y profite extrêmement, puis qu'il y trouve des herbages de toute sorte en abondance, il y vient beaucoup mieux qu'ailleurs, il y est aussi plus fruité. Les hommes y sont tous beaux & grands, ils y sont gras & bien nourris, ils sont peu dissemblables entre eux, en leur visage & en leur taille. Il est probable que ce noble pays approche de bien près de la plus éminente perfection de la nature, qui consiste au tempérament; il est semblable à la plus exquise moderation des saisons, dont il dépend.

LA générosité, la constance à supporter la peine & le travail, la hardiesse & le courage ne se rencontrent point aux habitans de ce pays, ils n'ont jamais ces excellentes qualitez de leur propre nature, ni par aucune accoutumance. Ces peuples manquent de courage, ils se laissent emporter entierement à leur plaisir, n'ayant point d'autre sentiment que celuy de se divertir. En matière d'amour ils ne s'arrêtent à aucun choix, la concupiscence qui domine les entraîne indifferemment. Le même arrue aux bestes brutes; c'est pourquoi chez eux, on voit des animaux de si différente figure; l'Egypte & la Lybie sont fort sujettes à ces étranges accouplements. Les peuples de l'Asie qui habitent au costé droit de l'Orient du Soleil d'esté, jusqu'au marais Meotide, qui sert de limite pour separer l'Europe de l'Asie, se comportent en cette maniere. Ils sont beaucoup plus dissemblables entre eux, que les autres peuples de l'Asie, dont je vien de parler, à cause de la nature du pays.

LES dispositions qui se rencontrent aux parties de la terre, peuvent se remarquer dans les corps, dans les esprits & même dans les mœurs des hommes. On voit que la terre est très-rude, très-inégale & très-champêtre, dans les pays où les saisons reçoivent des changemens très-grands, & des vicissitudes très-soudaines & très-fréquentes. Elle est mellée de montagnes, de prés, de bois, causes.

Art. 2.

*De la diversité
du corps, de
l'esprit & des
mœurs des hom-
mes & de leurs
causes.*

D d

210 Le Liure de l'air, des vênts, des eaux, des reg. & de leurs forces
 & de vallées. Les prouinces au contraire , où les saisons ne sont iamais diuerses , où le temps est tousiours semblable , sont aussi par tout tres-égales & tres-vnies , on n'y rencontre que des plaines campagnes. La nature de l'homme est tres-semblable aux contrées qu'il habite , si on y prend bien garde, elle en dépend ; on en voit qui de leur nature ont du rapport avec les montagnes qui sont arides-& rudes , ou couvertes de bois ; d'autres ressemblent à des terres legeres , qui sont tousiours humides & abbreuuées ; d'autres a des prés & marescages. On obserue enfin des natures qui approchent de la qualité des plaines seches & des lieux infer-tiles. L'air est l'ourier de toute chose ; vne mesme contrée con-tient tous ces differens lieux & toutes leurs vertus , elle bigarre les saisons , & tout ce qui se fait , par la diuersité de leur température.

Que la diuer-sité des saisońs dépend des vents & des vapeurs qui s'éléuent de l'eau & de la terre.

L'AIR se varie & se partage en diuers temps , selon les qua-litez qu'il reçoit du Soleil , de l'eau , & de la terre ; les saisons ne se changent que par les vents & par les vapeurs qui en sortent sans cesse. Les saisons qui varient la nature des choses & lappa-rence exterieure sont differentes entr'elles. Si ces mesmes saisons l'eau & de la se rendent encore plus diuerses , elles bigarent la nature infini-ment , elles produisent des visages , des corps , des mœurs & des esprits qui n'ont rien du tout de semblable. Je ne parleray point des peuples qui sont peu differens des autres , ie ne traitteray que de ceux qui sont fort dissemblables de leur propre nature ou par accoutumance , y estant poulez par leurs lois.

Des Macro-cephales , & pourquoy ils auoient tous la teste longue en naissant.

IE commence par les Macrocephales , qui sont ainsi nommez , à cause qu'ils ont la teste longue , n'y ayant point de nation qui l'ait de cette forme. Laloy,l'estime & la coutume ont esté les pre-mieres causes de l'allongement de leur teste , elles ont donné la force à la nature qui s'en est ensuiuie. Ils se persuadoient que ceux dont la teste est plus longue , sont aussi les plus genereux. Il estoit ordonné chez eux , qu'aussi-tost qu'un enfant naîtroit , sa teste estant tres-delicate & encore mollette , on l'allongeroit avec les mains en la pressant , & on la forceroit à prendre son accroissement en longueur. On employoit plusieurs moyens & des bandages propres à conserver cette conformation vicieuse , & à corrompre la rondeur de la teste , qui est la plus utile & la plus belle de toutes ses figures. L'accoutumance force la nature à la longue , la loy passe en coutume & en propre nature. Les Macrocephales auoient tous en naissant la teste longue , sans aucun artifice ; ils n'estoient plus contrains à l'allonger , ils estoient quitte de la loy , puis qu'en

En la production de la santé & des maladies endémiques. 211

naissant ils auoient tous la teste longue. La semence procede de toutes les parties du corps, celle qui vient des parties saines est accomplie, celle qui sort des lieux malades est vicieuse. Si donc l'enfant d'un homme qui est chauve, participe souuent au vice de son pere, un estropié produit son defaut en celuy qu'il engendre; il n'y a point à s'estonner, si des parens qui ont de pere en fils la teste longue, produisent des enfans semblables. Ces peuples n'ont plus à present la teste si longue qu'autrefois, à cause de la negligence à garder l'ancienne coutume, la loy ne les contraignant plus.

LA region qui s'estend sur les embouchures du fleuu Phasis est entierement marescageuse, chaude & humide; elle est couverte de forests, elle est battue quasi continuellement de pluyes tres-violentes. Ses habitans ont leurs demeures dans les marais, ils <sup>Art. 3.
Des Phasiens
& de la mal-
gnité de l'air de
leur pays.</sup> bastissent les maisons dans les eaux mesmes, avec des pieces de bois & des roseaux. Ils ne font guere d'exercice, n'allat quasi point à pied par la ville, ni au marché; ils vont de tous costés dans des nacelles, ils nauigent par tout, à cause que la ville est dans l'eau mesme, & remplie de force canaux. Ces peuples n'ont pour leur ordinaire breuuage que des eaux tièdes & dormantes, qui se cor-chide, rompent par l'ardeur du Soleil, & s'augmentent sans cesse par celle qui tombe du Ciel. Le fleuu Phasis mesme est le plus croupissant de tous, il va si doucement, que son cours est imperceptible. Les fruits qui naissent en ce pays sont tous dessectueux, ils ne sont iamais gros & bien nourris, ils demeurent imparfaits & foibles, à cause qu'estant ramollis & trop abreuuez d'eau qu'ils ne digerent point, ils ne peuvent meurir. La grande quantité des eaux dormantes, & la douceur de l'air produisent un brouillard tres-épois qui couvre toute la contrée.

CE sont les raisons pourquoy les Phasiens ont la conformation de tout le corps fort differente des autres peuples de l'Asie. Ils sont grands par excés & de grosseur prodigieuse, leurs venes & leurs jointures sont toutes imperceptibles, ils ont tout le corps jaune, comme s'ils auoient la jaunisse. Ils poussent vne voix tres-grossiere, à cause que l'air qu'ils respirent est mélé de brouillard & de vapeurs époisses, il n'est iamais clair & subtil; ils sont toujoures pesans en leur trauail, ayant tout le corps engourdi. La vi-cissitude du froid & de la chaleur n'est pas considerable, ces qualitez sont quasi tousiours égales, il n'y a que l'humidité qui regne sans relache; les vents qui viennent du midy soufflent sans cesse, ils en ont un particulier qui est tres-incommode, à cause qu'il

D d ij

204 Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces est impetueux & étoffant, on le nomme Chencron. La bise y souffle rarement, & quand elle y parvient elle n'est ni froide ni subtile, elle est douce & tres-foible ; voila ce que i'auois à dire du naturel des peuples de l'Asie & de leurs differentes façons.

Art. 4.

*Que l'égalité
des saisons est
cause de la la-
cheté des Asia-
tiques.*

LES saisons qui sont quasi semblables les vnes aux autres dans l'Asie , n'ayant point de notable vicissitude de froid ni de chaleur, sont les principales causes de la mollesse ou lâcheté de ses peuples, & de leur douceur ou moderatiō dans les mœurs, car ils sont beaucoup moins hardis & moins belliqueux que ceux de l'Europe. Les hommes qui demeurent en vn mesme estat, & qui sont tousiours calmes sont bien moins vaillans que les autres, n'estant iamais émeus par les grands exercices, ni poussez par ces excellens & tres-nobles mouuemens de l'ame, qui seuls sont capables d'augmenter le courage , de releuer l'esprit , & d'allumer le feu qui est l'ouurier des actions heroïques. Ce sont les changemens soudains & les vicissitudes tres-frequentes de toutes les choses de la vie qui poussent les humeurs & qui éguisent les esprits , elles sont les ouurieres des grands desseins & des plus perilleuses entreprises , elles ne souffrent point que l'ame demeure inutile. Ces raisons, ce me semble, font que les peuples de l'Asie manquent de cœur , & qu'ils sont moins vaillans que ceux de l'Europe.

LE genre de gouuernement augmente en eux la faineantise , ils sont sujets à des Seigneurs , ils sont commandez par des Roys. Les hommes qui ne sont pas libres de leurs personnes ni de la possession de leurs biens , n'estant pas maîtres de leurs propres actions & volontez , puis qu'ils sont dépendans d'une autorité despotique , n'ont pas le soin de paroistre vaillans ni d'encourrir les hazards de la guerre. Ils sont plus curieux d'estre estimez faineants & peu adroits aux armes , que plus vaillans , car ils sont exposez aux grands perils. On les constraint de se rendre aux armées , de trauailler beaucoup , & mesme de souffrir la mort , pour l'interest des maîtres ; ils s'éloignent de leurs propres femmes , de leurs enfans & de tous leurs amis. Cependant les plus grands guerriers ne retirent pour toute recompense que de la peine , des bles- sures & des maladies ; les Seigneurs augmentent leurs terres & leur autorité , par le moyen des bonnes actions & des prouesses des subjets.

AINSI les peuples de l'Asié qui sont soumis aux loix des Princes , deuiennent faineans & craintifs , l'humeur guerriere ne s'émeut point en eux. De sorte que les hommes qui ont l'esprit

En la production de la santé & des maladies endémiques. 213

mieux fait, qui ont du genie pour la guerre & de l'inclination naturelle à la vaillance, en sont détournés par les loix. Cette vérité se reconnoît en ce que non seulement les peuples de la Grèce qui demeurent en Asie, mais aussi ceux de l'Asie qui ne sont sujets à personne, vivant selon leurs loix, & travaillans pour leur utilité particulière, sont aussi les plus belliqueux. Ils s'exposent aux dangers pour leur propre avantage, ils ont la récompense de leurs actions généreuses, & la punition de leur paresse & timidité. Vous trouuerez des peuples de l'Asie même de différente valeur & vertu, il y en a de plus vaillans & d'autres qui sont vicieux & moins hardis; la diversité des faisons, comme i'ay desia dit, est cause de la diversité de leurs vertus & de leurs vices.

C H A P I T R E S E C O N D.

De l'Europe, de la difference de ses regions & de leurs forces en la production de la santé & des maladies endémiques.

POVR ce qui est des peuples de l'Europe, la nation des Scythes ou Tartares nommez Sarmates, habite auprès du marais Meotide; elle est bien différente des autres peuples de l'Europe. Leurs femmes montent à cheval, elles tirent des flèches, elles iettent des dards, étant montées comme des Caualiers, elles vont à la guerre, elles combattent jusques à ce qu'elles se mangent. Ces généreuses filles sont obligées de vaincre & de tuer de leur main propre, trois de leurs ennemis. Elles ne couchent point avec leurs maris qu'elles n'ayent fait un solennel sacrifice aux Dieux de leur pays. Dès qu'elles ont fait choix d'un mary elles cessent de monter à cheval, si ce n'est que la nécessité contraine tout le monde de prendre les armes & d'aller à la guerre, à cause de quelque commune expedition. Elles n'ont point de mammelle droite, à cause qu'on la brûle dès leur tendre jeunesse. Les mères prennent un instrument d'étain fait tout expres, elles l'appliquent ardent sur la mammelle, afin de la brûler, & d'empêcher son accroissement incommodé; toute la force & la nourriture passe aux bras & à l'épaule droite, elles en sont grandement fortifiées. Pour ce qui est de la façon des autres Scythes, ils sont en-

Art. 1,
Des Sarmates,
des Amazones
& des Nomades
qui habitent
le desert de
Scythie.

Dd iii

214 Le Livre de l'air, des vents, des eaux, des reg. &c de leurs forces tierement semblables entr'eux, & differens de tous les autres peuples. Ce que ie di des Scythes peut estre dit semblablement des Ægyptiens, si ce n'est que ceux cy sont tousiours brûlez par l'ardeur du Soleil, & ceux là sont trauaillez par la violence du froid continual.

LE desert de Scythie consiste en vne plaine immense, c'est vne prairie continuelle, sans aucun arbre ni rocher, elle est modérément abreuée d'eau, elle a plusieurs grands fleuves qui l'égouttent, & qui reçoivent les ruisseaux qui se répandent dans la plaine. Les Scythes habitent cette vaste campagne, on les nomme Nomades ou Pasteurs, à cause qu'ils sont vagabonds, n'ayant point de demeure fixe. Ils sont tousiours dans des chariots, qui ont ordinairement quatre rouës, & quelquefois six, estant munis tout alentour d'un drap de laine fort épois. Ces chariots sont faits comme de petites maisons, il y en a de simples, & d'autres à deux & à trois estages, qui sont serrez & bien vnis, afin de resister aux pluyes, aux vents & à la neige. Ces chariots sont tirez par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, car le froid les reprime, ou les empêche de venir. Les femmes donc & les enfans passent leur temps dans ces chariots, elles y vivent, quant aux hommes ils vont à cheual, les troupeaux de moutons, de bœufs & de cheuaux les suivent. Ils s'arrestent en vn mesme lieu, tant qu'ils y trouuent du fourrage, pour la subsistance du bestail, ils s'en vont en vn autre dés qu'ils en manquent. Pour ce qui est de leur nourriture, ils mangent de la chair bouillie, ils boiuent du lait de jument, ils en mangent aussi du fromage, qu'on nomme hippocacé.

Art. 2.
*La description
de la Scythie
& de ses peuples.*

C E genre d'hommes est peu fœcond, ils habitent vn pays si froid, que les bestes sauvages y sont rares & petites, n'y pouvant naistre ni prendre leur accroissement. Ce desert est fort proche du Septentrion, il est au pied du mont Riphée, où la bise a son origine. Quand le Soleil a fait sa course, & qu'il retourne sur ses pas, estant au Tropique du Cancer, l'esté commence, il communique sa plus violente chaleur, & neantmoins à peine peut-il se reconnoître en ce lieu triste. Les vents chauds qui soufflent du midy n'y parviennent iamais que rarement & tres-foibles. Les vents du Nort qui sont tousiours tres-froids, puis qu'ils viennent de la glace, des mers immenses & de la neige, dont les montagnes sont couvertes en tout temps, rendent ces terres inhabitables. L'esté ne produit en Scythie que des broüillards épois qui cou-

En la production de la santé & des maladies endémiques. 215

urent la campagne , & des pluyes qui l'abreuuent , il époissit & resout en eau les vents du Midy qui s'y abaissent . C'est pourquoy ie peu dire que l'hyuer y regne tousiours , le froid y est continual ; l'esté n'y dure que fort peu de iours , encore y est il tres foible .

LA plaine de Scythie est eleuée , elle est à découvert , n'estant point dessendue ni ceinte de montagnes , elle est tournée du costé du Septentrion . Les bestes sauvages y sont petites , & du nombre de celles qui peuuent se cacher sous terre ; le froid extreme empêche leur accroissement , l'égalité de la terre ne permet pas qu'elles y demeurent , faute de lieux exposez au Soleil & propres à les metre à couvert . Les changemens du temps & des saisons au lieu d'estre grands & soudains , ne sont pas remarquables , ayant fort peu de difference ; c'est pourquoy les hommes de ce pays là sont tous semblables entr'eux . Ils prennent tous & en tout temps la mesme nourriture , ils se seruent en esté & en hyuer d'un même habit , ils respirent tousiours vn air humide & tres-grossier , ils ne boiuent iamais que des eaux de glace & de neige fonduë , ils ne font iamais d'exercice ni de trauail considerable . Car il n'est pas possible que le corps ni l'esprit s'éleuent à quelque entreprise nouvelle , où rien ne change , & où toutes les choses sont tousiours en vn mesme estat . Ces choses font que tous les Scythes sont tousiours gros & gras , leurs bras , leurs iambes & leurs iointures sont humides & tres-foibles . Ils ont la teste & la poitrine tres-humide , leur bas ventre l'est encore plus ; car il est impossible qu'il se dessche en vne contrée si égale , en des personnes si faineantes , qui sont tousiours dans vn air si froid & si humide . Ils sont de mesme taille , ils ont mesme façon , ils ont le corps chargé de graisse , & la chair dénuée de poil , ils sont semblables en toute chose ; les hommes se ressemblent entr'eux , il en est de mesme des femmes .

LE temps qui est tousiours de mesme , produit tousiours vne mesme humeur , il ne change point les semences , il ne les diuersifie point . Les fœtus se ressemblent tous , si le hasard , la violence , ou quelque funeste maladie ne les altere & ne les corrompt . Le phlegme domine en tout temps en tous les hommes de Scythie , puis que l'hyuer y regne tousiours , les semences & tous les fœtus en sont formez , il domine en tous les parens , ils s'en nourrissent , ils s'en augmentent . C'est pourquoy toutes les parties , le tempérament & les esprits estant semblables , il n'y a pas lieu de s'étonner si tous les hommes s'y ressemblent . La mesme chose se doit

Art. 3.

*De la cause de
la ressemblance
des Scythes entr'
eux , de leur foi-
ble et de leur exces-
sive humidité .*

216 *Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
 dire de la bile en Æthyopie , puis que l'esté y est tousiours , elle y domine en tous les temps , & en tous ceux qui l'habitent . Le printemps regne en plusieurs villes de l'Asie tout du long de l'an-née , le sang y abonde tousiours , les hommes y sont tous sanguins , ils se ressemblent . L'automne regne tout de mesme en plusieurs villes Occidentales , l'humeur melancholique y domine en toutes les saisons en tous les hommes , ils se ressemblent tous en leurs personnes , en leurs esprits & en leurs mœurs . Ainsi les maladies longues qui viennent des vices du temperament & de l'excés de quelque humeur , se guerissent par le changement de pays , s'habi-tuant en vne ville , où les qualitez & l'humeur contraire à la mala-die , dominent en toutes les saisons .

LA plus évidente démonstration de l'excésive humidité qui do-mine au corps des Scythes , & principalement en tous les Noma-des , est qu'ils sont obligez de se faire brûler toutes les iointures , vous en verrez les cicatrices à leurs espaulles , à leurs bras , à leurs coudes & à leurs mains . Ils sont contrains de se brûler aussi la poi-trine , les hanches & les reins , à cause de l'humidité de leur nature & de la mollesse de leurs nerfs . Ils ne sont pas capable de porter ni de lancer vn iauelot , ni de bander ou de tirer vn arc , tant ils sont foibles . Le feu dessèche les iointures , il épouse , il consume toute l'humidité superfluë , il rétreint le cuir & les nerfs , il fortifie . Le feu réueille la nature , il subtilise les esprits ; il donne le cours aux humeurs , il rend la nourriture plus parfaite , & le corps plus pro-pre au trauail . Plusieurs choses rendent les Scythes mols , bouffis & replets ; premierement estant petits on ne les emmaillotte point comme en Ægypte , ce n'est pas leur loy , ni leur coutume ; ils sont mieux à cheual , ayant les hanches & les fesses plus lar-ges , ils sont plus ferme sur la selle . Secondelement ils grossissent , à cause de loisiueté , ne faisant aucun exercice ; car les ieunes gar-çons qui sont encore foibles , pour monter à cheual , demeurent quasi tousiours assis dans les chariots . Ils vont rarement à pied , à cause des grands tours qu'ils font , & des voyages qui sont quasi continuels ; quant aux femmes , leur foiblesse & grosseur est pro-digieuse . Le rein de ce genre d'homme ne manque point à se rouffir , à cause de la violence du froid , car le Soleil ne les regar-dant point directement , le grand froid les saisit , & la blancheur du phlegme qui leur est naturelle , se brûle & deviennent rousse .

¶ Att. 4.
*De l'infécondi-
 té des Scythes*

LE S gens de ce temperament ne sont point propres à la fœ-condité , ils ne sont pas portez à l'amour , à cause de l'excésive humidité

En la production de la santé & des maladies endémiques. 217

humidité de leur nature , & de la mollesse de leur ventre qui est *de toutes*
froid & rempli de phlegme, ils sont presque incapables de l'action ses causes.
 venerienne. Le frottement continual des parties genitales & du
 perinée, qui se fait estant à cheual, augmente leur debilité; ce sont
 toutes les causes qui les rendent inhabiles à engendrer. La graisse
 & l'excessiue humidité sont causes de l'infœcondité des femmes,
 car la matrice ne peut pas tirer dans son creux la semence de l'hom-
 me , le phlegme empêche que leurs mois ne s'écoulent en peu de
 iours abondamment, comme il est nécessaire; ils sortent peu à peu,
 de temps en temps & avec douleur. La graisse qui s'amasse autour
 de l'orifice interieur de la matrice , & l'epiploon qui le bouche,
 tombant entre son ouverture & la vessie , empêchent l'entrée de
 la semence, elles corrompent la rectitude de son iect. Ces femmes
 là s'engraissent & se grossissent démesurément , ne faisant aucun
 exercice; la semence ne s'arreste point en leur matrice, elle s'écou-
 le, à cause de l'humidité qui la relâche ; elle s'éteint dans ces hu-
 meurs visqueuses & froides ; l'infœcondité de ce peuple vient de
 toutes ces choses. Les seruantes montrent évidemment cette ve-
 rité, car encore qu'elles ne soient guere amoureuses , à cause de la
 boisson des eaux de glace , du grand froid & de l'excessiue humi-
 dité , elles conçoivent neantmoins estant laborieuses & plus
 maigres.

ENTRE les Scythes il y a force Euneuques qui demeurent
 avec les femmes , ils en imitent le parler & toutes les actions , ils
 sont lâches de cœur & eneruez. Ceux du pays attribuent cet ab-
 baissement & changement de sexe à Dieu, ils respectent ces effœ-
 minez , ils les adorent , chacun d'eux craint que le même mal-
 heur ne luy arriue. Je croy aussi que ces accidens & toutes les au-
 tres maladies viennent de Dieu , de mesme que toutes les choses
 de la vie , bonnes ou mauuaises ; elles sont toutes également di-
 vines, elles sont toutes humaines, l'homme en est le sujet, il les endure,
 elles dependent de la main de Dieu toute-puissante. Cepen-
 dant chaque chose ne laisse pas d'auoir sa naissance & production
 particuliere , rien ne se fait qui n'ait sa propre cause naturelle.

JE diray donc la cause , qui rend les Scythes effeminez , ils
 sont sujets à la sciatique & aux fluxions sur les iambes, estant quasi
 tousiours à cheual sans étriers , leurs iambes sont tousiours pen-
 dentes. Ceux qui en sont violement malades en deviennent
 boiteux , leurs cuisses se retirent , ils cherchent à se guerir eux-
 mesmes , ils se pensent en cette maniere. Ils s'ouurent les deux

Ec

218 *Le Liure de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces*
 venes, qui sont derriere les deux oreilles, pour épuiser la fluxion
 qui les fait boiter & retirer la cuisse. Quand le sang est sorti
 des deux costez en abondance, les esprits se dissipent, ils tombent
 en defaillance, ils demeurent assoupis, ils se releuent en suite
 de cet abattement, ils se réueillent ayant dormi, quelques-uns se
 trouuent gueris, les autres non.

Art. 5.

Que l'excèsine euacuation des venes de la teste rend les Scythes infâconds & eneruez. CE remede, à mon sentiment, ne sert qu'à ruiner leur santé, car il y a des venes au derrière des oreilles, lesquelles estant coupées, rendent les hommes incapables d'engendrer; or il me semble que les Scythes coupent ces mesmes venes. Ceux qui se croient gueris veulent s'approcher de leurs femmes & coucher avec elles, mais se sentant trop faibles, ils se retirent sans rien craindre. Quand ils sont reueus deux ou trois fois & plus, ayant fait leurs efforts & tousiours sans succès, ils s'imaginent qu'ils ont offensé Dieu, vengeur des crimes; ils le reconnoissent pour auteur de leur misere. Ils prennent alors l'habit de femme, ils demeurent tousiours avec elles, ils font les mêmes ouurages qu'elles, auoüant leur infirmité. Cet accident n'arriue pas aux pauures ni aux moindres des Scythes, il arriue aux plus nobles & aux plus riches, à cause qu'ils vont à cheual, ils en possedent des haras; les pauures qui font de l'exercice & vont à pied, ne tombent pas dans ces mal-heurs.

Que la sterilité est une maladie naturelle.

SI l'impuissance estoit vne maladie diuine, on verroit que les pauures deuiendroient plutost infœconds que les plus riches, puis qu'ils font moins de sacrifices; s'il est vray que les Dieux se plaisent à estre honorez par les hommes, & qu'ils leurs font du bien en reuâche. Les grands font de beaux sacrifices aux Dieux, ils leurs font de riches presens & des offrandes, à cause de leurs commoditez, ils les honorent: mais les pauures n'en ont pas le moyen, ils offendrent les Dieux plus souuent, ils les accusent de l'indigence où ils se trouuent, ils se croient miserables, à cause que les Dieux le veulent. Il seroit bien plus à propos que les pauures portassent le châtiment de ces pechez que les plus riches qui les commettent rarement. Cette maladie n'est pas moins humaine que les autres, elles font toutes également diuines, puis qu'elles arriuent par la permission de Dieu; mais elles ont toutes des causes naturelles & évidentes, comme on le voit aux Scythes. La même chose arriue aux hommes de toutes les autres nations, ceux qui courrent beaucoup & qui sont trop souuent à cheual, sont aussi sujets aux gouttes & aux fluxions *sur* les iambes, ils deuiennent

En la production de la santé & des maladies endémiques. 219

inhabiles au jeu d'amour & incapables d'engendrer. Ainsi les Scythes se rendent impuissans & semblables aux Euneuques en toute chose, à cause qu'ils portent tousiours des haut de chausses serrez & tres-étroits, pour estre plus commodément, & quasi sans cesse à cheual ; à peine peuvent-ils toucher & manier leurs parties génitales. Le froid extreme & le grand trauail font qu'ils oublient la conuersation des femmes & toutes les douceurs de l'amour ; ils ne cherchent qu'à se reposer & à se déliurer de leur fluxion, par le moyen de la saignée des veines de la teste quiacheue de les eneruer.

LI n'y a dans l'Europe que la nation des Scythes ou Tartares qui se ressemblent entierement. Les hommes de ses autres contrées sont tres-differens les vns des autres, & mesme entr'eux, tant en leur taillle qu'en leur visage & autres circonstances ; à cause des changemens tres-soudains, & des vicissitudes tres-frequentes des saisons qui y regnent. Les chaleurs violentes, les froidures excessives, les grandes pluyes, les longues secheresses & les vents tout diuers s'entre-suivent & se meslent, ils varient les saisons, ils les diuersifient. Il faut qu'un homme qui s'engendre se sente de tous les changemens qui arriuent dans le temps qu'il se forme, car l'air compose sa plus noble partie, il est la matiere des esprits. La semence se change, comme l'air & le vent, dont elle est composée, vn mesme homme en a de differente en hyuer & en esté, elle est geant & di- tout contraire dans la secheresse & dans la pluye. C'est la raison pourquoy ie tien que les nations de l'Europe se font beaucoup plus diuerses en leur taillle & en leur façon que celles de l'Asie ; les habitans mesmes de chaque ville en particulier se voyent tres-humeurs dissemblables entr'eux. La semence y réçoit de plus notables alterations dans le temps de la conformation des parties, à cause que le changement des saisons y est plus frequent & la vicissitude plus soudaine que dans les villes de l'Asie, où les saisons sont tousiours égales, se ressemblant en toute chose.

LE S mœurs des peuples de l'Europe suivent aussi la rudesse & l'inégalité de leurs saisons, ils sont sauvages, insociables, courageux & hardis de leur nature. Le sang & les esprits qui sont souvent poussez du centre à la circonference, & qui sont agitez viollement se subtilisent & se multiplient, ils donnent à l'ame la rudesse en ses mœurs & l'audace en ses entreprises, ils obscurcissent toute la politesse, ils aneantissent sa douceur. Je croy que la fréquence & la soudaineté de ces vicissitudes sont les ouurieres des

Art. 6.

Que la diversité des saisons diversifie le vi- sage des hommes.

Que l'air & le vent, en chan-

geant & di- versifiant la semence, di- uersifient les corps & les hommes.

E e ij

220 Le Lieu de l'air, des vents, des eaux, des reg. & de leurs forces
desseins releuez, & de la generosité des peuples de l'Europe ; &
que l'égalité de toutes les saisons est l'origine de la timidité de
ceux de l'Asie. La paresse & loisiveté se nourrissent & s'augmen-
tent de l'égalité de toute chose & du repos continual ; les chan-
gemens au contraire , & l'agitation des esprits fournissent du tra-
uail au corps , ils donnent à l'ame de l'employ. La faineantise & le
repos fomentent la timidité ; la peine , le trauail & les occasions
perilleuses produisent le courage & la vaillance, elles augmentent
la force.

Que les lois
rendent les
hommes laf-
ches ou vail-
lans.

CES choses rendent les peuples de l'Europe plus belliqueux
que tous les autres ; leurs lois y contribuent , ils ne sont point su-
jets ni dependans des Rois , comme ceux de l'Asie. Les nations
qui sont sujettes à l'autorité despotique, sont nécessairement plus
timides, elles craignent leur maître , ses ministres & leurs enne-
mis. Leurs ames sont nourries dans la bassesse , puis qu'ils sont nés
dans l'esclavage , ils seruent par contrainte & à regret ; ils ne s'ex-
posent pas volontiers aux grands hazards , pour le profit d'un
maître , ni pour l'accroissement de son autorité. Les peuples de
l'Europe sont libres de leurs volontez , ils ne trauaillent que pour
leur interest particulier , ils cherchent les occasions perilleuses , ils
y courrent hardiment , à cause qu'ils reçoivent eux-mesmes l'hon-
neur & le profit de leur victoire. On peut iuger delà , que les lois
contribuent beaucoup à l'agrandissement du courage , on le
connoît en comparant les peuples de l'Europe avec ceux de
l'Asie.

Art. 7.
Quel l'inégalité
des saisons &
la diversité des
pays diversifi-
quent les corps,
les mœurs &
les esprits des
hommes.

IL y a dans l'Europe plusieurs nations fort différentes de taille,
de visage & de mœurs ; i'ay desia di les causes de leur va-
rieté , ce sont la nature des lieux qu'ils habitent , & la diversité des
saisons qui regnent en l'air, ie dois les rapporter encore plus distin-
tement. Les peuples qui habitent vn pays de montagnes , rude,
couvert de bois, battu des vents & élevé , n'abondat pas beaucoup
en eau , reçoivent de grands changemens de la vicissitude des sai-
sons , car elles y sont fort dissemblables. Il faut que les hommes y
naissent grands , robustes & fort laborieux ; ils y sont à la verite ,
vaillans de leur nature, mais ils sont si rustiques , qu'ils ont aussi de
la brutalité. Ceux qui habitent les lieux bas , fertiles en herbes &
étouffez , ne receuant quasi que des vents chauds , & ne beuvant
que des eaux tièdes & croupissantes , sont mal tailliez ; ils ne sont
jamais grands & droits , à cause qu'ils croissent en largeur , ils sont
charnus, humides & de poil noir, estant plus bilieux que phlegma-

En la production de la santé & des maladies endémiques. 227

riques, ils sont tout bazanez & noirs, plutost que blancs & de couleur vermeille. Ces hommes ne peuuent pas estre vaillans & laborieux, comme les premiers, puis qu'ils naissent en vn pays, dont les qualitez sont contraires ; & neantmoins par l'exercice, ils se perfectionnent en quelque chose. Si ce pays a des riuieres, pour décharger les eaux de pluyes & de mares qui corrompent le corps, les esprits & les mœurs, ils peuuent iouir de la santé, auoir le tein vermeil & les humeurs meilleures. S'il n'a point de riuieres, & que le peuple y boive de l'eau de pluye dormante & de mauuaise odeur, il ne manque point à souffrir des enflures, & des maux de ventre & de ratte. Ceux qui demeurent en vn pays plus eleué, & neantmoins égal & assez éuenté, qui se tressue arrosé de beaucoup de riuieres, sont d'ordinaire bien taillez, ils sont tous grands & droits, ils se ressemblent, leur esprit est plus doux & mieux tourné, ils sont plus sociables que les precedens, leurs saisons estant mieux reglées. Ceux qui naissent en vne contrée qui est de sa nature maigre, seche & infructueuse, qui n'est point abbreuuée de fleuves, ni couverte de bois, ni arrosée de pluye frequente qui l'humecte & engraisse, sont mal-heureux, en ce qu'ils manquent de la douceur du temps & du secours de l'air. Ils sont durs & robustes, ils sont plus iaunes & bazanez que noirs ; quant à l'esprit, ils sont bijares, opiniatres & reueches. Car on tressue par tout que la taille des hommes, leurs visages, leurs mœurs & leurs natures, sont tres diuerses dans les lieux où le changement des saisons est plus frequent, & leurs vicissitudes plus soudaines.

A I N S I le changement des saisons est le premier de la nature, sa force est la plus grande ; le lieu de la naissance & les eaux qui l'abreuuent tiennent le second rang. Il contribue beaucoup à l'établissement de la vie, car on voit que le corps des hommes, leurs visages & leurs mœurs imitent de bien près les dispositiōs de la patrie. Si sa terre est legere, humide & molle, si elle est abreuuee de beaucoup d'eau, dont les sources soient si hautes & superficielles, qu'elles soient tousiours froides en hyuer & chaudes en esté, encore que les saisons soient bien reglées dans ce pays, les hommes neantmoins y sont tousiours défectueux. Ils sont charnus, sent en des gros & mal-faits, leurs iointures ne sont point apparētes, tout leur pays où les corps est si lâche & si humide qu'ils sont incapables de trauail ; ils saisons sont ont le plus souuent l'esprit malin & l'ame depravée, ils sont toujour bien reglées, jours pefans, paresseux & enclins au sommeil. Ils sont mal propres & d'autres aux arts, estant lourds & grossiers à conceuoir, ils ne sont point tres-accomplis naissent

Art. 8.

Que les dispositiōns du pays sont bien souuent plus fortes que les saisons mesmes.

Des hommes tres-déflectueux naissent

Ec iij

222 *Livre premier du régime de viure de l'homme;*

en des lieux subtils, ni raffinez à discerner les belles choses ni les plus delicates, qui ont des qualitez excessives & des saisons tres-déreglées. SI au contraire, vn pays est eleué, montueux, inégal, tout decouvert & dénué de plantes, si le froid de l'hyuer y est excessif, & qu'en esté le Soleil le brûle par sa violente chaleur; Il faut que ceux qui naissent en ce pays soient forts, gresles & bien faits, ayant les iointures visibles & bien formées dans toutes les parties. Ils sont couverts de poil, prompts au travail, vigilans & attentifs à leurs affaires; quant aux mœurs, ils sont fort choleres, opiniâtres & résolus dans leurs sentiments particuliers; ils sont plus disposez à la rudesse qu'à la douceur & civilité. Ils ont l'esprit subtil & propre aux arts, ils y sont plus adroits & plus intelligens que tous les autres; ils sont aussi plus belliqueux & plus vaillans. L'homme ne retient pas seul les dispositions & la nature du pays où il naît, toutes les choses qui luy seruent de nourriture & de breuvage les ont encore beaucoup plus, puis qu'elles y croissent & s'y augmentent. Je ne rapporte icy pour exemple, que les productions plus différentes, & qui sont tres-contraires entr'elles, à cause qu'en les conceuant, on comprent aisément, sans se tromper, toutes les autres qui sont presque infinies.

*LIVRE PREMIER DV REGIME
de viure de l'homme, de ses principes, de sa
generation & de ses facultez.*

SECTION PREMIERE
*DES PRINCIPES DES CHOSES
naturelles, de leur generation, de leur accroissement,
de leur corruption, & de la conformation
de l'homme.*

CHAPITRE PREMIER.
*Dès principes des choses naturelles en general, de leur
generation & corruption, de leur accroissement & diminution.*

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 223

Si je croyois que quelqu'vn de nos predecesseurs qui ont escrit touchant les choses qui regardent le régime de l'homme , & la conseruation de sa santé , en eust parlé conformément à la vérité , les ayant bien connués , & qu'il les eust toutes comprises & décrites , avec autant d'exactitude que la portée de l'esprit humain le permet ; ce me seroit vn tres-grand auantage de me servir de son trauail , le rencontrant aussi parfait en chaque chose , qu'il deuroit estre , pour l'utilité d'un chacun . Il est vray que beaucoup de gens ont escrit de cette matiere , mais personne d'entr'eux n'a suffisamment conceu ce qu'il deuoit escrire , quelques-vns ont bien fait en certaines choses , & neantmoins personne n'a pû réussir encore en toutes ses parties . Ils n'ont rien fait qui soit blamable , s'ils n'ont pû decouvrir ce qu'ils ont recherché si curieusement . Ils ont tous merité beaucoup d'honneur & de louange , plurost que du mépris , d'auoir employé toute leur force à la recherche d'une si bonne chose . Ce n'est pas mon intention de les reprendre de leurs fautes , ni de ce qu'ils ont mal escrit , je n'en dis rien ; quant au reste , ie suis d'accord de ce qu'ils ont bien découvert & inuenté .

IE déduiray tres-exactement tout ce que nos predecesseurs ont bien escrit , n'estant pas à propos d'y rien changer ni alterer . Je ne gagnerois rien de les reprendre ni de les conuaincre de tout ce qu'ils ont dit sans fondement . Je veux seulement faire voir en ce discours la vérité de chaque proposition , par mes experiences & par mes raisons . Je propose ces choses auant que d'entrer en matiere , à cause qu'il y a des gens si déraisonnables , qu'ils ne reçoivent plus vn homme à parler d'un sujet , s'il se presente apres vn autre qu'ils auront entendu discourant le premier de cette mesme chose . Ils ne remarquent pas qu'il appartient au mesme genie de conceuoir toutes les preuves qui démontrent vn mesme sujet ; les veritez s'éclaircissent toutes reciproquement . I'admet donc toutes les belles choses que les predecesseurs ont découvertes & inuentées , ie montre évidemment celles où ils se sont trompez ; & en troisième lieu , i'explique la nature & les qualitez de beaucoup de choses , que mesme pas vn des anciens n'a proposé .

IL faut absolument que celuy qui veut bien escrire du régime de l'homme , connoisse en premier lieu tous ses principes , & la semence mesme , dont il se fait dans la matrice ; car s'il ne scâit toutes les humeurs & toutes les parties qui le composent , s'il n'est certain de celle qui regne dans ses venes , il ne pourra prescrire les choses qui luy sont utiles . Il faut qu'il scache en suite toutes les

Art. 1.
Que l'imperfection du régime des Anciens oblige à le perfectionner .

Art. 2.
De toutes les cnoissances nécessaires à la perfection du régime .

choses qui changent l'homme & qui l'alterent , qui le nourrissent & qui luy dōnent vn suffisant accroissement. On doit s'instruire de toutes les qualitez des alimens & des breuuages dont il se fert ; on doit apprendre toutes leurs vertus particulières, tant celles qu'ils ont de nature, que celles qu'ils ont par l'industrie des cuisiniers qui les apprestent. Il faut oster la crudité des alimens & des breuuages qui sont trop forts ou difficiles à digerer de leur nature; & dōner de la force à ceux qui sōt foibles ou incapables de resister à l'estomach quand on en a beson , & que l'occasion de leur usage se rencontre.

C E L V Y qui a conceu toutes ces choses, n'a pas acquis la perfection du régime , car il est impossible qu'un homme qui boit & qui mange se porte bien s'il ne trauaille. Les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires , & neantmoins ils sont utiles à la perfection de la santé , quand on les emploie tour à tour. Le trauail épouse , il dissipe toutes les humeurs , les alimens & les breuuages les reparent , ils remplissent ce que l'exercice évacue; ainsi la santé depend de la vicissitude de se vider & de s'emplir, de manger & de trauailler. Il faut donc connoître la force de tous les exercices , tant de ceux qui sont naturels, que de ceux qui sont violens; il faut distinguer ceux qui grossissent la chair , & la preparent à s'augmenter, de ceux qui l'appetissent & la diminuent. Ces lumieres ne sont pas suffisantes , il faut scauoir aussi tous les rapports & les proportions que nous auons avec tant de choses. Il faut connoître la mesure de tous les exercices , & la proportionner à la quantité des alimens & des breuuages , à la force de l'homme, à tous ses aages , à sa façon de viure , à sa complexion , à la constitution de l'année , à ses saisons , à leurs vicissitudes , à la diuersité des vents,&c à la situation des pays où il est obligé de viure. Il faut scauoir le temps de l'Orient & de l'Occident des principaux Astres, pour éviter l'impression du changement des alimens , des breuuages , des vents , des saisons , & mesme de la nature vniuerselle, qui est commune à tout le monde , puis qu'elle est cause de toutes les maladies epidemiques & endemiques.

Art. 3. LA plus exacte connoissance de toutes ces choses tres-utiles, bien que presque impossible , n'est pas encore suffisante. Car si on tres-exacte ne pouuoit découvrir la mesure precise & la iuste proportion du trauail , à l'égard de chaque espece de temperament , & qu'il ne s'y rencontraist point de plus ni de moins , on trouueroit aussi le moyen de viure tousiours en santé , & de n'estre iamais malade. Mais cette découverte est impossible , à cause de la grande quantité

*Que le régime
tres-exacte ne
peut estre pre-
scrit qu'aux
Grādi, qui sont
considerez à
toute heure.*

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 225

quantité des choses qui y contribuent, dont les combinaisons sont presque infinies. C'est pourquoy nous sommes obligez d'abréger cette science, & de la reduire à d'autres maximes, qui ne peuvent estre utiles qu'à ceux qui ont des Medecins particuliers, qui veillent sans cesse à leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, lors qu'ils commencent leur exercice, & lors qu'ils le finissent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions sont observées, ils sont considerez à toute heure, & dans le sommeil mesme. On peut plus aisément conseruer ces personnes, reglant tousiours leur nourriture à proportion du trauail; car on doit le diminuer si elle manque, ou l'augmenter si elle est copieuse. Il est impossible au contraire, de donner la mesure precise du trauail & des alimens, à ceux qu'on ne voit pas souuent, puis que l'ay fait & dit sur ce sujet tout ce qui se peut dire; & neantmoins l'une de ces deux choses surmonte toujours aisément l'autre.

LES anciens font parvenus iusqu'à ce point, ils ont fait leurs efforts pour inuenter & découvrir ces tres-importantes lumieres; ils n'ont pu neantmoins y reussir, ils sont demeurez courts, & moy ie les ay découvertes. Je donne les plus surs moyens de penetrer dans l'auenir, en preuyant les maladies, par le discernement de l'excès de la nourriture ou du trauail, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mêmes. Car bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible & peu considerable, elle ne laisse pas pourtant à la longue de produire vn excés capable de faire vne maladie tres-dangereuse. Les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour, & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuvent enfin surmonter la nature, & dissiper toutes les forces qui nous entretiennent en santé. L'ay fait voir les symptomes qui viennent du mauvais régime, & surmontent enfin la nature. L'ay montré les premiers faux pas de ces funestes cheutes, les moyens de s'en relever & de se restablir en santé plus parfaite. C'est là le but de mes escrits, & la perfection du régime que ie propose en cet ouvrage.

TOVTES les choses vivantes, tous les animaux & les hommes mesmes se produisent & subsistent, par le moyen de deux choses qui sont, à la vérité, tres différentes en leurs qualitez, & neantmoins qui sont tres-propres à servir ensemble aux actions de la vie. L'enten l'eau & le feu, ou la chaleur & l'humidité; car ces deux choses, bien iointes & bien alliées, sont capables non seulement de maintenir en leur perfection, par des assistances mutuelles,

Art. 4.

*Que l'eau &
le feu bienynt
composent &
conseruent tou-
tes les choses
vivantes.*

Ff

226 *Livre premier du régime de viure de l'homme,*

mais aussi d'establir & de conseruer toutes les choses en l'estat que nous les voyons. Si au contraire elles se détachent, & qu'elles viennent à se separer, elles ne sont plus propres à rien ni à elles-mesmes; faisons donc voir les forces de chacune de ces deux choses en particulier. Le feu seul est capable de changer tout en tous les corps elementaires, il est le maître & l'invincible ouurier de toute la nature inferieure; la subtilité de sa substance & la force de ses qualitez luy donnent cet avantage. Sans doute il auroit bien-tost deuoré toutes les choses elementaires, s'il n'en estoit empêché par la fuite, plutost que par la resistance des autres elemens, qui sont ses ennemis. Car dans le temps du combat, s'abais-sans au dessous de luy par leur pesanteur, ils aident sa legereté à l'élever en sa Sphere, comme en son thrône, qui est en haut.

Il est impos-
sible que
l'eau ou le
feu surmon-
tent entiere-
ment.

LE principe materiel & contraire au feu qui est l'eau, où l'humide est capable de composer & de nourrir tout en toute chose; si bien que l'un & l'autre de ces deux elemens surmonte en quelque sorte, il se treue aussi surmonté, plus ou moins, selon le mélange de leurs forces. Car il est impossible que l'un ni l'autre surmonte entierement, parce qu'il faut que le feu perisse faute d'aliment, apres avoir dissipé l'humide & reduit sa matiere à sec, ou qu'il tire d'ailleurs sa nourriture. Si au contraire le feu vient à s'éteindre iusqu'à la dernière étincelle, par l'abondance de l'humide, ses nobles agitations cessent aussi-tost.

CETTE masse d'humeur apres avoir fecoué le joug de la domination legitime, n'en demeure pas libre & triomphante; puis qu'estant incapable d'agir & de s'aider, elle tombe aussi-tost dans la tyrannie de la pourriture, & de la chaleur étrangere qui la dissipe & la consume en vn moment. La nature ne laisse rien d'inutile, elle est si ménagere, qu'une chose n'est pas si-tost perie, que sa matiere est employée, par des causes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent jamais. La matiere invite l'ourier, se portant d'elle-mesme à de nouvelles formes. C'est ce qui fait qu'il est impossible que l'un ni l'autre de ces deux elemens surmonte; car si l'un d'eux estoit tout à fait détruit, celiuy qui demeureroit victorieux, conuertiroit bien-tost tout en soy, rien de ce que nous voyons ne subsisteroit en nature. Si au contraire l'eau & le feu demeurent tousiours dans l'égalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, dvn costé la naissance & la mort de l'autre.

AINSI toutes les choses viuantes se font de ces deux elemens,

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 227

puis qu'ils possèdent les quatre qualitez premières, & que tout se produit par le moyen d'une matière & d'un agent. Or le feu est le plus efficace de tous les ouvriers, l'eau est la plus souple de toutes les matières; de sorte qu'estant meslez ensemble, ils établissent toutes les choses vivantes, ils les conservent. Le feu de sa nature est chaud & sec, l'eau qui est sa matière est naturellement froide & humide; ils prennent aussi reciprocement les qualitez l'un de l'autre. Le feu reçoit l'humidité de l'eau, qui le retient & le nourrit, il en est susceptible; l'eau tout de même, reçoit du feu la sécheresse, puis qu'on voit qu'elle s'époisse en s'échauffant. Ainsi par le mélange de ces deux éléments, il se produit de toute sorte de semences & d'animaux, qui n'ont rien de semblable entre eux, en effet ni en apparence, en leur diverse conformation, ni en leurs qualitez. L'eau & le feu ne peuvent jamais s'arrêter, ni demeurer en un même état; car au contraire en s'agitant, ils s'impriment sans cesse nécessairement l'un à l'autre des qualitez très différentes, qui produisent des choses très-dissemblables entre elles, ils se diversifient infiniment.

RIEN ne se perd, ni ne perit dans la nature, rien ne s'engendre qui ne soit dès lors dans le monde auparavant; mais les choses s'alterent, elles se changent plus ou moins, à cause que leurs éléments se meslent ou se séparent. On croit que les choses qui sortent de lieux secrets & de l'obscurité, pour se montrer au jour, sont qu'en apparence, & s'engendent; que celles qui en sortent & disparaissent, se cachant dans l'obscurité, se perdent & s'aneantissent. On doit se fier davantage au sens & à ses propres yeux, qu'au raisonnement; ie ne laisseray pas néanmoins de rapporter ici les opinions particulières de la Philosophie. Les animaux qu'on ne voit plus & qu'on croit morts, ne sont pas moins en vie que ceux qui paroissent, car il est impossible qu'il en perisse aucun sans la destruction de l'univers, puis qu'ils dépendent l'un de l'autre & de mesm's principes. Une chose nouvelle ne peut pas s'engendrer dans la nature, s'il n'y a une matière dont elle puisse être engendrée; auant que de paroître, elle est dès lors sous d'autres formes. Rien ne perit entièrement, n'y ayant point de chose dans le monde capable d'aneantir une autre. La substance des choses est immuable, elles n'ont point de changement que celuy de s'accroître ou de s'apérir, en se meslant ou en se séparant. Elles croissent toujours jusqu'à leur dernier point, ou elles diminuent demeurant dans les bornes de la grandeur conforme à leur nature.

Art. 5.
Que tous les
changemens de
la nature ne
sont qu'en ap-
parence, &
qu'ils se redui-
sent tous à un
seul.

Cette Philoso-
phie n'est pas
conforme à la
doctrine du li-
ture de l'hô-
me.

F f ij

228 *Liure premier du régime de viure de l'homme,*

CE que i'enten par les mots d'engendrer & de corrompre , de naître & de mourir, ie le dis de la sorte pour estre plus intelligible à tout le monde. Je montre que ces mots signifient la même chose que se mesler ensemble & que se séparer ; car la génération & la corruption , le meslange & la separation s'accompagnent tousiours en toute chose. Si on veut parler proprement, la generation , le meslange , & l'augmentation sont vne mesme chose ; la diminution , la mort , & la dernière dissolution sont aussi la mesme chose. Chaque mixte en particulier se porte à se corrompre , à se dissoudre & à se diuiser en tous ses elemens ; & tous les elemens se portent à se mesler , à s'allier & à s'vnir en la composition de chaque mixte. Ainsi chaque chose se change en toutes , & toutes choses se changent en vne seule.

Les choses naturelles ne sont rien que leurs elemens bien alliez & tres-étroitement vnis ensemble.

L'opinion des hommes touchant le changement n'est pas conforme à sa nature. ON exprime les choses permanentes ou diuines , & celles qui sont passageres par des vicissitudes qui ne vont qu'au plus & au moins ; elles s'élèuent seulement , elles s'abaissent , elles s'augmentent , elles se diminuent. Le iour & la nuit croissent tour à tour , ils diminuent tout de mesme , l'agrandissement du iour fait l'appetissement de la nuit. La Lune croissant peu à peu devient pleine & entiere , puis elle s'appetisse & disparaît , se diminuant insensiblement. Le feu regne en esté , & en hyver il est tres-foible , il est prest à s'éteindre ; l'eau s'augmente à son tour , elle est la maîtresse en hyver , elle regne par tout , la chaleur & la secheresse de l'esté la détruisent. Le Soleil va sans cesse d'un Tropique à l'autre , ses tours & ses retours font le cours de l'année.

LES choses qui paroissent les mesmes , peu apres sont tout autres ; l'air transparant & la lumiere sont vne mesme chose ; la nuit & l'air obscur ou tenebreux sont aussi vne mesme chose. L'obscurité de l'air succede à la lumiere , & la nuit a la clarté du jour. Les choses vont , elles viennent , elles changent de place , elles vont de costé & d'autre ; elles s'aident en leurs actions , courrant , à toute heure , aux mouuemens l'une de l'autre. Les choses qui sont proche augmentent les plus esloignées ; elles ignorent effectiuement ce qu'elles font , & neantmoins il semble qu'elles soient connoissantes. On ne scait pas mesme ce qu'on voit , ce qu'on sent , ni ce qu'on touche ; cependant toutes les choses arriuent suivant nos volontez , ou au contraire ; elles se font selon la prouidence & par la nécessité qu'elle impose. Les elemens & les autres choses , en se portant dans les lieux l'une de

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 229

l'autre, se meslent reciproquement, chacune s'accomplit en ses actions, elle reçoit la destinée de sa nature, en son plus grand accroissement & en sa decadence. Toutes les choses le corrompent reciproquement, les moindres font perir les grandes, les plus puissantes détruisent les petites, & celles qui sont fortes se nourrissent & s'augmentent de la ruine des autres ; la même chose arriue au corps de l'homme, à ses esprits & à son ame, qui est tousiours semblable au corps.

LES choses composées de feu & d'eau qui entrent dans le corps de l'homme, ayant les facultez de toutes ses parties & de chacune en particulier, luy donnent de la force & de l'accroissement, ou elles luy en ostent. Les excremens, les purgatifs & les venins multiplient les humeurs détruisant les parties ; le sang pur au contraire les augmente, il diminuë les humeurs vicieuses. Sciant du bois on fait deux choses differentes par vne seule action, lvn des scieurs pousse la scie, l'autre la tire en mēme temps ; le bois se diminuë par la diuision qui sert à le multiplier. La nourriture est tout de mēme, elle se pousse, elle est attirée, elle se porte, elle est receuë, elle se tire dvn endroit pour se communiquer à vn autre. Il y a des parties qui la cuisent & digerent dautant moins, qu'elles en reçoivent vne plus grande quantité. Chaque humeur a sa source & son lieu propre ; celle qui s'affoiblit dans la saison contraire occupe moins de place ; celle qui regne & qui s'augmente, prent le dessus en se meslant, elle tient beaucoup plus de lieu ; les humeurs étrangères & vicieuses sont rejetées comme ennemis.

LE sang & les esprits qui sont en vn chacun, plus ou moins copieux, & qui coulent sans cesse, faisans leurs tours & leurs retours dans toutes les parties, n'ont pas besoin, pour leur égard, d'estre augmentez ni diminuez, ils ne sont pas capables d'vne véritable nourriture. Mais ils sont nécessaires absolument à toutes les vicissitudes du corps où ils s'enferment, puis qu'ils sont les ouuriers de tous ses mouuemens, car ils l'augmentent ou ils le diminuent. Chaque partie de l'ame se façonne la place où elle fait sa résidence, elle la rend commode à recevoir la plus exquise nourriture ; car les humeurs contraires ne peuvent iamais s'arrester dans des lieux dissemblables, ni se changer en la substance de ces lieux. Elles sont inconnuës tant qu'elles sont errantes, mais quand elles s'arrestent pour se cuire & mesler ensemble, on les cōnoît. Les humeurs semblables s'allient, les contraires s'expulsent, car elles se combattent tant qu'elles sont ensemble. Ainsi les ames n'entreront point dans

Le corps se forme sur le modèle de l'ame & suivant ses perfectiōs

Art. 6.
De l'accroissement, de la diminution & de la nourriture des animaux.

230 *Liure premier du regime de viure de l'homme,*

d'autres corps que dans ceux qui leurs sont conformes. L'ame de l'homme & ses esprits ne s'augmentent iamais qu'en ses organes, puis qu'ils sont faits d'une melle étoffe ; si quelqu'autre ame s'y nourrit, comme celle des vers, ils se reiettent avec violence. Je ne di rien des autres animaux quant à present, ie parle seulement de l'homme.

CHAPITRE . SECOND.

*De la conformatio[n] de l'homme , de sa naissance
& de son accroissement.*

Art. I. **L**'AME, le sang & les esprits qui se font du meslange de feu subtil & d'eau tres-pure , entrent dans l'homme ; ils sont sa force, l'accroissement & la nature, la forme & les ouuriers de toutes ses actions ; en eux-mesme la messe consiste sa vie, sa mort & sa fortune. Ces elemens bien ioints nourriture de l'homme ne se ensemble , composent des esprits & des parties de toute sorte ; ils font que par font des hommes forts & d'autres foibles , des masles & des febles semblables melles qui se nourrissent , qui s'augmentent & se multiplient par bien proportionnez. le regime, qui est conforme à leur nature. Les alimens & les breuvages propres à l'homme contiennent les vertus de toutes ses parties , ceux qui n'ont pas cette conuenance necessaire sont incapables de nourrir, car la quantité n'y fait rien , si elle n'a la ressemblance. La nourriture qui contient la vertu de chaque partie, ne les nourrit iamais que quand elle entre dans ses pores, par ses propres vaisseaux, avec un meslange tres-exquis. Le sang n'aquiet jamais cette parfaite coëction , s'il n'est agité par le cœur auparauant , si les quatre humeurs ne sont meslées tres-exactement dans ses deux ventricules, y estant sans cesse attirées par les venes, & rejetées soudainement par les arteres dans toute l'habitude.

LE cœur de l'homme & ses autres parties peuvent se comparer à des scieurs de bois , dont l'un pousse la scie, l'autre la tire , ils font ensemble un seul ouurage par deux mouemens tres-contraires. Celuy qui presse en haut, poussant en bas la scie, se tenuue aidé par celuy qui la tire en bas ; car autrement elle n'iroit iamais promptement de haut en bas, ni de bas en haut , on ne la verroit point couler à l'aise. Si les scieurs ne s'accordent entr'eux , & qu'ils pensent l'emporter l'un sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre, ils n'auantent aucune chose. La nourriture est de mesme , le cœur

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 231
 & le reste du corps tirent & poussent le sang tour à tour ; toutes les parties le reçoivent au même temps que le cœur le renouoye ; ils font ce même ouvrage ensemble , par des mouuemeins tout contraires.

SI l'vne des parties l'emporte sur les autres , tirant ou repoussant le sang plus fort que de coustume , tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat , elle fait aussi- tost vn étrange desordre aux actions de la nature . Le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable , au même temps que le reste du corps en est presque épuisé . L'enfant se nourrit tout de mesme en la matrice , il y est tousiours enfermé , demeurant en vn même estat , iusqu'à ce que se nourrissant il s'agrandit , il a besoin d'un lieu plus ample , d'un air plus libre , & d'une plusabondante nourriture . C'est en ce temps précisément qu'il change de demeure ; les garçons & les filles naissent tous de la même sorte , estant contrains par la nécessité des alimens , & par les efforts de la mere qui les iette dehors . Ceux qui ont le meslange tres-exquis des elemens qui les composent , se forment les premiers , ils se nourrissent , ils prennent leur accroissement , car les parties dissimilaires se distinguent , celles qui sont simples ou similaires se nourrissent & s'augmentent de ce même mélange .

SI ce meslange ou coction des alimens qui se fait en trois divers lieux , se trouve en vn enfant qui nait à terme . Si la proportion nécessaire à la perfection de l'harmonie , qui resulte de leurs trois consonances , se remarque en son estomach , en ses entrailles & en son habitude , il vit , il croît , il se nourrit receuant les mesmes alimens , dont il auoit accoutumé de se nourrir dans la matrice . Si au contraire la premiere coction se fait mal , si la seconde , ou la troisième qui est commune à tout le corps , est vicieuse ; l'enfant qui se nourrit en reçoit tout le détriment , il perit à la longue . Si la première consonance n'est pas harmonique & manque de proportion , si les tons graues ne sont pas bien d'accord avec les aigus ; si la seconde ou la troisième consonance ont quelque deffaut , leur moindre alteration fait perir l'harmonie . Les humeurs ne s'accordent point , au lieu de s'allier en se meslant , elles se dessvnissent & se séparent , l'enfant s'affoiblit , il succombe , il meurt avant sa destinée . La nourriture est vne action naturelle , qui se fait sans intelligence ; la seconde coction ne conçoit point le manquement de la première , elle n'est pas capable de trauailler à sa correction . Je dois montrer en suite , pourquoy les mesmes peres & meres font quelquefois des garçons & d'autrefois des filles .

232 *Liure premier du régime de viure de l'homme,*

Art. 2. LORS donc que la semence, qui contient les proportions tres-
De l'ordre de exquises de ses trois consonances, est receueë dans le lieu propre à
la conformatio sa nature, elle s'échauffe estant humide, le feu se faisit aussi-tost de
des vaissaux sa matière. Les esprits qui font la principale partie, la meslent &
du nombril & l'époississent; ils produisent vne peau qui l'enuironne, en desse-
de leur necef- chant son circuit. La matrice qui est ce lieu tres-propre, acceuille
sitè. la semence, elle la retient, elle l'enferme, & mesme elle excite &
 releve ses facultez; elles trauallent ensemble à produire vn chef-
 d'œuvre semblable à l'homme, dont la sémence n'est que le super-
 flu. La matrice embrasse si étroittement la semence qui s'attache
 à ses parois, que s'vnissant elles deviennent vne mesme chose.
 C'est au premier moment de cette vniōn tres-parfaite que la vie
 de l'enfant commence, puis qu'il en fait les fonctiōns, tirant pour
 se nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mère, à tra-
 uers la membrane qui l'enuironne.

AV commencement cette membrane est fort délicate & po-
 reuse, elle donne issuë par tout également aux vapeurs chaudes,
 elle permet l'entrée des humiditez nourrissantes. Mais apres
 qu'elle est endurcie, venant à se secher par la chaleur qu'elle en-
 ferme au dedans, & par celle de la matrice qui l'enuironne, elle
 s'époissit à vn point, qu'elle bouche entierement les passages à
 toutes les vapeurs brûlantes, & aux humeurs qu'elle attiroit au-
 parauant. C'est pourquoi la chaleur & les esprits de la semence
 estant étroitement renfermez, agissent sur l'humidité qui est au
 dedans, ils la consument. La partie plus solide & la plus seche, ne
 peut pas se détruire &cs'aneātir par la chaleur, elle s'époissit & se for-
 tifie par la consomption de l'humidité superfluë, elle se conuertit
 en nerfs, en os, en cartilages. Ainsi la chaleur naturelle de la se-
 mence agite son humidité, elle en separe toutes les parties qui
 sont differentes, elle vnit toutes celles qui sont semblables, pour
 en former les parties similaires. Or il est impossible que la chaleur
 subsiste dans les parties solides & seches, manquant de nourriture,
 elle s'entretient mieux en celles qui sont humides & molles, puis
 qu'elles seruent d'aliment, & qu'elles ont aussi toutes quelque
 consistance qui résiste à la chaleur.

LE ventre est vne partie chaude qui contient beaucoup de sang
 & d'humidité radicale, c'est pourquoi les esprits s'y échauffent,
 & sur tout lors que les vapeurs brûlantes, n'ayant point de for-
 tie, se renferment plus étroittement au dedans par l'époisseur
 de la membrane. Car alors la chaleur & les esprits s'augmentent
 &

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 233

& se fortifient tellement, qu'ils surmontent tous les empeschemens qui s'opposent à leur violence; ils poussent imperueusement au dehors les fumées, ils se forment en ce même temps, des conduits propres à servir de soupiraux, & à tirer la nourriture. L'expulsion des fumées brûlantes precede l'attraction de l'aliment, car la nature pouruoit toujours à ce qui la presse d'avantage, comme à chasser ce qui l'offense, plûtost qu'à tirer ce qui luy est utile & agreable. Elle forme la cavité gauche du cœur, & delà les arteres, pour expulser les fumées qui l'estouffent plûtost que les venes qui attirent le raffraichissement & la nourriture; elle fait deux arteres umbilicales, & vne seule vene, pour le même sujet.

LE feu qui se ramasse intericurement en abondance, & qui s'enferme dans le ventre, ne manque point à l'élargir, y rencontrant beaucoup d'humeur & de matiere propre à s'estendre. Ce feu ne peut pas tousiours subsister, s'il ne reçoit sa nourriture; il se forme vn ample passage, il se iette dehors pour en tirer sa substance, & tous ses raffraichissemens; il forme les organes de la digestion, & les égouts des excremens. Ce feu tres-doux & tres-humide qui se retient dans les entrailles, & se répand par tout le corps, se diuise en trois circuits qui répondent aux trois parties nobles. Les venes & les arteres dépendent du cœur & du foie, le sang & les esprits y ont leur tour & leur retour. Le reste de l'eau qui se retient entre ces circuits principaux, s'époississant, se convertit en la substance des parties qu'on nomme chair, où elle rentre dans le troisième circuit qui se compose de vaisseaux tres-subtils qui sont entre les venes & les arteres. Les choses se font toutes à l'imitation l'une de l'autre, la chaleur naturelle fait à sa mode toutes les parties de nos corps, elles sont toutes faites à l'imitation de l'Univers. S'il est permis de comparer les plus petites choses aux grandes, & les grandes aux petites. Le plus grossier & plus pesant de la semence qui est meslé de parties sèches & d'autres humides, se reduit au milieu du corps, composant le bas ventre qui est ample & tres-large.

LE ventre est vn reseruoir qui fournit l'aliment à toutes les parties, & qui reçoit leurs superfluitez; il ressemble à la mer qui est l'unique source, & la seule retraite de toute sorte d'eau. La mer conserue vne infinité de poissons & de choses vivantes qu'elle engendre, elle étouffe & corrompt celles qui n'y sont pas accustomedées. L'estomach est de mesme, il digere les bons alimens, il corrompt ceux qui sont mauvais & vicieux. Les serositez de

Art. 3.
*De la confor-
mation des par-
ties du bas ven-
tre, & des trois
circuits de la
chaleur.*

*Description
des vaisseaux
Lymphati-
ques.*

Gg

234 *Livre premier, du régime de viure de l'homme,*

tout le corps, froides, humides & incapables de véritable coction, s'amassent à la vessie. L' thorax est au dessus, contenant les conduits de l'air utile & doux, & même des fumées qui se rejettent, à cause qu'elles estouffent. Le bas ventre ressemble aussi à la terre, laquelle change tout ce qui tombe dans son sein, elle corrompt, elle engendre tout. Il sort des parties plus solides vne eau claire & subtile, & vn esprit tres-efficace, pour estre yn rejetron tres-évident du feu qui est caché dans les entrailles. C'est de ces lieux secrets que toutes les parties se produisent, puis qu'ils fournissent la semence, qui contient le destin de chaque homme en particulier.

Art. 4. CE feu tres-pur & tres-subtil se partage en trois circuits qui répondent les uns dans les autres, & s'entrecommuniquent leurs vertus. Le circuit inferieur qui a toutes les qualitez de la Lune,acheue son tour dans les caitez des entrailles, fournissant les humiditez qui abreuuent le corps, puis que cette region contient tous les organes & les matieres d'une cuisine tres-exquise. Le circuit exterieur qui contient toute l'habitude, les extremitez & la teste, a toutes les qualitez des Astres, qui font les grandes froidures & les gelées, puis qu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté. Le circuit du milieu qui communique également ses vertus au circuit du dehors & à celuy du dedans, possede vne chaleur tres-efficace, afin de soutenir toutes les facultez en leurs fonctions ordinaires.

CETTE merveilleuse chaleur est imperceptible à nos sens, on ne peut pas la connoistre à l'oreille, puis qu'estant tres-douce, elle ne fait aucun bruit ni violence. L'œil tres-clair-voyant ne la découvre que par la rareté de ses effets ; l'attouchement, dont elle est l'objet propre, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cette noble chaleur est au dessus de la nature, elle est celeste, elle est plustost toute diuine, car on ne la connoît que par ses merveilles & par les productions de sa toute puissance. La vie de l'homme & toutes ses fonctions dépendent de ce circuit, il est l'ourrier de la sagesse, de la prudence, du mouvement volontaire, de tous les sentimens & du sommeil, il est aussi la cause de la naissance & de la mort. Il regit toutes les parties de tous les autres circuits, tant celles qui sont au dedans, que celles qui sont au dehors, puis qu'il est infatigable, & qu'il n'est iamais en repos.

Que toutes les fonctions de la vie dependent du cœur & de la chaleur.

CHAPITRE TROISIEME.

Que la nature de l'homme est le modèle de tous les arts.

ON n'apprent point à connoître Dieu, ni les choses secrètes, par le moyen de celles qui sont évidentes & connues; puis qu'on emploie des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans reconnoître qu'on imite cette prodigieuse ouvrière. Dieu donne assez d'esprit à l'homme pour imiter ses productions, bien qu'il ignore la perfection de son modèle; il s'exerce néanmoins en chaque art avec industrie, il conçoit ses propres ouvrages. Toutes les choses plus semblables ont aussi quelque différence, les mieux vues ont de la contrariété, les bien-disantes sont muettes, celles qui ont du iugement sont ignorantes.

LA mode receue de tout le monde n'est pas tousiours de même sorte, elle se change, elle deuient toute contraire; car la nature même est suiette à l'opinion & à ses propres loix, selon lesquelles toutes les choses sont receuës, sans estre autorisées des hommes; Les hommes s'imposent des loix incertaines, ils en font quelquefois de bonnes & de conformes à la nature, ils en ont aussi de mauvaises; ils se font des modèles faux, à cause de leur ignorance. Mais quant aux loix de la nature, elles viennent de Dieu, c'est sa sagesse inconcevable qui les a faites, & qui les a si solidement établies, qu'elles sont immuables; elles sont aussi différentes des loix des hommes, que la vérité même est contraire au mensonge.

IE montreray que tous les arts que les hommes pratiquent en publique, ressemblent aux choses que la nature exerce, tant au dehors, qu'au dedans de nous-mêmes & en secret. L'art des devins fait cecy, elle découvre les choses cachées par celles qui sont évidentes, elle fait connoître les choses manifestes, par celles qui sont plus secrètes, elle apprend l'avenir par les choses présentes. Par les victimes & par les morts elle enseigne ce qui doit arriver aux vivants, elle reçoit son instruction de ce qui est plus inconnu. Celuy qui sait parfaitement ces choses deuine tousiours certainement, celuy qui les ignore réussit quelquefois, & souvent il se trompe. Ces actions des devins imitent de bien près les mouvements de la nature, elles en approchent. On apprend les choses même à deuillenir & plus secrètes, par celles qui sont évidentes, on sait

*Art. 1.
Que l'art qui
approche le plus
de la perfection
de la nature est
le plus accom-
pli.*

*Que l'esprit
de l'homme se
porte de luy-
même à deuillenir.*

G g ij

236 *Livre premier, du régime de viure de l'homme,*

Quād on voit qu'vne femme est grosse & qu'elle accouchera dans vn temps, vn enfant on à cause qu'on la voit couchée avec vn homme. L'esprit de l'homme qui est imperceptible, connoît les choses manifestes, dvn âge sc̄ait qu'il de- uiendra hom- me , ainsi par il conçoit nécessairement celle qui suit. A l'inspection dvn ca- le présent on davre , on s'instruit de la santé dvn homme vivant, encore qu'vn connoît l'au- animal vivant a peu de ressemblance avec vn mort. L'estomach dir.

manque de véritable intelligence , & neantmoins il nous instruit de la nécessité de boire & de manger , qui est d'ailleurs inconcevable. Voila les ressemblances de l'Art de deuiner & de notre nature , qui réussissent tousiours bien à ceux qui les sc̄audent , & qui trompent tous ceux qui les ignorent.

Art. 2.

Que les arts de forger, d'exer- L'ART de forger a ses outils , les maréchaux augmentent & fortifient le feu, en le soufflant violement. Ils amollissent, ils fon-
cer le corps, de dent le fer, ils le déliurent de tous ses excremens, ils le dépouillent
fouiller les étoffes de l'humidité qui remplit ses pores, ils le battent impetueusemēt,
fes, de guérir ils le manient , puis ils le rendurcissent en le plongeant dans l'eau.
les maladies & Les Estuuistes traittent le corps des ieunes gens de même sorte,
plusieurs autres estant fort échauffez & quasi tout en eau, par le grand exercice,
sont tous de ils tirent toute la sueur , ils dilatent & vuident les pores en les
mêmes actions. frottant; ils les baignent en l'eau tiede , puis ils les raffermissent &
Que le traite- fortifient, en les lavant d'eau fraîche. Les Foullons font ces mêmes
mēt rude per- choses , ils foulent les étoffes aux pieds , ils les battent des mains,
fectionne ils les tirent, ils les frottent ; ils arrachent la laine , ils la rendent
quelquefois le plus forte en la cardant ; ils tondent les étoffes , ils les pressent , ils
corps, aussi bié les plient pour les faire paroître. Le corps de l'homme se manie
que les ouura- tout de même. Le Sauetier met tout vn cuir en pieces, en le coup-
ges de l'art. pant & recousant , il renouuelle vn vieux soulier. L'homme souf-
 fre la même chose , l'aliment se diuise en vne infinité de parties,
 qui se reioignent en suite, en la composition de tout le corps qui
 se nourrit. La Chirurgie guerit les parties blessées par les piquu-
 res , par les incisions & par les coutures. La Medecine emporte ce
 qui fait mal , & en l'ostant elle remet l'homme en santé. La nature
 sc̄ait faire la même chose d'elle-même , elle guerit les maux par
 leurs contraires , elle modere la trop longue oisiveté par le tra-
 uail , elle soulage la rigueur du trauail excessif en le quittant. Ainsi
 la Medecine tire tous les moyens des guerisons de l'imitation de

On fait vn la nature , puis qu'elle en est la source & l'vnique modelle.

trou avec vn DEVX Charpentiers sciant du bois, tirent & poussent la scie
 foret, pat vne tour à tour, ils font ensemble vn seul ouvrage , celuy qui presse en
 action com- bas, tire celuy qui est en haut; & en appetissant vn bois , ils en font
 posée d'im-

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 237

plusieurs pieces. Le même esprit pousse & tire le sang , il est pulsio & d'ac-
capable de faire lvn & l'autre de ces deux mouuemens. La cha-
leur ou l'esprit d'vne partie pousse le sang , lequel au même temps qu'il puisse
est attiré par vne autre , & par ce mouvement le même sang est estre fait avec
vtile à toutes deux. La même faculté de l'ame , par le moyen d'vn seule.
même esprit, pousse en haut & en bas la nourriture, elle la tire en
plus grande ou en moindre quantité, elle la distribuë plus ou
moins digerée. Les Architectes construisent des maisons tres-bell-
les & tres-commodes , avec des materiaux tres-dissemblables ; ils
mouillent ceux qui sont arides, ils sechent ceux qui sont mouillez,
ils mettent en pieces ceux qui sont entiers , puis ils rallient toutes
les pieces , car autrement ils ne feroient iamais rien de propre.
L'architecture imite le régime en toute chose, car le régime ramol-
lit l'aliment qui est trop dur , il seche celuy qui est mouillé, il le se-
pare, il le rassemble, il fait des choses différentes pour la conserua-
tion du même homme ; celles qui sont plus différentes sont aussi
plus utiles à la santé.

VN instrument de musique doit auoir toutes les parties capa- *Que les choses*
bles d'exprimer les tons que l'harmonie desire. *plus differen-*
qui ne sont que de nièmes tons, ne sont pas de vrayes consonances; *tes sont tres-*
car elles naissent du meslange du graue & de l'aigu, qui ne diffe- *agréables &*
rent point quant au mot, mais seulement dans l'estendue du ton *tres-utiles à*
en quoy consiste tout l'aggrémēt des consonances. Les choses qui *l'art & à la*
sont tres-differētes s'accordent plus facilemēt, celles qui sont plus *nature.*
dissemblables ont moins de peine à s'allier; car si on rend toutes
les choses égales & tres-semblables, on ne fait rien qui plaise. Les
changemens soudains , tres-grands & tres-diuers produisent les
plus grands plaisirs. Le corps de l'homme est l'instrument d'vne
tres accomplie musique , les alimens & les humeurs sont sa ma-
tiere; les trois coētions sont ses trois consonances, la troisième est
la plus parfaite , elle est commune à tout le corps. Les Cuisiniers
préparent les viandes aux hommes, en les meslant , ils les compo-
sent de plusieurs choses tres-differentes , & même d'vn seul ali-
ment ils font des mets forts dissemblables. La musique organique
pousse des tons plus haut, & d'autres bas; la langue en fait de
même, elle connoît l'aigre & le doux des alimens, & tout ce qu'ils
ont de mauuais. Le thorax & la langue forment des tons hauts &
bas , ceux qui doivent estre poussez haut ne s'accorderoient pas
s'ils se prenoient plus bas , ni ceux qui se forment bas, s'ils se pouf-
soient plus haut qu'il n'est requis. Car si la voix est maniée comme

Art. 3.

G g iij

238 *Livre premier, du régime de viure de l'homme,*

on doit, la consonance est agréable, si elle est mal conduite sa dissonance blesse l'oreille.

LES Courroyeurs estendent le cuir, ils le frottent, ils le lauent, ils le pommelent; c'est tout le traitement que les mères font aux enfans. Les Tisserans menent le fil en rond, ils le plient & replient, ils reviennent tousiours à leur commencement, leur ouvrage finit où il commence. C'est le tour des humeurs & des parties, elles finissent au lieu d'où elles sortent. Trauailat à l'or, on le bat, on le laue, on peut le fondre à petit feu, puis on en fait toute sorte d'ouvrage. La mine d'or n'a pas besoin d'un feu si violent, pour se reduire en masse. On bat le grain, on le vanne, on le laue, on le met en farine, puis on le cuit avant que d'en manger. Il se cuit par la chaleur douce en l'estomach, il s'époissit en chair, & il se change en la substance des parties. La grande chaleur ne cuit jamais les alimens, elle a la force de les fondre plutost que de les époissir. Les Sculpteurs imitent de bien pres la structure du corps, ils ne manquent qu'à l'ame, qu'ils ne peuvent inspirer, encore qu'ils en soient participants & qu'ils aient de l'esprit. Ils ramollissent la terre avec l'eau, pour en former toutes les parties, puis ils retranchent la grosseur excessive, pour l'ajouter ailleurs où elle manque, ils augmentent, ils retranchent jusqu'à l'accomplissement de la figure. La même chose arriue à l'homme, de tres petit il vient à sa iuste grandeur. La nature reiette les humeurs superfluës, elle oste la grosseur, si elle est inutile, elle l'augmente quand elle est nécessaire; elle époissit la nourriture en l'ajoutant, ou elle la dissipe, elle l'humecte où elle la dessèche. Le Potier tourne tousiours sa rouë, sans qu'elle aille avant ni arriere, elle se porte tout ensemble en l'un & en l'autre de ces lieux. Cet art represente les tours & les retours de l'univers, de même terre il peut former de toutes sortes de pots, si differents, qu'il n'y en ait pas un qui se ressemble. L'homme & les autres animaux souffrent le même, étant faits de même matière. Ils font tour à tour leurs ouvrages & toutes les actions. Le corps est fait en cercle, le sang & les esprits y circulent sans cesse. De même étioffe, par de mêmes outils, on ne fait pourtant rien qui se ressemble. On se séche, on s'humecte, on se vuidé, on s'emplit alternatiuement.

Art. 4.
Qu'on se porte
naturellement
l'exercice des
arts qui culti-
uent l'esprit.

LA Grammaire assemble les lettres & les syllabes, elle en compose les paroles en escriuant ou en parlant, pour exprimer les pensées de l'ame; elle represente les choses passées, elle expose celles qui se font, elle propose ce qu'on doit faire à l'avenir. On

'De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 239

s'instruit de toute chose par le moyen des sept voyelles, par l'industrie de la Grammaire, ou par l'instinct de la nature seule; l'homme scavant & l'ignorant s'en seruent tout de mesme. L'homme reçoit la connoissance des sens par le moyen de sept figures, qui representent les objets; l'oreille entend les sons, l'œil voit la lumiere, le nez sent les odeurs, la langue gouste, tout le corps juge du chaud, du froid, de la rudesse & de la delicatesse des objets, la bouche explique les pensees. Et enfin l'air qui entre & ressort sans cesse, purifie les esprits, il est l'oururier de toutes les lumieres.

LE S loix des jeux, les maîtres des combats publicques montrent à surprendre & à tromper; à battre, à offenser dans les regles; à faire tort à son cōpagnon sans injustice, à voler, à piller légitimement; à faire par force, tant les choses honestes que les dishonestes. Celuy qui manque d'industrie pour les executer passe pour mal adroit, celuy qui les sc̄ait faire est galant homme. Ce sont des marques de l'ignorance du vulgaire, qui regarde toutes ces sottises avec admiration, il n'estime qu'un de ces joueurs, il méprise le reste; d'un grand nombre de spectateurs, il y en a fort peu qui iugent bien des coups. Ceux qui vont au marché font la même chose, les vendeurs & les acheteurs se trompent reciproquement. On admire celuy qui trompe davantage, c'est le meilleur marchand. Les yurongnes ou Menades font les mêmes choses, ils battent, ils courrent, ils luttent, ils volent en s'enfuyant & en jouant; on en estime un plus habile que les autres. Les fourbes & les trompeurs parlent d'une maniere, & ils font d'autre, ils ont bien d'autres sentimens; ils se retirent & ils reuennent, iouant un autre personnage. C'est la nature ordinaire de l'homme, de dire d'une sorte & faire d'autre, de paroître & de n'estre pas, car souuent il change d'avis, & en lui-même il a d'autres pensees.

Que les arts
de tromper &
de fourber
sont authori-
sez publique-
ment.

SECTION SECONDE.

DE LA GENERATION DE l'homme, des sexes, des jumeaux, des tempéra- mens & des facultez.

CHAPITRE PREMIER.

Du temps de la generation de l'homme, de la conformatio-
n des sexes & des jumeaux.

Art. I.
De l'accroisse-
ment de l'bon-
me, du temps
de sa naissance
& de sa con-
formation.

L'AME de l'homme, ayant vn vehicule tres-subtil & com-
posé de ses propres élemens, qui sont l'eau & le feu, se forme,
à la vérité, dans toute sorte d'animal, comme elle entre & subsiste
dans vn ieune homme, aussi bien que dans vn plus vieux. Elle ne
croît pas en tous les corps également, le tour du sang & des esprits
est plus fort & plus prompt dans les plus ieunes, leurs parties sont
plus tendres & plus molles, elles sont plus capables de s'augmen-
ter & de s'estendre. L'aliment se digere, il se répand, & sa grande
subtilité luy donne entrée dans toutes les parties, qui s'en aug-
mentent évidemment, en toutes les dimensions. Le tour du sang
& des esprits est plus lent & plus foible aux vieilles gens; au lieu de
cuire l'aliment, ils le corrompent. Leur chaleur imbecille se dimi-
nuë peu à peu, elle s'esteint insensiblement, par l'usage même des
raffraichissemens nécessaires; leur corps se courbe, il se dessèche &
s'appetisse. Les corps chauds & humides produisent force sang &
des esprits en abondance, dans les années critiques des premiers
aages; ils se nourrissent, ils croissent, ils se conseruent dans leurs
forces. Celuy qui peut entretenir & nourrir vn grand nombre
d'hommes, de vallerts & de domestiques, est estimé puissant &
grand Seigneur, mais il deuient tres foible s'ils se retirent, ne trou-
uant plus leur subsistance aupres de luy. Il en est de même des
corps, ceux qui peuvent fourrir du sang & des esprits en plus
grande abondance, sont les plus forts; mais si tost qu'ils s'épuisent
& que leurs venes se tarissent, ils sont tres foibles.

LA semence de l'homme ne peut estre nourrie, ni prendre son
accroissement dans des lieux étrangers; il faut nécessairement
qu'elle soit receuë dans la matrice d'une femme, & qu'elle y trou-
ue la nourriture conuenable, le temperament & la structure pro-
pre. C'est en ce lieu où toutes les parties se séparent & s'arran-
gent, elles reçoivent leur accroissement toutes ensemble. Il n'y

Le cœur, la en a pas une qu'on puisse remarquer plutost, ni plus tard que les
testes & le foye autres. Celles qui sont plus grandes d'elles-mêmes & plus impor-
tantes à la nature, paroissent les premières; bien que les petites &
premiers. les grandes se forment toutes ensemble, ne se faisant jamais plu-
tost l'une que l'autre. Les parties ne s'acheuent pas toutes au mé-
me

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 241

me temps , elles reçoivent leur dernier accomplissement plutost ou plutard , selon que la chaleur de chacune est plus forte ou plus foible , & qu'elle trouue vne plus ample & plus parfaite nourriture . Il y a des enfans qui sont parfaits & tout formez à quarante-trois iours , & il y en a d'autres qui ne sontacheuez qu'à quatre mois . On voit des enfans viure & naître parfaits au commencement du septième mois , d'autres viennent plus tard ; à peine ont ils dans le neuufuième mois la structure & le temperament qu'ils doivent auoir toute leur vie .

ON fait des garçons & des filles en cette sorte , s'il y a lieu d'y reussir . Les filles sont formées d'une substance aqueuse , elles doivent aussi se nourrir de choses humides & froides , elles prennent leur accroissement de nourriture & de breuuages delicats & humides ; elles subsistent par les mêmes moyens , dans la vie sedentaire . Les masles ont plus de feu , ils doivent se nourrir d'alimens qui dessèchent , & s'adonner à toute sorte d'exercices . Si donc on veut engendrer vne fille , on doit obseruer vn régime qui humecte & qui raffraichisse . Que si on veut engendrer vn garçon , on doit garder vn régime qui échauffe & qui dessèche . Ce n'est pas assez que l'homme viue de cette sorte , la femme doit aussi faire de même .

LA semence de l'homme ne suffit pas à produire vn enfant , celle de la femme y est aussi nécessaire ; en voicy la raison . Chaque semence en particulier n'a pas assez d'esprits ni de chaleur , pour consumer toute l'humidité superfluë , qui vient des deux parties , son feu s'arrête estat trop foible , il s'éteint , il s'étouffe . Si la semence de l'homme & celle de la femme se rencontrent en vn même temps das la matrice , leurs feux , leurs eaux s'allient soudainement , elles s'unissent . S'ils semences donc s'agitent dans vn lieu fort net , elles se meslent tres-exactement , la partie chaude & subtile de chacune surmonte son humidité , elle cuit & digere sa partie froide & aqueuse . Le feu s'augmente de sa propre matiere , il ne peut estre esteint par les humiditez qui se déchargent en la matrice ; il reçoit insensiblement celles qui s'y répandent , car il les époissit & en compose le fœtus . Si la semence tombe dans vn lieu trop humide , son feu s'éteint dès le premier commencement ; par vn flot qui l'étouffe , ses parties se dissipent & se resoudent en leurs principes .

CHAQVE mois a vn temps precis , il a vn iour particulier , où la semence a plus de force de s'affermir , & de digerer les humeurs qui vont à la matrice ; neantmoins la semence n'a iamais cette force

Art. 2.

*Des sexes &
des moyens d'a-
voir des filles
ou des garçons .*

H h

242 *Liure premier, du régime de vinre de l'homme;*

qu'elle ne vienne ensemble de l'homme & de la femme, & qu'elle ne se mesle exactement dans son lieu propre. La semence masle ou forte, & celle qui est foible ou feminine peuuent se ioindre & s'unir ensemble, puis qu'elles ont l'ame, qui est tousiours semblable en toutes les choses vivantes. Or les choses semblables s'allient tres-aisément, & il est impossible que l'ame qui est la plus subtile

*Que les ames
sont toutes
semblables,
& que la dif-
ference des
hommes n'est
pas vn qui se ressemble. Ils ne sont point de même, ni en leurs qua-
litez & complexion du temperament, ni en la structure & compo-
sition de leurs parties. Les corps se font & se conseruent par le
meslange continual des choses de même nature ou similaires, &
par la separation de celles qui sont differentes ou contraires.*

*Art. 3.
Quel la diuersité
de la semen-
ce produit des
garçons ou des
filles fort dis-
semblables.*

SI les semences de l'homme & de la femme sont toutes deux masles & fortes, l'enfant se forme & se nourrit de leur matière. Les hommes qui se font de ce meslange sont tres-illustres, ils ont le corps robuste & l'ame genereuse ; si ce n'est qu'ils s'altèrent ou se corrompent, par vn mauvais régime. Si l'homme iette abondamment de la semence masle & forte, & que la femme en iette de la foible ou feminine en moindre quantité, la semence de l'homme est la maîtresse. Si cela se rencontre, l'ame plus foible qui est en ces semences, se confond & se mesle avec la plus forte, ne trouuant rien de plus conforme, à quoy te ioindre en la matrice.

*Des causes de
la diuersité
des garçons.*

L'ame plus foible reçoit la forte, & celle qui est forte & abondante reçoit celle qui est plus delicate. Les esprits forts ou foibles s'allient tousiours, estant semblables en toute chose, ils se nourrissent ensemble de leur humidité commune, ils trauaillent à l'accroissement & à l'embellissement de tout le corps. Ainsi la matière de la semence masle s'augmente par l'vnion de la feminine, laquelle diminuë & change intensiblement de nature. Ceux qui se font de ce meslange ont moins de generosité que les premiers, toutefois ils sont tres-habiles, ils meritent à bon droit le second rang, à cause que la semence masle qui vient de l'homme a le dessus.

SI la semence de la femme est masle, & celle de l'homme, est feminine, & que cette semence masle de la femme, estant plus forte, s'augmente de la même façon que i'ay cy-dessus rapportée, la semence de l'homme s'aneantit en se diminuant peu à peu. Ce meslange produit des femmes fortes, masles & robustes. Je ne

De ses principes, de sa generation & de ses facultez. 243

rappo^rte icy que trois sortes de generation, mais elles ont bien de l'estendue, chacune d'elles a beaucoup de plus & de moins, à cause du meslange des humiditez superfluës de la matrice. La naissance imparfaite se rend plus accomplie par le régime tres-exact, par la bonne institution & par l'accoutumance.

LA generation des filles ressemble en toute chose à celle des garçons. Si les semences de l'homme & de la femme sont toutes deux feminines, il se fait vne fille tres-delicate, tres-belle & tres-flouëtte. Si la semence de la femme est feminine, si celle de l'homme est masle & forte, & que neantmoins elle soit emportée par l'abondance de la semence feminine, qui s'en augmente & fortifie; il s'engendre vne fille plus hardie que la precedente, & qui n'est pas moins belle. Si la semence de l'homme est feminine, si celle de la femme est masle, & qu'elle soit vaincuë par le mélange de la semence de l'homme, laquelle est feminine, elle luy fert d'accroissement, il se forme vne fille plus forte & plus hardie que toutes les premières. C'est vne ignorance manifeste, que de ne pas admettre le mélange des ames & des esprits. Amassez des charbons ardens & tout diuers, mélez-en de forts & solides avec d'autres foibles & tres-legers; puis donnez-leur de la matiere, ils ne feront qu'un même feu, vous ne pourrez les distinguer. En quelque suiet que le feu s'allume il paroîtra tousiours de même; mais apres qu'il a rendu sa matiere en cendre, il se dissipe; la difference des chardons est évidente. L'ame fait tout de même, elle forme le corps de semences & de matieres differentes, il paroît tousiours simple, iusqu'à ce qu'elle se retire.

Il faut que ie parle à present de la generation des iumeaux, de la conformation desquels, la matrice est la cause la plus ordinaire. Car si son orifice est bien tourné, s'il est disposé comme il faut des deux costez; si les conduits du fond sont également ouuerts, à droitte & à gauche, & qu'ils soient nettoyez & dessechez suffisamment, apres l'évacuation des ordinaires, les iumeaux peuuent se former & se nourrir. Si dans ce temps la matrice reçoit la semence de l'homme, en sorte qu'elle se diuise en se iettant, elle se répand également en ses costez. Si la semence est forte & abondante, venant coniointement de l'homme & de la femme, elle peut s'attacher & croître aux deux costez de la matrice, elle peut cuire les humeurs qui s'y portent insensiblement. Si toutes ces choses ne se rencontrent & ne concourent pas, il ne s'engendre point de iumeaux. Quand donc il sort de la semence masle &

L'ame est es-
clairée par
l'instruction,
la faculté mo-
tive est forti-
fiée par les
bônes habitu-
des, la nour-
riture est co-
mune à l'vne
& à l'autre.
Des causes de
la diversité
des filles.

Art. 4.
*Des causes de
la generatiō des
iumeaux & de
leur ressem-
blance.*

H h ij

244 *Liure premier, du regime de viure de l'homme,*

forte du pere & de la mere , il faut aussi necessairement que des garçons s'engendrent aux deux costez de la matrice. Si au contraire elles sont foibles & feminines, il s'engendre deux filles. Si la semence qui se iette dās vn costé de la matrice est foible & feminine, si celle qui se iette en l'autre est masle & forte , chacune de ces deux semences se nourrit & s'augmente, selon sa force & sa nature.

Des causes de la ressemblance des jumeaux.

BEAVCOVP de choses font que les iumeaux se ressemblent, premierement les deux costez de la matrice , où ils se forment, sont égaux , ils sont faits d'vne même humeur , par le même air & par les mêmes esprits ; ils se nourrissent & ils s'augmentent de mêmes alimens, ils se font de même semence, ils viennent au iour en même temps. La superfœtation se fait quand vne semence chaude & seche est receuē dans le creux de la matrice d'vne femme desia grosse, qui est de sa nature chaude & seche , & qui a tout le corps de même. Cette semence peut, à la verité, quelquefois s'arrêter & s'affermir , n'y ayant pas dans la matrice d'humidité capable de l'éteindre , elle s'attache au commencement , elle reçoit la vie. Mais il est impossible que l'enfant qui s'en fait aille jusqu'à son terme , il fait auorter le premier, il auorte luy même, par le defaut de nourriture , qui ne peut pas suffir à deux ; ils ne sont pas à terme ensemble.

CHAPITRE SECOND.

Des temperamens, de leurs especes, de leurs causes, & de leur regime de viure.

Art. 1. *Que la plus parfaite santé consiste au mélange d'une eau très-délicate ou très-legère, c'est à dire très-propre à se changer ou mesler sans cesse, & d'un feu très-subtil capable de tousjours agir ; afin que ces deux choses produisent dans le corps de l'homme des mouuemens continuels, puis que la santé dépend de la perfection de tant d'agitations différentes. Ces deux elemens se conseruent ensemble dans les plus grandes & plus soudaines vicissitudes des saisons. L'eau ne s'époissit pas extremement dans les plus rudes hyuers, le feu ne se rend pas plus âpre dans les ardeurs d'esté, ni sous la canicule. Les hommes de ce tempérément s'altererent fort peu par la vicissitude des âges, & par le changement des païs ; mesme le changement de régime ou des breuuages &*

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 245

des alimens y a peu d'efficace. Ces deux élemens bien alliez peuvent souffrir vne infinité de changemens, ils peuvent s'augmenter & se diminuer notablement sans le corrompre. Comme le cuire le plus mol & le plus poreux reçoit aisément le meslange des métaux moins parfaits sans s'alterer, ainsi l'eau tres-tenue & le feu tres-subtil, estant meslés tres-exactement, se conservent long-temps en leur perfection. Ceux en qui ce meslange se trouve viuent en santé parfaite, & qui n'est point interrompuë d'aucune maladie, iusqu'à quarante ans, quelques-vns mesmes en iouissent iusqu'à l'extremité de la vieillesse. Car ceux de ce tempérament qui tombent malades à quarante ans passez, échappent rarement.

L E S hommes qui se font du meslange d'un feu très fort & d'une eau très-grossière, ont le corps, à la vérité, fort & robuste, mais ils ont la santé fort delicate & difficile à conserver. Ils souffrent de grands changemens dans l'une & dans l'autre des deux saisons contraires. Ils deviennent malades en hiver quand la pituité domine, & en été qu'à la bile surmôtre. Il faut donc que ces gens-là gardent toujours une façon de vivre qui soit contraire à la saison ; quand l'eau domine en hiver, qu'ils emploient les choses qui ont les qualitez du feu, & en été qu'ils se servent de celles qui sont de leur nature aqueuses. Qu'ils changent néanmoins insensiblement de régime, comme les saisons changent. Ceux qui se forment d'eau très-épaisse & de feu très-subtil sont sujets à tous les symptomes qui arrivent aux pituitieux, qui sont froids & humides. Ils sont beaucoup plus incommodes en hiver qu'en été, & au printemps qu'en automne. Quant aux âges ils se portent mieux en l'enfance & en la jeunesse qu'istant plus avancez, ils sont toujours malades ; ils vieillissent plutost que les autres, à cause de leur tempérament qui s'affoiblit de jour en jour. Les alimens & les exercices qui échauffent & dessèchent leurs sont utiles ; ils doivent travailler davantage des bras, des jambes & des autres parties qui sont extérieures, que de celles qui sont au dedas.

SI la partie du feu la plus humide, & la partie de l'eau la plus grossière se meslent ensemble, ils font une nature chaude, humide & sanguine. On la connaît à ce que d'ordinaire ces hommes-cy se portent très-mal au printemps, & en automne ils sont beaucoup mieux, à cause que la sécheresse reprime leur humidité qui se rend excessiue au printemps, qui de soy-même est très-humide. L'enfance de ceux de ce tempérament est plus sujette aux maladies que les âges suivantes ; ils grandissent beaucoup en peu de guins.

Art. 2.

Du mélange de
l'eau & du feu
qui fait les tem-
peraments moins
parfaits.

Hh iij

246 *Liure premier, du régime de viure de l'homme,*

temps, & toutes leurs maladies viennent de fluxion. Leur plus propre régime doit raffraichir & dessécher en toute chose, & principalement leurs alimens, leurs breuuages & leurs exercices. Le trauail des parties interieures, & l'exercice des entrailles est tres-vtile à ces personnes.

Du tempora-
ment des bi-
lieux.

SI le feu le plus fort se mesle avec l'eau plus delicate, il se forme des hommes de tempérament chaud & sec ; ils sont tousjours malades en esté, quand le feu regne, dans ses grandes chaleurs. Ils iouissent en hyuer de la santé parfaite, à cause que le froid & l'incessante humidité de l'eau dominant. Ils sont tousjours incommodez dans la vigueur de l'âge par l'enbonpoint qui est plus propre à la santé des autres, & au contraire ils se portent mieux dans la vieillesse & dans l'enfance qui sont les deux extremitez. Ils doivent garder le régime qui raffraichit & qui humecte, eviter tous les exercices qui échauffent & fondent le corps, s'adonnant à ceux qui humectent & raffraichissent davantage. Ceux de cette nature se portent bien & vivent tres-long-temps. Les hommes de tempérament froid & sec se font du meslange d'une eau tres-seche & d'un feu tres-subtil ; ils sont souvent malades en automne, ils se portent bien mieux au printemps & aux constitutions qui en approchent. Semblablement ils commencent à vieillir & à estre malades à quarante ans ou environ ; dans l'enfance ils se portent bien, comme aussi dans les âges qui sont entre les deux. Tout ce qui échauffe & humecte leurs est vtile, comme les exercices qui s'augmentent peu à peu & qui échauffent doucement, sans beaucoup dissiper les humeurs naturelles. C'est ainsi qu'il faut reconnoître la premiere & particulière constitution de la nature d'un chacun.

Du tempora-
ment des pi-
tuiteux.

Art. 3.
*Du mélange
& tempéra-
ment de chaque
âge.*

Q V A N T aux âges de l'homme voicy la différence qui peut se remarquer entr'elles. L'enfant naît du meslange de choses humides & chaudes, il en est fait & composé, il en reçoit l'accroissement. C'est pourquoy toutes les choses qui sont moins éloignées de leur naissance, sont les plus chaudes & les plus humides, elles eroissent aussi davantage ; celles qui suivent sont de même à proportion de leur âge. Les ieunes gens sont chauds d'eux-mesmes, à cause que le feu domine en leurs entrailles, il est le maistre de l'eau ; leur corps est desja sec, à cause que l'humidité qu'ils auoient de l'enfance, est épuisée. L'accroissement des parties, le mouvement de la chaleur & les grands exercices épuisent leur humidité. L'homme fait, & qui a pris toute sa force & son accroissement,

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 247

n'est plus chaud ni humide ; il devient sec & froid , à cause que le feu ne regne plus dans ses entrailles , ses mouuemens impetueux s'appaisent , son corps cesse de croître , à cause qu'il s'est refroidi.

L'AGE virile a la secheresse & la fermeté de la ieunesse , l'eau ne domine pas encore en l'homme , son corps n'a pas encore pris l'humidité de la vieillesse , les humeurs froides & seches composent son temperament . Les vieillards sont froids & humides , la retraite & sortie du feu fait entrer l'eau , qui se rend tousjours la maîtresse ; la secheresse se conuertit en humidité , elle l'attire & la reçoit . Quant aux sexes , l'homme est généralement plus chaud , Du tempéra-
plus sec & plus fort que la femme , qui est plus froide , plus humide ment des & plus foible . Ils se font dans les deux differens costez de la ma- sexes .
trice , dont les qualitez sont diuerzes ; ils sont formez de semence & d'humeur contraire , ils s'en augmentent . Les hommes viuent d'une façon qui seche & qui échauffe dauantage , ils font de plus grands exercices . Les femmes viennent plus delicatement , se nourrissant de choses humides , & tousjours dans loisiueté ; elles rejettent la chaleur à chaque mois , évacuant les humeurs chaudes .

CHAPITRE TROISIEME.

Des facultez principales , de leurs causes & de leurs especes .

Le temperament propre à la sagesse , se fait par le mélange & l'union tres étroite de la partie du feu la plus humide , & de l'eau la plus seche , à cause que le feu reçoit de l'eau l'humidité , & l'eau reçoit du feu la secheresse , qui sont deux qualitez moins agissante , & qu'on peut appeller passiuës . Chacun de ces deux elemens est suffisant à la sagesse , le feu tres-doux remuë beaucoup moins l'humidité de son eau , laquelle est si parfaitement digérée , qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouvelle , pour deuenir plus accomplie , elle n'est pas facile à dissiper . Ainsi chacun de ces deux elemens contribuë ce qu'il faut à la perfection de la sagesse , estant vnis tres-étroittement . Ce quia moins besoin des choses étrangeres , est plus capable de iuger de tout ce qui est au dehors . L'ame où se trouve plus de sagesse & de memoire , est celle qui resulte d'un feu moins agité par le besoin de l'aliment , & d'une eau pure qui se remuë très-aisément , receuant les objets sans

Art. 1.

Du tempéra-
ment qui pro-
duit la perfe-
ction de la sa-
gesse .

violence. Si l'vn de ces deux elemens s'augmente ou s'affoiblit, par quelqu'autre pernicieux mélange, la plus eminente perfection de cette ame, se conuertit en extreme folie, puis qu'estant ioints également, eux seuls sont tres suffisans en toute chose.

Que ceux en SI le feu le plus pur & l'eau se meslent ensemble, & que le feu qui l'eau sur- soit vn peu plus foible que l'eau, on a de-là des hommes bien au- monte le feu sez & clair-voyans, & toutefois ils sont moins sages & accomplis sot les moins que les premiers. Le feu se ralentit par la pesanteur de son eau, & sages.

son mouvement ordinaire, estant trop foible, il ne va qu'impar- faittement au circuit exterieur, où sont les sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent. Si neantmoins ils gardent vn bon regime, ils deviennent plus prompts & plus iudi- cieux qu'ils ne le sont de leur nature. Le regime de viure qui dé- seche & échauffe, ayant les qualitez du feu, leur est vtile; qu'ils prennent donc des breuuages & des alimens chauds & secs, en mediocre quantité, crainte de plenitude. Qu'ils courrent avec violence, & qu'ils s'exercent fortement, afin que tout leur corps se vuide de ses excremens, & que le sang & les esprits fassent leur tour avec plus de promptitude. Il ne faut point qu'ils luitent, qu'ils vsent de friction violēte ni de semblables exercices, de crainte que les venes nese dilatent & ne s'emplissent trop, d'autāt que cela retar- de le tour du sang & des esprits. La promenade apres souppé, à iûn & apres la course, leur est vtile & nécessaire. Celle qui se fait apres souppé sert à secher la plus subtile nourriture, à la distribuer, & à l'insinuer plus aisément. La promenade du matin dissipe tous les excrements qui bouchent les conduits de l'ame & arrestent son cours. Celle qui se fait apres la course & apres les exercices vio- lents, empêche que la colliquation qu'ils laissent, ne s'arreste, & se mêlant avec l'ame, qui n'est autre chose que le cours du sang & des esprits, ne bouche ses conduits, & ne trouble la nourriture. Si tous ces exercices n'évacuent pas suffisamment, il faut qu'ils se fassent vomir, afin d'épuiser tout le reste, qu'en suite ils prennent peu à peu de l'aliment & qu'ils l'augmentent insensiblement pendant quatre ou cinq jours. L'onction leur est meilleure que le bain. Quant aux femmes, ils doivent les rechercher moins en esté où le feu regne, qu'en hyuer où l'eau domine.

Art. 2.

SI l'eau surmonte encore plus le feu dans le mélange, le tour de la stupidité de ceux où du sang en est aussi plus court, les hommes en sont lourds & gros- l'eau domine, & des moyens s'étend iguere, & ne va pas aux sens qui sont d'eux-mêmes delicats

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 249

delicats & subtils. Les sensations de l'ouïe & de la veue ont besoin de subtilité ; celle du toucher est plus grossière. Ces hommes lourds & quasi bestes ne discernent pas moins les objets de ces sens grossiers, que les autres personnes ; on les entend parler du chaud, du froid, du boire, du manger & de choses semblables. Ils ne s'éleuent guère à de plus grandes choses, à peine iugent-ils des objets de l'ouïe & de la veue, s'ils ne les ont conceus premièrement, & ne s'y sont accoutumez. L'ame ne peut iuger de la qualité des objets, si elle n'est poussée soudainement par le feu naturel & par l'abondance des esprits, qui se répandent aux organes des sens. Ces mouuemens soudains n'arriuent point à ces hommes grossiers, à cause de leur pesanteur ; & neantmoins s'ils se gouer-
nent bien, ils peuvent se rendre plus habiles en quelque chose.

CES gens-là doivent se servir du même régime que les premiers, qu'ils prennent neantmoins des breuuages & des alimens plus de-
siccatis, & qu'ils en diminuent la quantité ; qu'ils augmentent leurs courses & tous les autres exercices violens. Ils doivent fon-
dre les humeurs avec les estuues, afin de les évacuer plus aisément, en vomissant. Apres les vomitifs, il faut obseruer le régime & aug-
menter la nourriture insensiblement, durant plus grande quantité de jours. S'ils pratiquent ces enseignemens, leur santé se rendra meilleure & leur esprit plus clair. voyant. Si l'eau surmonte enco-
re le feu de beaucoup plus dans le mélange, on voit naître des
hommes qui sont naturellement dans cette espece de manie, qui viennent de la tardiveté du tour du sang & des esprits, on peut les nommer bestes & insensez. Ils pleurent sans suier, sans estre offendez ni bat-
tus, ils s'effrayent de leur ombre, ils s'affligen de choses qui ne le meritent pas ; & au contraire ils prennent du plaisir à des extraua-
gances, ce qui n'arriue point à des gens sages. Les estuues & par-
funs sont utiles à ces miserables ; ils doivent estre purgez avec l'E.
lebore en suite des estuues, & garder le régime que i'ay prescrit. Ces sortes de malades ont besoin de la sécheresse & subtilité du poulmon, afin que l'air, le sang & les esprits s'écoulent à l'aise en ses conduits, & se communiquent librement au cœur & à tout le corps.

S I l'eau n'est pas si forte que le feu dans le mélange, & que neantmoins ils s'vnissent par vn temperament tres-exquis, il se fait des personnes dont l'ame est clair-voyante & la santé parfaite. Ils discernent aussi tost les objets & leurs plus delicates circon-
stances, le tour du sang ne se fait point si viste en eux, qu'ils ne

*de leur donner
de la vivacité.*

*La fumée du
tabac déseche
& subtilise le
poulmon, en
sorte que le
cœur, n'estant
point oppres-
sé, s'agit & se
remue facile-
ment, le sang
s'écoule, &
son tour est
plus libre.*

Art. 3.

*Que ceux où
le feu regne soit
les plus sages,
obseruer le re-
gime propre.*

Ii

250 *Liure premier, du regime de viure de l'homme,*

demeurent fermes en leurs desseins. Cette nature est la meilleure, c'est le meilleur temperament de l'homme, & de la plus belle.

Que les bi- lieux sont les plus accom- plis en toute chose. le ame. Ce temperament peut encore se perfectionner en quelque chose, obseruant vn fort bon regime, ou se corrompre si le regime est vicieux. On doit donc tousiours employer vn regime hum-

stant, rafraichissant & aqueux, fuir tous les excés des alimens, des breuuages & des exercices. C'est pourquoy il est necessaire qu'ils courrent, qu'ils recourrent, qu'ils luitent & qu'ils s'exercent en toutes les manieres, sans iamais faire aucun excés de pas vn de ces mouuemens. Si le corps de ces hommes-là se conserue en sa constitution naturelle, sans y estre troublé par aucune cause étrangere ou violente, leur temperament est le plus propre à la perfection de la sageſſe.

Si la force du feu l'emporte de beaucoup au dessus de celle de l'eau, le tour du sang en est d'autant plus prompt, & les esprits se portent avec plus de vitesse aux organes des sens, toutes les actions sont plus parfaites. Neantmoins ces hommes de feu sont moins arrestez dans leurs desseins, que les premiers, car les pensées se forment sur l'idée des objets, que les esprits fournissent sans cesse de nouveau. Les objets precedents se retirent aussi-tost avec les esprits qui les emportent, ils redescendent au cœur & au poulmon. Il faut que ces personnes-là gardent vn regime encore plus aqueux,

Les moyens de reprimer la bile, & d'é- mousser le feu qui regne trop dans le tempéramēt. plus humectant & plus rafraichissant que les premiers. Qu'ils mangent de la maze, de la panade & du poisson, plutost que de la chair & que du pain ; que leur breuuage soit plus foible ou plus trempé, qu'ils voyent les femmes rarement. Qu'ils fassent bea- trop dans le coup d'exercice & tres-souuent, mais qu'il soit doux & naturel. Qu'ils fassent aussi des exercices, qui veulent de la force, à cause qu'ils sont necessaires, mais qu'ils en fassent beaucoup moins.

Qu'ils vomissent apres le repas, & apres auoir beu de plusieurs vins, iusqu'à l'excés, afin que le corps s'évacue, sans s'échauffer notablement. La m'aigreur est vtile à la conseruation de la sageſſe de ces hommes tres-chauds, car toutes leurs humeurs & leurs esprits s'enflamment, par la plenitude & par l'embonpoint. Quand donc le sang & les esprits s'allument en eux, ils épuisent & dissipent le phlegme, la fraîcheur & l'humidité de tout le corps ; ils l'attirent à la teste, qui est le lieu du froid, ils en corrompent le temperament, les actions & la sageſſe même. Il est vtile à ces personnes de faire toutes leurs actions, ayant mangé plutost qu'à iûn. L'ame est plus sage, elle est plus clair-voyante, & l'imperuosité des

De ses principes, de sa génération & de ses facultez. 251
esprits s'arreste plus facilement, quand elle est temperée par la douceur de l'aliment , que si elle en est dépourueüe.

SI l'eau se trouve encore plus soumise à la violence du feu dans le mélange, il se produit des hōmes & des esprits, dont les mouemens sont si prompts qu'ils se remuent sans cesse & dans le sommeil même , ils resuent continuellement de feu , de flamme & de combats. On les estime fols, à cause qu'ils sont tellement hors du commun , qu'ils approchent beaucoup de l'extraugance. Le uer. moindre échauffement , le moindre excés ou violence les fait sortir d'eux-même & les emporte. Ils s'enyurent aisément , ils extrauagent s'ils mangent de la chair , s'ils deviennent plus gras , & vn peu plus replets que de coutume. Cette sorte d'hommes doit se garder de ces choses-là & de toute autre plenitude , comme aussi de tous les exercices violens. Qu'ils vivent de panade, de maze simple,& de toute sorte d'herbes cuittes , évitant touſiours celles qui font fortes & qui purgent ; qu'ils vivent de poifon cuit dans de l'eau & du sel. L'eau simple est le meilleur breuuage , s'ils en peuvent boire d'ordinaire , sinon qu'ils boiuent du vin blanc tres-petit,& qui est le plus approchant de l'eau.

QV' I L S se promenent à force les matins , car il suffit de se tenir debout apres souppé, de peur que l'exercice qui se fait apres le repas ne seche trop les alimens , dissipant leur humidité , qui s'évacue suffisament par l'exercice qui se doit faire le matin. Le bain d'eau douce est plus vtile à leur santé que l'onctio; le sommeil de courte durée leur est aussi tres-propre en esté , dans le milieu du iour , car il empêche que la saison ne desseche le corps. La purgation d'Ellebore , au printemps est tres-necessaire à ces bilieux, apres l'usage des estuues. Qu'ils se remettent en suite à leur ordinaire, augmentant peu à peu la nourriture. Il ne faut pas que ceux cy fassent leurs fonctions , non plus que les precedens , qu'apres auoir pris de la nourriture. Par le moyen de tous ces soins le tempérament chaud & le sec est le plus propre à la perfection de la sagesse. Ainsi le meslange de l'eau & du feu produit des ames & des esprits tres-différens en sagesse , & le régime peut les rendre beaucoup meilleurs & accomplis, ou plus deſſectueux. On fournit des humiditez & des nourritures conuenables qui retiennent & conseruent l'eau , quand le feu la maîtrise & la dissipe ; mais il est peut-estre impossible d'introduire du feu dans le meslange & de l'augmenter , quand l'eau l'esteint, se trouuant la plus forte & la maîtresse. Tous ces moyens que j'ay déduits rendent les hommes plus clair-voyans ou plus grossiers.

Art. 4.

T e ceux où le feu regne au dernier point, & des moyens de les conser-

Iij

252 *Liure second, du regime de viure, de sa matiere,*

Art. 5.

*Que les mou-
uemens de l'a-
me dependent
de la conforma-
tion des parties.*

LE meslange qui compose le corps, & celuy qui fait l'ame, sont les ouuriers de tous leurs mouuemens; les passions ne se font point par vn troisième & nouveau meslange. Ce sont des mouuemens qui se produisent euidemment de l'ame sur le corps, comme sont la colere, la haine, la paresse, la bien-veillance, & la naïveté. Les mouuemens de l'ame dépendent des conduits & de la conformatiōn des parties où elle fait sa residence, & où le sang & les esprits vont & viennent sans cesse. Les sentimens de l'ame sont diuers, ses actions sont differentes, selon la conformatiōn des conduits où elle passe, selon la variété des objets, & la nature des sens qu'elle rencontre, & des qualitez differentes du sang & des esprits, qui sont leurs causes. Ainsi les parties du corps, le sang & les esprits se perfectionnent, par le bon regime, car l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les mouuemens de l'ame, & plusieurs autres, se font de mesme que la voix qui dépend des conduits de l'air; la voix se change, selon la disposition des parties où l'air va frapper. C'est pourquoy la voix se perfectionne ou se pert par le regime, puis qu'on rend les cōduits de l'air plus vnis ou plus inégaux, ce qui la rend plus agreable ou plus rude; car de changer l'air qui entre & ressort sans cesse, c'est vne chose impossible.

*LIVRE SECOND, DV REGIME
de viure, de sa matiere, & de toutes les causes
efficiētes de la santé.*

SECTION PREMIERE
DE TOVTES LES CAVSES DE LA
santé de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes uniuerselles de la santé de l'homme.

Art. 1.

*De la situation
des regions, &
de leur tempe-
rature.*

Il faut comprendre en cette sorte la temperie, la nature & l'asiette de chaque region. Premicrement celle qui est située vers le Midy a de coutume, en general, d'estre plus chaude & plus ieche

Et de toutes les causes efficientes de la santé.

253

que celle qui regarde le Septentrion , à cause qu'elle est exposée directement aux rayons du Soleil, & qu'elle en est plus proche. Les hommes qui naissent en cette region , les animaux & toutes les choses vivantes y sont nécessairement plus seches, plus chaudes & plus fortes, que celles qui naissent en vn païs qui luy est tout contraire. Ainsi les peuples de l'Affrique sont plus chauds, plus gresles & plus forts que ceux qui habitent les enuirons du Pont Euxin.

LES regions d'elles mesmes sont toutes disposées de cette sorte , celles qui sont éleuées , maigres & arides , regardant le Septentrion , sont plus épuisées d'eau que les plaines qui ont la mesme situation , puis qu'elles ont bien moins de vapeurs. Que les qualitez des regions viennent de leur situation & de leurs vents.
Car les collines n'ont pas de lieux commodes à retenir les eaux de pluye, lesquels sont ordinaires aux plates campagnes. Les lieux profonds & marescageux ont cela qu'ils humectent & échauffent ; ils échauffent , à cause qu'ils sont creux , environnez , & à couvert des vents. Ils humectent les hommes , à cause que les plantes qui sont leurs alimens , sont tres-humides , n'estant nourries que d'eau ; & à cause que l'air qu'on respire sans-cesser , est tres-grossier & rempli de vapeurs des eaux dormantes. Les lieux profonds & qui manquent d'eau sechent & échauffent ; ils échauffent estant creux & à couvert des vents ; ils sechent , à cause que la terre & tous les alimens qu'elle produit manquent de suc. L'air qu'on respire épouse l'humidité du corps des hommes , estant tres-sec , il s'en nourrit luy-mesme , n'en rencontrant point d'autre.

LES villes situées sur des montagnes , vers le Midy , & qui reçoivent les vents qui en soufflent , sont trauailées de maladies qui viennent de la secheresse de ces vents. Celles qui sont sur des montagnes , & qui regardent le Septentrion , sont plus sujettes aux maladies , quand le vent de la bise souffle , à cause de son aridité. Les villes qui ont leur assiette droit au Nort , au dessus de quelque vallée pleine de vapeurs chaudes & humides , sont affligées de maladies , par la bise qui est chaude en esté. Car ne pouuant dissiper ces vapeurs humides , elle les porte & les répand ; le vent du Midy ne les raffraichit point , estant chaud de luy-mesme. Les isles qui sont proche de la terre ferme sont plus trauailées de l'hyuer & du grand froid , que celles qui sont en pleine mer , où l'hyuer a coutume d'estre plus doux. La neige & la glace demeurent & s'endurcissent sur la terre , elles envoient des vapeurs & des vents frois dans les isles voisines. La pleine mer au contraire n'a point de fermeté , où la glace & la neige s'amassent & poussent des vents frois dans les isles éloignées de terre.

I iij

254 *Liure second, du régime de vivre, de sa matière,*

Art. 2.

*De l'origine
des vents uni-
versels, de leurs
causes, & de
leurs qualitez.*

ON paruient à la connoissance de la nature & de la force de chaque vent particulier en cette sorte. Les vents ont tous la faculté d'humecter & de rafraîchir les animaux, & toutes les choses vivantes. Ils viennent tous de lieux couverts de neige, de glace, & de fortes gelées; ils naissent de rivières, d'eaux dormantes, & de terres froides & humides. Les plus grands & plus impétueux de tous les vents sortent des plus grandes & des plus fortes de ces choses, les moins viennent des plus faibles & des plus petites. Toutes les choses poussent des vents & en reçoivent, comme les hommes & les animaux attirent & rejettent leur haleine; les plus petites en envoient moins, les grandes en ont beaucoup plus à proportion de leur grandeur. Les vents donc ont tous la nature de refroidir & de mouiller, mais ils deviennent différens, à cause de la diversité des lieux d'où ils sortent, & des contrées par où ils passent, pour se répandre en chaque région particulière. Ils se rendent plus chauds, plus froids, plus secs ou plus humides, plus salutaires ou plus pernicieux à la santé. Il faut déduire la raison des qualitez de chaque vent.

LE souffle de la bise est froid & humide, à cause qu'elle prend son origine de la partie du monde qui a ces qualitez; elle passe en des régions qui sont de même, le Soleil n'en approchant point, il n'épuise jamais leurs vapeurs, & ne peut y dessécher l'air. La bise se répand sur les terres habitées & connues, conservant sa propre nature; si ce n'est qu'elle se change par les qualitez du pays où elle souffle. Elle est très-froide aux régions qui sont près de son origine, elle est moins froide en celles qui sont plus éloignées. Le vent du Midy souffle de lieux de nature semblable à ceux d'où la bise a son origine. Commençant à souffler sous le Pol Antarctique, il passe des pays couverts de neige, de glace, & sujets à de violentes gelées. Il faut nécessairement qu'il ait les mêmes qualitez à l'égard des habitans des lieux circonvoisins, que nous remarquons en la bise. Il ne conserve pas les mêmes qualitez dans tous les lieux, par où il passe, car soufflant vers le Midy, & s'avancant sous la route du Soleil, ses rayons le dépouillent de toute son humidité. La chaleur & la sécheresse subtilisent ce vent qui devient chaud & sec aux pays chauds, & icy même. Ainsi le vent du Midy échauffe & séche les régions circonvoisines, il a cette vertu dans la Lybie, où il épouse toute l'humidité des plantes & des hommes mêmes, lesquels il dessèche aussi peu à peu. Ne tirant point d'humidité de la mer ni des fleuves, il devient si aride, qu'il flétrit toutes les plantes, les ani-

Et de toutes les causes efficientes de la sanré. 255

maux & les hommes. Mais en passant la Meditteranée, il en reçoit force vapeurs, dont il remplit la Grece & les autres pays où il se jette. Ce vent est nécessairement chaud & humide dans l'Europe, s'il n'en est empêché par la sécheresse des pays où il passe. Il en est de même de tous les autres vents.

LES vents particuliers à chaque pays se gouvernent en cette manière; ceux qui se leuent de la mer, se répandant sur la terre ferme, ont quelque sécheresse. Ceux qui viennent des neiges, des glaces, des mares & des fleuves, humectent & rafraîchissent les plantes, les bestes & les hommes; ils sont utiles à la santé, s'ils ne sont froids jusqu'à l'excès. Les vents très-froids sont nuisibles, à cause qu'ils apportent de grands changemens & des vicissitudes très-soudaines de froidure & de chaleur au corps des hommes. Ceux qui habitent les lieux chauds & marescageux proche des plus grands fleuves, sont sujets à ces vents très-froids & aux symptomes qu'ils produisent. Les autres vents qui sont plus doux & mieux temperez, se leuvent des lieux que l'ay dits, sont très-utiles; car ils purifient l'air, & ils fournissent à la chaleur de l'ame vne humidité nourrissante.

LES vents qui ont un long cours sur la terre, en deuennent beaucoup plus arides, car ils sont desséchez par le Soleil & par la terre. Ces vents donc manquant de moiteur & de lieu propre à en tirer, incommodent les plantes, & tous les animaux, puis qu'ils épuisent l'humidité qui les fait vivre. Les vents qui, sortant des montagnes, vont se répandre dans les villes, sont les plus malins; non seulement ils épuisent l'humidité du corps des hommes, ils troubilent aussi l'air qu'on respire, ils le corrompent; ils impriment aux parties des dispositions pernicieuses. Il faut donc remarquer & concevoir la nature & la force de chaque vent en cette sorte; & je montreray par la suite de ce discours, comme il faut préparer le corps à les recevoir utilement, ou sans en estre notablement incommodé.

Art. 3.
*Des vents parti-
culiers, de
leurs causes &
de leurs qua-
litez.*

CHAPITRE SECOND.*De la nourriture en general, & de ses deux principales matieres, qui sont les grains & les animaux.*

IL faut semblablement observer & connoître la force de chaque aliment & de chaque breuvage en particulier, tant celle qu'ils ont de nature, que celle qu'ils reçoivent de l'art qui les apprete.

Art. 1.
*Quela confusio
des proprietez
en chaque sim-*

256 *Livre second, du regime de viure, de sa matière,*

ple en empêche la connoissance en general. CEVX donc qui s'efforcent de parler en general des choses douces , des salées ou de quelqu'autre propriété des alimens , ne le prennent pas bien. Les alimens doux ne sont pas tous d'une même sorte , ni les amers , ni pas vn autre de semblable maniere. Ils ne contiennent pas vne propriété toute seule , plusieurs choses qui lâchent , reserrent aussi le ventre , elles sechent & humectent ; les autres contrarietez se trouuet pareillement toutes ensemble. On en voit qui arrestent le ventre , qui lâchent & qui font vriner , d'autres ne font rien de tout cela. Il en est de même des simples chauds & de tous les autres qu'on pourroit proposer , car chacun d'eux a des vertus tres-differentes. Estant donc impossible de faire voir en general toutes les qualitez des simples , i'enseigneray les forces de chacun en particulier. L'orge de sa nature est froid & sec , le suc de son escorce a aussi la vertu de purger & de netroyer. La preuve en est évidente ; si on fait bouillir l'orge entier dans l'eau , L'humidité fa decoction est grandement purgative. L'orge mondé raffraie que l'orge re- chit davantage , mais il reserre. L'orge rosti pert son humidité coit de l'eau purgative , à cause que le feu l'emporte , il retient la vertu de raf- le fait couler. fraichir & de secher. L'orge donc reduit en farine dessèche & raf- fraichit tous ceux qui en ont besoin.

Art. 2.

De la maze ou gasteau de farine d'orge sans leuain , mazes gasteaux de farine d'orge sans leuain , & du coup plus ; celle au contraire qui se fait de la plus fine fleur est cuyée ou broüée , moins laxatiue & plus nourrissante. La maze ou gasteau qui ne se fait que de farine d'orge & d'eau , sans le mélange daucun autre ingrédient , estant rassise est legere à l'estomach , laxatiue & raf- fraichissante. Elle est rafraichissante , à cause qu'elle est détram- pée d'eau simple , elle lâche le ventre , à cause qu'elle est facile à digérer , elle est legere , à cause que beaucoup de sa nourriture se rerette avec l'haleine. Les conduits de la nourriture qui sont très-étroits , ne peuvent recevoir le suc de la maze qui se présente à leurs orifices. Vne de ses parties se subtilise & change en air , on la reiette ; ce qui demeure en l'estomach se conuertit en vents , qui reuennent à la bouche en forme de rapports , le reste qui descend s'écoule par les selles. Ainsi la plus grande partie du suc de la maze se résout , le corps ne s'en nourrit guere.

SI on donne à manger la maze simple aussi-tost qu'elle est cuite , elle dessèche l'estomach. Car la farine d'orge , qui est de sa nature seche , & qui n'a pas encore pris son eau , s'abreue de l'humidité qui

Et de toutes les causes efficientes de la santé. 257

qui est en l'estomach, où elle tombe, à cause qu'elle est chaude. Car la chaleur a de coutume d'attirer la fraicheur & l'humidité; le froid attire la chaleur. L'estomach donc se desseche nécessairement, ses humeurs étant épuisées; & l'eau qui entre & s'introduit avec la farine le rafraîchit. Ainsi la maze rafraîchit & desseche tous ceux qui en ont besoin, & qui sont detenus de diarrhœe, ou de semblable échauffement. La maze composée, ferme & petrie, desseche moins plus elle est abbreuuée; sa farine ayant pris bien davantage d'eau, par la longueur & violence du petrissement. Elle fournit au corps beaucoup de suc, car se fondant insensiblement, comme elle est bien liée, les orifices des vaisseaux reçoivent mieux sa nourriture. Elle descend plus tard au bas ventre, sans se changer en vents, ni en rapports. La simple maze, rassise & peu broyée nourrit moins à la vérité, mais elle est laxative, elle produit des vents.

LE cyceon, broüet ou boulie claire, qui ne se fait que d'eau & de farine, rafraîchit, nourrit & humecte; celuy qui se dilaye de claire. Du cyceon ou boulie
vin nourrit, échauffe & resserre le ventre. Celuy qui se compose d'hydromel échauffe moins, il nourrit davantage, il est plus laxatif, s'il ne se fait de miel tout pur. Le miel pur s'époissit à la chaleur de l'estomach, comme on voit qu'en dehors il se durcit au feu. Le broüet qui n'est que de miel avec la farine, s'époissit, il n'est pas laxatif, il resserre le ventre. Le broüet ou boulie qui se fait avec le lait, contient toujours beaucoup de nourriture; il y a son sang & sa chair. Chevre le lâche, il est plus laxatif, mesme que le lait de Vache. Le lait d'Anesse, & celuy de Caualle sont de tous les plus laxatifs. Art. 3.
Le miel nourrit beaucoup plus que le vin. Acur. se & t. 3. Le lait de brebis, sa graisse, qui s'en font, et de leurs proprietez.

LE Bled, sa farine & son suc sont, à la vérité, plus nourrissans & plus difficiles à digérer que l'Orge, mais ils lâchent moins le ventre. Le pain bis & de farine entière, sec & lâche le ventre; celuy qui est tout blanc & de plus fine fleur, nourrit bien davantage, mais il resserre, ou lâche moins le ventre. Le pain bien cuit & bien leué est le plus léger, il entretient la liberté du ventre; il est léger à cause que l'aigreur du leuain consume sa plus visqueuse humidité, où est la nourriture; il tient le ventre libre, étant facile à digérer. Le pain non leué lâche moins le ventre, il nourrit davantage. Le pain petri de suc de bled est léger, nourrissant & laxatif; il nourrit fort, à cause de sa pureté. Il est léger, à cause qu'il est bien petri, avec un suc très-subtil, qui l'échauffe, qui le fait leuer, & qui l'aide à cuire. Il evacue le ventre, à cause qu'il est fait & leuiné

K k

258 *Liure second, du regime de viure, de sa matière,*

de la partie du bled la plus douce & plus laxative. Les plus grands pains sont les plus nourrissans de tous, à cause que leur humidité se brûle moins, par la violence du feu. Le pain cuit dans vn four nourrit mieux que celuy qui se cuit au foyer, sur le gril ou à la broche, il est plus également cuit & moins brûlé. Le pain cuit aux tourtieres & sous la cendre est le plus sec, la cendre & la tourtiere épuisent son humidité. Le pain fait de pure farine est le plus nourrissant & le plus difficile à digérer ; celuy qui se fait de bled mondé ou gros moulu, l'est encore plus, il nourrit grandement, mais il ne descend pas si aisément.

Des breuuages, & des autres choses qui se font de farine, & de leurs proprietez.

LE breuuage fait de farine pure dans de l'eau, raffraichit, celuy de decoctiō de laueure de fleur subtile fait de mesme. Le boüillon de son pur est tres-leger à l'estomach, il euacuë le ventre. La farine brouillée dans du lait crud lâche davantage qu'estant meslée dans de l'eau simple, à cause de la serosité. Sa vertu de lâcher s'augmente, si on la prend dans vne autre liqueur plus laxative. La farine petrie de miel & boüillie, ou fritte dans l'huile, fait toujours beaucoup de rapports & d'extremes chaleurs. Elle fait des rapports, à cause qu'estant nourrissante, elle ne descend pas, elle demeure en l'estomach, où elle bout. Elle enflamme le corps, à cause qu'estant composée de choses grasses & douces, qui contribuent toutes à échauffer, & qui ne se digèrent pas en mesme temps, elles sont neantmoins ensemble. La farine pure & le bled mondé, ou moulu gros, sont difficiles à digérer, & nourrissent beaucoup ; mais ils ne lâchent pas le ventre, ils descendent difficilement. Le seigle, & tout ce qui s'en fait, est plus leger, plus chaud & plus humide, que ce qui se fait de bled ; il est aussi plus laxatif. L'auoine humecte & raffraichit, si on l'emploie en nourriture, ou en breuuage. La farine & la fleur nouvelle sont toutes plus chaudes & plus seches que celles qui sont vieilles, à cause qu'elles sont plus proche de leur preparatiō, qui se fait avec le feu. Le temps dissipe la chaleur & les fumées, il introduit la fraicheur & l'humidité. Le pain chaud seche plus que le pain rassis, celuy-cy toutefois engraisse moins que celuy qui est de la iournée, il amaignit en quelque maniere.

Art. 4.

Des legumes, & des autres graines, de leurs proprietez, & de leurs usages.

LES h̄ées ont quelque chose de nourrissant, elles arrestent & enflent le venire. Elles enflent, à cause que les venes n'attirent pas leur nourriture, qui est venteuse & aérienne, encore qu'elle se présente ; elle est étrangere aux entrailles, qui sont composées d'eau, & veulent se nourrir de semblable substance. Elles arré-

Et de toutes les causes efficientes de la santé.

259

tent le ventre, retenant tous les excremens des autres nourritures. Les Pois enflent moins que les Féves, ils lâchent davantage. Les menus Pois & les Féves Romaines lâchent encore plus, ils enflent moins & nourrissent mieux. Les Ciches blancs nourrissent, ils lachent le ventre & font vriner, leur chair est nourrissante, leur partie douce émeut l'vrine, & la salée lache le ventre. La grossiere farine de Mil, & son écorce, sechét & arrestent le ventre, si on les mesle avec des Figues, elles sont propres aux douleurs des parties principales. Le Mil même bien cuit nourrit beaucoup, mais il ne descend pas facilement dans les boyaux. Les Lentilles échauffent & troublent le corps, elles ne lachent toutefois, ni n'arrêtent le ventre. Les Orobès sont astringens & indigestes, ils époisissent les humeurs, ils gonflent & remplissent le ventre, ils font le teint vermeil. La nourriture de semence de Lin arreste le ventre & le bouffit, elle a quelques parties rafraîchissantes. La graine d'Ormin a des effets semblables à ceux de la graine de Lin. Les Lupins sont de nature chaude & indigeste; mais quand ils sont bien preparez, ils deviennent legers, rafraîchissans & laxatifs. La Cameline humecte & lache.

LA semence de Concombre est plus diuretique que laxatue, elle remplit le corps, elle époisit le sang. Par son escorre extérieure elle euacuē le ventre ; elle remplit les venes, elle époisit le sang, par sa propre substance ; elle degage moins le ventre, estant mondée ; mais elle remplit davantage, elle époisit bien plus le sang. Cette semence est diuretique, à cause qu'elle est huileuse & grasse, elle amollit les conduits de l'vrine, elle y pousse les serositēz. Le Carthame est purgatif. La graine de Pauot époisit & arreste, & principalement celle du noir ; la graine de Pauot blanc époisit aussi les humeurs, elle nourrit, mais elle est difficile à digerer. La decoction de ces semences est tousjours plus laxatue que leur propre substance. Prenez donc tousjors garde à les bien preparer, employez la substance, si vous avez besoin de dessecher, rejettant les decoctions. Si vous avez dessein de degager le ventre, employez tout leur suc & leur decoction ; rejetez la substance, ou ne prenez que la plus fine.

IL faut obseruer attentivement ce qui s'ensuit touchant les animaux qui seruent d'ordinaire à nourrir l'homme. La chair de Bœuf est astringente, chaude & grossiere, elle est pesante & difficile à digerer, à cause que cet animal a le sang fort épois & en grande abondance. Le Bœuf donc a la chair pesante au pois, à l'e-

De la semence de Concombre, de Pauot, & autres.

Art. 5.

Des animaux terrestres, de la nourriture de leur chair, & de ses propriétés.

K K ij

260 *Liure second, du regime de viure, de sa matière,*

stomach & à la bouche ; la chair , le sang , & le lait de Vache se ressemblent , ils ont les mesmes qualitez. Tous les animaux , au contraire , dont le lait est subtil , ont aussi le sang & la chair de même. La chair de Chevre est beaucoup plus legere , elle est aussi plus laxative. Le Cochon fortifie le corps bien davantage que la Chevre , il lache aussi le ventre , à cause qu'il a peu de sang , les venes fort étroites , & beaucoup de chair. Le Mouton & le Chevreau sont plus rēdres à la bouche , & plus legers à l'estomach , que la Chevre & que la Brebis , à cause qu'ils sont plus delicats & moins sanguins. Les animaux qui sont de leur nature , forts & robustes , lachent le ventre , tant qu'ils sont ieunes & tendres ; mais à mesure qu'ils vieillissent , ils deviennent plus forts , & s'endurcissent. Cette vérité est euidente par l'usage de la chair de Bœuf & de Veau.

Il n'y a que le Cochon seul ou ieune Porc , dont la chair pese davantage à l'estomach que la chair des plus vieux , car ayant de luy-mesme peu de sang & beaucoup de chair , il est humide par excés , tant qu'il est ieune. Les venes donc , ne receuant pas les humeurs cruës , qui se font de la nourriture , & se presentent à leurs orifices , elles s'échauffent en croupissant , elles troublent le corps. La chair d'Asne est laxative , celle des Asnons l'est encore plus , mais elle est moins legere que la chair de Cheual. Le Chien seche & échauffe , il fortifie , toutefois il ne descend pas. Les ieunes Chiens humectent & lachent. Le Porc-sanglier dessèche , & donne de la force , il décharge le ventre. Le Liévre dessèche & arrete , il emeut les vrines. Le Renard , & le Herisson de terre , sont fort humides , ils prouoquent l'vrine , & ramollissent.

*Des volailles ,
de leur nour-
riture , & de
ses proprie-
tez.*

VOICY ce qu'il faut remarquer en la nourriture de volaille. Les oiseaux sont quasi tous plus desséchans que les animaux à quatre pieds. Car ceux en general , qui n'ont point de vessie , qui n'verinrent point , & ne rendent point de salive , sont plus secs que les autres. Toute l'humidité de leur corps se consume , à la nourriture de la grande chaleur qui s'allume en leurs entrailles ; en sorte qu'ils n'verinrent point , ils n'ont point de salive. Les animaux qui n'ont point ces humiditez , dessèchent nécessairement. Le Ramier a la chair plus seche que les autres oiseaux ; le Pigeon a le second lieu , la Perdrix a le troisième ; le Coq & la Tourterelle sont apres. L'Oye est la plus humide de toutes les volailles. Entre les oiseaux que l'ay nommez , ceux qui vivent de grain dessèchent davantage. Le Canard , & les autres oiseaux qui vivent dans les eaux dormantes , ou dans les autres eaux , sont tous humides.

*Art. 6.
Des poissans ,*

LE Scorpion , la Viue , le Tapçon , le Rouget , le Derbio , la Perche ,

Et de toutes les causes efficientes de la fante. 261

& l'Alose, sont les poissōs plus fermes & plus dessiccatifs. Ceux qui naissent dans les lieux pierreux sont quasi tous humides, comme le Tourd, la Moule, l'Elephite & le Goujon. Ces poissōs, & tous ceux que i'ay cy-deuāt rapportez, sont plus legers & humides que ceux qui sont vagabonds, à cause qu'ils sont en repos, ils ont touūjours la chair molle & legere. Les poissōns qui s'agitent & sont touūjours battus des flots, sont endurcis par le trauail, leur chair en deuient plus ferme & plus solide. La Torpille, l'Ange, la Barbuë & autres semblables sont les plus legers & plus humides. Tous les poissōns qui naissent dans la bourbe, & dans les lieux marescageux, y receuant leur nourriture, comme le Cabot, la Moule, Languille, & autres sont les plus grossiers, à cause qu'ils ne se nourrissent que d'eau sale, de bouë & d'animaux qui s'y engendrent. Le sang & les vapeurs qui viennent de telles nourritures appesantissent tout le corps, & blessent ses fonctions. Tous les poissōns d'eau douce, de riuere, ou d'estan, sont plus pesans que ceux de mer. La Poulpe, la Seche, & les autres semblables, ne sont ni laxatifs, ni si legers qu'on se figure; c'est pourquoy leur māgē appesantit la veue, leur boüillon neantmoins est l'axatif. Les poissōns qui viennent en Descoquilles des coquilles, cōme la Pinne, la Pourpre, l'Oeil de Bœuf, le Cornet, & de leurs & l'Huître, ont tous la chair seche, & neantmoins leur suc est la propriez. xatif. La Tortuē, le Peigne, & la Teline, lachent plus que les autres que i'ay dits. L'Ortie, & tous les Cartilagineux, humectent aussi, & lachēt. Les œufs de Herisson, le suc de Sautereau, l'Ourse, & l'Escreuice, tant celle de riuere que celle de mer, lachent & font vriner. Tous les poissōns salez dessechent & amaigrissent, si Des poissōns on en mange abondamment, ils lachent, à cause que leur sel se salez, & de fond. La saline des poissōns de mer est la plus seche, celle du poissōn de riuere a le second lieu, celle du poissōn d'estan est la plus humide. La Perche estant salée, seche plus puissamment que tous les autres.

LE S animaux priuez qui vivent aux bois, ou à la campagne, De la difference des animaux dessechent davantage que ceux qui sont nourris dans les estables, à cause qu'ils sont dessechez par le trauail, par le Soleil, & par le froid; l'air qu'ils respirent est plus sec & plus espuré. Les bestes sauvages, en general, dessechent davantage que les domestiques. Celles qui mangent du fruit vert ou de la chair cruë, des rejettons ou feuilles d'arbres, sont plus maigres & plus seches que celles qui mangent du fruit ou du grain meur. Celles qui mangent du fruit & du foin, sont aussi plus seches & plus maigres, que celles qui

Kk iij

262 *Liure second, du regime de viure, de sa matiere,*

mangent de l'herbe, & ne mangent point de semence. Les animaux qui ne mangent guere, ceux qui bouent fort peu, qui sont sanguins & ieunes, sont plus gresles & plus secs, que ceux qui mangent beaucoup, que ceux qui ont peu de sang, qui n'en ont point, ou qui sont vieux, ou nouveaux nais. Ceux qui ont des testicules, les masles, les noirs, & les plus couverts de poil sont moins humides, que ceux qui sont chatrez, qui n'ont point de testicules, ni de poil, que les blans, & que les femelles.

LES parties des animaux plus difficiles à digerer, sont celles qui trauaillent plus, qui ont beaucoup de sang, & sur lesquelles ils se reposent. Les plus legeres sont celles qui trauaillent moins, celles qui sont à l'ombre, & à couvert, ou qui sont au dedans de l'animal. La ceruelle & la moüelle du dos, sont les parties plus indigestes, entre celles qui n'ont point de sang. La chair des muscles, la poitrine, le ventre & le iarret, sont les plus delicates, & plus faciles à digerer. Le dos des poissons est leur partie plus ferme : la queüe est la plus legere, & plus facile à digerer ; la teste est la plus humide, à cause de la graisse, & de la froidure du cerveau. Les

Des proprietez des œufs, œufs des oiseaux ont de la force, beaucoup de nourriture, & bien du lait, & du des vents. L'œuf a beaucoup de force, puis qu'il est la semence, fromage.

l'ouurier & la matiere d'un oiseau. Sa nourriture est tres-exquise, puis qu'elle est le lait du Poucin. Il est venteux, puis que la masse tres-petite s'estend beaucoup, en se fondant. Le fromage est difficile à digerer, il est inflammable & nourrissant. Il empesche la digestion, se produisant de la vertu generative. Il nourrit beaucoup, estant la partie du lait caillé la plus époisse. Il est brulant, à cause de la graisse, & de la force de son beure; il arreste le ventre, à cause qu'il est époissi par la presure.

CHAPITRE TROISIEME.

Des breuuages, des herbes, des fruits, & de leurs proprietez.

Art. I.

Des breuuages, de leurs especes, & de leurs proprietez.

L'EAV est le plus fort & le premier de tous les raffraichissemens. Le vin est chaud & sec, il reçoit de son tarte, qui est la partie plus grossiere, quelque proprieté purgatiue. Le vin fort, couvert, & qui n'est pas en sa boite, dessche plus que tous les autres;

Des proprietez du vin, & il n'évacuerien par les selles, ni par les vrines, ni par les crachats.

mesimes ; mais il desseche, épuisant les humiditez de tout le corps, de toutes ses par sa chaleur. Le vin noir, foible & mol est plus humide, il fait des especes, vents, il lache davantage. Le vin doux, noir est le plus humide, il échauffe & produit des vents, par son humidité superfluë. Le vin blanc qui est vert & fort échauffe, il se porte plus de lui-mesme par les vrines, que par les selles. Le vin nouveau est de tous le plus laxatif, à cause qu'il est plus approchant du moust, il est aussi plus nourrissant. Le vin odoriferant nourrit plus que celui qui n'a point d'odeur, & qui est de la mesme année, à cause qu'il est plus facile à digerer. Le vin grossier nourrit mieux que le plus subtil. Le petit vin doux va mieux par les vrines, il degage le vêtre, il humecte le corps, il affoiblit le sang, augmentant la ferosité, dont les qualitez sont contraires. Le moust enflé & produit des vents, il descend, il trouble le corps, boüillant dans le bas ventre, il l'évacuë. Il enflé, à cause qu'il échauffe, estant visqueux ; il tire en bas de toute l'habitude, à cause qu'il est purgatif. Il émeut tout le corps, boüillant dans le bas ventre, d'où il s'écoule par les selles.

LE petit vin aigrelet raffraichit, amaigrît, & humecte. Il amaigrît & raffraichit, épuisant & évacuant les humiditez de tout le corps ; & neantmoins il humecte, à cause que son eau se distribue avec sa partie vineuse. Le vinaigre est raffraichissant, à cause qu'il fond les humeurs qui sont dans les parties, il les cōsume & évacuë. Il est plus astringent que laxatif ; à cause qu'il est aigre & violent, il n'a rien qui puisse nourrir. Le vin cuit échauffe, humecte, & lache. Il échauffe, à cause qu'il est vineux & fort ; il humecte, à cause qu'il est nourrissant ; il fait couler les excremens, à cause qu'il est doux. Le ius des grappes, tout frais tiré sous le pressoir, humecte, lache & enflé, à cause que le premier vin, qui est la mere-goutte, dōt il n'est guere different, à ces effets. Le miel tout pur, & sans aucun meslange, est chaud & sec ; il humecte, estant meslé d'eau & mis en hydromel, il amollit le ventre des bilieux, il arreste celuy des phlegmatiques. Le vin doux au contraire, lache plutost les phlegmatiques, à cause de son humidité.

VOICY ce qu'on doit dire & remarquer touchant les herbes potageres. L'ail est chaud & laxatif, il prouoque l'vrine, mais il n'est pas vtile aux yeux, car en faisant vne grande évacuation de tout le corps, il émoufle la veuë. Il va par les vrines & par les selles, à cause qu'il est purgatif ; ces proprietez sont plus foibles estant cuit, que si on le prent crud. Par sa chaleur il évacuë le ventre, il le remplit de vent. L'oignon est vtile à la veuë affoiblie de crapule.

Art. 2.

*Des herbes potageres, & autres, tant cul-
tiées que sau-
ages, & de leurs propriétés.*

264 *Liure second, du regime de viure, de sa matiere,*

ou crudité, il est pernicieux à tout le corps, puis qu'il est chand & qu'il enflamme. Il passe dans le corps, sans luy fournir aucune nourriture, & sans luy estre vtile; si ce n'est qu'il dessche par sa chaleur, à cause de son suc. Le Porreau échauffe moins, à la verité, mais il émeut l'vrine, il évacue le ventre, ayant quelque faculté purgatiue. Il humecte le corps, il fait passer les rapports aigres, il est meilleur de le manger apres les autres alimens. La Raue humecte, à cause qu'elle fond le phlegme par son acrimonie; ses feüilles ont moins de force, & toutefois elles diminuent l'enfleuré de la goutte. Sa racine est mauuaise à l'estomach, elle y furnage, elle fait des mauuais rapports. Le Cresson est si chaud qu'il fond la chair; il arreste la Leucophlegmacie, portant les cruditez par les vrines; il fait vriner goutte à goutte. La Moutarde est chaude & laxatiue, neantmoins elle fait aussi la strangurie; la Roquette a le même effet.

Les feüilles LA semence de la Coriandre est chaude & astringente, elle gue-de la Corian-rit les rapports aigres, elle prouoque le sommeil, si on la mange de verte raf-apres le repas. La Laitue est tres froide, auant qu'elle iette son fraichissent & laict, elle debilite toutes les parties. La semence d'Anis est chaude évacuent le ventre. I. de & astringente, son odeur feule guerit l'éternuement. L'Ache affect & Dio-fecordi. fait plus vriner qu'elle n'évacue le ventre, neantmoins ses racines sont plus laxatives que ses feüilles. Le Basilic est chaud, sec & astringent. La Ruë est plus diuretique que laxatiue, elle a quelque propriété d'époissir, & de servir contre les venins, si on en boit auparauant. L'Asperge est seche & resserre le ventre. La Sauge est pareillement chaude & astringente. La Morelle raffraichit, & empêche l'épanchement dela semence, qui arriue en dormant. Le Pourpier de riviere raffraichit aussi, mais si on le conserue, en le salant, il devient chaud & purgatif. Le Calamant échauffe & lâche. L'A Menthe échauffe & prouoque l'vrine, elle arreste le vomissement, si on en mange bien souuent, elle fond la semence, en sorte qu'elle la fait couler, elle empêche l'erection, elle rend le corps imbecille. La Patience échauffe & lâche. L'Arroche humecte, & neantmoins elle ne lâche pas le ventre. La Poirée est chaude & ne lâche pas. Le Choux échauffe & dégage le ventre, il purge l'humeur bilieuse. Le suc de la Bete-raue est laxatif, la substance de ses feüilles arreste, & lâche moins le ventre que sa racine mesme. Le Cocombre raffraichit, humecte & lâche. Le Nauet enflamme, il humecte, & trouble le corps, & neantmoins il ne dégage point le ventre, il cause la difficulté d'vrine. Le Pouliot échauffe & lâche.

Et de toutes les causes efficientes de la santé. 265

che. L'Origan échauffe , il vuide aussi la bile par les selles. La Sa-
riette a le mesme effet. Le Thym est chaud, il lache aussi le ventre
& va par les vrines; mais il purge le phlegme. L'Hyssope est chau-
de, elle purge le phlegme.

LES herbes sauvages qui sont chaudes à la bouche & odorif- Des herbes
rantes échauffent toutes; elles vont plus par les vrines que par les sauvages &
selles. Celles qui sont de leur nature froides, humides, fades & de mauuaise odeur, sont plûtoſt laxatrices que diuretiques. Celles qui sont
âpres & rudes à la bouche sont astringentes. Celles qui sont
acres & odoriferantes prouoquent les vrines. Celles qui sont acres
& seches à la bouche dessèchent semblablement tout le corps.
Celles qui sont aigres raffraichissent. Les sucs ou decoctions de
Fenoüil marin , de Fenoüil vulgaire, d'Ail, de Cytisus, d'Ache, de
Porreau , d'Adiantum & de Morelle, laquelle est aussi raffraichis-
sante , sont toutes purgatives & diuretiques. La Scolopendre, le
Baume, le Sefeli , le Caucalis, le Millepertuis & l'Ortie vont aussi
par les selles & par les vrines. Les Ciches, les Lentilles, l'Orge , la
Bete-raue, le Choux, la Mercuriale, le Sureau & le Carthame vont
tous plus par les selles que par les vrines.

ON doit remarquer que les fruits plus remplis de semence , Art. 3.
frais cueillis, meurs & humides sont plus propres à lacher le ventre, Des fruits tant
que ceux qui en ont moins , & qui sont vieux & dessèchez. Leurs sauvages, que
facultez sont évidentes à tout le monde. Les Meures échauffent, priuez, de leurs
humectent & lachent. Les Poires meures & fraîches échauffent, especes & de
humectent & lachent; elles resſerrent, estant vertes ou seches. Les tez.
Poires de bois qu'on garde en hyuer, s'amollissant par la maturité, Elles deuien-
purgent le ventre; elles resſerrent estant vertes & dures. Les Pom- nent d'autant
mes douces sont difficiles à digerer , les aigres & meures sont plus plus humides
faciles à cuire. Les Coins arrestent le ventre, ils ne le lachent point, & laxatives,
leur suc arrete le vomissement, il prouoque l'vrine; l'odeur mesme qu'elles sont
du coin empêche le vomissement. Les Pommes de bois cruës ar- apres & du-
restent le ventre , mangées cuittes elles le lachent d'autantage, res.
elles sont bonnes à l'Orthopnée , la boisson de leur suc ou deco-
ction y est vtile. Les Cormes, les Nefles, les Corneüilles & autres
fruits de cette sorte , sont tous astringens , ils resſerrent le ventre.

LE suc de la Grenade douce est laxatif, il a quelque chose de brulant ; la Grenade forte & vineuse échauffe moins ; l'aigre est la plus raffraichissante ; tous leurs noyaux arrestent , ils resſerrent le ventre. Le Concombre crud est froid & difficile à digerer. Le Melon prouoque l'vrine, il lache aussi le ventre; mais il produit

L 1

266 *Liure second, du régime de viure, de sa matiere,*

des vents. Le Raisin est chaud, humide & laxatif, & sur tout le blanc ; le Raisin le plus doux échauffe grandement, il reçoit beaucoup de chaleur de la maturité. Le Verjus ou raisin qui n'est pas tout meur échauffe moins, mais le vin qui s'en fait est le plus laxatif. La Figue & le Raisin sèches sont chauds & brûlants, mais ils sont laxatifs. La Figue toute fraîche cueillie humecte, lache & échauffe ; elle humecte, à cause qu'elle est succulente ; elle échauffe, à cause de son lait qui est brûlant ; elle lache le ventre, à cause que son suc est doux. Les premières Figues sont les plus mauvaises, à cause qu'elles ont plus de suc ; les dernières sont les plus salutaires. Les Figues sèches sont brûlantes, mais elles lachent. Les Amandes brûlent & nourrissent ; elles sont nourrissantes, à cause de leur chair, mais

Ce qui est plus dur & elles brûlent, à cause de leur graisse. Les Noix rondes & vulgaires ont toutes les qualitez des amandes. Celles qu'on nomme plates & saines nourrissent & lachent, étant meures & mondées ; elles engendrent par la dureté des vents, mais leur escorce arrête. La graine d'Escarlate, maturité ou le Gland & la Faine arrestent le ventre, crus ou rôtis, mais étant par la coction cuittes en l'eau, elles resserrent moins.

SECTION SECONDE.

*DE TOVTES LES CHOSES QVI FONT
la santé, & principalement des alimens
& des exercices.*

CHAPITRE PREMIER.

De la préparation des alimens & de tout ce qui se doit observer dans leur usage.

Art. I.

De toutes les préparations de la chair, de leurs espèces & de leurs propriétés.

La chair grasse est brûlante & laxative. La chair confite ou gardée dans le vin, sèche & nourrit, elle sèche à cause du vin, elle nourrit de sa nature propre. La chair confite au vinaigre échauffe moins, à cause du vinaigre, mais elle nourrit suffisamment. La chair confite au sel, nourrit moins à la vérité, à cause que le sel épouse son humidité ; toutefois elle sèche, elle amaigrît & lache le ventre. Voicy les moyens & manières de dépouiller

chaque aliment de ses facultez excessiues, & de luy en donner de meilleures. Toutes les choses viuantes, toutes les plantes & tous les animaux se font de feu & d'eau , ils s'en nourrissent & s'en augmentent, ils se resoudent en ces deux elemens. Il faut donc emporter la force & la crudité des plus durs alimens , en les boüillant & les refroidissant à plusieurs & diuerses fois. Il faut, au contraire, adjoûter de la chaleur, & donner de la force à ceux qui sont aqueux, humides & foibles, en les brulant & rotissant , car ainsi leur humidité se dissipe. Ce qui est mol & trop humide se dessèche ; ce qui est dur s'amollit & s'abreueue. Ce qui est trop salé se dessale , en se trempant & en boüillant. Ce qui est acre & amer se tempere , en se meslant avec les choses plus douces ; ce qui est âpre, austere & rude s'addoucit par le meslange de la gresse. On peut iuger de la préparation de tous les autres alimens , par celles que ie viens de dire.

La dureté
des alimens
chauds & sec^s
s'emporte
par la vicissi-
tude de boüil-
lir & de se re-
froidir ; la
mollesse de
ceux qui sont
trop aqueux
se corrige en
les rostissant.

LES alimens rostis ou grillez resserrent davaantage que ceux qui sont crus ou boüillis , à cause que le feu resout l'humeur aqueuse, il en fait écouler la graisse, qui en flamme. Le rosti donc, estant dans l'estomach prent toute son humidité, il bouche tous les orifices de ses venes, par sa chaleur & par sa secheresse. Il ferme le passage des humeurs qui ont coutume de retourner du corps au ventricule. Les alimens qui viennent des païs arides, secs & brulans, échauffent tous & sechent , ils donnent plus de force au corps. Dans vne masse égale ils pesent davantage, ils sont plus fermes & plus remplis de suc , que ceux qui viennent de lieux frois , humides , & abbreueuez d'eau. Car ils sont toujours plus humides , plus froids & plus legers. Ce n'est donc pas assez de connoistre la force & la vertu des alimens , des breuuages & des animaux mesmes , il faut scauoir aussi le pays d'où ils viennent. Que si on veut tirer vne plus forte nourriture de mesmes alimens , de mesmes breuuages & de mesmes animaux , il faut les prendre dans des lieux secs & chauds. Si on veut l'auoir plus humide & plus facile à digerer, il faut la prendre dans les lieux abbreueuez d'eau.

LES choses douces , acres , ameres ou salées ; celles qui sont fortes & charnuës échauffent d'elles-mesmes , n'importe qu'elles soient seches ou humides. Les plus seches d'elles mesmes dessèchent toutes & échauffent ; les plus humides ramollissent & humectent , en échauffant ; elles lachent beaucoup plus le ventre que les seches. Car enuoyant au corps davantage de suc , elles en attirent aussi beaucoup plus au bas ventre, qui se décharge par

Art. 2.
Maximes du régime de vie et de l'usage des alimens.

268 *Liure second, du regime de viure, de sa matiere,*
 les selles , en s'humectant. Les breuuages , & les alimens qui des-
 sechent en échauffant , sans prouoquer l'vrine , le crachat , ni les
 selles , ne dessechent le corps qu'en épuisant l'humidité , dás ses trois
 coctions . L'aliment qui échauffe en prend vne partie ; la chaleur
 des esprits & du temperament en dissipe beaucoup ; le reste s'en va
 par les pores , estant subtilisé par la chaleur de l'aliment , du corps
 & des esprits . Les choses douces , huileuses , & grasses remplissent
 & saoulent , car vne prise mediocre de ces alimens se repand beau-
 coup , & s'échauffant , elle emplit l'estomach , elle repare les hu-
 meurs & les esprits , elle les calme en se distribuant .

Du moyen de LE S alimens , au contraire , aigres , salez , acres , & austeres ; ceux
 se rassasier qui sont forts , rudes , grossiers , & dessechans épuisent les humeurs ,
 beaucoup , en ils les émeuuent , & les dissipent , ouurant l'orifice des venes . Les
 ne mangeant alimens dessiccatifs , ceux qui piquent ou resserrent , excitent des
 guere , & de frissons , ils ramassent le sang qui est dans les parties , le reduisant
 ne se guere rassasier , en en moins de place ; en consumant l'humeur tous les vaisseaux s'é-
 core qu'on puissent . Si on veut donc , se remplir , ne prenant guere d'aliment ,
 mange beau- ou s'épuiser , quoy qu'on en prenne davantage , il faut manger les
 coup . choses que i'ay ditres . Les animaux nouvellement tuez , & la chair
 fraiche , a plus de force que celle qui est vieille & gardée , puis
 qu'elle est proche de sa grande vigueur & de la vie . La chair
 vieille & gardée long-temps est plus laxative , & plus facile à
 digerer que la fraiche , elle est plus proche de sa corruption . Les
 choses cruës font des rapports , à cause que leur coction , qui de-
 uroit estre faite par le feu , se fait au ventricule , qui est plus foible
 que l'aliment qu'il est constraint de digerer . Les bisques & les fri-
 cassées qui se font de diuers meslange , sont brulantes & humides , elles
 contiennent force choses grasses , chaudes & ignées ; elles
 en ont aussi de contraires . La chair boüillie dans l'eau salée est la
 meilleure & la moins brulante .

Art. 3.
*De l'usage
 du bain , du
 coit , du vomis-
 sement , &
 autres actions.*

VOICY ce qu'il faut remarquer touchant le bain ; l'eau na-
 turelle , & propre à boire , humecte & raffraichit , elle communi-
 que à tout le corps l'humidité . Le bain d'eau de mer , ou d'eau sa-
 lée , seche & échauffe ; car estant chaud de sa nature , il attire & re-
 sout l'humidité des parties . Le bain chaud amaigrit , & refroidit ,
 si on le prend à iûn , car il dissipe l'humidité des parties par sa cha-
 leur ; & la chair estat épuisée d'humidité , le corps se refroidit & se
 diminue . Le mesme bain fait le contraire à celuy qui a bien man-
 gé , il échauffe & humecte , car il répand le sang qui est en la sur-
 face , il grossit les parties . Le bain froid a vn effet contraire à celuy

Et de toutes les causes efficientes de la santé. 269

qui est chaud , il échauffe en quelque maniere vn corps à iûn. Il desseche , il épouse l'humidité, si on est apres le repas, la portant aux vrines ; puis il remplit les venes de la partie plus seche, que la froidure arreste. L'air desseche le corps de ceux qui ne se baignent point , aussi bien que de ceux qui ne se seruent point d'onction; car la pommade échauffe, humecte & amollit. Le Soleil & le feu dessechent , à cause qu'estant secs & chauds d'eux-mêmes, ils tiennent à eux l'humidité. L'ombre au contraire, & le froid mediocre, humectent ; ils donnent davantage au corps qu'ils ne luy ostent. Toutes les sueurs en sortant dessechent & amaigrissent, elles emportent du corps l'humidité.

L'ACTION Venerienne amaigrit, elle humecte & échauffe. El-
le échauffe, à cause du traueil & de la perte de la plus douce humi-
dité; elle amaigrit, à cause de l'évacuation du meilleur suc; elle hu-
mechte, à cause de l'épanchement du reste de la fonte du corps. Le
vomissement amaigrit, euacuant la nourriture ; & toutefois il ne
desseche pas , si on le conduit bien le iour suivant. Au contraire il
humecte , à cause qu'augmentant l'appetit , il fait manger plus
que de coutume ; & à cause que sa violence fond le corps & hu-
mechte. Que si le iour suivant on laisse dissiper cette fonte du corps
à la propre chaleur , & qu'on ne prenne que peu à peu la nourri-
ture , il desseche. Le vomissement lache le ventre qui est dur &
trop resserré, en l'humectant; il le resserre quand il est libre, ou mes-
me lache par excés , epuisant son humidité. Si donc, on veut qu'u-
ne forte diarrhée s'arreste , il faut manger audement , & reuomir
bien-tost apres , auant que l'aliment descende & se digere, ne pre-
nant que des choses dures , astringentes & desiccatives. Si au con-
traire on veut lacher le ventre , il est utile de garder fort long-
temps la nourriture , & de prendre confusément des choses acres,
salées, douces & huileuses, à boire , & à manger.

LE sommeil amaigrit & refroidit , quand on n'a point mangé, dissipant les humiditez. Si le sommeil est de longue durée, il é-
chauffe aussi davantage , il fond la chair , il dissout tout le corps, siueit , & de
& le rend foible. Le sommeil au contraire humecte, si on le prend l'excès du
apres le repas , en échauffant & distribuant la nourriture à toutes chaud & du
les parties ; il seche grandement apres la promenade du matin. froid dans les
L'insomnie fait mal à ceux qui ont bien mangé , empeschant la entrailles.

Art. 4.

Des effets des sommeil, de lois, siueit , & de l'excès du chaud & du froid dans les entrailles.

Ll iij

270 *Liure second, du regime de viure, de sa matière,*

La monostie dité ; le trauail au contraire, desseche grandement , il fortifie. Ne manger qu'vne fois à chaque iour amaigrit & desseche; il arreste le ventre , à cause que ses humiditez , & celles qui refuent de toute l'habitude se dissipent & cōsument, par la chaleur du tour du sang & des esprits. Disner & manger plusieurs fois ont des effets contraires à l'vnité de repas. Le breuuage d'eau chaude,& celuy d'eau froide ,amaigrissent tousjours également. Mais l'air , la nourriture,ou le breuuage excessiuement frois, époississent & arrestent l'humidité dans les entrailles. Ils étrecissent mesme les cavitez interieures , ils resserrent le ventre , par leur grand froid & époississement , car il surmonte l'humidité du tour du sang & des esprits. La chaleur excessiue de ces choses a le mesme effet , elle les arreste & époissoit tellement , qu'elles sont incapables de se distribuer. Tous les breuuages qui échauffent le corps , sans faire neantmoins aucun excés , & ne nourrissent point , épuisent ses humiditez,& raffraichissent. Car l'humidité des entrailles se conuer- tit en vents , qui les remplissent , & raffraichissent tout le corps.

CHAPITRE SECOND.

*De l'exercice , de ses especes , de leurs proprietez ,
& de la laſtude.*

Art. I.

*Des exercices
de l'ame , des
sens , & du
corps.*

I E dois dire à present la force de tous les exercices , & en rapporter les especes. Il y en a qui se font doucement , d'eux-mesmes , & sans instruction ni artifice , comme l'action de la veüe , de la voix , de l'oreille , & de l'imagination. La veüe trauaille , quand l'ame se rend attentive à regarder ; car elle s'agit & s'échauffe , & son échauffement la desseche , dissipant son humidité. L'ame trauaille aussi & se remuë , quand vn son va frapper l'oreille , elle s'agit , & les esprits s'échauffent & se dessechent. L'ame trauaille & se remuë sans cesse däs la veille ; elle s'échauffe & se desseche , par ses soins ordinaires , ou par l'estude ; elle dissipe les humeurs , elle épouse le sang , & amaigrit le corps. Les exercices de la voix , qui sont la lecture , la parole & le chant émeuuent aussi le sang & les esprits ; lesquels estans plus agitez , se dessechent & s'échauffent , ils consument l'humeur qui nourrit les parties. De tous les exercices du corps , la promenade est le plus doux & le plus na-

*Que la pro-
menade est le
plus naturel*

Et de toutes les causes efficientes de la santé. — 271

turel ; & toutefois elle se fait avec vn peu de force & violence. Je de tous les rapporteray ses especes , & leurs proprietez.

LA promenade apres souppé dessèche l'estomach,tout le corps , & le bas ventre meisme, elle n'y laisse pas amasser la bile. Le mouvement échauffe tout le corps & les alimens mesmes, desquels la chair tire & reçoit l'humidité, elle ne permet point aux humeurs superfluës de grossir le bas ventre. Ainsi le corps s'emplit , & le ventre s'épuise ; il s'amaigrit , à cause que le corps qui se remue s'échauffe, son plus pur aliment s'épuise. La chaleur en consume vne partie, l'autre s'exhale & se rejette avec l'air, la troisième s'en va par les vrines. L'exrement plus grossier & plus sec demeure, de sorte que le ventre , & toutes les parties, s'épuisent & se dessèchent. La promenade du matin amaigrit tout le corps , elle rend plus legeres , plus promptes , & plus alegres toutes les parties de la teste, elle degage le bas ventre. Elle amaigrit , à cause que le corps s'échauffe en s'émouvant , les excremens & les humeurs se subtilisent ; l'air en emporte vne partie , l'autre sort en se mouchant & en crachant, le reste se consume , par la chaleur du sang & des esprits. La promenade du matin lache le ventre , à cause qu'estant chaud de sa nature , l'air frais qui se saisit de toutes les parties superieures, repousse en bas la bile, la chaleur cede & obeit à la fraicheur. La promenade du matin rend la teste legere, à cause que le ventre, qui est chaud de luy-mesme , s'évacuant, attire les humeurs à soy de toutes les parties , & principalement de la teste, laquelle estant euacuée , les organes des sens en sont plus libres, l'œil & l'oreille s'éclaircissent , on en est plus alegre. La promenade qui se fait apres les exercices violens , purifie tout le corps , elle amaigrit ; elle ne permet pas que la colliquation de la chair, qui vient de ces exercices, se retienne , car elle l'euacue.

Art. 2.

VOICY ce que fait la course , celle qui est longue, sans re-tour , & qui s'augmente peu à peu , échauffe tout le corps , elle ^{De la course,} digere les humeurs , elle les distribue ; elle surmonte la force des autres plus vio-alimens plus indigestes , dans la chair mesme. La course droite toutefois, rend le corps plus lourd & plus grossier, que celle qui se fait en rond; elle est plus nécessaire en hyuer qu'en esté , & à ceux qui mangent beaucoup. La course qui se fait estant habillé, a le même effet, mais elle échauffe davantage , elle rend le corps plus humide. On se remue toujours dans vn mesme air , puis qu'il est arresté dessous l'habit; l'air libre n'euête point le corps, c'est pour- quoy sa couleur est toujours pâle ou iaune , elle n'est iamais bon-

272 *Liure second, du regime de viure, de sa matiere,*

ne. La course donc, avec vn habit est vtile à ceux qui sont fort des-
sechez, à ceux qui veulent s'amaigrir, estant trop gras, & aux vieil-
lards, à cause que leur corps est froid. La course qui a ses reprises, &
l'exercice du masneige, liquefient moins le corps, & toutefois ils
amaigrissent davantage, à cause que le grand trauail qui se fait à
l'exterieur retire & évacue l'humidité de l'habitudo, il rend le
corps plus gresle, & le desseche. La course en rond liquefie moins
la chair, elle amaigrit pourtant, elle appetisse l'habitude & le
bas ventre ; à cause principalement qu'elle oblige à respirer plus
frequemment, & qu'elle attire toutes les humeurs au dehors.

De la luite & LES grands ébranlemens de tout le corps dessechent, verita-
de tous les au- blement, tout à coup, mais ils sont incommodes, ils sont contraires
tres exerci- à la santé. Ils roidissent & enflamment les fibres, à cause qu'é-
ces violens. chauffant également tout le corps, ils dessechent le cuir extré-
mement. Ces ébranlemens roidissent aussi la chair, ils la rama-
sent moins, à la vérité, que la course en rond, & toutefois ils en
épuisent les humeurs. La danse & les élueemens échauffent moins
la chair, mais ils éguisent l'ame, le corps & les esprits, ils dissipent
les vents. La luite & les frictions exercent davantage l'exterieur
du corps, elles échauffent la chair, elles l'augmentent & la fortifient.
La friction endurcit les parties qui sont solides d'elles-mêmes,
elle dilate les vaisseaux. Ainsi les nerfs qui sont dans la chair
se ramassent, & les cauitez s'élargissent, toutes les venes se dilatent.
Car la chair qui s'échauffe & se desseche, attire à soy la
nourriture, par les venes, & s'en augmente. Le roulement fait
quasi de mesme que la luite, si ce n'est qu'il desseche davantage,
& qu'il engendre moins de chair, à cause de la poudre. La luite
qui ne se fait que du bout des mains, amaigrit le reste du corps,
tirant en haut toute la chair, le sang & les esprits. Le combat du
balon & celuy de l'extremité des mains font quasi de mesme.

L'EFFORT qu'on fait de retenir l'haleine a le pouuoir d'élar-
gir les conduits, de subtiliser la peau, & de pousser toutes les hu-
meurs entre cuir & chair. Les exercices violens qui se font estant
frottez d'huile ou sur le sable, sont tres-differents, puis que le sa-
ble est froid & l'huile est chaude. L'huile donc grossit la chair, elle
l'augmente en hyuer, à cause que le froid empesche la dissipation
des humeurs. L'huile au contraire produit vn excés de chaleur, qui
liquefie la chair en esté, parce qu'elle est échauffée par la saïson,
par la chaleur de l'huile, & par le grand trauail, au mesme temps.
Le sable grossit le corps en esté, parce qu'il est raffraichissant, il
ne

Et de toutes les causes efficientes de la santé. 273

ne permet pas aux parties de s'échauffer iusqu'à l'excès ; mais en hyuer il le refroidit , il gele tout le corps de froid. Le sable donne au corps vn raffraichissement vtile & agreable en esté, s'y arrestat vn peu de temps, apres cet exercice. Car le trop long sejour desseche par excés , il endurcit le corps , comme du bois. La friction d'huile & d'eau ramollit , elle ne permet pas au corps de s'échauffer excessiuement.

CEVX qui ne font iamais d'exercice se trouuent fatiguez & lassez du moindre trauail ; car il n'y a pas vne des parties de leur corps qui soit accoutumée à son propre trauail, ni à faire parfaitement son action. Ceux qui s'exercent d'ordinaire se lassent bien-tost d'vn trauail, auquel ils ne sont pas accoutumez. Ils se lassent aussi des exercices, ausquels ils sont habituez , s'ils les font trop long-temps, avec violence. Ce sont là trois especes de lassitudes differentes, qui ont aussi chacune leurs effets. Ceux donc, qui ne font iamais d'exercice ont toujours la chair molle & si humide qu'ils fondent tout en eau, si-tost que leur corps s'échauffe , par le moindre trauail. La colliquation qui s'écoule & s'en va par la sueur, ou par les autres égouts du corps, ne fait aucun ressentiment ni douleur en la partie qui s'évacuë, contre son ordinaire. C'est la colliquation qui s'arreste qui fait des maladies, dans toutes les parties qui la reçoivent, car elle est ennemie de la nature, elle est contraire à tout le corps. Elle ne croupit pas également en toutes les parties ; elle se répand dans les chairs & dans tous les viscères , où elle fait des maladies , iusqu'à ce qu'elle en sorte.

LA colliquation , qui ne circule point , s'échauffe & se corrompt en croupissant , elle corrompt aussi les humeurs qui la rencontrent en leur chemin. Si donc, cette colliquation est abondante , elle altere toutes les humeurs , elle corrompt le sang , elle échauffe aussi tout le corps , elle allume vne grande fièvre. Car le sang venant à bouillir , & estant attiré violēment , par les chairs & par les entrailles , celuy qui est dans les vaisseaux fait son tour plus soudainement. L'air qui entre & ressort sans cesse , par les pores , purifie tout le corps ; & l'humeur croupissante se subtilise en s'échauffant , elle est poussée dehors par les pores du cuir , elle se change en sueur chaude. Apres que cette maligne colliquation est dissipée , le sang se restablit en la constitution naturelle , & en son mouvement , la fièvre quitte , & la lassitude se guerit , principalement au troisième iour. Cette lassitude se guerit par les estu- La guérison de la pre-
ues , & par les bains chauds , qui subtilisent l'amas de la colliqua-

Art. 3.
De la lassitude , de ses especes , & de leur guérison.

M m

274 *Livre second, du régime de viure, de sa matière,*

miere espèce tition qui l'a produite. Les promenades violentes, l'amaigrissement, & le jeûne en dissipent le reste. Enfin le corps se restablit en son ancien estat, il se remplit par les frictions douces, continuées long-temps, & faittes avec l'huile, de crainte d'échauffer violement. Il se remet par les bons alimens, par les onctions émollientes, par les sudorifiques, & par toutes les choses qui ramollissent doucement.

Art. 4.

*De la seconde
& de la troi-
sième espèces
de la lassitude,
& de leurs
guerisons.*

CEVX qui se sont accoutumez à l'exercice, se lassent incontinent par vn trauail, qui ne leur est pas ordinaire. La chair de la partie, qui fait cet exercice extraordinaire, se liquefie facilement, estant humide & molle ; de mesme que la chair de chaque autre partie se fond, par son propre exercice. Il faut donc nécessairement que l'excésse humidité de cette chair se fonde, qu'elle se sépare des autres, & qu'elle s'époisisse, comme il se fait en la première sorte de la lassitude. Cette lassitude se guerit par les exercices accoutumez. Par leur moyen la colliquation retenuë se subtilise, en s'échauffant, & se rejette. Tout le reste du corps ne se ramollit & ne s'humecte point, faute de traualler à l'ordinaire. Il faut en ce rencontre se servir aussi du bain tiede & des frictions douces, de mesme que deuant. Quant aux estuves, il n'en est pas besoin, le trauail ordinaire est suffisant pour échauffer les humeurs amassées, pour les subtiliser & les pousser dehors. Les exercices accoutumez produisent aussi des lassitudes, en cette sorte. Le trauail ordinaire & mediocre ne fait iamais de lassitude. Mais si tost qu'il est excessif, il épouse toutes les humeurs, il dessèche la chair, il y excite des douleurs & des frissons, en l'échauffant ; & mesme il fait vne longue fièvre, si on n'y prend bien garde. Il faut en premier lieu qu'on se baigne aussi quelque peu, comme deuant, que le bain ne soit que tiede, & qu'au sortir on boive du vin foible & humectant. Il faut qu'en suite on mange de plusieurs sortes de viandes en abondance, & qu'on boive force petit vin, ou s'il est fort qu'on le trempe beaucoup. Qu'on demeure long-temps en cet état, & jusqu'à ce que les venes s'emplissent & s'enflent, puis qu'on vomisse, & qu'on se tienne vn-peu debout, avant que de dormir à l'aise. En suite qu'on reprenne insensiblement la façon de viure ordinaire, qu'on augmente durât six iours, les alimens & les exercices, affin de s'arrêter à son trauail, & à sa nourriture accoutumée.

VN corps aride, & desséché iusqu'à l'excès, peut s'humecter par le moyen de ce régime, sans employer vn autre excès. Si on pouuoit connoître de cōbien le trauail surpassé l'aliment, ce seroit fort

en M

Et de toutes les causes efficientes de la santé. 275

bien fait de le guerir, par vne nourriture mediocre & proportionnée. Or il est impossible de connoître précisément la proportion du trauail & de l'aliment. Neantmoins l'excès du trauail peut se guerir par le régime que i'apporte, puis qu'un corps épuisé peut se remplir & s'humecter. Car si on prend de toute sorte de breuage & d'aliment, chaque partie du corps prend de chacun ce qui luy est plus propre ; elles s'en humectent & remplissent. Tout ce qu'on prend de superflu s'en va par le vomissement. Le ventre qui s'épuise, reçoit la superfluité des chairs de toute l'habitude, & neantmoins elles retiennent ce qui est nécessaire & proportionné. Si ce n'est que la violence des vomitifs, ou du trauail, ou de quelque autre revulsion considerable les en empesche. Celuy qui donne peu à peu la nourriture, en l'augmentant de iour en iour, rétablit doucement & surement tout le corps.

*LIVRE TROISIEME, DV REGIME
de viure, & de ses utilitez, selon la difference
des temperamens, & de la condicion des
personnes.*

CHAPITRE PREMIER.

*Du regime de viure utile au commun des
Hommes.*

ON ne sçauroit prescrire si parfaitement le régime, que de donner la mesure précise & la proportion tres-exacte des alimens & du trauail, plusieurs choses en empêchent. Premièrement la nature des hommes est différente : il y en a de maigres & d'autres gras. Ils ont ces qualitez plus ou moins, à l'égard d'eux-mêmes, en diuers temps, & à l'égard des autres choses externes. Les autres qualitez sont pareillement dissemblables, elles changent sans cesse. Diuers âges ont besoin de diuers régimes ; on doit dire de même de la situation des païs, du changement des vents, de la vicissitude des saisons, & de la constitution des années. Les alimens & les breuuages entr'eux, sont aussi fort differens. La diuersité des especes de bled, de vin & de toutes les au-

M m ij

Art. I.
Qu'il est im-
possible de
prescrire un re-
gime de viure
tres-exact.

276 Liure troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,
 tres choses que nous beuuons & mangeons, font l'impossibilité
 de prescrire vn régime de viure tres-exact. I'ay neantmoins dé-
 couvert tout ce qui prédomine en nous ; ie reconnois si le trauail
 est plus fort que les alimens, ou les alimens que le trauail. I'ay
 trouué les moyens de remedier à chacun de ces dessauts. Je sçay
 les naturels & les complexions plus propres à se bien porter ; &
 les plus seurs moyens de préuenir les maladies. L'empesche les ap-
 proches des maladies plus violentes, si on ne fait de tres-grandnes
 fautes, & qu'on n'y retombe tres-souuent. Les medicamens sont
 necessaires à la guerison de ces grands maux ; le régime de viure
 n'y est pas suffisant, puis qu'on en void mésme que les medicamens
 n'ont pû guerir. I'ay donc découvert & dit tout ce qui peut
 estre inuenter sur ce sujet ; car d'en sçauoir la proportion tres-ex-
 quise, c'est vne chose impossible.

Qu'il faut en
premier lieu
auoir soin
de la conser-
uation du
commun des
hommes.

I E veux premierement écrire ce qui est plus ytile au peuple,
 & dire les maximes plus necessaires à la conseruation du commun
 des hommes. I'entends ceux qui vivent des alimens qui se rencon-
 trent, qui sont contraints de trauiller excessiuement, de voyager,
 & de s'appliquer aux fatigues des gens de mer. Ils s'addonnent
 aux ourages tres-penibles qu'on a inuenter pour la vie. Il s'é-
 chauffent souuent plus qu'il n'est nécessaire à leur santé, ils souf-
 frent les rigueurs du froid extrême, & en toute autre chose ils vi-
 uent sans regle & sans mesure. Il faut que ces gens-là viuēt en cet-
 te maniere de ce qui se rencontre. L'année se diuise en quatre
 parties, dont tout le monde a connoissance ; ce sont l'Hyuer, le
 Printemps, l'Esté, & l'Automne. L'Hyuer commence au cou-
 ché des Pleïades, il finit à l'Equinoxe du Printemps. Le Prin-
 temps commence à ce mesme Equinoxe, & il finit au leuē des
 Pleïades. L'Esté suit le leuē des mesmes Pleïades, & continuë jus-
 qu'au leuē d'Arcture. L'Automneacheue le cours de l'année, co-
 mençant au leuē d'Arcture, & finissant au couché des Pleïades.

Ou gardien
de l'Outse.

Art. 2.
Du régime de
viure ytile en
hyuer.

L'E régime doit estre toujours contraire à la saison ; l'hyuer
 est froid & resfarrant, il faut donc en hyuer ne manger qu'vn
 fois le iour, pourueu qu'elle soit bonne & abondante. Si ce n'es-
 qu'on ait l'estomach sec & étroit, car alors on peut disner legere-
 ment, & soupper davantage. Les alimens doivent estre chauds,
 secs & grossiers, ils doivent estre plus forts qu'aux autres temps.
 Il faut manger du pain, & toutes les viandes rosties plûtoſt que
 boüillies & humides ; se seruir de breuuages couverts, forts, &
 en petite quantité. Rejetter toutes les herbes, leurs sucs & leurs

Selon la differ. des temps. & de la condicōn des pers. 277

decoctions ou breuages, ne manger que de celles qui échauffent & dessèchent. Il faut traualier fortement, & s'exercer en toutes les manieres ; courrir obliquement ou en rond, doubler le pas, & augmenter peu à peu sa vitesse. Luyer long temps estant huilé, commencer doucement, & apporter en suite la violence nécessaire. Il faut encore se promener hastivement apres ces exercices; puis doucement apres souppé, dans vn lieu chaud, & à l'abry.

LES longues promenades du matin sont necessaires, augmentez donc, peu à peu leur vitesse iusqu'à la violence, & finissez de mesme en la diminuat. Couchez-vous sur la dure, allez de nuit & à toute heure, marchez, courrez sur le grauier, suiuez les chiés, poursuivez le gibbier; car tous ces exercices échauffent & amaigrissent; on doit les pratiquer souuent. Si on veut se baigner sortant du combat de la luitte, on le peut dans l'eau froide, le bain d'eau tiede est plus utile, apres les autres exercices. On doit se servir aussi du vomissement, & que les plus humides vomissent trois fois à chaque mois. Que les plus secs & bilieux vomissent deux fois seulement, apres auoir mangé de toute sorte d'aliment. Qu'en suite ils se remettent insensiblement à leur nourriture ordinaire, durant trois iours; & qu'alors ils traualent moins & plus doucement que de coustume. Il faut vomir, estant rempli de chair de bœuf ou de cochon, & de tels autres alimens indigestes, pris par excés. Il faut vomir apres les mauvais alimens, comme apres le laictage, les choses douces, grasses & qu'on n'a pas accoustumé. Il est utile aussi de vomir apres l'yresse, apres le changement de nourriture, & apres les voyages.

IL faut se rendre le corps net à l'entrée de l'hyuer, & exempt de toute sorte de superfluite, sinon de l'exrement des viandes ordinaires, & de la colliquation des exercices. La promenade du matin est suffisante quand tout le corps commence à s'échauffer; il est de mesme de la course. En tout le reste de l'hyuer il faut éviter les excés de l'exercice: car il est plus utile au corps de s'hyuer, & d'endurer un peu de froid, dans sa saison, que d'estre tousiours en chaleyr, par le moyen de l'exercice. Les arbres n'ont iamais de force, ni de santé parfaite; ils ne rapportent point de fruit s'ils ne sont hyuernez & fortifiez par la froidure. On doit neantmoins traualier grandement en cette saison, si l'extrême lasitude n'en empesche. Je donne les plus fortes preuves de la perfection du régime que j'enseigne. Le corps des animaux souffre la mesme chose que l'hyuer, puis qu'il est froid & resserré; il

Que les hommes & les plantes doivent estre hyuernés.

M m . ij

278 *Liure troisième, du regimo de viure, & de ses utilitez,*
 est tres difficile de s'échauffer par le trauail. Il faut beaucoup de
 temps pour dissiper fort peu des excremens qui se renferment
 dans les entrailles. D'ailleurs, l'occasion du trauail est courte, &
 le temps du sommeil est long; puis que le iour est tres-court en
 hyuer, & la nuit tres-longue. Ainsi la brieueté du temps ne per-
 met pas qu'on trauaille excessiuement.

Art. 3.
*Da regime de
 viure veile au
 Printemps.*

D'Arcture.

Les plantes
 produisent
 aussi à l'hom-
 me en este
 toute sorte de
 rafraischisse-
 ment.

IL faut donc garder ce regime quarante quatre iours, depuis le couché des Pleiades, iusqu'au Solstice d'hyuer; durant lequel on doit estre en repos & sur les gardes, sans s'exercer violement. Gardez le mesme regime quarante autres iours apres le Solstice. Mais quād le temps s'addoucit, & qu'il ramene le Zephyre, il faut aussi durant quinze iours suivre le temps, avec le regime, iusqu'au leuē du gardien de l'Ourse, où l'Harondelle commence à voler. Il faut passer les trente deux iours qui suivent avec vn regime plus diuersifié, pour se conduire en bon estat à l'Equinoxe. Il faut donc, se nourrir tousiours selon que le temps change, avec des ali- mens plus legers & humides; prenez-en de moins forts, & des breuuages aqueux en plus grande abondance. Il faut aussi tra- uiller moins pour gagner le printemps plus doucement. Dans l'Equinoxe le temps est déjà doux, les iours s'allōgent, & les nuits s'accourcissent. La saison devient peu à peu chaude & seche; le re- gime pourtāt doit estre encore nourrissant, & les breuuages forts.

IL faut donc, que les hommes qui ont de l'esprit, tiennent leur corps humide & frais en cette saison, par vn regime conue- nable. Si les plantes qui n'en ont point, se font alors, d'elles-mes- mes, vn secours contre la chaleur, par l'actroissement de leurs feuilles & du grand ombre. Le regime ne doit iamais estre chan- gé soudainement; il faut diviser le Printemps en six parties, qui sont six fois huit iours. Dans les premiers huit iours, il faut dimi- nuer de l'exercice & de sa violence; prendre des alimens plus le- gers & humides, & des breuuages moins couverts, s'exercer au Soleil à la luite, etant frotté d'huile. Changez insensiblement de semaine en semaine les qualitez & la quantité de chacun de ces alimēs & de ces breuuages, aussi bien que des exercices. Diminuez les promenades qui se font apres le souppé, retranchez en la plus grande partie. Ne retranchez gueres toutefois, de la promenade du matin. Prenez de la maze, au lieu de pain; prenez aussi des herbes cuittes. Meslez également le bouilli avec le rosti; bai- gnez vous, & disnez vn peu; frequentez moins les femmes, & vomissez plus rarement. Le vomissement de seize iours en seize

Selon la difference des temps. & de la condicione des pers. 279
 iours est vtile au commencement ; en suite il doit estre plus rare,
 affin de garnir le corps de chair plus nette, & le munir en ce temps-
 là d'une nourriture plus humide, iusqu'au leué des Pleïades. L'esté
 commence alors, on doit employer un régime contraire à sa cha-
 leur & à sa secheresse.

IL faut diminuer la nourriture au leué des Pleïades, la choisir
 plus legere & plus humide ; manger bien plus de maze que de pain,
 & la prendre rassise & peu broyée. Boire l'eau simple en abondan-
 ce, ou des breuuages foibles & delicats. Disner legerement, & dor-
 mir apres le repas, durät quelque heure. Euitez l'excés du boire &
 du manger ; beuez suffisamment dans les repas, & fort peu le reste
 du iour ; si vous n'estes constraint par vne extraordinaire chaleur &
 secheresse. Mangez de toute sorte d'herbes cuittes ; mangez en
 aussi de cruës, à la reserue toutefois, de celles qui échauffent, qui
 brûlent ou qui dessèchent. Il ne faut point se faire vomir, si on n'y
 est forcé par quelque extraordinaire plenitude ; ne guere voir les
 femmes, & se baigner souuent dans de l'eau claire & tieude. Le fruit
 est indigeste, il est plus fort que le temperament de l'homme ; on
 peut donc s'en passer. Si neantmoins on en mange, il vaut mieux
 s'en seruir avec les autres nourritures, & on fera fort bien.

E X E R C E Z . vous à la course qui se fait en rond, à celle qui
 se fait tout droit, ou avec reprise, pourueu qu'elle ne soit ni lon-
 gue, ni violente & soudaine. Promenez-vous à l'ombre ; lutez
 sur le grauier, affin de vous moins échauffer, car le roulement
 dans le sable est plus vtile que la course, puis qu'il raffraischit le
 corps, épuisant son humidité. La promenade apres souppé n'est
 nécessaire que pour estre debout, affin que l'aliment descende ;
 mais celle du matin est tres-vtile. Euitez l'ardeur du Soleil, & la *Le serain doit*
fraischeur du soir & du matin ; & sur tout celle qui sort des fleu- *estre cuiré.*
 ues, des estangs, ou des païs couverts de neige. Attachez-vous
 entierement à ce régime, iusqu'au Solstice, ou retour du Soleil
 d'esté ; afin de retrancher alors tous les alimens qui échauffent &
 qui dessèchent, & les breuuages forts, couuerts & vineux. Ostez
 aussi le pain, si vous n'en accordez vn peu pour le plaisir, à cause
 qu'il est plus agreable que la maze. Tout le reste du temps de l'esté,
 prenez des alimens legers, raffraischissans & humides, & des breu-
 uages delicats & aqueux. Continuez iusqu'au leué d'Arcture ou
 gardien de l'Ourse, qui est enuiron l'Equinoxe, & contient trois
 mois entiers.

LE cōmencement de l'automne est à l'Equinoxe ; c'est vn passage

*Art. 4.
 Du régime de
 viure vtile en
 este & en
 automne.*

280 *Liure troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,*

pour se conduire dans l'hyuer; il faut donc garder ce régime, pour y entrer plus sûrement. Evitez les grands changemens & les soudaines vicissitudes de la chaleur & de la froidure, qui sont ordinaires à l'automne, par le moyen d'un gros habit. Il faut en ce temps-là se remuer & s'agiter avant que de deshabiller; puis se frotter, & combattre à la lute, étant huilé; & augmenter insensiblement la violence de ces deux exercices. Il faut se promener dans le temps le plus chaud du iour, & prendre le bain tiede; retrancher les sommeils qui sont ordinaires en esté, le long du iour. Prenez des alimens plus chauds qu'en esté, plus abondans & moins humides. Prenez du vin plus noir, & des breuuages plus couverts, de force mediocre, & moins aqueux qu'auparavant; mangez aussi moins d'herbe. Continuez le régime de l'automne, retranchant tousiours quelque chose des alimens & des breuuages de l'esté; & adjoustant de ceux de l'hyuer, sans prendre neantmoins leurs forces entieres. En sorte que dans le cours de quarante-huit iours, qu'il y a depuis l'Equinoxe iusqu'au couché des Pleïades, vous approchiez du régime qu'on garde, & qui est utile en hyuer.

CHAPITRE SECOND.

Du régime de viure utile aux Grands, & des moyens de prevoir la plenitude & de prévenir ses maladies.

*Att. I.
Du régime le plus accompli,
& en quoy il consiste.*

IE donne ces conseils au peuple & plus grande quantité des hommes qui sont contraints de viure selon la nécessité de leurs affaires, & de mettre leur vie au hazard. Tels gens n'ont pas les moyens de s'appliquer entièrement à la conservation de leur santé, & de négliger leur famille. J'ay découvert un autre régime qui parvient jusqu'au plus haut point de la perfection possible. Ce régime est celuy des Grands & de tous ceux qui peuvent s'en servir, en ayant les commoditez. Il est pour ceux qui savent que toutes les choses de la vie sont inutiles, si on ne jouit de la santé. C'est par la santé seule qu'on possède les biens de la fortune, du corps, & même de l'esprit; sans elle les sciences, les honneurs & les dignitez sont toutes infructueuses. Cette admirable découverte est honorable à moy, qui en suis l'inventeur, & grandement profitable à ceux qui l'apprennent. Or pas un des anciens

Selon la difference des tempes, & de la condicione des pers. 281

anciens iusqu'à present, ne s'est efforcé de produire vne doctrine, que ie croy de beaucoup preferable à toute autre. Cette doctrine consiste à preuoir tout ce qui arriue à l'homme, auparavant la maladie, & à connoistre euidemment tout ce que le corps souffre.

ON voit si on mange plus qu'on ne trauaille ; si on trauaille plus qu'on ne mange : & en troisième lieu, si l'aliment & le trauail sont égaux en leurs forces. Car toutes les maladies viennent de ce que l'une ou l'autre de ces choses, surmonte ; & la santé resulte de l'égalité de leurs forces. Il faut que je parcourre le détail des symptomes qui en arriuent ; & que je montre quels sont les accidens, qu'on remarque en certains hommes, qui paroissent en bône santé, à cause qu'ils mangent d'appetit, qu'ils vont & viennent, & qu'ils agissent à leur ordinaire, ayant la couleur bonne & l'embon-point. Neantmoins sans cause apparente, leurs narines s'emplissent apres souppé. Alors il ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits tout pleins de morve. Mais ils ne manquent point le matin, de cracher & de moucher à l'aise, aussi tost qu'ils commencent à trauailler, ou à se promener. Ils ressentent à la longue que leurs paupieres s'appesantissent, le front leur demange, ils perdent peu à peu l'appetit & la couleur, l'envie de boire diminuë.

AINSI les humeurs qui se portent continuellement à la teste, se repandent en divers endroits, & font des fiévres, des frissons & diuers autres accidens, selon le temps & le lieu, où leur plenitude se décharge. On préd tout ce qui leur arrive alors, pour la cause de la maladie, encore que la plenitude qui s'accroît à la longue, soit la feule & vraye cause qui les y precipite. Il ne faut pas attendre que ces fâcheux symptomes viennent les vns apres les autres ; on doit s'opposer aux premiers, & reconnoistre que la nourriture est trop copieuse, à proportion du travail. Les humeurs qu'elle amasse font vne repletion, dont la nature se defait, la rejettant par la morve & par les crachats, qui sont sa crise. L'oisiueté debilite la chaleur & le tour du sang, la quantité des humeurs bouche aisément les conduits de l'air ; & ces mesmes humeurs se subtilisent & se rejettent, aussi tost qu'on fait exercice.

CETTE plenitude se guerit de cette sorte ; il faut faire son exercice ou son travail accoustumé, sans se lasser, & pour y paruenir, on se baigne en l'eau tiede, puis on prend de toute sorte d'alimens & de breuuages, qu'on rejette tous en vomissant. Il faut rincer la bouche & la gorge mesme, apres auoir vomi, avec du vin fort & astrigent, afia de resserrer l'orifice des veines qui s'élargissent quelque-

N n

Les signes du trop de nourriture, selon la diversité des compositions.

Premiere sorte de plenitude.

Art. 2.
Des signes de la plenitude ordinaire, aux plus temperés, de ses signes, de ses symptomes & de sa guérison.

282. Livre troisième, du régime de viure, & de ses utilitez;

fois excessivement, & se font variceuses, par l'effort des vomissemens. On doit en suite se tenir debout & se promener à l'abry, fort peu de temps. Le jour suivant il faut se promener vn peu plus, & toutefois travailler moins & plus legerement que de coustume, à ses autres exercices. On ne doit point dîner, si c'est l'esté, si c'est vn autre temps, il faut manger vn peu, apres avoir vomy; & retrancher la moitié du souppé, qu'on prendroit en vn autre temps. Qu'on se promene au troisième jour, autant que de coustume, & qu'on fasse aussi tous les autres exercices à l'ordinaire. Qu'on reueille plus lentement à se nourrir, qu'on ne se regle point à vne nourriture accoustumée, que cinq jours apres avoir vomy. Si on se trouve bien de ce vomissement, il faut pouruoir au reste, travaillant vn peu plus qu'à l'ordinaire, & prenant moins de nourriture. S'il reste encore des signes de plenitude, laissant deux jours entiers, apres avoir réglé la nourriture, il faut vomir vne seconde fois, & se conduire de mesme que deuant. Si ce n'est pas assez, & qu'il paroisse encore de la repletion, il faut faire vomir pour la troisième fois, jusqu'à ce que toute la plenitude se dissipe.

'Art. 3.

Des signes de la plenitude de sang, de ses symptomes, & de sa guerison. Seconde sorte de plenitude. L'EXCEZ de nourriture à des effets tout differens en quelques vns. La superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines, pour se répandre en divers lieux, elle demeure en ses vaisseaux, où elle croît à mesure que l'excés de la nourriture, & l'oisiveté continuent. Le mouvement circulaire se fait en eux tres-foiblement; leur sang & leurs esprits ne vont pas aisement aux organes des sens. Au commencement de la plenitude, ils dorment tres-souuent & avec plaisir, le sommeil de la nuit ne suffit pas, ils dorment aussi de jour, si on ne les resueille. L'excessive humidation des parties fait le sommeil. L'épanchement égal du sang & des esprits par tout le corps, & la plenitude des vaisseaux, où leur mouvement se doit faire, calme leur cours, de sorte qu'ils deviennent presque immobiles. Quand donc leurs vaisseaux sont remplis, & qu'ils n'en peuvent plus recevoir, il faut que le corps se degorge; & que le tour du sang & des esprits décharge les humeurs aux égouts du bas ventre. Car s'opposant avec violence, à la distribution des nouveaux alimens, l'ame commence à se troubler. Le sommeil en ce temps n'est plus tranquille & agreable, on ne dort plus à l'aise, on est tousiours en trouble, on se figure continuellement des combats. Le corps & l'ame ont vne alliance si estroite, que si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens. Celuy donc, qui vient à ce point, est

Selon la difference des tempes, & de la condicione des pers. 283

tout prest de tomber dans vne funeste maladie , de la qualité de laquelle il est facile de juger. Les maladies dépendent toutes de la nature des humeurs qui se rejettent , & des parties qui les reçoivent. Il ne faut pas estre si fol que d'attendre vn si grand mal-heur, si-tost qu'on s'appercōit de ses moindres & premières marques , il faut augmenter le trauail , & continuer long-temps l'abstinance. Le traitement de celuy-cy doit estre , comme du premier ; sinon qu'il faut qu'il jeûne plus long-temps , & mange moins.

ON en voit qui ressentent vne douleur par tout le corps, ou en quelque partie qui est plus foible de nature, ou par accident. Leur douleur est, comme vne lassitude , ils ressemblent à ceux qui sont abattus de fatigue. Ils croyent que le repos & la nourriture les doivent restablir, ils se tiennent chez eux à faire bonne chere. Continuant ce régime , ils augmentent en eux la plenitude , jusqu'à ce que la fièvre les prend. Alors à peine reconnoissent-ils leur faute, il y en a qui se baignent , & cherchent des ragoux , pour manger davantage. Ainsi la plenitude bilieuse, se remuant par tout le corps, se décharge sur le poulmon , qui s'agit sans cesse ; parce qu'il est chaud & subtil ; elle y fait vne inflammation tres-perilleuse , laquelle les reduit à l'extremité. Il faut pouruoir à cette plenitude auant que de tomber malade , & s'estuuer abondammēt par tout le corps , avec des fomentations emollientes. On peut aussi dissoudre les humeurs , se baignant tout le corps, dans de l'eau chaude ; & prendre en premier lieu, force viandes de haut goust , & mesme de salées , afin de les vomir plus aisément. Il faut en suite se tenir debout , & se promener quelque-temps, en lieu couvert, puis se recoucher pour dormir. Il faut aussi le lendemain matin se promener , & faire encore d'autres exercices mediocres qui doivent s'augmenter & se diminuer peu à peu, comme devant. Cette plenitude se doit dissiper à force d'exercice , de promenade , & d'amalgrissement. Si la fièvre survient, faute de l'auoir preueü, il ne faut rien donner durant trois jours, que de l'eau simple. Si le mal cesse dans ce temps, par ce régime , à la bonne heure, s'il continué, le seul suc d'orge mondé , le guerira , dans quatre jours, ou au plus tard dans sept ; si la sueur vient abondante. Il est bon d'employer l'option propre à tirer les serositez , dans le temps de la crise ; car elle en est la cause , élargissant les pores.

IL y en a qui mangent plus qu'ils ne trauallent , ils souffrent ces accidēs de la repletion de bile. Ils ont la teste douloureuse & pesante , ils sont abattus de sommeil , apres les repas ; de sorte qu'ils fer-

*Art. 4.
Des signes d'une autre plenitude de bile, de*

Nn ij

284 *Liure troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,*

ses symptomes, ment les yeux & leurs paupieres tombent, ils tressaillent en son-
& de sa gue- geant, & sentent vne chaleur de l'humeur bilieuse, qui s'eleve con-
aison. *tinuellement à la teste, au lieu d'aller au ventre, où est son égouest*

Quatrième naturel. Ils s'imaginent que leur teste s'allege par l'action vene-
sorte de ple- rienne, & neantmoins elle s'appesantit plus que deuant; car sa
titude. chaleur s'augmente & tire davantage. Ainsi la teste attire à soy la
bile & toutes les humeurs, dont elle se remplit; elle arreste le ven-
tre, parce qu'il n'a plus son éguillon. Il est à craindre que la pleni-
tude de leur teste ne se décharge sur quelque partie, qu'elle pour-
roit corrompre. Le moye le plus prompt, de preuenir ces maux, est
de prendre de l'Ellebore. Il faut en suite augmenter peu à peu, la
nourriture, & la prendre legere, raffraichissante & humide, pen-
dant dix jours. Les alimens doivent estre laxatifs, afin que le bas
ventre deuienne le plus fort & décharge la teste, attirant les hu-
meurs, par sa vacuité. Il faut courrir moderement tous les matins,
se promener beaucoup, luyter estant huilé, disner & dormir en
suite vn peu de temps, apres disné. Suffit de se tenir debout apres
souppé. L'onction & le bain dans l'eau tiede sont vtiles. L'entiere
continence est necessaire. Si on veut se traitter plus doucement,
& ne point prendre d'Ellebore; on peut vomir, ayant chargé son
estomach de force viandes acres, douces & salées, apres s'estre bai-
gné long temps. Suffit de se tenir debout apres le vomissement;
mais le matin suivan il faut se promener & s'exercer, comme j'ay
dit, pendant six jours. Puis le septième jour se saouler & se remplir
encore de semblables alimens, afin de reuomir de mesme, se pro-
mener, s'exercer & se nourrir, cōme devant. Il faut continuer qua-
tre fois durant quatre semaines, à faire toujours tout de mesme; à
cause que la plenitude qui s'amasse à la longue, & peu à peu, doit
s'épuisser de mesme. On peut pouruoir en suite, à ce que le corps
se reface, reprenant de là nourriture, & revienne insensiblement à
sa façon de viure accoustumée, à laquelle il doit se reduire.

Art. 5.

Des signes de plenitude de bile, en ceux qui ont le sto-

recoivent point, pour la distribuer, estant trop pleines. Le chyle se
much chaud, corrompt en l'estomach y croupissant, il se resout en vents & en
deses sympto- vapeurs. A chaque fois qu'on mange; on se croit soulagé, le fort
mes, & de sa chasse le foible; le vent qui est leger quitte la place à la nourritu-
guerison.

Cinquième sorte de ple-

nitude. *re & se resout. Mais c'est bien pis le jour suivan, le mal s'augmen-*
te, & les ventositez se fortifient de jour en jour. On deperit sans
cesse, par cette vicissitude tres-frequente de soulagement & de re-

Selon la differ. des tempes. & de la condicōn des perf. 285

cheute. La corruption deuient, enfin, si forte en l'estomach, qu'elle surmonte aisément la viande, laquelle n'est pas si tost prise, qu'elle se corrompt, elle s'échauffe & trouble tout le corps. Car elle fait vn flus de ventre, qu'on nomme diarrhoeé, tant que la corruption des viandes s'évacuē toute seule. Mais quand le sang & les humeurs de tout le corps s'échauffent, leur flus deuient acre & piquant, il emporte la piece, ulcerant les boyaux, qui jettent le sang clair. Cette euacuation douloureuse s'appelle alors dissenterie, qui est vne maladie dangereuse & fort difficile à guerir. Il faut la preuenir, trauaillant d'avantage & mangeant moins. Il ne faut point disner du tout, & retrancher la troisième partie du souppé. Quant au trauail il faut courrir, se promener, & luyter plus qu'au parauant. La promenade du matin, & celle qui se fait apres la luite est nécessaire. Apres auoir vescu dix jours de cette sorte, il faut redonner la moitié de la nourriture qu'on auoit retranchée; puis là dessus faire vomir, & reuenir en quatre jours à l'ordinaire, augmentant peu à peu la nourriture. Dix jours entiers estant passés, il faut reprendre toute la nourriture precedente, & reuomir encore. Vous guerirez reuenant peu à peu à la nourriture ordinaire, dans l'interualle de dix jours. On peut hardiment ordonner à ce mala de de travailler tant qu'il pourra.

LA repletion fait aussi ces symptomes ; quelques-vns rejettent le matin de petits morceaux de la viande qu'ils ont mangée la veille, sans auoir aucun rapport aigre. Ils ont le ventre libre, & toutes fois ils ne rendent pas tant d'excrement qu'ils prennent de nourriture, bien qu'ils en rendent assez, puis qu'ils n'en ressentent point de mal. Ces personnes ont l'estomach froid euidentement, ne digerant pas la nourriture, dans le cours de la nuit, puis que si-tost qu'ils se remuent, ils la rejettent toute cruë, & sans estre commencée à digerer. Il faut fortifier l'estomach de ceux-cy, par le moyen des alimens & du trauail. Donnés leurs donc, du pain de farine entiere, leger & bien-leué, pour le tramper dans du vin noir, ou dans du bouillon de chair de porc. Qu'ils mangent du poisson bouilli dans l'eau salée. Qu'ils vident de iarrets & d'espaulles cuittes & recuittes ; qu'ils prennent souuent des iambons, & autres chairs de porc bien cuittes. Qu'ils laissent le cochon, le chevreau & autres jeunes bestes, leur chair est trop humide. Ils peuvent manger du porreau & de l'oignon cuit ou crud. Quant à la bete & au concombre, il faut les cuire. Qu'ils boivent le vin pur & des breuuages forts; qu'ils dorment beaucoup, & qu'ils ne disnent point le premier

Art. 6.

*Des signes de
froideur d'e-
stomach & de
crudité, de ses
symptomes, &
de sa guerison.
Sixiemesorte
de plenitude.*

N n iij

286 *Liure troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,*
iour. Qu'ils dorment apres les exercices violens. Qu'ils courrent,
avec retour & reprise, doublant le pas insensiblement. Qu'ils lui-
rent doucement, estant huilez. Qu'ils ne se baignent guere, &
qu'ils se frottent plus souuent de pommade. Qu'ils se promenent
aussi beaucoup tous les matins, & fort peu les apres souppé. La fi-
gue apres le repas leur est utile, beuant par dessus du vin pur. Ce
regime guerit tost ou tard, & à la longue, cette foiblesse d'esto-
mach qui vient de froid.

Des signes de **IL** s'en voit d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui
chaleut d'e- ont des rapports aigres, si fâcheux apres le repas, qu'ils montent
stomach, de iusqu'à leur né. La bile infecte tout le corps de ceux-cy, à cause
ses sympto- mes, & de sa que la fonte de la chair & du sang, que l'exercice fait de iour en
mesme. iour, est plus grande que ce qui s'euacuë, par le mouvement cir-
Septième sor- culaire. C'est pourquoi ce qui en demeure affoiblit, & deprau-
te de plenitu- la circulation des humeurs, il les corrompt, aigrissant toutes les
de. viandes, par son pernicieux mestlage. Ainsi la nourriture se chan-
ge en rapports, & la colliquation des humeurs se repand entre
cuir & chair. Elle oste la couleur, corrompant les esprits & le sang
même; elle produit enfin la bouffissure & l'hydropisie. On pre-
uient ces mal-heurs en deux façons. La premiere est qu'ayant vo-
my, par le moyen de l'Ellebore, on reuienne insensiblement à une
nourriture mediocre. Mais la plus sure consiste au bon régime, aux
alimens, & aux breuuages.

BAIGNEZ-vous donc, en premier lieu, dans de l'eau chaude, &
vomissez, ayant mangé de toute sorte de viandes. Ensuite reprenez
vostre nourriture accoustumée, l'augmentant peu à peu, durant
sept iours. Dix iours apres auoir vomy, reuomissez encores, & reue-
nez, comme devant, à vostre nourriture. Vomissez la troisième fois
de même sorte. Quant au traueil, courrez en rond soudainement
vn peu de temps, agitez vous violement, & vous frottez beau-
coup. Soyez long-temps dans les grands exercices, & dans la lui-
te, roulez vous dans le sable. Promenez vous long-temps apres ces
exercices violens, & même apres souppé. Promenez vous aussi
fort long-temps tous les matins, dans le lieu même des combats;
le sable roule sous les pieds & dessèche. Ne vous baignez jamais
que dans l'eau chaude, & ne disiez point dans ce temps-là. Si la
continuation de ce régime dissipé vostre plenitude en vn mois, à
la bonne heure, viviez au reste, comme il faut. S'il en demeure
des symptomes, continuez exactement vostre régime.

*Art. 7.
Des signes de*

IL y en a qui ont des rapports aigres à leur resveil, à cause que

Selon la difference des tempes & de la condition des pers. 287

leur plenitude se degorge, en dormant, dans le bas ventre, ou le *plenitude bi-*
mouvement circulaire est plus fort qu'aux autres temps; elle y tueuse, & de
corrompt la nourriture. Quand donc en s'éveillant, ils viennent chaleur d'esto-
à travailler, ils respirent plus fort que de coutume, le sang & les es- mach, de ses
prits se répandent au dehors, laigreur & la corruption de la viande symptomes, &
monte à leur bouche, avec l'air. Ce pernicieux reflux fait des mala- de leur gueri-
dies, si on n'y prend bien garde. Cette plenitude se guerit comme son.
la precedente, mais il faut s'exercer encore d'avantage, & plus sorte de ple-
nitude.

CES accidentz arrivent aux melancholiques, dont le cuir est
épois, les veines étroittes, & la chair dure. Quand la viande se di-
gère en leur estomach, & qu'elle est preste à se distribuer, si leur de tous les
corps vient à s'echauffer par le premier sommeil, & par la nourri- vaisseaux, de
ture qui croupit dans leurs veines, beaucoup d'humidité se degor- les sympto-
ge de l'habitude dans le ventre. Leur corps ne scauroit receuoir mes, & de
de nouuel aliment, parce qu'il est trop compacte, & si plein, que leur guerisō.
l'humidité qu'il veut reitter, s'oppose à la distribution du nou- Neufiéme
veau chyle. La contrarieté de ces humeurs produit l'étouffement, sorte de ple-
& tient ces plethoriques en fièvre, iusqu'à ce qu'ils vomissent. Car uide.
alors ils se trouuent mieux, & ne paroissent point malades, si ce est contraire
n'est qu'ils demeurent pâles; mais avec le temps, ils sentent des à tous les bi-
douleurs, & deviennent malades. lieux pletho-
riques.

LA mesme chose arrive à ces hommes grossiers, qu'à ceux qui
ne font iamais d'exercice, quand ils travaillent tout à coup; car
tout leur corps se fond, & fait vne grande colliquation. Ils doivent
estre gueris, en retranchant la troisième partie de leur viande, &
choisissont celles qui sont acres, desiccatives, odoriferantes, & pro-
pres à porter les humeurs, par les vrines. Quant au travail, ils doi-
uent courrir beaucoup obliquement, estant habillez; mais estant
nuds, qu'ils courrent en rond, tout droit, avec reprise & retour.
Qu'ils ne se frottrent guere, qu'ils luitent rarement; si ce n'est du
bout de la main, car ce combat leur est plus propre, que celuy
mesme du balon. Qu'ils se promenent fort long-temps, apres ces
exercices violens, & du matin. Le chant apres souppé leur est fort
salutaire, car il ouvre les pores, rarefiant la chair, il resout les hu-
meurs. Ils se portent mieux de ne point disner, & de prendre toute
leur nourriture au soir, pendant dix iours. Redonnez leur en suite,
la moitié de ce que vous aurez retranché, six iours durant, & les
faites vomir. Redonnez tousiours peu à peu, apres châque vomis-
sement, la moitié de cette nourriture retranchée, iusqu'à six iours,

288 *Liure troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,*
 auant qu'ils reuomissent. Dix iours apres le troisième vomissement, redonnez la nourriture entiere. S'ils trauaillent beaucoup, & qu'ils se promenent fort souuent, ils ioüiront de la santé. Ce tempérément à plus besoin de trauailler que de manger beaucoup.

Art. 8. *Q V E L Q V E S-vns souffrent ces symptomes ; leur viande*
Des signes de s'écoule toute humide, sans estre digérée, elle descend de mes-
froideur & *me qu'à la lienterie, & sans faire aucune douleur. Ces accidens*
d'humidité arriuent plus souuent à ceux dont l'estomach est humide & froid,
& estomach, de car estant froid il ne digere pas la viande, & son humidité la fait
ses symptomes, descendre. Le corps donc, s'amaigrit ne prenant pas sa nourriture
& de sa gue- suffisante ; l'estomach se corrompt & tombe dans des maladies,
rison. Dixième sor- si on ne les preuient. Il faut retrancher à ceux-cy la troisième
te de plenitu- partie des alimens, leur donner à manger du pain de mesnage, ou
de farine entiere, sans leuain, cuit sous la cendre, ou dans la tour-
tierre, tout chaud, & le tramper dans du vin fort. Donner le dos &
la queuë des poissos, laissant le ventre & la teste, à cause qu'elle
est trop humide. En faire boüillir quelques-vns en l'eau salée,
rostir les autres & les manger avec du vinaigre. Quant aux vian-
des, qu'ils les mangent confites dans le sel & dans le vinaigre. Qu'ils
mangent de la chair de chien rostie ; des pluviuers, & de semblables
autres volailles chaudes & seches, rosties ou boüillies, reiettant
toutes sortes d'herbes. Qu'ils boiuent du vin noir, & se prome-
nent à force, apres souppé ; qu'ils se promenent aussi du matin, &
qu'ils dorment en suite. Quant à la course, qu'ils la fassent avec
retour, & qu'ils l'augmentent peu à peu. Qu'ils vsent beaucoup
de friction, & de la luite moderée, sur le grauier, estant huilés,
afin que la chair se dessieche, ens'échauffant, & tire à soy l'umi-
dité de l'estomach. L'onction leur est plus utile que le bain, l'u-
nité de repas suffit, encore qu'ils s'exercent à force. Sept iours
estant passéz, on doit redonner la moitié de ce qu'on a retranché
de nourriture, & durant quatre jours la reprendre insensiblement,
& vomir apres. Sept iours en suite de ce vomissement, qu'ils re-
prennent encore peu à peu toute leur nourriture, & qu'ils la re-
uomissent de mesme sorte que deuant.

Des signes *CES accidens arriuent à d'autres ; leur viande descend sans*
de la froideur estre digérée ni corrompuë ; tout leur corps se flairrit & s'amai-
& secherelle grit, estant frustré de sa nourriture. Par la suite du temps, ils tom-
de l'esto- bent dans des maladies. L'estomach de ceux-cy est froid & sec,
mach, de ses symptomes Si donc ils ne prennent pas les alimens qui leurs sont propres, &
& de la gueti- ne font point les exercices conuenables, ils souffrent ces sympto-
son. *mes.*

Selon la differ. des tempes. & de la condicōn des perf. 289

mes. Le pain bien blanc , cuit au four , & le poisson boüilly, avec sa sausse, leurs sont vtils ; de mesme que la chair de Porc, les jambons, les jarrets & les espaules cuittes & recuittes, ou rosties. Les choses douces, acres & salées, avec du petit vin noir, sont bonnes, pourueu qu'elles amollissent & lachent. Ils peuvent manger force raisins & des figues fraîches à leurs repas. Qu'ils disnent vn peu & qu'ils trauaillent à force ; qu'ils courrent obliquement , doublant le pas , & qu'ils finissent en tournoyant. Qu'ils luitent apres la course , estant huilez. Qu'ils fassent courte promenade , apres ces exercices ; qu'ils se tiennent debout seulement apres souppé ; mais le matin qu'ils se promenent davantage. Qu'ils se baignent en l'eau tiede ; qu'ils trauaillent beaucoup , se frottant de pom-made. Qu'ils dorment tant qu'ils peuvent , qu'ils se couchent delicatement , & qu'ils vsent vn peu du coït. Qu'ils retranchent la quatrième partie de l'aliment,durant dix jours,& qu'ils le reprennent peu à peu,pendant dix autres jours.

IL y en a dōt les excremēs coulēt tout clairs & corrōpus ; & quelques-vns d'entr'eux n'en souffrent point de mal , ni de douleur ; ils ne laissent pas de se bien porter & de faire leurs fonctions accustomedes. D'autres, à la longue, sont frustrez de leur nourriture nécessaire, par l'extreme chaleur de l'estomach, qui tire à soy toutes les humeurs de l'habitude. Ceux-cy sentent du mal & se trouvent épusez de sang , & frustrez de leur nourriture. Leur estomach s'échauffe encore plus qu'auparauant, la bile y fait de petits ulcères qui l'empêchent de retenir la nourriture , & d'en souffrir l'atouchement. Alors le flus de ventre ne s'arreste qu'à peine, mais il faut y pouruoir auparauant , reconnoissant que l'humidité superfluë du ventricule & sa grande chaleur en sont les causes, avec le travail excessif , & qui se fait à contre-temps. Il faut le raffraichir & le secher par le régime ; retranchez donc, premierement la moitié du travail , & le tiers de la nourriture. Mangez de la maze rassise & bien broyée , des poissons plus desiccatis , cuits dans l'eau , & vous passez de toutes les viandes grasses & salées. Mangez de la chair rostie ; & quant à la volaille mangez le Plouier & le Pigeon boüillis ; prenez la Perdrix & le Poulet rostis , & sans aucune sausse. Vsez aussi du Levreau & de toute sorte de venaison boüillie. Employez toutes les herbes rafraichissantes , comme la Poirée cuitte, avec l'Oseille ou le verjus. Beuez du vin noir, fort & astringent. Exercez vous souuent à la course orbiculaire & viste. Vsez plus rarement de la lute & de la friction. L'agita-

Vnzième sorte de plenitude.

Art. 9.

Des signes de l'excèsne obâleur de l'estomach , de ses symptomes & de sa guerison.

Douzième sorte de plenitude.

Oo

290. *Livre troisième, du régime de viure, & de ses utilitez,*
 tion des mains , la luite des doits , le combat du balon & le roulement dans la poudre y sont vtils , pourueu qu'ils se fassent rarement . Promenez vous beaucoup , apres les exercices proportionnez à vos forces ; promenez - vous encore plus , apres souppé , selon vos alimens ; promenez - vous aussi le matin moderement , selon vostre nature . Baignez - vous en l'eau tiede , estant sorty du bain reposez - vous . Apres auoir ainsi vescu , pendant dix jours , reprenez la moitié de la nourriture retranchée , & le tiers du trauail ; puis vomissez , ayant mangé force alimens desiccatis & astringens . Ne gardez pas long - temps ces alimens , vomissez les auant qu'ils se digerent . Apres auoir vomy , reprenez peu à peu la nourriture & le trauail , les augmentat insensiblemēt , partagez - les en quatre iours . Ayant ainsi passé dix jours , reprenez tous vos alimens , beouez auant de vin que de coustume , & toutefois trauaillez moins . Puis ayant reuomi , comme deuant , reprenez peu à peu la nourriture , & ne mangez qu'vne fois le jour , jusqu'à l'entiere guerison .

Des signes
de l'excès
sueur &
chaleur &
sécheresse de
l'estomach ,
& du bas ven-
tre , de ses
symptomes
& de sa gueri-
son .

Treizième
sorte de ple-
ntitude .

D'AVTRES rendent les excremens arides & tout brûlez ; leur bouche est tousiours si chaude & si seche , qu'elle en deuiet amere à la lōgue . Leur ventre s'endurcit de plus en plus , & l'vrine s'arreste . Quand le boyau manque de bile & d'humidité superfluë , qui fait couler les excremens , il s'enfle tellement de toutes ces matieres recuittes les vnes sur les autres , que leur égoût se bouche , l'vretete se presse . Alors ils sentent de grands maux , car la fièvre les prend , ils vomissent tout ce qu'ils boiuent & mangent . Ils sont hors d'espérance quand ils en viennent - là , puis qu'ils rejettent tout , & iusqu'aux excremens . Il faut preuenir ce malheur , reconnoissant que le malade est de temperamēt chaud & sec . Qu'il mange de la maze simple , rassise & tres - humide , & du pain de seigle bien petri & leuiné avec le suc ou decoction de son maigre . Qu'il prēne force herbes cuittes , r̄grettant tousiours celles qui échauffent & desschent .

QUIL vſe de poiffons boüillis , tres - legers & humides , qu'il en mange la teste , & principalement des Sauteraux ; qu'il vſe de Moule , de Herisson & d'Eſcreuice . Qu'il mange la ſubſtance des poiffons de coquille plus humectans , & qu'il hume leur ſuc ou decoction . Qu'il viue de chair de Cochon , & d'eftpaules de Porc , de Mouton , de Chevreau & de jeune Chien bien boüillie . Qu'il māge du poiffon boüilli , soit de riuiere , soit d'estan , & qu'il boue du petit vin de couleur d'eau . Il ne doit iamais trauailler long - temps , ni fortement , qu'il fasse toute chose doucement & à ſon aife . Qu'il fe promene du matin , ſuffisamment ſelon ſa force , qu'il fe promene auſſi quelque peu , apres ſon plus fort exercice ; mais qu'il ne fe pro-

Selon la difference des temper. & de la condicōn des pers. 291

mene point du tout, apres souppé. Qu'il se baigne souuent dans l'eau tiede, qu'il dorme doucement, qu'il ne manque iamais à disner, & apres disné qu'il dorme vn peu. Qu'il mange, du fruit plus laxatif avec sa viande ; des Pois, des Ciches vers & de vieux-mesmes, trampez & cuits dans l'eau. Retranchez la moitié de son trauail precedent, & qu'il vomisse dés le commencement, ayant pris indifferemment force viandes grasses, douces & salées. Qu'il les retienne fort long temps, & qu'en suite il vomisse. Qu'il reuienne peu à peu, durāt trois iours, à son ordinaire nourriture. Qu'il ne manque iamais à disner, & que dix iours estant passez, il augmente insensiblement son trauail. Si quelquefois il se remarque de la repletion, par le vice des alimens, ou par l'indigestion de l'estomach, qu'il reuomisse ; sinon qu'il continuë ce bon régime.

Le fruit est
utile à lacher
le ventre.

C H A P I T R E II.

Des moyens de preuoir l'inanition, & de preuenir les maladies qu'elle produit.

LA promenade du matin, qui est tres bonne à la plenitude, est tres mauuaise à l'inanition. Car elle émeut la bile, elle fait des frissons, & rend la teste plus pesante, ce sont les signes d'une trop longue promenade. L'inanition de tout le corps, & principalement de la teste en est la cause, car la bile y fait des frissons, & l'appesantit grandement. Elle engendre vne fièvre, à la longue, sorte d'inanition, avec de frequens frissons. Il ne faut pas en venir là, c'est mieux fait de la preuenir. Si tost qu'on s'apperçoit du moindre de ses signes, il faut se frotter doucemēt, & s'oindre de pommade, puis disner vn peu plus que de coutume, & boire abondāment du petit vin ; on peut dormir assez long-temps, apres disné. Quant au soir il faut faire vn leger exercice, se baigner dans l'eau tiede, puis soupper, comme de coutume. Il ne faut point se promener apres souppé, c'est mieux fait de se reposer & se coucher en suite. Le iour suivant il faut se baigner dans l'eau tiede, employer le temps à dormir, & dans cinq iours, reuenir, peu à peu, à l'ordinaire, diminuant insensiblement les alimens & le repos.

IL y en a qui tremblent apres leurs exercices, ils tremblent en se deshabillants, iusqu'à ce qu'ils combattent, ils tremblent encore

Art. i.

*Des signes de
l'inanition, qui
vient de se trop
promener.*

Premiere

*sorte d'inani-
tion.*

*Des signes de
l'inanition, qui
vient du def-*

Oo ij

292 *Le Liure des songes, ou des signes de plen. & d'inanition*

faut de nour- apres , en se refroidissant . Le fremissement les tient par tout , ils titure . sont abattus de sommeil , & quand ils se réueillent ils baillent plus Seconde sorte sieurs fois . Ils sentent de la pesanteur à leurs paupieres , apres soupe- d'inanition . pé , & à la longue , ils tombent en de malignes fievres . Ils faut pre- uenir ces accidentis en cette sorte ; diminuez vos exercices , ostant la moitié du trauail . Visez donc , d'alimens plus humides , & plus raf- fraichissans , & de boiffons plus foibles & plus aqueuses . Apres cinq iours de ce regime , reprenez le tiers du trauail que vous auzez quit- té , continuez la mesme nourriture . Cinq autres iours apres , re- prenez la moitié du reste du trauail . Enfin , cinq autres iours enco- re apres , remettez vous en tous vos exercices , les faisant moin- dres , de crainte de tomber vne seconde fois dans le mesme peril . Car le trauail est plus fort que la nourriture en ceux qui ont ces marques ; il faut tousiours égaler ces deux choses , autat qu'on peut .

Troisième forme d'inani- vns ; encore qu'ils indiquent tous la mesme chose , qui est qu'on tion . trauaille plus qu'on ne mange . Il faut les traitter tous de mesme . Ils doivent se baigner en l'eau tiede , se réjouir & dormir à leur aise , s'enyrer vne fois ou deux , & toutefois sans excés ; voir les fem- mes , quand l'occasion se présente ; se reposer autant qu'on peut , & retrancher en general toutes les promenades . I'ay rapporté ces signes de l'excés du trauail , ayant en premier lieu dit ceux de l'ex- cés des viandes , qui paroissent en la veille .

*LE LIVRE DES SONGES, OU DES
signes de plenitude , & d'inanition qui paroif-
sent en dormant , & des moyens de preuenir
les maladies qui en viennent .*

Art. 1. Des especes de songe , de leurs causes & de leur interpre- tation . **I**L faut dire à present les signes qui paroissent en dormant , & montrent ces deux mesmes excés . Celuy qui les conçoit par- faittement , verra qu'ils ont beaucoup de force , en toute chose , par- ce que l'ame est alors clairuoyante . L'ame est sujette aux loix du corps , quand on est éveillé , elle n'est pas à soy , puis qu'elle s'affoiblit le partageant . Car elle se divise en autant de parties , que le corps a d'organes ; elle se communique à chaque sens , à l'ouïe , à la veue , & à toutes les autres facultez qui sont de marcher , de

qui paroist en dormant, &c des moyens de preuenir les mal. &c. 293
 connoistre , d'agir & de conuerser. L'ame donc , ne se possede pas alors ; mais quand on dort , & que le corps est en repos , elle s'éueille & se retire des organes , elle trauaille à son œconomicie , faisant ses propres fonctions. L'ame n'est iamais inutile , elle n'est iamais endormie , si le corps s'abat & s'endort , elle en deuient plus éueillée , elle s'emploie plus que devant. L'ame estant seule & en retraitte , fait toutes les fonctions ; car le corps venant à dormir & perdant toute connoissance , elle comprend & connoit tout , elle voit , elle entend , elle marche , elle s'éjouït & s'attriste. En peu de mots l'ame fait seule , dans les songes , toutes les actions qui luy sont propres , & celles qui sont particulières à chaque partie du corps , où elle est. Ainsi le Medecin qui scait iuger parfaitement de tout ce qui paroît en dormant , conçoit vne des principales parties du régime ; il preuoit les moyens de preuenir les maladies , que le régime apporte.

IL y a des songes qui viennent de la part de Dieu , pour aduertir des Royaumes entiers , des villes ou des familles de leur bonne fortune , ou des mal-heurs qui leurs doivent arriver ; sans qu'on puisse connoistre s'ils le meritent ou non. Il se trouve des hommes qui se vantent d'auoir acquis l'admirable industrie d'interpreter ces songes , avec certitude. Quant aux symptomes de plenitude ou d'inanition , que l'ame nous indique en songe , auparauant qu'ils viennent , par le deffaut ou par l'excés des humeurs qui naissent dans l'homme , & mesme par le changement de ce qui est plus ordinaire , ils se meslent aussi d'en juger. Mais ils ne peuvent y réussir , car ne parlant que par hazard , ils se trompent souvent , & rarement ils rencontrent . Estant sans fondement , ils ignorent les causes pour lesquelles ils se trompent , & pour lesquelles ils réussissent quelquefois. Ils exhortent le monde à se donner de garde qu'il n'arrive du mal , sans montrer les moyens de l'euirer. Ils commandent de s'addresser à Dieu , par des vœux : C'est fort bien-fait , c'est vne belle & tres-louâble action. Il faut en mesme temps mettre la main à l'œuvre , & faire sa priere. Voicy mon sentiment sur ce sujet.

ENTRE les sôges que l'ame se forme la nuit , dans le sommeil , s'appelant aux emplois qu'elle a eu de jour. Ceux qui nous représentent des bons & têt les choses faites , de mesme que si c'estoit en plein iour , & qu'elles eussent été meuremēt deliberées , comme les affaires d'importance , sont les meilleurs , puis qu'ils font voir la perfection de la santé. L'ame demeure en mesme estat , & s'arreste aux resolutions du

Oo ij

294 Le Liure des songes, où des signes de plen. & d'inanition
 jour precedent, sans estre surchargée d'aucune plenitude, ni af-
 foiblie par l'inanition. C'est signe aussi qu'elle n'est troublée ni
 vaincuë, par aucun agent extérieur. Que si les songes vont à rebours
 des actions precedentes. S'il paroît en eux du combat ou contra-
 rieté, on doit estre assuré qu'il y a du trouble aux humeurs, & du
 desordre au mouvement circulaire. Le trouble arrue à propor-
 tion de la violence ou de la foibleſſe qui paroît en ce combat, &
 en la partie même, ou le ſonge le repreſente. Quant à l'action, s'il
 faut la faire ou non, ie n'en dis rien; mais ie conſeille de traſter la
 perſonne, & de pouruoir à ſa ſanté. Car ſ'eftant fait vne repletion,
 quelque humeur ſe détache des autres, & fait du trouble au mou-
 vement circulaire. Si donc, la contrariété des humeurs eſt grande,
 il eſt utile de vomir, & de nourrir d'alimens légers & humides, les
 augmentant insensiblement, iusqu'à cinq iours. Il faut auſſi fe pro-
 mener fort ſouuent, doublant le pas peu à peu; & augmenter de
 iour en iour, les exercices moderez, à mesure qu'on augmente l'a-
 liment. Si l'humeur qui ſ'oppose au mouvement circulaire à moins
 de force, ne faittes point vomir, & retranchez le tiers des viandes.
 Mais quelques iours apres, reprenez le peu à peu, durant cinq
 iours, & vous promenez ſans relâche, chantez ſouuent, & ne ne-
 gligez point de prier Dieu. Par ce moyen le trouble des humeurs
 ſ'appaſſera, & vous euiterez vne maladie.

Art. 2. **D E** voir en ſonge que le Soleil, la Lune, le Ciel, & tous les Astres
Des ſonges qui descourent la disposition des trois circuits du monde celeſte.
 ſont clairs & nets; que chacun paroît en ſa place, & en ſa façon
 naturelle, c'eſt fort bon ſigne, puis qu'il indique la ſanté de tout
 le corps. Toutes les parties ſe repreſentent en bon eſtat à l'ame,
 des humeurs, par la bonne diſpoſition de toutes les causes qui les conſeruent,
 par celle des trois circuits du monde celeſte. comme elles les ont faites. Il faut fe maintenir en cette diſpoſi-
 tion ſalutaire, par le même régime, ſans aucun changement. Si le
 ſonge repreſente quelque chose contraire à la conſtitution na-
 tuelle de quelqu'ue des parties du Ciel, ce deffaut montre vne
 maladie, qui eſt grande ou petite, à proportion du manquement.
 Elle fe fait au lieu du corps, qui dépend de la partie du Ciel, ou
 l'alteration paroît en ſonge. Le circuit extérieur du corps humain
 dépend des Astres; celuy du milieu respond au Soleil; enfin le creux
 des plus humides entrailles repreſente la Lune. Si quelqu'un de
 ces Astres vient à s'éteindre, à s'éclipſer, à s'alterer en quelque cho-
 ſe, ou à s'éloigner de ſon cours, on doit juger que la maladie ſe for-
 me au circuit du corps humain, qui répond à celuy du Ciel, ou le
 deffaut paroît en ſonge. Si quelqu'un ſouffre par l'injure de l'air,

qui paroît en dormant, & des moyens de preuenir les mal. Art. 295
 ou de quelque nuage , le mal est mediocre. On peut croire que le mal est plus grand, si l'Astre est attaqué de gresle ou de quelque violente pluye. C'est signe qu'une humeur froide & phlegmatique se detache des autres , & se repand au circuit exterieur du corps humain. Il est utile en ce rencontra, de courrir fort souuent, estant tout habillé , & de doubler le pas insensiblement , afin de suer davantage. De se promener aussi beaucoup, apres les exercices violens, & de ne point disner. De retrancher le tiers de l'aliment; puis le reprendre peu à peu , durant cinq iours. Si le mal paroît grand, il faut employer les estuves outre cela ; car l'euacuation se doit faire à trauers les pores du cuir , puisque l'humeur s'arreste au circuit exterieur. Vlez d'alimens simples , de haut goust , acres & sans saulse , de mesme que des exercices qui dessechent le plus.

SI la Lune souffre de ces mesmes choses , il vaut mieux tirer au dedans l'humeur pituiteuse. Vomissez donc , ayant mangé force viandes de haut goust , de douces , d'aigres & de salées. Courrez hastiuement en rond , promenez vous de mesme, chantez à haute voix,& ne disnez point ; retranchez aussi du souppé,& le reprenez peu à peu. Il faut retirer l'humeur au dedas & l'euacuer par les propres egouts, à cause que le mal paroît en songe, au circuit interieur.

SI le Soleil endure quelque iniure d'une cause froide, le mal est beaucoup plus à craindre & plus difficile à euacuer. Il faut donc, le tirer par le dedans & par le dehors ; courrir tout droit obliquement & en rond , se promener beaucoup , & s'exercer en toutes les manieres, retrancher de la nourriture & la reprendre peu à peu, comme devant. Il faut vomir en suite, & redonner encore insensiblement , la nourriture, pendant cinq iours.

SI dans vn temps serain , les Astres paroissent oppressez , & plus petits que de costume,s'ils n'acheuent leur tour qu'à grād peine, à cause de la secheresse,c'est signe que les circuits des humeurs deviennent à sec & se tarissent. Il faut beaucoup diminuer du traual, se servir d'un régime leger , humide , & raffraichissant ; se baigner plus souuent, dormir beaucoup, & viure sans soucy , jusqu'à ce que les venes se remplissent.Si ce qui contrarie le cours d'un Astre, paroît brûlant & enflammé,c'est signe que la bile surmonte , & se sépare de la masse du sang. Si l'Astre disparaît ou se laisse vaincre, il y a du danger que cette bile ne fasse une maladie mortelle. S'il semble que son cours se change , c'est signe que la santé se change aussi. Si une estoille s'enfuit hastiuement , & que les autres la poursuivent, on est en danger de folie , si on n'y met remedé.

Art. 3.
Que les différentes qualitez des astres indiquent les différentes qualitez des humeurs.

Du régime de viure, propre à la melan-cholie.

296 *Le Liure des songes, ou des signes de plen. & d'inanition*

IL faut en toutes ces occasions , se purger promptement avec l'Ellebore , & garder vn meilleur régime. Si on craint l'Ellebore, on peut se guerir , obseruant plus long temps vn régime raffraîchissant & humide. Ne beuez donc, point de vin du tout, s'il n'est fort petit, de consistence , de force , & de couleur d'eau. Passez-vous de toutes les viandes salées , de haut goust , & de celles qui échauffent & dessèchent. Visez souvent des exercices doux & naturels, courrez mesme, étant habillé. N'usez point de friction, ni de la luire, ni du roulement dans le sable. Dormez beaucoup, tout à vostre aise, & gardez le repos d'esprit , sans quitter toutefois le soin de vos affaires, cet exercice est naturel. Promenez-vous apres souppé , & prenez des estuves humides , car il est bon de vomir en suite. Il est bon de ne point remplir le corps d'humeurs , ni les venes de sang, que trente iours ne se passent; apres lesquels on vomira deux fois à chaque mois , ayant rempli son estomach de toute sorte d'alimens doux , legers , raffraichissans & humides. Si ces corps lumineux s'égarent de leur cours , & se voyent vagabonds, sans y estre contraints , c'est que l'ame est troublée par quelque inquietude. Le grand repos & les plus agreeables diuertissemens sont necessaires en cette occasion , & principalement ceux qui font rire. Car si la Comedie , la Musique , & telles autres recreations , ne dissipent la melancholie, dans deux ou trois iours, on est en grand danger de tomber griefvement malade.

Art. 4. SI les Astres descendēt de leur propre carriere , & se laissent tomber de leur place ordinaire , c'est signe de santé parfaite ; pourueu que la diversité du cours des Astres, indique la diversité du mouvement circulaire.

SI les Astres descendēt de leur propre carriere , & se laissent tomber de leur place ordinaire , c'est signe de santé parfaite ; pourueu qu'ils seblent clairs & fort luisās, poursuiuans leur tour ordinaire , & s'auançans tousiours. Le sang qui se reiette de l'Occident du corps de l'homme en son Leuant , & qui retourne des extremitez dans le cœur , fait vn mouvement naturel & tres-vtile. Car les humeurs qui se produisent & se purgent dans le bas ventre , se portent aux autres circuits ; & celles que toute l'habitude renuoye par vn mouvement tout cōtrarie, s'attirent aussi naturellement aux autres cer-

Que la varie. cles , & au cœur mesme , pourueu qu'elles soient bonnes. Si les té du lieu, ou estoilles paroissent troubles , obscures & noires , & qu'elles se precipitent au couchant ; ou qu'elles tombent dans la mer , ou sur la terre , ou qu'elles s'éléuent plus que de coutume , c'est signe de maladie va se grande maladie. Celles qui montent indiquent vne fluxion de la faire. teste ; celles qui tombent dans la mer , signifient que l'humeur se décharge au bas ventre , & qu'une maladie va s'y former. Les estoilles qui tombent sur la terre, découurerēt qu'une humeur se répand

qui paroist en dormant, & des moyens de preuenir les mal. c. 297
 pand par l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs, qui se font d'ordinaire dans la chair. Il est vtil en toutes ces occasions, de retrancher le tiers de l'aliment, de vomir, & de le reprendre, en suite, peu à peu, pendant cinq iours. Durant cinq autres iours, continuer à prendre toute la nourriture, & vomissant, pour la seconde fois, la reprendre encore insensiblement. S'il semble qu'une estoille claire & luisante, s'abaisse au dessous du reste du Ciel, c'est signe de santé; car l'air entre dans nous, venant du Ciel; l'ame le voit en songe, tel qu'on le respire. Si l'estoille est grossiere, obscure & noire, elle indique une maladie qui viendra de maligne qualité de l'air, sans aucune inanition ni plenitude. C'est pourquoy, sans toucher au corps, ni changer de régime, il faut courrir hastiuement, en tournoyant; afin que la colliquation des parties soit tres-petite, & que l'impression de l'air se rejette, par la grande impetuosité de celuy qu'on respire. Apres la course orbiculaire, il faut se promener tres-viste; augmenter, peu à peu, la nourriture, & la prendre humide & legere, pendant quatre ou cinq iours.

DE receuoir de Dieu quelque chose qui paroisse belle, bonne & bien nette, c'est signe de santé, & que les viandes profitent, estant belles & tres-agreables. Celles, au contraire, qui semblent de mauuaise grace & dégoutantes, sont aussi de mauvais augure, & montrent que la corruption s'est introduite. On doit icy, se gouverner de mesme que deuant. Voir dans vn fort beau temps, en songe, qu'une pluye douce arrose, sans en estre beaucoup incommodé ni mouillé, c'est bon signe, & que la vapeur de l'air qu'on attire, sans cesse, au dedans, est nette & conuenable à la nature. Si, au contraire, on se figure qu'on est beaucoup mouillé d'une pluye orageuse, & qui vient avec un grand vent, c'est signe d'une maladie qui se fait de l'infection d'un air estranger. Cette maladie se preuent par le mesme régime que i'ay dit; c'est par le peu de nourriture, comme les autres precedentes. Voila les sentimens qu'il faut auoir, afin de preuenir les maladies, qu'on preuoit, par les signes qui paroissent aux corps celestes, & le régime qu'on y doit garder. Il faut au mesme temps faire des vœux. Si les signes sont bons, sacrifiez au Soleil, à Iupiter maistre du Ciel, & conseruateur des possessions & du bien des hommes; à Minerue, à Mercure & à Apollon. Les signes estant contraires, sacrifiez aux Dieux qui les détournent, comme à la Terre, & aux Heros, qui chassent les plus grands malheurs. Voicy maintenant les autres

P p

298 *Le Liure des songes, ou des signes de plen. Et d'inanition*
 signes d'où l'on prevoit les maladies, & se remarquent aux elemens & en nous-mesmes.

Art. 5. LES songes qui nous font entendre & voir distinctement tout Des songes qui ce qui se passe sur la terre , marcher avec sureté,courir de mesme décourent la librement & sans crainte; Voir de belles campagnes,& les trouuer disposition des bien cultiuées , les arbres verdoisans , & chargez de beaux fruits: trois circuits Les riuieres coulātes à l'ordinaire ,& pleines d'eau bien claire, sans par celle des humeurs, en auoir, ni plus ni moins que de raison; Découvrir de belles fontaines , ou quelque puy bien clair & agreable , signifie qu'on trois circuits du monde elemens est en santé. Ces songes font connoître que le corps est en sa faire.

constitution naturelle , que toutes les allées & les venuës du sang sont libres , que l'alteration des quatre humeurs est reciproque , & se fait à propos, en leurs trois circuits ; l'aliment se digere & se distribuë , & tous les excremens tombent chacun en leurs égouts. Si on voit quelque chose contraire à cette disposition naturelle , & à l'ordre des elemens , c'est signe de desordre qui arrive aux parties qui en dépendent. La veue, ou l'ouïe, qui paroissent offensées, montrent qu'une maladie se forme à la teste. Il faut donc, employer le precedent régime , & se promener beaucoup, le matin & apres souppé. Si le mal est aux iambes , il faut retirer les humeurs à l'estomach, en vomissant, luitier à force , & garder tousiours le régime.

LA terre qui est raboteuse & sans culture, signifie que toute l'habitude est infectée d'humeurs qui doivent s'évacuer par le cuir; il faut donc, les faire sortir, par les exercices violens & par les longues promenades. Les songes d'arbres dénuiez de fruit indiquent la corruption de la semence. Que si les feüilles tombent , comme en hyver , c'est que la semence se détruit , par les choses visquées , humides & froides. Si ces arbres se voyent chargez de feüilles & verdoisans , & neantmoins sans fruit , c'est que la trop grande chaleur dissipe la matière du fruit & de la semence. Il faut donc, par un bon régime , dissiper les humeurs froides , en les cuisant, échauffant & subtilisant ; & celles qui sont chaudes & seches , en les moüillant , humectant & raffraichissant.

LES fleuves qui ne coulent pas à l'ordinaire , & ne vont pas, comme de coutume , representent le mouvement circulaire du sang & des esprits. Ceux qui débordent & se répandent au travers des campagnes , montrent que la quantité du sang est excessive, en ses vaisseaux. Les riuieres, au contraire, qui se tarissent & manquent d'eau, signifient que le sang s'épuise & que tout le corps

qui paroisen dormant, & des moyens de preuenir les mal. C^o. 299
 se desseche. Il faut donc, au premier cas augmenter le sang, tra-
 uaillant moins, & mangeant davaantage; & au second, le diminuer,
 trauaillant davaantage & mangeant moins. L'eau des riuieres qui
 paroît trouble, signifie que les excremens se glissent dans le cours
 du sang, & le corrompent. Ils s'évacuent de tous les circuits, par
 la course orbiculaire, par la promenade & par la respiration vio-
 lente. Les fontaines & les puis qui paroissent agitez & troubles
 signifient des ordures & des ventositez qui se portent aux vrteres
 & à la vessie, mais il faut les purger avec les diuretiques.

LES tempestes & les grandes agitations de la mer signifient les
 maladies du bas ventre; on les preuient avec les remedes émol-
 liens & doux, qui purgent par les selles. Si on voit la terre ou la
 maison trembler, c'est signe que la santé change, & que si on se
 porte bien, on va tomber malade; si on se porte mal, on reuient
 en meilleure santé; si la nature châge, on ne peut qu'on ne passe de
 lvn de ces estats en l'autre. Ceux donc, qui sont en santé, doivent
 s'y conseruer, en changeant de regime. Il faut vomir, en premier
 lieu, & en suite reprendre de la nourriture, peu à peu. Si la dis-
 position le requiert, on peut vomir encore vn peu de temps
 apres; car le vomissement évacue tout le corps & change l'estat
 de la nature. Il est vtile à vn malade, de continuer son regime,
 puis que la nature change & passe en vn estat contraire à celuy
 où elle est; elle sort de la maladie, pour reuvenir à la santé.

VOIR qu'un fleuve, où la mer se déborde, montre que l'ab-
 bondance des humeurs fait une maladie, se répandant par tout
 le corps. Mais on y remedie, en vomissant, ne disnant point;
 trauaillant beaucoup, & mangeant peu; il est bon de reprendre
 en suite, peu à peu, de la nourriture qui desseche. Ce n'est pas
 non plus un bon signe, de voir la terre noire & toute brûlée; car
 on est en danger d'une maladie violente & mortelle, à cause de
 l'extreme aridité de tout le corps. Il faut retrancher l'exercice
 & tous les alimens chauds, de haut goust, & diuretiques; prendre
 le suc d'orge mondé, bien cuit, & des viandes humectantes, le-
 gères, & en petite quantité. Boire beaucoup de petit vin blanc,
 se baigner souuent, dans l'eau tieude, ayant mangé; dormir à l'aise,
 sans inquietude ni souci; éviter le grand froid & le soleil.
 Avec tout cela, c'est fort bien fait de sacrifier à la Terre, à Mercure
 & aux Demidieux. Se figurer qu'on nage dans la mer, dans un
 estang, ou dans une riuiere, c'est signe d'excessive humidité,
 qui doit se dissiper, par le grand exercice & le peu d'aliment. Ce

P p ij

300 *Le Liure des songes, ou des signes de plen. & d'inanition,*
songe est fauorable à vn febricitant, car la fievre s'esteint par les
humiditez.

Art. 6.

Des songes qui détourment la disposition des trois circuits des humeurs par ce qui paraît en nous-mêmes. CE qui se voit en songe, arriuer en nous-mêmes, ni trop ni moins, sans excés, sans deffaut, conformément à nostre naturel, signifie la santé. C'est fort bon signe de se voir bien couvert, bien coiffé, biē chaussé. S'imaginer qu'un habit, ou qu'une partie du corps est plus petite, ou plus grande, & plus grosse qu'elle n'est de soy-mesme, c'est mauvais signe. Mais il faut augmēter tout ce qui manque, par un plus abondant régime, & diminuer ce qui excede. Les visions des choses noires sont toujours de mauvais augure, & montrent la nécessité d'humecter & de raffraichir. Tout ce qui paraît neuf montre du changement, qui est utile en maladie, & nuisible en bonne santé. Voir des morts bien propres, couverts de blanc, c'est bon signe ; & encore meilleur s'ils donnent quelque bonne chose, c'est signe de santé, & que les alimens profitent. La nourriture, l'accroissement, & la semence mesme ne viennent que de choses mortes. La marque de santé plus sûre est de voir entrer dans nos venes, du sang pur & de bonnes humeurs. Voir, au contraire, des morts tout nuds, ou couverts de noir & mal propres, emportant quelque chose du logis, c'est signe d'une maladie, puis que l'aliment mesme fait du mal. La cause de la maladie s'évacuē, par la course orbiculaire, par la promenade & par les vomitifs. Le corps se restablit prenant, peu à peu, des vian des bonnes, humides & légères, en suite du vomissement.

TOVS les phantomes épouventables, qui se forment en dormant, mōtrent vne plenitude, & vne secretion d'humeur estrāgere qui produit vn cholera morbus, ou vne autre plus grande maladie. Il faut la preuenir, en vomissant, & reprenant, durant cinq iours, peu à peu, de la nourriture legere, humide & sobrement ; rejetez donc celle qui est chaude & de haut goust. Exercez-vous tout doucement, & toutefois promenez-vous hastiuemēt apres souppé : baignez-vous dans de l'eau tiede, fuyez l'inquietude, évitez le soleil & le grand froid. Se figurer en songe qu'on prend quelqu'un des alimens ou des breuuages accoutumez, indique le besoin de nourriture. Manger de la chair la plus grossiere, ou la plus delicate, montre un excés moindre, ou un plus grand : Elles sont bonnes à voir en songe, comme elles sont utiles à n'anger. Il faut donc, retrancher la nourriture, puis qu'on voit qu'elle est excessiue. Le pain petri de miel & de fromage, signifie tout de mesme, l'excés de nourriture.

qui paroist en dormant, & des moyens de preuenir les mal. &c. 301

DE toutes les boissons , l'eau simple est de meilleure augure à boire en songe , toutes les autres sont nuisibles. La veue des choses accoutumées montre l'inclination & le desir de la nature ; la fuite & l'auersion de ces mesmes choses signifie que la circulation du sang s'arreste , à cause de son aridité : Il faut donc s'humecter & se raffraichir. Les combats , les piqueures , & les liens qu'on se figure , comme s'ils venoient du dehors , se font neantmoins au dedans ; car vne humeur qui se separe s'oppose au cours du sang & des esprits. Alors il est utile de vomir , de s'amaigrir & de se promener beaucoup ; de prendre de la nourriture humide , & de l'augmenter insensiblement , durant cinq iours , en suite du vomissement.

L'EGAREMENT , les allées & les venuës penibles , qu'on se figure en songe , sont aussi de mauvais augure. Le trajet des riuieres , les gendarmes , les guerres , & les monstres effroyables viennent d'échauffement , & de la depravation du mouvement circulaire ; ce sont les precursors des maladies d'esprit , & de la folie mesme. Ceux qui sont affligez de cette sorte , doivent ne guere manger , & se raffraichir , avec des viandes humides ; les augmenter insensiblement , durant cinq iours , en suite du vomissement. Ils doivent agir en toute chose doucement , & s'occuper toujours , si ce n'est apres le souppé ; Eviter le bain chaud , l'oisiveté & le soleil. Celuy qui gardera ces maximes , comme elles sont déduittes , iouira de la santé parfaite , tout du long de sa vie. Car le régime que j'ay découvert , avec l'assistance diuine , est le plus accompli qui se puisse inuenter humainement.

Fin du premier Tome des œuures du Grand Hippocrate.

C E D I S C O V R S P E V T S E R V I R

*d'Apostille au troisième Chapitre du premier Livre
du régime de viure. f. 236.*

L'HOMME est le plusachevé chef-d'œuvre de la main de Dieu , il contient seul toutes les productions de sa plus admirable sagesse ; puis qu'il est l'vnique modèle , tant des arts qui sont en usage , que de tous ceux qu'on peut inuenter. Et neantmoins , on ne découvre pas suffisamment les raretés de son admirable œco . *L. 1. de diam*

nomie, on ne s'eleue point à Dieu par les merueilles de ses œures. On employe la mesme industrie que le genie qui gouerne l'homme; on est instruit dès la naissance, à l'imitation de ses ouvrages, on fait de mesme, & cependant on les ignore. Chaque art a ses propres lumieres; & les suit tres-exactement; il réussit en ses desseins, encore qu'il ne conçoive pas ce qu'il imite.

Que les foyers, L'ART à ses feux & ses foyers, avec ses soufflets qui sont propres
les feux & les à les éuenter & à les raffraichir; la nature à les siens qui sont beau-
soufflets de la nature, sont coup plus admirables, ils s'élargissent & se resserrent alternatiue-
beaucoup plus ment, en toutes les dimensions. Le thorax s'élargit & s'allonge en
parfaits que respirant, par l'abbaissement du diaphragme & des fausses costes.
ceux de l'art. Au mesme temps que les vrayes costes s'cleuent, il s'appetisse &
 s'étrecit, par le relâchement du diaphragme. Ce grand soufflet en
 contient plusieurs autres, scauoir les lobes du poulmon, tous
 les rameaux des deux arteres & le cœur mesme, ils s'élargissent
 & se resserrent, tous de la mesme maniere. Les anneaux qui font
 l'aspre artere, s'éloignent l'un de l'autre, & s'élargissent tous en
 respirant, n'estant que membraneuse, en sa partie posterieure. Ses
 rameaux ont tous les mesmes mouuemens, ils s'allongent, ils s'élar-
 gissent & s'arondissent en respirant; en expirant ils s'applatissen-
 tent & se resserrent. Les soufflets & les feux de la nature sont vne
 mesme chose, le cœur est son plus grand foyer, il s'éuente lui-
 mesme; ses caitez sont des soufflets, elles reçoivent & rejettent
 l'air. Le thorax mesme est vn foyer, puis qu'il s'enflamme; il sert de
 soufflet à la gorge & au poumon, qui est vne fournaise à l'égard du
 thorax, & le soufflet du cœur. Ainsi toutes ces parties se commu-
 niquent reciproquement le raffraichissement & la chaleur; elles
 sont des foyers & des soufflets, en diuers temps, & à diuers égards,
 puis que, sans cesse, elles s'élargissent & se resserrent, en toutes les
 dimensions, elles reçoivent & rejettent l'air.

Autre Apostille pour mettre à la fin de la 4. page.

DANS toutes les terres de la Republique d'Athenes, on cele-
 broit autrefois, tous les ans, au printemps, vne feste à l'honneur de
 Minerue. Cette feste estoit beaucoup plus grande, de cinq ans, en
 cinq ans, qu'à l'ordinaire, à cause qu'on y faisoit des ieux solen-
 nels, & que les bourgeois tous armez, alloient en procession par la
 ville, & y dansoient de certaine maniere. Cette grande feste se
 distinguoit, en cela, de la feste ordinaire des quatre autres années,
 qu'on appelloit petite.

**TOME SECOND
DES OEVRES
DU GRAND
HIPPOCRATE,**

Contenant les Traitez qui suivent.

- | | |
|--|--|
| 1. De l'Anatomie. | des dents. |
| 2. Du Cœur. | 9. De l'Aliment. |
| 3. Des Glandes. | 10. De l'utilité des Choses Humides. |
| 4. Des Os, ou plû-
tost des vaisseaux
& de la circulation. | 11. Des Humeurs. |
| 5. Des Lieux, ou par-
ties de l'homme. | 12. Des Ventositez. |
| 6. De la Superfœta-
tion. | 13. Du Mal de Saint.
14. Des Maladies Aiguës. |
| 7. De la Dissection
de l'enfant dans la
matrice. | 15. Des Crises.
16. Des temps &
jours Critiques. |
| 8. De la Generation | 17. Du Prognosti-
que. |



